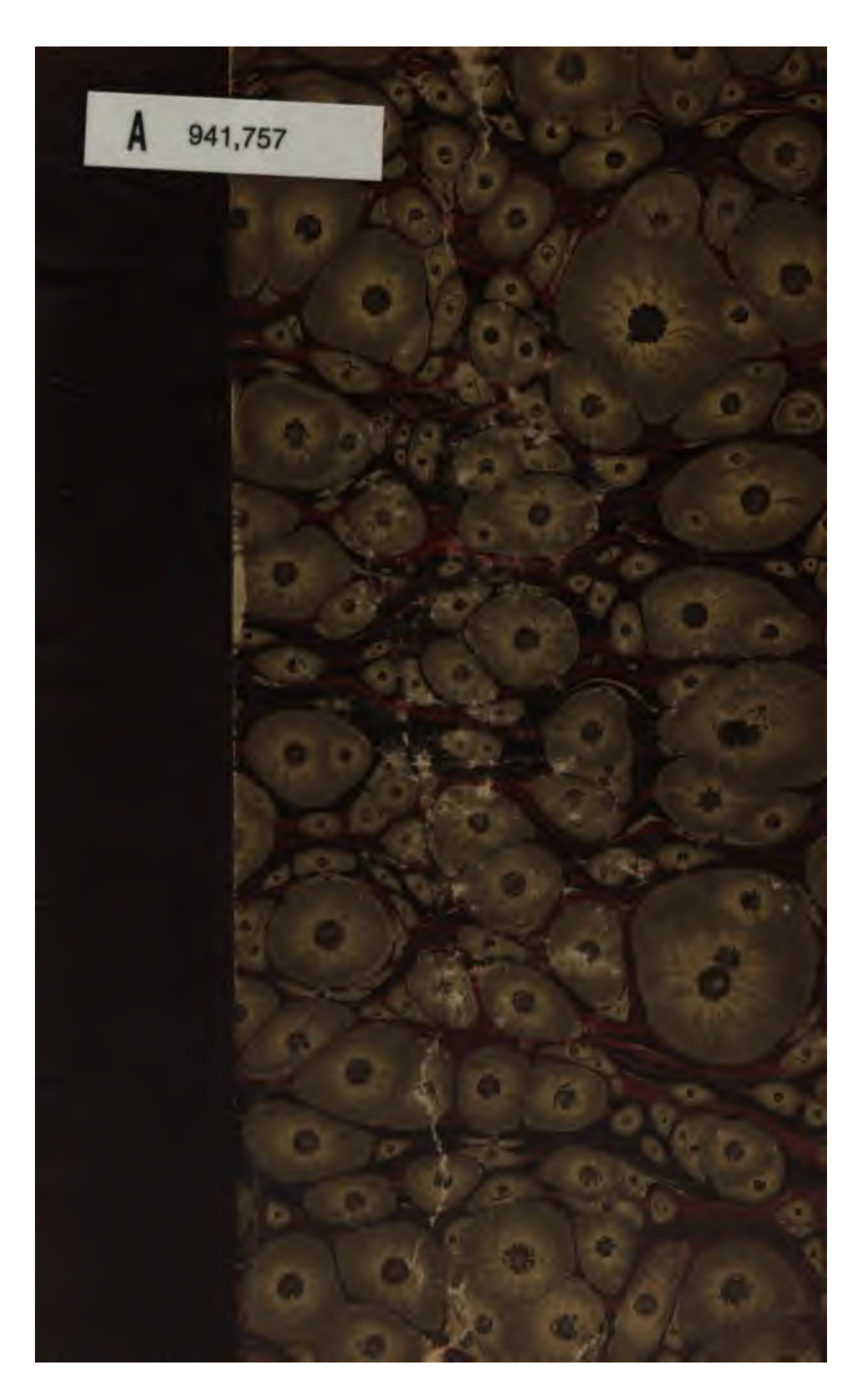


A 941,757





PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

George Sand

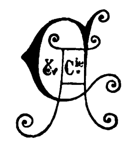
Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 720-98

LECTURES LITTÉRAIRES

PAGES CHOISIES des Grands Écrivains

George Sand

S. ROCHEBLAVE



PARIS

Armand COLIN et Cie
ÉDITEURS
5, rue de Mézières, 5

CALMANN LÉVY
ÉDITEUR
3, rue Auber, 3

1897

AVANT-PROPOS

Le siècle qui a vu naître et mourir George Sand ne s'est pas écoulé, et déjà la voilà qui prend place parmi nos classiques. En attendant que le public, enfin revenu d'un triste réalisme, se reprenne tout à fait à la littérature idéaliste, on a rassemblé ici, pour l'instruction de la jeunesse, quelques-unes des belles pages que les œuvres de George Sand présentent à profusion. Faut-il ajouter que, loin de limiter les lecteurs, on n'a voulu par cet essai que provoquer les esprits à la curiosité, et les mettre en goût? Si l'on avait prétendu « extraire » tout ce qui est parfait de forme ou excellent de fond dans George Sand, dix volumes, sinon quinze, n'y auraient pas suffi.

Nous prions donc instamment le lecteur de ne pas se borner à ces courtes pages, et surtout de ne pas exiger de nous plus que nous n'avons prétendu lui donner. Notre *Introduction* ne vise point à être une biographie, et nos brèves notices ne sont point autant d'études. Études et biographie viendront en leur temps, du moins nous l'espé-

rons. Jusque-là, nous n'avons voulu que guider le lecteur, et l'acheminer vers cette sympathie qui rend la lecture d'un auteur facile, attrayante, et d'autant plus profitable.

INTRODUCTION

GEORGE SAND (1804-1876)

Tout est roman chez George Sand, et autour d'elle : non seulement son œuvre, mais sa vie; non seulement sa vie, mais celle de ses parents en remontant jusqu'à la troisième génération. Un siècle d'hérédité romanesque présidait à sa naissance. Devenue jeune femme, à l'âge où elle se cachait pour écrire ses premières fantaisies, elle surprit un jour son demi-frère, grand garçon de vingt-huit ans assez peu cultivé, qui soufflait et geignait sur un cahier à moitié noirci : il composait, lui aussi, son roman : « Ah çà! nous l'avons tous dans le sang! » fut leur cri à tous deux. Oui, ils avaient tous le roman dans les veines, sans parler de quelques autres petites hérédités un peu mêlées.

Ce sang était le propre sang, direct, et légitimé, du héros de Fontenoy, Maurice de Saxe. On sait assez que ce guerrier, qui fut pour la France un

second Villars, était fils d'Auguste II de Pologne et de la célèbre Aurore de Kœnigsmark. Maurice de Saxe eut à son tour, d'une des demoiselles Verrières, une fille, Marie-Aurore, qui fut la grand'mère de George Sand. De sorte que par son père, qui était arrière-petit-fils du roi de Pologne, notre écrivain se trouvait proche parente — illégitime mais authentique — de Charles X et de Louis XVIII.

Marie-Aurore fut « reconnue » fille du comte de Saxe le 19 octobre 1748. Elle avait été adoptée en quelque sorte par la Dauphine, fille d'Auguste II, qui la fit élever à Saint-Cyr et la maria à quinze ans au comte de Horn, lieutenant du roi à Schlestadt. Ce mariage s'arrêta à la cérémonie. Séparé de sa femme le soir même, le comte de Horn fut tué en duel quelques semaines après. Restée veuve sans avoir eu d'époux, madame de Horn vécut vertueuse; elle traversera une époque fort libre et un monde fort corrompu « sans y laisser une plume de son aile ». Sa mère étant morte comme elle n'avait que vingt-cinq ans, elle se retira au couvent.

C'est là que vint la chercher un prétendant fort différent du premier, aussi galant et accompli de manières que le lieutenant était brutal et grossier, d'ailleurs plutôt assagi que sage, et portant jeune sous ses cheveux blancs. C'était Dupin de Francueil, fils du fermier général Dupin, et beau-fils de cette remarquable madame Dupin de Chenonceaux dont Jean-Jacques fut quelque temps le secrétaire. Homme du monde, brillant causeur, pourvu de nombreux talents d'amateur (il écrivit les récitatifs du *Devin du village*), menant un train royal, par-

tageant sa vie entre le palais de Chenonceaux et l'hôtel Lambert, Dupin de Francueil ne vainquit pourtant les hésitations de la modeste veuve qu'au bout de deux ou trois ans d'une cour assidue. On se maria. Avant un an il leur naquit un fils, Maurice, et dix années se passèrent ainsi, brillantes et heureuses. Francueil mourut. Comme il était fort imprévoyant, sa veuve se trouva *ruinée*, c'est-à-dire réduite à 75000 livres de rente. Ils menaient jusque-là un train de 600000 livres. Là-dessus éclata la Révolution.

La « citoyenne » Dupin ne fut pas d'abord inquiétée. Elle put vivre tranquillement, de 1789 à 1793, entre son fils unique et le pédagogue Deschartres, soit dans la terre de Nohant qu'elle venait d'acheter avec les débris de sa fortune, soit dans son appartement de Paris. Mais, sous la Terreur, à la suite d'une perquisition qui faillit amener la découverte de papiers compromettants, elle fut arrêtée. Deschartres, l'héroïque pédant, lui sauva la vie en cette circonstance. Madame Dupin se trouva incarcérée, par une ironie du sort, dans ce même couvent des Anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor, où elle s'était déjà retirée entre ses deux mariages : le Comité du salut public en avait fait une conciergerie. Ce couvent est inséparable de l'histoire de George Sand. Non seulement en effet il vit la retraite et la captivité de sa grand'mère, mais il reçut les fréquentes visites de Maurice Dupin durant la détention de sa mère : coïncidence plus étrange encore, il abritait à la même heure une petite fille, arrêtée pour une chanson « séditieuse », qui devait être

plus tard madame Maurice Dupin; enfin, c'est dans ce même couvent rendu à sa destination primitive, que George Sand termina son éducation, de 1817 à 1820.

Madame Dupin fut relâchée le 4 fructidor (août 1794). Elle put se retirer à Nohant et compléter l'éducation de ce fils précocement mûri par l'épreuve, et qui avait fait preuve dans la tourmente d'une volonté et d'un esprit au-dessus de son âge. Ce Maurice faisait les délices et l'orgueil de sa mère avant d'en être la grande sollicitude quand plus tard il courut les champs de bataille de l'Europe, et d'en devenir l'éternelle douleur lorsque, à peine âgé de trente ans et réchappé de mille morts, l'écart d'un cheval ombrageux lui brisa la tête sur un pavé, à cent pas de sa porte.

George Sand, dans cette *Histoire de ma vie* qui est plutôt l'histoire de ses admirations dans le passé, a consacré les pages les plus poétiques, les plus attendrissantes, à l'histoire de ce père qu'elle entrevit, jeune et brillant, entre deux batailles, et qui disparut brusquement de sa vie quand elle avait quatre ans. C'était une nature de héros et d'artiste : follement brave et tendrement passionné, écrivain par instinct et musicien par inspiration, prodigue de toutes les richesses de son être, virtuose de cœur et d'esprit, d'abord emporté par la joyeuse fougue de sa jeunesse, puis marqué au front du sceau noir de la mélancolie dès la vingt-cinquième année; sa courte vie, dit George Sand, « fut un roman de guerre et d'amour, terminé à trente ans par une catastrophe imprévue ». Maurice Dupin traversa l'enfance de

sa fille comme un météore. Mais, si jeune fût-elle, celle-ci en garda un éclair au cœur. Toute sa vie elle se sentit fille de son père plus que de sa mère; elle avait certainement hérité de lui la plupart des riches dons qui firent son génie. Aussi comme elle en parle! « Ce père que j'ai à peine connu, et qui est resté dans ma mémoire comme une brillante apparition, ce jeune homme artiste et guerrier est tout entier vivant dans les élans de mon âme, dans les fatalités de mon organisation, dans les traits de mon visage. Mon être est un reflet, affaibli sans doute, mais assez complet, du sien. Le milieu dans lequel j'ai vécu a amené les modifications... [1] »

Si George Sand tenait par son père à deux maisons royales, par sa mère elle tenait au petit peuple de Paris. Sa mère, Sophie-Victoire-Antoinette Delaborde, était la fille d'un maître paulmier et maître oiselier, qui vendit des serins sur le quai des Oiseaux après avoir tenu un petit estaminet avec billards, où il ne fit pas ses affaires. Le parrain de la mère de George Sand était un brave homme du nom de Barra. Ce nom, « illustre dans la partie des oiseaux », se lisait encore, affirme George Sand, en 1847, boulevard du Temple, au-dessus d'un édifice de cages de toutes dimensions. Fille du peuple, Victoire Delaborde l'était avec toutes les qualités primesautières et toutes les lacunes qui comporte ce mot. Nature vive et déséquilibrée, elle était ignorante et intelligente, moqueuse et naïve, passionnée et fantaisiste : d'ailleurs jolie à ravir, adroite de ses doigts comme

1. *Hist. de ma vie,* I, 185.

une fée, une voix charmante, un goût naturellement artiste, et des fusées de jeunesse et de gaité troublées par des bourrasques sans sujet, des jalousies et des furies subites. Cette enfant de la balle avait tout ce qu'il fallait pour séduire Maurice Dupin, pour heurter violemment sa mère, et pour préparer aux enfants qui vivraient entre ces deux femmes l'éducation la plus incohérente et la vie la plus malheureuse. Le mariage en effet se fit contre la volonté de la mère de Maurice; elle finit par s'y résoudre, elle ne s'y résigna jamais : une jalousie terrible s'enflamma bientôt entre la mère et l'épouse, envenimée de mépris d'un côté, et de haine de l'autre. Le mari une fois disparu, ainsi qu'un petit frère de George Sand né aveugle et mort en bas âge, l'enfant unique qui survécut resta en proie aux tiraillements de deux passions rivales. Son éducation offrit un champ de bataille naturel, où l'âme de la fillette, torturée par deux affections aux prises, recevait des blessures des deux côtés. Elle connut, dans l'âge le plus tendre, le désespoir, l'exaltation, la révolte. Elle vit autour d'elle la haine dans l'amour, elle ressentit elle-même la révolte dans le respect, et le soupçon dans la tendresse. Comme Jean-Jacques Rousseau, une précoce expérience des passions la prédestinait à les peindre dans toute la vivacité de leurs égarements.

Les années de sa première enfance s'écoulèrent pourtant heureuses. C'est le privilège d'un âge qui ne sait pas encore sentir. George Sand en a raconté les aventures déjà romanesques avec ce charme qu'elle devait répandre ici plus qu'ailleurs. Qui n'a été une

fois poète en parlant de son enfance? Elle était née le 5 juillet 1804; on dansait dans la pièce à côté. Son arrivée fut si rapide et si discrète que le bal n'en fut pas interrompu. Elle parla assez tard, mais avança vite. Sa nature était plutôt lente, et appliquée. A quatre ans, elle savait très bien lire. Mais plutôt que de lire par elle-même elle employait déjà sa petite imagination à composer des contes interminables. Elle s'y oubliait comme dans une réalité. La tendance à la fiction et la force invincible du rêve, semblent avoir été les premiers et les plus forts instincts de sa nature. Active avec cela, elle tenait de sa mère un besoin constant d'occuper ses mains; elle le conserva toute sa vie. A aucun âge elle ne sut rester sans rien faire. Un goût d'art se trahissait dans ses jeux, dans ses impressions. Sa première émotion musicale fut intense. Ici reparaissait le caractère paternel. Enfin, trait plus caractéristique, elle se complut de tout temps à la solitude. Dès l'âge de quatre ans, elle éprouvait « ce plaisir, étrange pour un enfant, mais vivement senti, de se trouver seule [1] ».

En 1808, n'ayant pas quatre ans, elle suivait l'armée française en Espagne; sa mère n'avait pas voulu quitter son mari. Ainsi en arrivait-il, dans le même temps, à un autre enfant, né quand *ce siècle avait deux ans*, et qui courait avec sa famille les mêmes aventures. Étrange énigme du génie! Qui dira combien les émotions d'une telle campagne ont pu retentir sur l'organisation d'un Victor Hugo,

1. *Hist. de ma vie*, II, 201.

d'une George Sand enfants! Et de quoi peut dépendre le sort des grandes intelligences! Il suffisait d'une source empoisonnée rencontrée en chemin parmi tant d'autres pour que le siècle fût privé de deux de ses premiers écrivains. Cependant Maurice Dupin, sa femme enceinte et sa fille arrivaient sans encombre à Madrid. L'enfant échangeait sa carriole poudreuse pour le palais du Prince de la Paix; pour jouer, elle avait les joujoux abandonnés par les infants d'Espagne en fuite. Elle voit le brillant Murat, le chef de son père, étincelant comme un soleil, et elle le prend pour « le prince Fanfarinet » de ses féeries. La guerre offre d'abord des décors d'opéra. Travestie en hussard, et chamarrée sur toutes les coutures, la fillette revêt son premier déguisement, est appelée par Murat « mon petit aide de camp ». Mais voici l'autre aspect : Murat malade et hurlant de douleur dans le palais solitaire, l'Espagne en feu, l'embuscade au coin des rues, le poignard et le poison partout, la retraite à travers des jonchées de cadavres, la faim, la soif, la fièvre, la gale. Échappées aux bandes fanatisées qui tiennent la campagne, mère et enfant sont trop heureuses de manger certain soir de la soupe de chandelles au bivouac francais. Elles gagnent enfin la côte, s'embarquent, et n'abordent sur notre sol qu'après l'épreuve d'un naufrage en vue de la terre ferme. Nohant les revoyait enfin, hâves, épuisées. Cette terrible année 1808 leur ménageait d'autres tristesses. Le 8 septembre mourait le petit frère aveugle, Louis, né en Espagne, et, huit jours après, le 17 septembre, Maurice Dupin était tué

par son cheval Leopardo, présent funeste de Ferdinand VII.

Cependant la grand'mère se préoccupait de l'éducation de la petite Aurore. C'était alors une enfant fantasque, impérieuse, gâtée par son père et capricieusement dirigée par sa mère. Il fallait l'instruire et l'éduquer. Nohant vit le commencement de cet ouvrage, où d'abord se sentit presque uniquement la main délicate de la « ci-devant » madame Dupin de Francueil.

Pour tirer Aurore de ses manies de solitude, et pour l'assouplir, on lui donna deux camarades, d'abord son demi-frère Hippolyte Chatiron, sensiblement plus âgé, puis la petite Ursule, surnommée « caquet bon bec », nièce de la femme de chambre de sa grand'mère. Elle partagea même avec Ursule certaines leçons. Ses progrès furent assez rapides. A huit ans, elle savait à peu près sa langue. Elle l'écrivait et la parlait d'instinct. On la mit alors, trop tôt, à la grammaire, qui la rebuta, puis au latin. L'inévitable Deschartres, l'ancien précepteur de son père, être excellent et insupportable, savant et cuistre, pédagogue précieux au demeurant, fut son maître d'humanités; et quoique son élève aux longs cheveux crêpelés ait quitté le latin d'assez bonne heure, elle en était assez pénétrée : elle le savait passablement et surtout elle le *sentait* bien. Aurore s'était complue à Virgile et à Tite-Live; quelque chose de leur mâle substance et de leur ample langage était entré dans son cerveau, qui y resta. Toutefois, ses préférences pour le français n'étaient point douteuses. Plus tard,

quand on la mit au couvent, ses maîtresses la trouvèrent si avancée en style qu'on négligea de cultiver chez elle ce don naturel. Aurore dut s'y remettre d'elle-même après, comme l'*Histoire de ma vie* nous le raconte avec simplicité :

« Au sortir du couvent, je rappris moi-même le français; et, douze ans plus tard, lorsque je voulus écrire pour le public, je m'aperçus que je ne savais encore rien; j'en fis une nouvelle étude qui, trop tardive, ne me servit guère, ce qui est cause que j'apprends encore ma langue en la pratiquant et que je crains de ne la savoir jamais [1]. »

Elle étudiait en même temps les « arts d'agréments », la danse, les belles manières, choses qui lui firent toujours horreur. Tout ce qui était « façons » lui répugnait. Jamais nature ne fut plus ennemie de la contrainte; une spontanéité incoercible s'annonçait déjà comme devant être le trait le plus fort de son caractère. Les arts l'attiraient en revanche : la musique la fascinait, elle goûtait le dessin : quant à l'histoire naturelle ce fut de tout temps pour elle l'initiatrice des beautés du monde, et le premier fondement raisonné de son admiration passionnée pour la nature. La littérature ne la charmait pas moins. A onze ans, en lisant Corneille, elle rêvait à Napoléon qui débarquait de l'île d'Elbe, et elle puisait dans un enthousiasme guerrier qu'exaltait le souvenir vivant de son père, je ne sais quelles aspirations de générosité et de gloire qui l'élevaient bien au-dessus des pensées de son

1. *Hist. de ma vie*, II, 367.

âge. Ainsi croissait cette jeune plante, mi-sauvage et mi-civilisée, riche d'une sève encore cachée, aspirant largement l'air et la lumière par toutes ses feuilles, et plongeant profondément par toutes ses racines dans le fertile et paresseux terrain du Berry.

Ce développement fut tout à coup traversé d'épreuves, qui le tournèrent dans un sens imprévu. La jalousie de ses deux mères n'avait pas désarmé. Entre la grande dame, pupille de la Dauphine, et la fille de l'oiselier, c'étaient à chaque instant des éclats, des violences. Partagée entre deux tendresses de force à peu près égale, l'enfant ne pouvait que souffrir et pleurer. La tyrannie d'une femme de chambre acariâtre, hypocrite, acheva d'en faire une victime. Une révélation presque odieuse que sa grand'mère crut devoir lui faire sur sa mère pour l'en détacher, la déchira douloureusement en la révoltant. Dès lors, sans que son affection diminuât pour personne, elle vécut concentrée, sombre, dans une sorte d'obéissance rebelle. De là date la formation de ce qu'elle appelle son caractère de combat. De là le germe premier de cette haine de l'oppresseur, de cette pitié de l'opprimé, et en général de cette farouche ardeur d'indépendance qui devait déborder dans ses premiers écrits. D'autres secousses morales, comme la vue de certaines détresses publiques, transperçaient son cœur de jeune fille d'une intime douleur. Parmi ces « brigands de la Loire » qui traversaient le Berry affamés, épaves de régiments glorieux, elle trouvait un jour les débris du régiment de son père, et

un officier la reconnaissait à sa seule ressemblance avec Maurice! C'était trop d'émotions à la fois pour cet âge. Enfant par les années et femme par la souffrance, Aurore faisait tête à l'autorité tout en la respectant, et elle pliait comme on résiste. Pour briser cette volonté, on résolut de la mettre au couvent.

Elle y demeura trois ans entiers, dont deux sans ranchir les grilles, de 1817 à 1820. Ce séjour fut marqué par une crise qui retentit profondément dans sa vie morale, même quand elle en fut sortie. Elle devint dévote. Elle avait débuté au couvent par la révolte. Tout à coup, à la suite d'une hallucination où elle entendit le *tolle*, *lege*, de Saint-Augustin, sa foi s'exalta. « Ce fut comme une passion qui s'alluma dans une âme ignorante de ses propres forces. » Sa tendresse, qui se consumait dans cette solitude inhumaine, venait de trouver désormais un aliment. « Le seul amour violent dont j'eusse vécu, l'amour filial, m'avait comme lassée et brisée... J'avais quinze ans. Tous mes besoins étaient dans mon cœur, et mon cœur s'ennuyait, si l'on peut ainsi parler... *Il me fallait aimer hors de moi*, et je ne connaissais rien sur la terre que je pusse aimer de toutes mes forces [1]. » Cette fièvre de passion tomba peu à peu, au couvent même, grâce à la délicate direction d'un vieil abbé que tant d'exaltation effrayait. Mais la jeune fille sortit du couvent pieuse sous sa gaieté, et d'autant plus portée à la réflexion, aux idées sérieuses.

1. *Hist. de ma vie*, III, 177.

Les deux années qui s'écoulèrent entre sa sortie du couvent et son mariage (1822), furent décisives pour son développement. Rendue à la liberté de Nohant, savourant enfin les plaisirs de l'esprit et du cœur auprès d'une grand'mère que sa fin prochaine attendrissait et améliorait chaque jour, elle se refit en quelque sorte une éducation. Une transformation insensible, où la force impulsive de la nature entrait pour une part, et les lectures méditées pour une autre part, la conduisait peu à peu de l'état d'ascétisme à l'état de généreuse humanité. Au catholicisme ardent succédait sans effort dans son cœur un idéalisme sans dogme, pénétré d'art et de tendresse. Les deux années de cette formation solitaire valent pour G. Sand les six années d'éducation de Rousseau aux Charmettes. L'un et l'autre sont partis de là. Un temps d'arrêt dans l'âge adulte, un examen réfléchi de leurs idées, de leurs sentiments, à la lumière des plus beaux livres de l'humanité, a dégagé, même à leur insu, leur vraie nature, et mis en liberté leur génie. Chez G. Sand ce travail fut peut-être moins conscient, car elle était plus jeune, et les effets ne s'en montrèrent que bien plus tard; mais il n'en était pas moins profond. La mort de sa grand'mère (fin de 1821) accrut encore sa liberté. Déjà le *Génie du christianisme*, qu'elle avait lu avec elle, l'avait détournée du dogme en l'inclinant vers l'art où elle penchait. Les philosophes, les orateurs et les penseurs, Bossuet avec Montesquieu, Condillac avec Leibnitz, Bacon avec Pascal; puis les poètes, Dante, Virgile, Milton, Pope, Shakespeare, lus sans ordre ni méthode, mais

tous saisis et sentis avec une rare faculté d'intuition, élargirent son horizon en tous sens. Les moralistes *à forme éloquentes* agirent surtout sur elles. Cependant elle n'avait pas encore trouvé son maître. Rousseau vint, qui « l'entama ». Jean-Jacques « fut le point d'arrêt de mes travaux d'esprit ». Quant à Voltaire, elle ne le lut qu'à l'âge de trente ans, suivant la promesse faite à sa grand'mère. Elle le goûta beaucoup, nous dit-elle, mais n'en fut point modifiée en quoique ce soit. Rousseau reste donc son initiateur intellectuel. Désormais, si l'idéalisme est la loi de son cœur, un libéralisme passionné, presque fougueux, est le principe actif de toutes ses idées. En politique, en religion, en morale, elle représentera l'esprit de liberté : élargir et affranchir sera partout sa devise. Un mot la complètera, qui résume la femme tout entière : aimer.

Toute cette élaboration latente était alors un secret pour son entourage, sinon pour elle-même : Elle ne vit clair que plus tard dans ces songeries sans fin que berçaient les longues chevauchées de sa dix-huitième année. Le moment eût été propice pour un mariage heureux, où le cœur se fût engagé; il était désastreux pour un mariage banal, qui devint presque aussitôt douloureux pour la jeune femme. M. Dudevant, fils d'un colonel de l'Empire, était de sa personne un jeune homme assez élégant, et plutôt agréable; mais il se révéla détestable mari. Il ne sut point deviner, sous la timidité rêveuse de sa femme, ce qui se cachait de richesses intellectuelles; et quand il le soupçonna, ce fut pour s'en offenser. Dès lors les humiliations, les propos mépri-

sants, les procédés grossiers, la violence même, furent le châtiment ordinaire d'une supériorité chaque jour plus apparente. Renfermée dans une sorte de passivité, passant tour à tour de l'exaltation à l'abattement, tentée presque par le suicide, et sans doute blessée au cœur par la vision d'un véritable amour entrevu trop tard, la victime de M. Dudevant traîna ainsi huit longues années, de l'automne de 1822 au printemps de 1831. Deux enfants étaient nés sur ces entrefaites — Maurice en 1823, Solange en 1828, — deux consolations, mais deux obstacles aussi. La mère hésitait à rompre le lien de la famille. La vie commune devenait pourtant intolérable. Alors elle se résolut à une demi-mesure acceptée par son mari : elle passerait alternativement un trimestre à Paris et un à Nohant; à Paris pour essayer d'y gagner sa vie par son travail, à Nohant pour accomplir ses devoirs d'épouse et de mère.

Cette existence en partie double devenait elle-même de plus en plus menacée dans ses ressources : l'imprévoyance de M. Dudevant ruinait sa femme, son inconduite et sa brutalité passaient à toutes les extrémités. D'ailleurs *George Sand* était née; son nom était célèbre; elle sentait son génie, il lui fallait sécurité et liberté. Cette fois madame Dudevant eut le courage de s'adresser aux tribunaux. Après un procès retentissant, plaidé et gagné par Michel de Bourges, une séparation était prononcée en faveur de la mère, qui demeurait maîtresse de ses enfants et de ses biens. Elle n'usa jamais des uns ni des autres qu'avec la plus grande générosité

envers son mari. Mais enfin elle était rendue à elle-même, et pouvait parcourir à sa guise la glorieuse carrière qui s'ouvrait devant elle.

*
* *

Nous ne pourrons pas l'y suivre : pour en marquer les étapes avec quelque précision, pour mentionner ou apprécier même brièvement les œuvres dignes d'attention, il faudrait une étude, qu'on trouvera bien faite ailleurs [1]. George Sand a écrit une centaine de volumes; le catalogue raisonné en est à lui seul considérable [2]. Nous nous bornerons, dans cette simple notice, à montrer le développement de ce talent, après avoir montré comment il s'était formé. C'est pour cela que nous nous sommes attardé à la période de l'éducation. Il est intéressant de voir comment la nature parle chez G. Sand, comment elle l'entend, confusément d'abord, puis plus clairement; comment enfin, désormais sûre de sa force, elle s'y abandonne avec sérénité.

Ce génie instinctif qu'elle portait en elle était certes ample et profond; mais, comme il devait arriver chez une femme d'abord sans ambition, il avait quelque chose d'endormi et de vague. Jusqu'à vingt-sept ans, George Sand n'avait écrit que des

1. Voir notamment Caro, *George Sand* (Hachette); Faguet *XIXe siècle*, etc.

2. On le trouvera complet dans Vapereau, *Dictionn. des contemporains*. — Consulter aussi la *Table générale de la Revue des Deux Mondes*. Presque tous les ouvrages purement romanesques ont paru dans ce recueil.

lettres où elle ne montrait encore que de l'abondance, et quelques pages de journal intime, où son talent comme épanoui dans l'ombre ne se révélait pas même à ses yeux. Il fallait d'autres circonstances pour l'attirer à la lumière, pour le préciser par le contact avec les objets, le fortifier par la lutte avec les idées et les sentiments. Ce fut l'œuvre de la vie d'abord, de cette vie gênée et dure que cette femme de lettres (le plus souvent déguisée en homme par économie), mena durant plusieurs années à la recherche d'un gagne-pain. Mais ce ne fut pas moins l'œuvre de ses amis littéraires, de ces précepteurs sans le savoir qu'un talent indécis trouve toujours dans le voisinage d'autres talents plus accusés dans leur forme, plus nets, mieux dégagés. La pratique du métier est là pour quelque chose, le sexe pour beaucoup. Femme, George Sand devait subir, au début surtout, des influences d'hommes. Jamais elle ne nia ce qu'elle leur devait. Sa grande modestie l'eût plutôt portée à diminuer son propre mérite, et à exagérer celui de ses éducateurs. Qu'on en juge :

« Je suis venue sur la terre avec le goût et le besoin du vrai ; mais je n'étais pas une assez puissante organisation pour me passer d'une éducation conforme à mes instincts, ou pour la trouver toute faite dans les livres... Mon esprit, à demi cultivé, était à certains égards une table rase, à d'autre égards une sorte de chaos. L'habitude que j'ai d'écouter, et qui est une grâce d'état, me mit à même de recevoir de tous ceux qui m'entourèrent une certaine somme de clarté et beaucoup de sujets de réflexion... Parmi

ceux-là des hommes supérieurs me firent faire assez vite de grands pas, et d'autres hommes d'une portée moins saisissante, *quelques-uns même qui paraissaient ordinaires, mais qui ne furent jamais tels à mes yeux*, m'aidèrent puissamment à me tirer du labyrinthe d'incertitudes où ma contemplation s'était longtemps endormie [1]. »

Cette confession renferme une certaine part de vérité. Quand George Sand l'écrivit, elle était arrivée à cette conscience complète qu'elle avait longtemps attendue, et elle se jugeait avec une clarté d'esprit et une modestie d'âme que très peu d'écrivains ont eues à ce degré. Elle a dû successivement quelque chose à Delatouche, qui fut en quelque sorte son premier professeur de critique, et tâcha de resserrer son style exubérant; à Alfred de Musset, dont la manière se retrouve, amplifiée et affaiblie, dans les romans de la période romantique, de *Lélia* à *Mauprat* (1833 à 1838), en passant surtout par les *Lettres d'un Voyageur*; — à Sainte-Beuve, le maître psychologue, le docteur en souplesse, pour qui elle professait la plus vive admiration, sans marchander d'ailleurs son estime au raide Gustave Planche, vivante antithèse de l'auteur des *Lundis*; — à Michel de Bourges, qui la convertit à l'idée républicaine; — à Lamennais et à Pierre Leroux, dont le christianisme et le socialisme mêlés de je ne sais quelle philosophie mystique constituent le fonds des romans parus entre 1837 et 1848; — à Jean Reynaud plus tard, et à sa noble entente

1. *Hist. de ma vie*, IV, 266-267.

de la loi de progrès, poursuivie d'étape en étape de la *Terre* en le *Ciel*. Enfin, à voir la part active prise par George Sand au mouvement de 1848, on est tenté d'en faire l'élève de Ledru-Rollin; il est aussi possible, facile même de remarquer l'influence de grands artistes dans des œuvres comme *Consuelo*, *la Comtesse de Rudolstadt*, et les nom de Chopin, de madame Viardot se présentent d'eux-mêmes à la pensée s'il s'agit de musique, celui de Mickiewicz s'il s'agit de poésie, celui de Delacroix s'il s'agit de peinture. Ces rapprochements prouveraient, semble-t-il, que la vie intellectuelle de George Sand offre le reflet changeant d'influences masculines qui se jouent à la surface d'une trame unie et solide, mais sans couleur propre : et plus d'un critique n'a pas manqué de reprendre à son compte le mot trop spirituel de madame de Girardin : « Cherchez l'homme! »

Il s'en faut pourtant beaucoup que ce mot soit juste. D'abord ces influences, si reconnaissables soient-elles, n'ont jamais pesé sur l'œuvre de George Sand au point d'en altérer la nature, et de déformer ce type du roman idéaliste qu'elle avait conçu et réalisé dès le coup d'essai d'*Indiana* et de *Valentine*. Si l'on considère, d'autre part, que, sous d'apparentes variétés, l'œuvre romanesque de George Sand est d'une homogénéité et d'une cohésion parfaites, au point que celle de nos écrivains les plus *uns*, Jean-Jacques et Balzac par exemple, n'est pas plus homogène que la sienne, on accordera qu'il fallait une rare puissance d'assimilation pour fondre en un tout harmonieux des idées de prove-

nance si diverse. Mais qui dira que dans tous ces tableaux ne se reconnaît pas la même main, que tous ces personnages n'ont pas été créés par le même cerveau, nourris du même sang, façonnés par la même faculté d'invention? C'est un don de vie que George Sand porte partout avec elle-même. Loin de vivre de rapts, elle n'a jamais emprunté que pour rendre au centuple. Quand elle s'approche d'un penseur de son temps, ce n'est point pour s'enrichir de sa dépouille, c'est pour l'accroître de sa richesse. Elle lui prend une idée nue, et la lui rend vêtue; elle la lui prend indigente et la lui rend opulente; elle la lui prend abstraite, et la lui rend incarnée. Sans doute elle a besoin, pour son humanité idéale, comme Balzac pour sa Comédie humaine, d'idées sans cesse renouvelées, de types et de caractères se diversifiant à l'infini, sans quoi le roman tomberait aux conventions fixes de la comédie italienne : et sans doute encore la meilleure source de renouvellement, outre la nature réelle, est cette autre nature reflétée qu'on trouve dans les livres du moraliste ou du philosophe. Elle a donc puisé là, et elle ne pouvait n'y pas puiser; car tout romancier, si vigoureux soit-il, ou plutôt en raison même de sa vigueur, ne saurait se dispenser de recourir à ce sûr moyen d'élever son esprit en même temps que de rajeunir son œuvre. Mais qu'est-ce à dire? Les prétendues *idées-mères* qu'elle aurait dérobées ailleurs n'ont enfanté que chez elle. Faut-il lui refuser, à défaut de l'originalité dont elle ne s'est jamais prévalue (peut-être trop modeste en cela), du moins le mérite de la fécondité? Singulière impuissance que celle

qui dégage d'un traité de politique, des rêveries d'un métaphysicien, des visions d'un historien, des colères d'un théologien insurgé, le germe d'où sortira tout à l'heure un drame humain, vrai, palpitant, qui fera le lecteur s'écrier d'admiration, et tirera de la foule oppressée cette larme divine d'attendrissement qui est le baume de l'art versé sur la souffrance. N'est-ce pas au contraire une preuve de force, et de la force créatrice propre au romancier, que cette faculté de traverser toutes les œuvres de la pensée comme toutes les œuvres de la nature, en convertissant au passage en êtres animés et sentants tout ce qui n'existait jusque-là que de la vie intellectuelle ou végétative? Ajoutons enfin que ces initiateurs de George Sand, artistes ou poètes, génies clairs ou talents fumeux (car il n'en manque pas de ceux-ci dans le nombre), n'ont point agi sur elle par ce qu'ils avaient de plus intimement personnel, mais par ce qu'ils partageaient avec leur génération. Chacun d'eux est représentatif d'une tendance, d'un sentiment, d'une utopie dont le siècle vient de s'éprendre, et qu'il se plaît à retrouver sous toutes les formes chez les écrivains. George Sand ne s'inspire d'eux que pour avoir perçu plus vivement chez ces hommes, ces mouvements très généraux de la pensée : mouvements qu'aussi bien on pourrait appeler anonymes, si quelques auteurs, en les traduisant plus fortement, ne semblaient les avoir faits leurs. Si nous ignorions les rapports des écrivains cités plus haut avec George Sand, sont-ce bien leurs noms qui nous reviendraient en mémoire en lisant sans avertissement préalable l'œuvre du

romancier? Il est plus probable que nous penserions, non à tel ou tel homme, mais à une époque, à un mode général de penser et de sentir, et que nous verrions l'influence du temps là où notre curiosité a cru voir l'influence spéciale d'un ami ou d'un maître. Si George Sand n'eût point été une femme, on eût moins cherché « l'homme » dans ses livres. A tout prendre, nous doutons que, malgré l'antinomie de leurs talents, il y ait moins de romantisme et de dandysme chez le Rastignac de Balzac, ou chez les personnages du *Lys dans la Vallée*, que dans les romans de la première époque de George Sand. Faut-il parler de spéculation philosophique ou symbolique, de création fantastique, nous ne voyons pas pourquoi *Spiridion* et les *Sept cordes de la lyre* ne relèveraient pas uniquement de leur auteur, alors que la *Peau de Chagrin* et *Séraphita* ne relèvent que du leur. Enfin, pour les romans socialistes, il est difficile d'admettre que des influences étrangères durent en suggérer l'idée à George Sand, alors qu'elle eut toujours le socialisme infus en elle-même, et qu'on peut affirmer sans paradoxe qu'elle l'a prêché dans ses œuvres avant même qu'il fût défini. Tout cela revient à dire que l'œuvre de George Sand entre 1832 et 1848, si elle se rattache accidentellement dans l'histoire à quelques noms propres, n'en est pas moins le fruit le plus direct et le plus naturel de cette époque tourmentée, et que, loin d'être une imitation successive, elle tient par des racines profondes à cette réalité humaine qui fait la force et l'originalité d'un écrivain.

On a parlé de la *réceptivité* de George Sand, et avec raison. La faculté de s'assimiler et de transformer, tenait chez elle du prodige. Recevoir vite et rendre dix pour un était pour elle comme une fonction naturelle. Mais on n'a pas assez pris garde qu'elle savait repousser aussi fortement qu'elle savait attirer. Son cerveau, comme un vigoureux organisme, élimine dès l'abord tout ce qu'il ne peut convertir en nourriture. Au premier essai, elle abandonne son premier collaborateur, Sandeau, trop faible pour son tempérament; Delatouche l'attriste par sa critique tâtillonne, elle s'échappe; elle s'essaie au journalisme, se juge trop lente et trop « bête » pour y réussir, et renonce sans s'obstiner; Musset lui communique une fièvre violente, qui irrite et fait vibrer jusqu'à leur maximum d'intensité toutes les fibres de son esprit : elle s'en secoue, se calme par degrés, et y profite. Après Musset, il sera encore possible de l'agiter, mais on ne la jettera jamais hors de sa nature. Cette nature est calme et puissante; parfois fougueuse et souvent passionnée d'apparence, mais au fond d'une insondable sérénité, d'une tranquillité magnifique dans la tendresse. Jamais rien n'est tombé jusqu'à ce fond-là pour le troubler. Aussi voyez : elle vit côte à côte avec les natures les plus différentes de la sienne et les plus trempées sans s'altérer au contact; au contraire, elle n'en est que plus elle-même. Ni les souples comme Sainte-Beuve ne s'insinuent en elle, ni les robustes comme Balzac ne la domptent, ni les olympiens comme Victor Hugo ne la fascinent. Elle les aime, elle les admire, elle les croit naïvement

très supérieurs à elle-même, mais elle reste ce qu'elle est. Lamartine lui-même et Michelet, dont l'éloquence est voisine de la sienne, ne lui sont de rien. Elle est devenue ce qu'elle est par elle-même. Ainsi, soit par ce qu'il attire, soit par ce qu'il repousse, cet esprit toujours en quête de matière poétique nous apparaît toujours personnel dans son activité, toujours identique à lui-même et toujours logique dans son long épanouissement. C'est une force naturelle qui va toute seule jusqu'au bout de son énergie.

Où tendait cet esprit? De lui-même il tendait vers un monde idéal où le bonheur des hommes découlerait de sa double source naturelle, la justice et la charité. Mais pour atteindre à ces hauteurs sereines il fallait traverser la région des tempêtes; George Sand l'a traversée. Son œuvre ressemble à ces jours d'orage où se succèdent nuages menaçants, coups de foudres, vents furieux s'apaisant en accalmie graduelle, en attendant que le soleil humide sourie plus brillant à travers l'arc-en-ciel. Elle est partie de la révolte contre l'institution sociale; elle s'est déchaînée contre cette institution tant que celle-ci paraissait solide; quand elle a vacillé, elle a tâché de la consolider sur des bases nouvelles; mais ces bases croulant à leur tour, elle s'est avisée qu'il valait mieux mettre dans les cœurs ce qui ne pouvait passer encore dans les lois, et que le grand obstacle n'était pas dans les gouvernements, mais dans les âmes. Et alors, reportant les yeux sur cette nature qui ne passe point parmi tout ce qui passe, elle a découvert ce type de sagesse et parfois d'humanité

qui s'appelle le paysan, et cette vie où l'homme pourra toujours inaugurer la vie antique et la vie évangélique quand il le voudra, la vie du paysan. Dix ans et plus, elle s'est complue dans cette Arcadie, où se sont réfugiés à sa suite tant d'esprits et de cœurs blessés, tant d'ambitions déçues, tant de nobles passions comprimées par un pouvoir jaloux. Cet Eden berrichon, elle l'a même transporté sur le théâtre et, à côté des succès de causticité ou d'observation cruelle, elle a obtenu des succès d'attendrissement qu'on n'espérait plus de nos mœurs. Désormais en possession d'une philosophie indulgente, entourée de gloire sur le soir de sa vie, voyant s'élargir au foyer le cercle de sa jeune famille, elle est devenue la grand'mère incomparable qui contait de merveilleux contes à ses petites filles, et « la bonne dame de Nohant », la femme d'inépuisable charité que les paysans du village prirent un jour sur leurs épaules pour la déposer de leur mains pieusement attentives, dans cette bonne terre qu'elle avait si divinement chantée. C'était six ans après l'année terrible; elle avait vu la chute, elle commençait à voir le relèvement : l'espérance vivait au fond de son cœur, la mort lui fut douce.

Ainsi grandit sans cesse ce beau talent dans sa variable continuité, ne cessant à nulle époque de porter des fruits pleins et savoureux, fruits de jeunesse et de virilité orageuse, fruits de maturité, fruits d'arrière-saison. Tous méritent d'être goûtés, ou presque tous; mais dans la foule le public a déjà fait son choix. Et, quoique ce choix soit peut-être trop exclusif, on ne peut dire que l'instinct ait

trompé la masse des lecteurs. Ceux-ci ont mis à part quelques très beaux romans de passion, comme *Valentine*, *le Marquis de Villemer*, *Mauprat*, *Jean de la Roche*, ou quelques fantaisies charmantes, comme *Téverino*, *l'Homme de neige*, *le Secrétaire intime*; ils ont encore gardé un goût vif pour certaines œuvres qui combinent en un mélange exquis l'art, le symbole, et l'âme des temps passés, comme *Jeanne*, *Nanon*, *les Maîtres mosaïstes*, et nombre d'autres. Mais ils ont placé par-dessus tout, comme des chefs-d'œuvre d'une espèce exceptionnelle et unique de notre langue les romans rustiques, *la Mare au Diable*, *la petite Fadette*, *les Maîtres sonneurs*, *François le Champi*. C'est qu'ils ont senti là tout ce qu'il y a de simple et de génial dans l'esprit de George Sand, tout ce qui la rapproche de cette nature au point de ne faire qu'un avec elle. Sous ce rapport on ne peut la comparer qu'à Homère, tant elle sent au lieu d'*écrire*. C'est une voix plutôt qu'une parole; c'est le chant spontané de la nature douée d'organes. Il semble que pour l'exprimer il ait fallu pénétrer l'âme de la plante, de l'arbre, de la rivière, se sentir à son tour ruisseau, chêne ou buisson. Et cela est réellement arrivé à George Sand. Elle s'imprégnait des choses, elle s'imbibait en quelque sorte de la vie végétale. Cette vague métempsycose des *Sept cordes de la Lyre*, elle en sentait sourdre en elle les effets; cette énigmatique figure de Jeanne, dans le roman de ce nom, cette sorte d'Isis gauloise et chrétienne, c'est elle, on n'en peut douter. Voici comment la dépeint un écrivain qui l'a bien connue :

« Il est midi, l'heure où l'on voit tout! Regardez cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille; elle est toute seule, elle se promène au soleil, doucement; elle contemple son horizon vulgaire; elle écoute les bruits vagues de la nature; elle s'amuse à suivre de l'œil les nuées... Elle cause avec le jardinier; elle se penche pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir; elle s'arrête, elle écoute! Quoi? Elle n'en sait rien elle-même! quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme! Elle se souvient! Elle devine! Tout ce que l'on entend au milieu des flots, elle l'entend sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil, et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, — la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques [1]. »

A côté de la brillante page d'un admirateur, veut-

1. Alexandre Dumas fils, *Préface* du *Fils Naturel*.

on connaître la confession de George Sand elle-même?

« J'ai passé, écrit-elle à un ami, bien des heures de ma vie à regarder pousser l'herbe, ou à contempler la sérénité des grosses pierres au clair de la lune. Je m'identifiais tellement au mode d'existence de ces choses tranquilles, prétendues inertes, que j'arrivais à participer à leur calme béatitude. Et, de cet hébétement, sortait tout à coup de mon cœur, un élan très enthousiaste et très passionné pour celui, quel qu'il soit, qui a fait ces deux grandes choses; la vie et le repos, l'activité et le sommeil [1]. »

Cette communion de l'esprit et des sens avec la Nature ne va pas chez elle sans une autre communion, plus rare et plus sainte, celle avec les êtres qui souffrent. Le dernier mot de son génie est l'amour. Charité, compassion, maternité profonde, maternité partout, même dans les sentiments qui semblent l'exclure, telle est en dernière analyse la source toujours jaillissante d'où sont nées tant d'œuvres si humaines, et tant d'actes plus humains encore qu'elle ensevelissait aussitôt dans un profond oubli. Sa vie abonde en traits de sœur de charité. Durant la guerre civile, que d'angoisses! Quand vient l'expiation pour les insurgés de la Commune, elle ne voit plus dans les criminels que des victimes : « Vous avez raison; mais je ne suis pas si forte que vous, je suis femme. J'ai comme mal à mes entrailles de femme quand le sang coule, ou

1. *Lettre inédite*, à M. D.

quand la flamme étouffe des êtres de mon espèce [1]. » Le voilà, ce cri de la nature humaine, toujours prêt à jaillir de ses lèvres comme de son cœur. Quel éloge ne pâlirait auprès de ces simples lignes, tracées dans l'abandon de l'intimité : « *Les autres!* quel grand sujet de réflexion! *Y en a-t-il réellement, des autres?* Concevons-nous notre existence comme isolée, et *le véritable égoïsme peut-il exister?...* L'égoïsme porte avec lui sa terrible punition. Dès que notre cœur se refroidit pour les autres, le cœur des autres se refroidit pour nous, et le bien que nous n'avons point songé à leur faire devient un mal que nous nous sommes fait. Car de se passer des autres, c'est un rêve, et le régime cellulaire au moral est pire encore qu'au physique [2] ».

Tel fut cet esprit, tel fut ce cœur. L'un comme l'autre a passé tout entier dans ce style merveilleux qui n'appartient qu'à elle parce qu'il est *elle*. Toujours on s'extasiera devant ce miracle de l'art qui est une œuvre de la nature toute pure : jamais personne ne se prépara moins que George Sand à écrire, et ne chercha moins à écrire. Dans cet écrivain de génie, en vain chercherait-on un auteur, il n'existe pas. Ne songez ni à une école, ni à un maître, ni à un genre : c'est une femme qui s'est écoutée vivre, et qui a traduit sa vie dans un langage qu'elle a reçu exprès du ciel pour cet usage. Elle a écrit comme elle respirait. Quoi d'étonnant si elle a créé une parole à son image, si elle a déroulé

1. *Corresp.*, t. VI, p. 128.
2. *Lettre inédite*, à M. D.

sans fin à nos regards enchantés la nappe unie et profonde de sa limpide éloquence, entraînant avec elle, comme un beau fleuve pacifique, le reflet de toutes les rives qui se mirent dans son sein?

S. ROCHEBLAVE.

PAGES CHOISIES

DE

GEORGE SAND

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE

G. Sand a pris soin d'écrire elle-même l'histoire de sa vie lorsqu'elle était dans la maturité de son talent. Elle a révélé au public ce qu'elle croyait de nature à l'intéresser touchant sa famille, sa personne, son caractère, ses débuts dans la littérature et ses relations jusqu'à la date de 1855. Il est peu de lectures plus attachantes. Il en est peu surtout qui tombent moins sous le coup des reproches qu'on a pu adresser si souvent à ce genre d'écrits; cette histoire, malgré ses lacunes voulues et inévitables, n'est guère que modeste et sincère. Modeste, car l'auteur a oublié qu'elle était auteur, et ne nous entretient de ses ouvrages que comme des épisodes d'une vie de travail; sincère, car elle n'a écrit ni pour ni contre personne, pas même pour elle-même. Ce qu'elle a tu, c'est ce qui devait, suivant elle, rester entre son jugement et sa conscience; c'est encore ce qui n'était pas son secret

seulement, ou ce dont elle ne se croyait tenue à aucune confidence publique. A cette réserve près, dont on doit la louer (et qui est telle au surplus qu'on doit l'attendre d'une femme), elle n'a point menti à l'épigraphe de l'*Histoire de ma vie* : « Charité envers les autres; dignité envers soi-même; sincérité devant Dieu ».

On peut reconnaître à ce signe ce qui sépare l'*Histoire de ma vie* de livres comme les *Mémoires* en général ou encore les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Un auteur de Mémoires transmet à la postérité comme l'envers de l'histoire officielle; il raconte ses contemporains tels qu'il les a surpris dans l'intimité, parfois en déshabillé; sa curiosité nous instruit, et parfois même son commérage. On lui sait gré de l'indiscrétion : il s'en rend compte, et souvent il en abuse. Un Jean-Jacques à son tour poursuit l'entreprise plus indiscrète encore et surtout plus immorale de se disculper de certaines imputations en chargeant son prochain, et d'étaler la confession des autres pour faire passer la sienne. Mais il a du génie; ses malheurs sont de ceux qui intéressent l'humanité, et le prestige de son éloquence rendra ce funeste exemple enviable à ses successeurs. A talent égal, combien ne préfère-t-on pas G. Sand entreprenant ce livre sur elle-même pour substituer la vérité à la légende, pour couper court aux sottises du journalisme contemporain; se racontant d'ailleurs sans accuser, sans médire, sans disputer; si peu désireuse d'attirer l'attention sur sa personne, qu'à peine sur quatre volumes, tout compte fait, deux environ lui sont consacrés! En revanche, quelle captivante lecture, accidentée comme celle d'un roman, variée et instructive comme l'histoire même! Car George Sand s'est modestement abritée sous tout ce qu'elle espérait pouvoir la cacher : parents et grands-parents, amis d'enfance, contemporains illustres. Quoi qu'elle fasse, son image rayonne dans ces divers milieux, et c'est elle que nous nous sommes attaché à dégager de ce nombreux entourage pour la montrer seule et sans cortège, et d'autant

plus aimable dans sa simplicité. Arrière-petite-fille du héros de Fontenoy, née entre deux danses la première année de l'Empire, jouant à la poupée à Madrid dans un palais, « aide de camp » de Murat à quatre ans, et presque aussitôt privée de son père, un hussard poète et artiste; victime de l'affection jalouse de sa mère et de sa grand'mère, tiraillée entre la femme du peuple et la grande dame de l'ancien régime; enseignée par le plus dévoué et le plus cuistre des pédagogues; jetée dans un couvent, où elle se révolte, languit, puis s'exalte; mariée enfin sans discernement, humiliée et comprimée dans une vie sans intelligence et sans joie; puis séparée de son grossier maître, rendue à la liberté, se jetant dans la littérature à corps perdu en attendant la politique, s'honorant d'illustres amitiés; enfin, revenue de beaucoup d'illusions, mais toujours noble et généreuse, charitable aux petits, sincère aux grands, et consacrant à la famille, à ses petits-enfants, ce qu'il lui restait de cœur et de génie, — fut-il plus belle vie que la sienne, et plus utile à raconter?

LE GRAND-PÈRE DE GEORGE SAND

Il s'agit de ce Dupin de Francueil, le fils du fermier général Dupin, dont il est parlé dans les *Confessions* de J.-J. Rousseau. Quand la grand'mère de George Sand, la fille de Maurice de Saxe, épousa Dupin de Francueil, elle était veuve du comte de Horn, auquel elle ne fut mariée que quelques semaines et qui mourut tué en duel. Son second mari avait soixante-deux ans, et elle trente.

Elle m'a souvent parlé de ce mariage si lentement pesé, de ce grand-père que je n'ai pas connu. Elle m'a dit que pendant dix ans qu'ils vécurent ensemble, il fut, avec son fils, la plus chère affection de sa vie; et bien qu'elle n'employât jamais le mot d'amour, que je n'ai jamais entendu sortir de ses lèvres à propos de lui ni de personne, elle souriait quand elle m'entendait dire qu'il me paraissait impossible d'aimer un vieillard. « Un vieillard aime plus qu'un jeune homme, disait-elle, et il est impossible de ne pas aimer qui vous aime parfaitement. Je l'appelais mon vieux mari et mon papa. Il le voulait ainsi et ne m'appelait jamais que sa fille, même en public. Et puis, ajoutait-elle, est-ce qu'on était jamais vieux dans ce temps-là! C'est la Révolution

qui a amené la vieillesse dans le monde. Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale jusqu'à l'heure de sa mort. Plus jeune, il avait été trop aimable pour avoir une vie aussi calme et je n'eusse peut-être pas été aussi heureuse avec lui, on me l'aurait trop disputé. Je suis convaincue que j'ai eu le meilleur âge de sa vie, et que jamais jeune homme n'a rendu une jeune femme aussi heureuse que je le fus; nous ne nous quittions pas d'un instant, et jamais je n'eus un instant d'ennui auprès de lui. Son esprit était une encyclopédie d'idées, de connaissances et de talents qui ne s'épuisa jamais pour moi. Il avait le don de savoir toujours s'occuper d'une manière agréable pour les autres autant que pour lui-même. Le jour il faisait de la musique avec moi; il était excellent violon, et faisait ses violons lui-même, car il était luthier, outre qu'il était horloger, architecte, tourneur, peintre, serrurier, décorateur, cuisinier, poète, compositeur de musique, menuisier et qu'il brodait à merveille. Je ne sais pas ce qu'il n'était pas. Le malheur, c'est qu'il mangea sa fortune à satisfaire tous ces instincts divers, et à expérimenter toutes choses; mais je n'y vis que du feu, et nous nous ruinâmes le plus aimablement du monde. Le soir, quand nous n'étions pas en fête, il dessinait à côté de moi tandis que je faisais du parfilage, et nous nous faisions la lecture à tour de rôle; ou bien quelques amis charmants nous entouraient et tenaient en haleine son esprit fin et fécond par une agréable causerie. J'avais pour amies de jeunes femmes mariées d'une façon plus

splendide, et qui pourtant ne se lassaient pas de me dire qu'elles m'enviaient bien mon vieux mari.

» C'est qu'on savait vivre et mourir dans ce temps-là, disait-elle encore; on n'avait pas d'infirmités importunes. Si on avait la goutte, on marchait quand même et sans faire la grimace : on se cachait de souffrir par bonne éducation. On n'avait pas ces préoccupations d'affaires qui gâtent l'intérieur et rendent l'esprit épais. On savait se ruiner sans qu'il y parût, comme de beaux joueurs qui perdent sans montrer d'inquiétude et de dépit. On se serait fait porter demi-mort à une partie de chasse. On trouvait qu'il valait mieux mourir au bal ou à la comédie que dans son lit, entre quatre cierges et de vilains hommes noirs. On était philosophe, on ne jouait pas à l'austérité, on l'avait parfois sans en faire montre. Quand on était sage, c'était par goût, et sans faire le pédant ou la prude. On jouissait de la vie, et, quand l'heure de la perdre était venue, on ne cherchait pas à dégoûter les autres de vivre. Le dernier adieu de mon vieux mari fut de m'engager à lui survivre longtemps et à me faire une vie heureuse. C'était la vraie manière de se faire regretter que de montrer un cœur si généreux. »

Certes, elle était agréable et séduisante cette philosophie de la richesse, de l'indépendance, de la tolérance et de l'aménité; mais il fallait cinq cent ou six cent mille livres de rentes pour la soutenir, et je ne vois pas trop comment en pouvaient profiter les misérables et les opprimés.

Elle échoua, cette philosophie, devant les expiations révolutionnaires, et les heureux du passé n'en

gardèrent que l'art de savoir monter avec grâce sur l'échafaud, ce qui est beaucoup, j'en conviens; mais ce qui les aida à montrer cette dernière vaillance, ce fut le profond dégoût d'une vie où ils ne voyaient plus le moyen de s'amuser, et l'effroi d'un état social où il fallait admettre, au moins en principe, le droit de tous au bien-être et au loisir.

(*Hist. de ma vie*, I, 42-45.)

UN ÉPISODE SOUS LA TERREUR

Sous la Terreur, la veuve de Dupin de Francueil, devenue la « citoyenne Dupin, une ci-devant », fut arrêtée et incarcérée au couvent des Anglaises transformé en prison, le même où George Sand devait plus tard faire son éducation. Elle dut certainement la vie à l'héroïque sang-froid du pédagogue Deschartres, le précepteur de son fils Maurice. Le portrait de ce singulier personnage se trouve un peu plus loin, page 58.

Voilà donc ma grand'mère arrêtée et Deschartres chargé de son salut; car, au moment d'être emmenée aux Anglaises, elle avait eu le temps de lui dire où étaient ces maudits papiers dont elle avait négligé de se défaire. Elle avait, en outre, une foule de lettres qui attestaient ses relations avec des émigrés, relations fort innocentes, à coup sûr, de sa part, mais qui pouvaient lui être imputées à crime d'État, et à trahison envers la République.

Le dernier procès-verbal que j'ai cité, et Dieu sait avec quel mépris et quelle indignation le puriste Deschartres traitait dans son âme des actes rédigés en si mauvais français! ce procès-verbal, dont chaque faute d'orthographe lui donnait la

chair de poule, ne constate pas l'existence d'un petit entresol situé au-dessus du premier et qui dépendait de l'appartement de ma grand'mère. On y montait par un escalier dérobé qui partait d'un cabinet de toilette.

Les scellés avaient été apposés sur les portes et sur les fenêtres de cet entresol, et c'est là qu'il fallait aller chercher les papiers. Donc, il fallait rompre trois scellés avant d'y entrer : celui de la porte du premier donnant sur l'escalier de la maison, celui de la porte du cabinet de toilette ouvrant sur l'escalier dérobé, et celui de la porte de l'entresol au haut de ce même escalier. La loge du citoyen portier, républicain très farouche, était située positivement au-dessous de l'appartement de ma grand'mère, et le caporal Leblanc, citoyen incorruptible, préposé à la garde des scellés du second étage, couchait sur un lit de sangle dans un cabinet voisin de l'appartement de M. Amonin, c'est-à-dire positivement au-dessus de l'entresol. Il était là, armé jusqu'aux dents, ayant consigne de faire feu sur quiconque s'introduirait dans l'un ou l'autre appartement. Et le citoyen Froc qui, bien que portier, avait le sommeil fort léger, disposait d'une sonnette placée *ad hoc* à la fenêtre du caporal, et dont il n'avait qu'à tirer la corde pour le réveiller en cas d'alarme.

L'entreprise était donc insensée de la part d'un homme qui n'avait pas dans l'art de crocheter les portes et de s'introduire sans bruit les hautes connaissances qu'à force d'études spéciales et sérieuses acquièrent MM. les voleurs. Mais le dévouement

fait des miracles. Deschartres se munit de tout ce qui était nécessaire et attendit que tout le monde fût couché. Il était déjà deux heures du matin quand la maison fut silencieuse. Alors il se lève, s'habille sans bruit, emplit ses poches de tous les instruments qu'il s'est procurés, non sans danger. Il enlève le premier scellé, puis le second, puis le troisième. Le voilà à l'entresol; il s'agit d'ouvrir un meuble en marqueterie qui sert de casier et de dépouiller vingt-neuf cartons remplis de papiers; car ma grand'mère n'a pas su lui dire où sont ceux qui la compromettent.

Il ne se décourage pas; le voilà examinant, triant, brûlant. Trois heures sonnent, rien ne bouge... mais si! des pas légers font crier faiblement le parquet dans le salon du premier; c'est peut-être Nérina, la chienne favorite de la prisonnière qui couche auprès du lit de Deschartres et l'aura suivi. Car force lui a été, à tout événement, de laisser les portes ouvertes derrière lui; c'est le portier qui a les clefs, et Deschartres s'est introduit à l'aide d'un rossignol.

Quand on écoute attentivement avec le cœur qui bondit dans la poitrine et le sang qui vous tinte dans les oreilles, il y a un moment où l'on n'entend plus rien. Le pauvre Deschartres reste pétrifié, immobile; car, ou l'on monte l'escalier de l'entresol, ou il a le cauchemar; et ce n'est pas Nérina, ce sont des pas humains. On approche avec précaution; Deschartres s'était muni d'un pistolet, il l'arme, il va droit à la porte du petit escalier... mais il laisse retomber son bras déjà élevé à hauteur d'homme;

car celui qui vient le rejoindre, c'est mon père, c'est Maurice, son élève chéri.

L'enfant, auquel il a vainement caché son projet, l'a deviné, épié; il vient l'aider. Deschartres, épouvanté de lui voir partager un péril effroyable, veut parler, le renvoyer; Maurice lui pose sa main sur la bouche. Deschartres comprend que le moindre bruit, un mot échangé peuvent les perdre l'un et l'autre, et la contenance de l'enfant lui prouve bien d'ailleurs qu'il ne cédera pas.

Alors tous deux, dans le plus complet silence, se mettent à l'œuvre. L'examen des papiers continue et marche rapidement; on brûle à mesure; mais quoi! quatre heures sonnent! Il faudra plus d'une heure pour refermer les portes et replacer les scellés. La moitié de la besogne n'est pas faite, et à cinq heures le citoyen Leblanc est invariablement debout.

Il n'y a pas à hésiter. Maurice fait comprendre à son ami, par signes, qu'il faudra revenir la nuit suivante. D'ailleurs cette malheureuse petite Nérina, qu'il a eu soin d'enfermer dans sa chambre et qui s'ennuie d'être seule, commence à gémir et à hurler. On referme tout, on laisse les scellés brisés dans l'intérieur, et on se contente de réparer celui de l'entrée principale qui donne sur le grand escalier. Mon père tient la bougie et présente la cire. Deschartres, qui a pris l'empreinte des cachets, se tire de l'opération avec la prestesse et la dextérité d'un homme qui a fait des opérations chirurgicales autrement délicates. Ils rentrent chez eux et se recouchent tranquilles pour eux-mêmes, mais non

pas rassurés sur le succès de leur entreprise; car on peut venir dans la journée pour lever les scellés à l'improviste, et tout est resté en désordre dans l'appartement. D'ailleurs les principales pièces de culpabilité n'ont pas encore été retrouvées et anéanties.

Heureusement cette terrible journée d'attente s'écoula sans catastrophe. Mon père porta Nérina chez un ami; Deschartres acheta pour mon père des pantoufles de lisière, graissa les portes de leur appartement, mit en ordre ses instruments, et n'essaya pas de changer l'héroïque résolution de son élève. Lorsqu'il me racontait cette histoire, vingt-cinq ans plus tard : « Je savais bien, disait-il, que si nous étions surpris, madame Dupin ne me pardonnerait jamais d'avoir laissé son fils se précipiter dans un pareil danger; mais avais-je le droit d'empêcher un bon fils d'exposer sa vie pour sauver celle de sa mère? Cela eût été contraire à tout principe de saine éducation, et j'étais gouverneur avant tout. »

La nuit suivante ils eurent plus de temps. Les gardiens se couchèrent de meilleure heure; ils purent commencer leurs opérations une heure plus tôt. Les papiers furent retrouvés et réduits en cendres; puis on rassembla ces cendres légères dans une boîte que l'on referma avec soin et que l'on emporta pour la faire disparaître le lendemain. Tous les cartons visités et purgés, on brisa plusieurs bijoux et cachets armoriés; on enleva même des écussons sur la couverture des livres de luxe. Enfin la besogne terminée, tous les scellés furent

replacés, les empreintes restituées en perfection; les bandes de papier reparurent intactes, les portes furent refermées sans bruit, et les deux complices, après avoir accompli une action généreuse avec tout le mystère et toute l'émotion qui accompagnent la perpétration des crimes, se retirèrent dans leur appartement à l'heure voulue. Là, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et, sans se rien dire, mêlèrent des larmes de joie. Ils croyaient avoir sauvé ma grand'mère; mais ils devaient vivre encore longtemps sous le coup de l'épouvante, car sa détention se prolongea jusqu'après la catastrophe du 9 thermidor, et, jusque-là, les tribunaux révolutionnaires devinrent chaque jour plus ombrageux et plus terribles.

(*Hist. de ma vie*, I, 73-77.)

LA MÈRE DE GEORGE SAND

Maurice Dupin, le père de George Sand, âme héroïque et tête un peu folle, s'était épris d'une jeune Française qu'il avait rencontrée à Milan dans une de ses campagnes. Divers incidents traversèrent cet amour romanesque et l'attisèrent. Maurice Dupin cacha longtemps sa passion à sa mère : la femme qu'il voulait épouser était d'humble origine, fille d'un pauvre oiselier. Il prévoyait les orages qui ne manquèrent pas de survenir lorsqu'il se fut marié en cachette, et que le secret fut découvert. Sa courte existence en fut dès lors assombrie. Mais il resta toujours sous le charme de cette fille du peuple, nature d'artiste à sa façon, riche organisation que George Sand s'est complue à décrire.

Ma mère était une grande artiste manquée faute de développement. Je ne sais à quoi elle eût été propre spécialement, mais elle avait pour tous les arts et pour tous les métiers une aptitude merveilleuse. Elle n'avait rien appris, elle ne savait rien; ma grand'mère lui reprocha son orthographe barbare et lui dit qu'il ne tiendrait qu'à elle de la corriger. Elle se mit, non à apprendre la grammaire, il n'était plus temps, mais à lire avec attention, et peu après elle écrivait presque correctement et dans un style si naïf et si joli, que ma grand'-

mère, qui s'y connaissait, admirait ses lettres. Elle ne connaissait seulement pas les notes, mais elle avait une voix ravissante, d'une légèreté et d'une fraîcheur incomparables, et ma grand'mère se plaisait à l'entendre chanter, toute grande musicienne qu'elle était. Elle remarquait le goût et la méthode naturelle de son chant. Puis, à Nohant, ne sachant comment remplir ses longues journées, ma mère se mit à dessiner, elle qui n'avait jamais touché un crayon. Elle le fit d'instinct, comme tout ce qu'elle faisait, et après avoir copié très adroitement plusieurs gravures, elle se mit à faire des portraits à la plume et à la gouache, qui étaient ressemblants et dont la naïveté avait toujours du charme et de la grâce. Elle brodait un peu gros, mais avec une rapidité si incroyable qu'elle fit à ma grand'mère, en peu de jours, une robe de percale brodée tout entière du haut en bas, comme on en portait alors. Elle faisait toutes nos robes et tous nos chapeaux, ce qui n'était pas merveille, puisqu'elle avait été longtemps modiste; mais c'était inventé et exécuté avec une promptitude, un goût et une fraîcheur incomparables. Ce qu'elle avait entrepris le matin, il fallait que ce fût prêt pour le lendemain, eut-elle dû y passer la nuit, et elle portait dans les moindres choses une ardeur et une puissance d'attention qui paraissaient merveilleuses à ma grand'mère, un peu nonchalante d'esprit et maladroite de ses mains, comme l'étaient alors les grandes dames. Ma mère savonnait, elle repassait, elle raccommodait toutes nos nippes elle-même avec plus de prestesse et d'habileté que la meilleure

ouvrière de profession. Jamais je ne lui ai vu faire d'ouvrages inutiles et dispendieux comme ceux que font les dames riches. Elle ne faisait ni petites bourses, ni petits écrans, ni aucun de ces brimborions qui coûtent plus cher quand on les fait soi-même qu'on ne les payerait tout faits chez un marchand; mais pour une maison qui avait besoin d'économie, elle valait dix ouvrières à elle seule. Et puis elle était toujours prête à entreprendre toutes choses. Ma grand'mère avait-elle cassé sa boîte à ouvrage, ma mère s'enfermait une journée dans sa chambre, et à dîner elle lui apportait une boîte en cartonnage, coupée, collée, doublée et confectionnée par elle de tous points. Et il se trouvait que c'était un petit chef-d'œuvre de goût. Il en était de tout ainsi. Si le clavecin était dérangé, sans connaître ni le mécanisme, ni la tablature, elle remettait des cordes, elle recollait des touches, elle rétablissait l'accord. Elle osait tout et réussissait à tout. Elle eût fait des souliers, des meubles, des serrures, s'il l'avait fallu. Ma grand'mère disait que c'était une fée, et il y avait quelque chose de cela. Aucun travail, aucune entreprise ne lui semblait ni trop poétique, ni trop vulgaire, ni trop pénible, ni trop fastidieuse; seulement elle avait horreur des choses qui ne servent à rien et disait tout bas que c'étaient des amusements de *vieille comtesse*.

C'était donc une organisation magnifique. Elle avait tant d'esprit naturel, que, quand elle n'était pas paralysée par sa timidité, qui était extrême avec certaines gens, elle en était étincelante. Jamais je n'ai entendu railler et critiquer comme elle savait

le faire, et il ne faisait pas bon de lui avoir déplu. Quand elle était bien à son aise, c'était le langage incisif, comique et pittoresque de l'*enfant de Paris*, auquel rien ne peut être comparé chez aucun peuple du monde, et au milieu de tout cela, il y avait des éclairs de poésie, des choses senties et dites comme on ne les dit plus quand on s'en rend compte et qu'on sait les dire. Elle n'avait aucune vanité de son intelligence et ne s'en doutait même pas. Elle était sûre de sa beauté sans en être fière, et disait naïvement qu'elle n'avait jamais été jalouse de celle des autres, se trouvant assez bien partagée sous ce rapport-là. Mais ce qui la tourmentait, par rapport à mon père, c'était la supériorité d'intelligence et d'éducation qu'elle supposait aux femmes du monde. Cela prouve combien elle était modeste naturellement; car les dix-neuf vingtièmes des femmes que j'ai connues dans toutes les positions sociales étaient de véritables idiotes auprès d'elle. J'en ai vu qui la regardaient par-dessus l'épaule et qui, en la voyant réservée et craintive, s'imaginaient qu'elle avait honte de sa sottise et de sa nullité; mais qu'elles eussent essayé de piquer l'épiderme, le volcan eût fait irruption et les eût lancées un peu loin.

Avec tout cela, il faut bien le dire, c'était la personne la plus difficile à manier qu'il y eût au monde.

Elle était pleine de contrastes, c'est pour cela qu'elle a été beaucoup aimée et beaucoup haïe; c'est pour cela qu'elle a beaucoup aimé et beaucoup haï elle-même. A certains égards, j'ai beaucoup d'elle,

mais en moins bon et en moins rude : je suis une empreinte très affaiblie par la nature, ou très modifiée par l'éducation. Je ne suis capable ni de ses rancunes ni de ses éclats; mais quand du mauvais mouvement je reviens au bon, je n'ai pas le même mérite, parce que mon dépit n'a jamais été de la fureur et mon éloignement jamais de la haine. Pour passer ainsi d'une passion extrême à une autre, pour adorer ce qu'on vient de maudire et caresser ce qu'on a brisé, il faut une rare puissance. J'ai vu cent fois ma mère outrager jusqu'au sang, et puis out à coup reconnaître qu'elle allait trop loin, fondre en larmes et relever jusqu'à l'adoration ce qu'elle avait injustement foulé aux pieds.

(*Hist. de ma vie*, II, 244-246.)

COMMENT GEORGE SAND VINT AU MONDE. SON PORTRAIT

Ma bonne tante Lucie était à la veille de se marier avec un officier ami de mon père, et ils se réunissaient avec quelques amis pour de petites fêtes de famille. Un jour qu'ils avaient formé quelques quadrilles, ma mère avait ce jour-là une jolie robe couleur de rose, et mon père jouait sur son fidèle violon de Crémone (je l'ai encore, ce vieux instrument au son duquel j'ai vu le jour) une contredanse de sa façon; ma mère un peu souffrante quitta la danse et passa dans sa chambre. Comme sa figure n'était point altérée et qu'elle était sortie fort tranquillement, la contredanse continua. Au dernier *chassez-huit*, ma tante Lucie entra dans la chambre de ma mère, et tout aussitôt s'écria :

— Venez, venez, Maurice, vous avez une fille.

— Elle s'appellera Aurore, comme ma pauvre mère qui n'est pas là pour la bénir, mais qui la bénira un jour, dit mon père en me recevant dans ses bras.

C'était le 5 juillet 1804, l'an dernier de la République, l'an premier de l'Empire.

— Elle est née *en musique* et *dans le rose;* elle aura du bonheur, dit ma tante...

J'étais fortement constituée, et, durant toute mon enfance, j'annonçais devoir être fort belle, promesse que je n'ai point tenue Il y eut peut-être de ma faute, car à l'âge où la beauté fleurit je passais déjà les nuits à lire et à écrire. Étant fille de deux êtres d'une beauté parfaite, j'aurais dû ne pas dégénérer, et ma pauvre mère, qui estimait la beauté plus que tout, m'en faisait souvent de naïfs reproches. Pour moi, je ne pus jamais m'astreindre à soigner ma personne. Autant j'aime l'extrême propreté, autant les recherches de la mollesse m'ont toujours paru insupportables.

Se priver de travail pour avoir l'œil frais, ne pas courir au soleil quand ce bon soleil de Dieu vous attire irrésistiblement, ne point marcher dans de bons gros sabots de peur de se déformer le cou-de-pied, porter des gants, c'est-à-dire renoncer à l'adresse et à la force de ses mains, se condamner à une éternelle gaucherie, à une éternelle débilité, ne jamais se fatiguer quand tout nous commande de ne point nous épargner, vivre enfin sous une cloche pour n'être ni hâlée, ni gercée, ni flétrie avant l'âge, voilà ce qu'il me fut toujours impossible d'observer. Ma grand'mère renchérissait encore sur les réprimandes de ma mère, et le chapitre des chapeaux et des gants fit le désespoir de mon enfance; mais, quoique je ne fusse pas volontairement rebelle, la contrainte ne put m'atteindre. Je n'eus qu'un instant de fraîcheur et jamais de beauté. Mes traits étaient cependant assez bien formés, mais

je ne songeais jamais à leur donner la moindre expression. L'habitude contractée, presque dès le berceau, d'une rêverie dont il me serait impossible de me rendre compte à moi-même, me donna de bonne heure l'*air bête*. Je dis le mot tout net, parce que toute ma vie, dans l'enfance, au couvent, dans l'intimité de la famille, on me l'a dit de même, et et qu'il faut bien que cela soit vrai.

Somme toute, avec des cheveux, des yeux, des dents et aucune difformité, je ne fus ni laide ni belle dans ma jeunesse, avantage que je considère comme sérieux à mon point de vue, car la laideur inspire des préventions dans un sens, la beauté dans un autre. On attend trop d'un extérieur brillant, on se méfie trop d'un extérieur qui repousse. Il vaut mieux avoir une bonne figure qui n'éblouit et n'effraye personne, et je m'en suis bien trouvée avec mes amis de deux sexes.

J'ai parlé de ma figure, afin de n'avoir plus du tout à en parler. Dans le récit de la vie d'une femme, ce chapitre, menaçant de se prolonger indéfiniment, pourrait effrayer le lecteur; je me suis conformée à l'usage, qui est de faire la description extérieure du personnage que l'on met en scène, et je l'ai fait dès le premier mot qui me concerne, afin de me débarrasser complètement de cette puérilité dans tout le cours de mon récit; j'aurais peut-être pu ne pas m'en occuper du tout; j'ai consulté l'usage, et j'ai vu que des hommes très sérieux, en racontant leur vie, n'avaient pas cru devoir s'y soustraire. Il y aurait donc eu peut-être une apparence de prétention à ne pas payer cette petite

dette à la curiosité souvent un peu niaise du lecteur.

Je désire pourtant qu'à l'avenir on se dérobe à cette exigence des curieux, et que si on est absolument forcé de tracer son portrait, on se borne à copier sur son passeport le signalement rédigé par le commissaire de police de son quartier, dans un style qui n'a rien d'emphatique ni de compromettant. Voici le mien : yeux noirs, cheveux noirs, front ordinaire, teint pâle, nez bien fait, menton rond, bouche moyenne, taille quatre pieds dix pouces; signes particuliers : aucun.

(*Hist. de ma vie*, II, 72-76.)

BELLE-MÈRE ET BELLE-FILLE

Rien ne contrastait plus que le caractère des deux femmes entre lesquelles George Sand devait partager son enfance, sa mère et sa grand'mère. Le spectacle de ces luttes passionnées dont elle était l'enjeu surexcita de bonne heure la sensibilité de l'enfant, et l'inclina à la mélancolie.

Ma grand'mère n'avait peut-être jamais eu l'intention formelle de plaider contre son fils [1]. En eût-elle conçu le projet, elle n'en aurait certes pas eu le courage. Elle fut probablement soulagée de la moitié de sa douleur en renonçant à ses velléités hostiles, car on double son propre mal en tenant rigueur à ce qu'on aime. Elle voulut cependant passer encore quelques jours sans voir son fils, sans doute afin d'épuiser les résistances de son propre esprit et de prendre de nouvelles informations sur sa belle-fille. Mais mon père découvrit que sa mère était à Paris; il comprit qu'elle savait tout et me chargea de plaider sa cause. Il me prit dans ses bras, monta dans un fiacre, s'arrêta à la porte

1. A cause du mariage accompli en secret.

de la maison où ma grand'mère était descendue, gagna en peu de mots les bonnes grâces de la portière, et me confia à cette femme, qui s'acquitta de la commission ainsi qu'il suit.

Elle monta à l'appartement de ma bonne maman, et, sous le premier prétexte venu, demanda à lui parler. Introduite en sa présence, elle lui parla de je ne sais quoi, et tout en causant, elle s'interrompit pour lui dire :

— Voyez donc, madame, la jolie petite fille dont je suis grand'mère! Sa nourrice me l'a apportée aujourd'hui, et j'en suis si heureuse que je ne peux pas m'en séparer un instant.

— Oui, elle est très fraîche et très forte, dit ma grand'mère en cherchant sa bonbonnière.

Et tout aussitôt la bonne femme, qui jouait fort bien son rôle, me déposa sur les genoux de la bonne maman, qui m'offrit des friandises, et commença à me garder avec une sorte d'étonnement et d'émotion. Tout à coup elle me repoussa en s'écriant :

— Vous me trompez, cette enfant n'est pas à vous; ce n'est pas à vous qu'elle ressemble!... Je sais, je sais ce que c'est!...

Effrayée du mouvement qui me chassait du sein maternel, il paraît que je me mis non à crier, mais à pleurer de vraies larmes qui firent beaucoup d'effet.

— Tiens, mon pauvre cher amour, dit la portière en me reprenant, on ne veut pas de toi, allons-nous-en.

Ma pauvre bonne maman fut vaincue.

— Rendez-la-moi, dit-elle. Pauvre enfant, tout cela n'est pas sa faute! Et qui a apporté cette petite?

— Monsieur votre fils lui-même, madame; il attend en bas, je vais lui reporter sa fille. Pardonnez-moi si je vous ai offensée; je ne savais rien, je ne sais rien, moi! J'ai cru vous faire plaisir, vous faire une belle surprise...

— Allez, allez, ma chère, je ne vous en veux pas, dit ma grand'mère; allez chercher mon fils et laissez-moi l'enfant.

Mon père monta les escaliers quatre à quatre. Il me trouva sur les genoux, contre le sein de ma bonne maman, qui pleurait en s'efforçant de me faire rire. On ne m'a pas raconté ce qui se passa entre eux, et comme je n'avais que huit ou neuf mois, il est probable que je n'en tins pas note. Il est probable aussi qu'ils pleurèrent ensemble et s'aimèrent d'autant plus. Ma mère, qui m'a raconté cette première aventure de ma vie, m'a dit que lorsque mon père me ramena auprès d'elle, j'avais dans les mains une belle bague avec un gros rubis, que ma bonne maman avait détachée de son doigt en me chargeant de la mettre à celui de ma mère, ce que mon père me fit observer religieusement.

Quelque temps se passa encore cependant avant que ma grand'mère consentît à voir sa belle-fille; mais déjà le bruit se répandait que son fils avait fait un mariage *disproportionné*, et le refus qu'elle faisait de la recevoir devait nécessairement amener des inductions fâcheuses contre ma mère, contre mon père par conséquent. Ma bonne maman fut effrayée du tort que sa répugnauce pouvait faire à son fils. Elle reçut la tremblante Sophie, qui la désarma par sa soumission naïve et ses ten-

dres caresses. Le mariage religieux fut célébré sous les yeux de ma grand'mère, après quoi un repas de famille scella officiellement l'adoption de ma mère et la mienne.

Je dirai plus tard, en consultant mes propres souvenirs, qui ne peuvent me tromper, l'impression que ces deux femmes si différentes d'habitudes et d'opinions produisaient l'une sur l'autre. Il me suffira de dire, quant à présent, que, de part et d'autre, les procédés furent excellents, que les doux noms de mère et de fille furent échangés, et que si le mariage de mon père fit un petit scandale entre les personnes d'un entourage intime assez restreint, le monde que mon père fréquentait ne s'en occupa nullement et accueillit ma mère sans lui demander compte de ses aïeux ou de sa fortune. Mais elle n'aima jamais le monde et ne fut présentée à la cour de Murat que contrainte et forcée, pour ainsi dire, par les fonctions que mon père remplit plus tard auprès de ce prince.

Ma mère ne se sentit jamais ni humiliée ni honorée de se trouver avec des gens qui eussent pu se croire au-dessus d'elle. Elle raillait finement l'orgueil des sots, la vanité des parvenus, et, se sentant peuple jusqu'au bout des ongles, elle se croyait plus noble que tous les patriciens et les aristocrates de la terre. Elle avait coutume de dire que ceux de sa race avaient le sang plus rouge et les veines plus larges que les autres, ce que je croirais assez, car si l'énergie morale et physique constitue en réalité l'excellence des races, on ne saurait nier que cette énergie ne soit condamnée à diminuer dans celles

qui perdent l'habitude du travail et le courage de la souffrance. Cet aphorisme ne serait certainement pas sans exception, et l'on peut ajouter que l'excès du travail et de la souffrance énerve l'organisation tout aussi bien que l'excès de la mollesse et de l'oisiveté. Mais il est certain, en général, que la vie part du bas de la société et se perd à mesure qu'elle monte au sommet, comme la sève dans les plantes.

Ma mère n'était point de ces intrigantes hardies, dont la passion secrète est de lutter contre les préjugés de leur temps, et qui croient se grandir en s'accrochant, au risque de mille affronts, à la fausse grandeur du monde. Elle était mille fois trop fière pour s'exposer même à des froideurs. Son attitude était si réservée qu'elle semblait timide; mais si on essayait de l'encourager par des airs protecteurs, elle devenait plus que réservée, elle se montrait froide et taciturne. Son maintien était excellent avec les personnes qui lui inspiraient un respect fondé; elle était alors prévenante et charmante; mais son véritable naturel était enjoué, taquin, actif, et par-dessus tout ennemi de la contrainte. Les grands dîners, les longues soirées, les visites banales, le bal même, lui étaient odieux. C'était la femme du coin du feu ou de la promenade rapide et folâtre; mais, dans son intérieur, comme dans ses courses, il lui fallait l'intimité, la confiance, des relations d'une sincérité complète, la liberté absolue de ses habitudes et de l'emploi de son temps. Elle vécut donc toujours retirée, et plus soigneuse de s'abstenir de connaissances gênantes que jalouse d'en faire d'avanta-

geuses. C'était bien là le fond du caractère de mon père, et, sous ce rapport, jamais époux ne furent mieux assortis. Ils ne se trouvaient heureux que dans leur petit ménage. Partout ailleurs ils étouffaient de mélancoliques bâillements, et ils m'ont légué cette secrète sauvagerie qui m'a rendu toujours le monde insupportable et le *home* nécessaire.

(*Hist. de ma vie*, II, 114-118.)

FACHEUSE RENCONTRE

La vie nomade devait commencer de bonne heure pour la petite Aurore. A quatre ans, elle part avec sa mère pour l'Espagne, où son père guerroyait sous les ordres de Murat. Elle rapporte de cette expédition nombre de souvenirs tragiques dont sa précoce imagination fut vivement frappée, et une aventure plutôt comique.

Une autre circonstance que je n'oublierai jamais et qui eût frappé toute autre enfant est celle-ci : nous étions dans un endroit assez aplani, et non loin des habitations. La nuit était claire, mais de gros arbres bordaient la route et y jetaient par moments beaucoup d'obscurité. J'étais sur le siège de la voiture avec le jockey. Le postillon ralentit ses chevaux, se retourna et cria au jockey : *Dites à ces dames de ne pas avoir peur, j'ai de bons chevaux.* Ma mère n'eut pas besoin que cette parole lui fût transmise; elle l'entendit, et s'étant penchée à la portière, elle vit aussi bien que je les voyais trois personnages, deux sur un côté de la route, l'autre en face, à dix pas de nous environ. Ils paraissaient petits et se tenaient immobiles.

— Ce sont des voleurs, cria ma mère; postillon,

2.

n'avancez pas, retournez, retournez! Je vois leurs fusils.

Le postillon, qui était Français, se mit à rire, car cette vision de fusils lui prouvait bien que ma mère ne savait guère à quels ennemis nous avions affaire. Il jugea prudent de ne pas la détromper, fouetta ses chevaux et passa résolument au grand trot devant ces trois flegmatiques personnages, qui ne se dérangèrent pas le moins du monde et que je vis distinctement, mais sans pouvoir dire ce que c'était. Ma mère, qui les vit à travers sa frayeur, crut distinguer des chapeaux pointus, et les prit pour une sorte de militaires. Mais quand les chevaux, excités et très effrayés pour leur compte, eurent fourni une assez longue course, le postillon les mit au pas, et descendit pour venir parler à ses voyageuses.

— Eh bien, mesdames, dit-il en riant toujours, avez-vous vu leurs fusils? Ils avaient bien quelque mauvaise idée, car ils se sont tenus debout tout le temps qu'ils nous ont vus. Mais je savais que mes chevaux ne feraient pas de sottise. S'ils nous avaient versés dans cet endroit-là, ce n'eût pas été une bonne affaire pour nous.

— Mais enfin, dit ma mère, qu'est-ce que c'était donc?

— C'étaient trois grands ours de montagne, sauf votre respect, ma petite dame.

Ma mère eut plus peur que jamais, elle suppliait le postillon de remonter sur ses chevaux et de nous conduire bride abattue jusqu'au prochain gîte; mais cet homme était apparemment habitué à de telles rencontres, qui seraient sans doute bien rares

aujourd'hui en plein printemps sur les voies de grande communication. Il nous dit que ces animaux n'étaient à craindre qu'en cas de chute, et il nous conduisit au relais sans encombre. Quant à moi, je n'eus aucune peur. J'avais connu plusieurs ours dans mes boîtes de Nuremberg.

(*Hist. de ma vie*, II, 185-187.)

A MADRID, DURANT LA GUERRE D'ESPAGNE

Suite des souvenirs de George Sand à quatre ans.

Nous arrivâmes à Madrid dans le courant de mai; nous avions tant souffert en route que je ne me rappelle rien des derniers jours de notre voyage. Pourtant nous atteignîmes notre but sans catastrophe, ce qui est presque miraculeux; car déjà l'Espagne était soulevée sur plusieurs points, et partout grondait l'orage prêt à éclater. Nous suivions la ligne protégée par les armées françaises, il est vrai; mais nulle part les Français eux-mêmes n'étaient en sûreté contre ces nouvelles vêpres siciliennes; et ma mère, portant un enfant dans son sein, un autre dans ses bras, n'avait que trop de sujets de crainte.

Elle oublia ses terreurs et ses souffrances en voyant mon père; et quant à moi, la fatigue qui m'accablait se dissipa en un instant à l'aspect des magnifiques appartements où nous venions nous installer. C'était dans le palais du Prince de la Paix,

et j'entrais là véritablement en plein dans la réalisation de mes contes de fées. Murat occupait l'étage inférieur de ce même palais, le plus riche et le plus confortable de Madrid, car il avait protégé les amours de la reine et de son favori et il y régnait plus de luxe que dans la maison du roi légitime. Notre appartement était situé, je crois, au troisième étage. Il était immense, tout tendu en damas de soie cramoisi. Les corniches, les lits, les fauteuils, les divans, tout était doré et me parut en or massif, toujours comme dans les contes de fées. Il y avait d'énormes tableaux qui me faisaient peur. Ces grosses têtes qui semblaient sortir du cadre et me suivre des yeux me tourmentaient passablement. Mais j'y fus bientôt habituée. Une autre merveille pour moi, ce fut une glace *psyché*, où je me voyais marcher sur les tapis, et où je ne me reconnus pas d'abord, car je ne m'étais jamais vue ainsi de la tête aux pieds et je ne me faisais pas une idée de ma taille, qui était même, relativement à mon âge, assez petite. Pourtant je me trouvai si grande que j'en fus effrayée.

Peut-être ce beau palais et ces riches appartements étaient-ils de fort mauvais goût, malgré l'admiration qu'ils me causaient. Ils étaient du moins fort malpropres et remplis d'animaux domestiques, entre autres de lapins, qui couraient et entraient partout sans que personne y fît attention. Ces tranquilles hôtes, les seuls qu'on n'eût point dépossédés, avaient-ils l'habitude d'être admis dans les appartements, ou, profitant de la préoccupation générale, avaient-ils passé de la cuisine au salon? Il

y en avait un, blanc comme la neige, avec des yeux de rubis, qui se mit tout de suite à agir très familièrement avec moi. Il s'était installé dans l'angle de la chambre à coucher, derrière la psyché, et notre intimité s'établit bientôt là sans conteste. Il était pourtant assez maussade, et plusieurs fois il égratigna la figure des personnes qui voulaient le déloger; mais il ne prit jamais d'humeur contre moi, et dormait sur mes genoux ou sur le bord de ma robe des heures entières pendant que je lui racontais mes plus belles histoires.

J'eus bientôt à ma disposition les plus beaux jouets du monde, des poupées, des moutons, des ménages, des lits, des chevaux, tout cela couvert d'or fin, de franges, de housses et de paillons; c'étaient les joujoux abandonnés par les enfants d'Espagne et déjà à moitié cassés par eux. J'achevai assez lestement leur besogne, car ces jouets me parurent grotesques et déplaisants. Ils devaient être cependant d'un prix véritable, car mon père sauva deux ou trois petits personnages en bois peint, qu'il apporta à ma grand'mère comme des objets d'art. Elle les conserva quelque temps, et tout le monde les admirait. Mais, après la mort de mon père, je ne sais comment ils retombèrent entre mes mains, et je me rappelle un petit vieillard en haillons qui devait être d'une vérité et d'une expression remarquables, car il me faisait peur. Cette habile représentation d'un pauvre vieux mendiant tout décharné et tendant la main s'était-elle glissée par hasard parmi les brillants hochets des infants d'Espagne? C'est toujours un étrange jouet dans les mains d'un

fils de roi que la personnification de la misère, et il y aurait de quoi le faire réfléchir.

D'ailleurs les jouets ne m'occupèrent pas à Madrid comme à Paris. J'avais changé de milieu. Les objets extérieurs m'absorbaient, et même j'y oubliai les contes de fées, tant ma propre existence prit pour moi-même une apparence merveilleuse.

J'avais déjà vu Murat à Paris; j'avais joué avec ses enfants, mais je n'avais gardé de lui aucun souvenir. Probablement je l'avais vu en habit comme tout le monde; à Madrid, tout doré et empanaché, comme il m'apparut, il me fit une grande impression. On l'appelait le *prince*. et comme, dans les drames féeriques et les contes les princes jouent toujours le premier rôle, je crus voir le fameux *prince Fanfarinet*. Je l'appelai même ainsi tout naturellement, sans me douter que je lui adressais une épigramme. Ma mère eut beaucoup de peine à m'empêcher de lui faire entendre ce maudit nom, que je prononçais toujours en l'apercevant dans les galeries du palais. On m'habitua à l'appeler *mon prince* en lui parlant, et il me prit en grande amitié.

Peut-être avait-il exprimé quelque déplaisir de voir un de ses aides de camp lui amener femme et enfants au milieu des terribles circonstances où il se trouvait, et peut-être voulait-on que tout cela prît à ses yeux un aspect militaire. Il est certain que toutes les fois qu'on me présenta devant lui, on me fit endosser l'uniforme. Cet uniforme était une merveille. Il est resté longtemps chez nous après que j'ai été trop grande pour le porter. Ainsi je peux m'en souvenir minutieusement. Il consistait

en un dolman de casimir blanc tout galonné et boutonné d'or fin, une pelisse pareille garnie de fourrure noire et jetée sur l'épaule, et un pantalon de casimir amarante avec des ornements et broderies d'or à la hongroise. J'avais aussi les bottes de maroquin rouge à éperons dorés, le sabre, le ceinturon de ganses de soie cramoisie à canons et aiguillettes d'or émaillés, la sabretache avec un aigle brodé en perles fines, rien n'y manquait. En me voyant équipée absolument comme mon père, soit qu'il me prît pour un garçon, soit qu'il voulût bien faire semblant de s'y tromper, Murat, sensible à cette petite flatterie de ma mère, me présenta en riant aux personnes qui venaient chez lui, comme son aide de camp, et nous admit dans son intimité.

Elle n'eut pas beaucoup de charmes pour moi, car ce bel uniforme me mettait au supplice. J'avais appris à le très bien porter, il est vrai, à faire traîner mon petit sabre sur les dalles du palais, à faire flotter ma pelisse sur mon épaule de la manière la plus convenable; mais j'avais chaud sous cette fourrure, j'étais écrasée sous ces galons, et je me trouvais bien heureuse lorsqu'en rentrant chez nous ma mère me remettait le costume espagnol du temps, la robe de soie noire, bordée d'un grand réseau de soie, qui prenait au genou et tombait en franges sur la cheville, et la mantille plate en crêpe noir bordée d'une large bande de velours. Ma mère sous ce costume était d'une beauté surprenante. Jamais Espagnole véritable n'avait eu une peau brune aussi fine, des yeux noirs aussi veloutés, un pied si petit et une taille si cambrée.

Murat tomba malade; on a dit que c'était par suite de débauches, mais ce n'est point vrai. Il avait une inflammation d'entrailles, comme une grande partie de notre armée d'Espagne, et il souffrait de violentes douleurs, quoiqu'il ne fût point alité. Il se croyait empoisonné et ne subissait pas son mal avec beaucoup de patience, car ses cris faisaient retentir ce triste palais où l'on ne dormait d'ailleurs que d'un œil. Je me souviens d'avoir été réveillée par l'effroi de mon père et de ma mère la première fois qu'il rugit au milieu de la nuit. Ils pensaient qu'on l'assassinait. Mon père se jeta hors du lit, prit son sabre et courut presque nu, à l'appartement du prince. J'entendis les cris de ce pauvre héros, si terrible à la guerre, si pusillanime hors du champ de bataille : j'eus grand'peur et je jetai les hauts cris à mon tour. Il paraît que j'avais fini par comprendre ce que c'est que la mort, car je m'écriais en sanglotant : *On tue mon prince Fanfarinet!* Il sut ma douleur et m'en aima davantage. A quelques jours de là, il monta dans notre appartement vers minuit et approcha de mon berceau. Mon père et ma mère étaient avec lui. Ils revenaient d'une partie de chasse et rapportaient un petit faon de biche, que Murat plaça lui-même à côté de moi. Je m'éveillai à demi et vis cette jolie petite tête de faon qui se penchait languissamment contre mon visage. Je jetai mes bras autour de son cou et me rendormis sans pouvoir remercier le prince. Mais le lendemain matin, en m'éveillant, je vis encore Murat auprès de mon lit. Mon père lui avait dit le spectacle qu'offraient l'enfant et la petite bête

endormis ensemble, et il avait voulu le voir. En effet, ce pauvre petit animal, qui n'avait peut-être que quelques jours d'existence et que les chiens avaient poursuivi la veille, était tellement vaincu par la fatigue, qu'il s'était arrangé dans mon lit pour dormir comme eût pu le faire un petit chien. Il était couché en rond contre ma poitrine, il avait la tête sur l'oreiller, ses petites jambes étaient repliées comme s'il eût craint de me blesser, et mes deux bras étaient restés enlacés à son cou comme je les y avais mis en me rendormant. Ma mère m'a dit que Murat regrettait en cet instant de ne pouvoir montrer un groupe si naïf à un artiste. Sa voix m'éveilla, mais on n'est pas courtisan à quatre ans, et mes premières caresses furent pour le faon, qui semblait vouloir me les rendre, tant la chaleur de mon petit lit l'avait rassuré et apprivoisé.

Je le gardai quelques jours et je l'aimais passionnément. Mais je crois bien que la privation de sa mère le fit mourir, car un matin je ne le revis plus, et on me dit qu'il s'était sauvé. On me consola en m'assurant qu'il retrouverait sa mère, et qu'il serait heureux dans les bois.

(*Hist. de ma vie*, II, 195-201.)

GEORGE SAND ROMANESQUE DÈS SON ENFANCE

Nulle vocation n'a été plus irrésistible que celle que George Sand, et ne s'est marquée de meilleure heure. Ce sont des événements privés qui l'ont amenée à écrire pour le public; mais elle a toujours composé des romans par instinct. Elle trouvait partout matière à roman. Dès l'enfance, cette force d'illusion se manifeste; dès l'adolescence, elle prend corps dans ses compositions écrites.

Ma mère avait des idées religieuses que le doute n'effleura jamais, vu qu'elle ne les examina jamais. Elle ne se mettait donc nullement en peine de me présenter comme vraies ou comme emblématiques les notions du merveilleux qu'elle me versait à pleines mains, artiste et poète qu'elle était elle-même sans le savoir, croyant dans sa religion à tout ce qui était beau et bon, rejetant tout ce qui était sombre et menaçant, et me parlant des trois Grâces et des neuf Muses avec autant de sérieux que des vertus théologales ou des vierges sages.

Que ce soit éducation, insufflation ou prédisposition, il est certain que l'amour du roman s'empara de moi passionnément avant que j'eusse fini d'apprendre à lire. Voici comment.

Je ne comprenais pas encore la lecture des contes

de fées, les mots imprimés, même dans le style le plus élémentaire, ne m'offraient pas grand sens, et c'est par le récit que j'arrivais à comprendre ce qu'on m'avait fait lire. De mon propre mouvement, je ne lisais pas, j'étais paresseuse par nature et n'ai pu me vaincre qu'avec de grands efforts. Je ne cherchais dans les livres que les images; mais tout ce que j'apprenais par les yeux et par les oreilles entrait en ébullition dans ma petite tête, et j'y rêvais au point de perdre souvent la notion de la réalité et du milieu où je me trouvais. Comme j'avais eu longtemps la manie de jouer au poêle avec le feu, ma mère, qui n'avait pas de servante et que je vois toujours occupée à coudre, ou à soigner le pot-au-feu, ne pouvait se débarrasser de moi qu'en me retenant souvent dans la prison qu'elle m'avait inventée, à savoir quatre chaises avec une chaufferette sans feu au milieu, pour m'asseoir quand je serais fatiguée, car nous n'avions pas le luxe d'un coussin. C'étaient des chaises garnies en paille, et je m'évertuais à les dégarnir avec mes ongles; il faut croire qu'on les avait sacrifiées à mon usage. Je me rappelle que j'étais encore si petite, que pour me livrer à cet amusement j'étais obligée de monter sur la chaufferette : alors je pouvais appuyer mes coudes sur les sièges, et je jouais des griffes avec une patience miraculeuse; mais, tout en cédant ainsi au besoin d'occuper mes mains, besoin qui m'est toujours resté, je ne pensais nullement à la paille des chaises; je composais à haute voix d'interminables contes que ma mère appelait mes romans. Je n'ai aucun souvenir de ces plaisantes composi-

tions, ma mère m'en a parlé mille fois et longtemps avant que j'eusse la pensée d'écrire. Elle les déclarait souverainement ennuyeuses, à cause de leur longueur et du développement que je donnais aux digressions. C'est un défaut que j'ai bien conservé, à ce qu'on dit; car, pour moi, j'avoue que je me rends peu compte de ce que je fais, et que j'ai aujourd'hui, tout comme à quatre ans, un laisser aller invincible dans ce genre de création.

Il paraît que mes histoires étaient une sorte de pastiche de tout ce dont ma petite cervelle était obsédée. Il y avait toujours un canevas dans le goût des contes de fées, et pour personnages principaux, une bonne fée, un bon prince et une belle princesse. Il y avait peu de méchants êtres, et jamais de grands malheurs. Tout s'arrangeait sous l'influence d'une pensée riante et optimiste comme l'enfance. Ce qu'il y avait de curieux, c'était la durée de ces histoires et une sorte de suite, car j'en reprenais le fil là où il avait été interrompu la veille. Peut-être ma mère écoutant machinalement et comme malgré elle ces longues divagations, m'aidait-elle à son insu à m'y retrouver. Ma tante se souvient aussi de ces histoires et s'égaye à ce souvenir. Elle se rappelle m'avoir dit souvent :

— Eh bien, Aurore, est-ce que ton prince n'est pas encore sorti de la forêt? Ta princesse aura-t-elle bientôt fini de mettre sa robe à queue et sa couronne d'or?

— Laisse-la tranquille, disait ma mère, je ne peux travailler en repos que quand elle commence ses romans entre quatre chaises.

Je me rappelle d'une manière plus nette l'ardeur que je prenais aux jeux qui simulaient une action véritable. J'étais maussade pour commencer. Quand ma sœur ou la fille aînée du vitrier venaient me provoquer aux jeux classiques de pied de bœuf ou de la main chaude, je n'en trouvais aucun à mon gré, ou je m'en lassais vite. Mais avec ma cousine Clotilde ou les autres enfants de mon âge, j'arrivais d'emblée aux jeux qui flattaient ma fantaisie. Nous simulions des batailles, des fuites à travers ces bois qui jouaient un si grand rôle dans mon imagination. Et puis l'une de nous était perdue, les autres la cherchaient et l'appelaient. Elle était endormie sous un arbre, c'est-à-dire sous le canapé. On venait à son aide; l'une de nous était la mère des autres ou le général, car l'impression militaire du dehors pénétrait forcément jusque dans notre nid, et plus d'une fois j'ai fait l'empereur et j'ai commandé sur le champ de bataille. On mettait en lambeaux les poupées, les bonshommes et les ménages, et il paraît que mon père avait l'imagination aussi jeune que nous, car il ne pouvait souffrir cette représentation microscopique des scènes d'horreur qu'il voyait à la guerre. Il disait à ma mère : « Je t'en prie, donne un coup de balai au champ de bataille de ces enfants; c'est une manie, mais cela me fait mal de voir par terre ces bras, ces jambes et toutes ces guenilles rouges. »

Nous ne nous rendions pas compte de notre férocité, tant les poupées et les bonshommes souffraient patiemment le carnage. Mais en galopant sur nos coursiers imaginaires et en frappant de nos sabres

invisibles les meubles et les jouets, nous nous laissions emporter à un enthousiasme qui nous donnait la fièvre. On nous reprochait nos jeux de garçons, et il est certain que ma cousine et moi nous avions l'esprit avide d'émotions viriles. Je me retrace particulièrement un jour d'automne où le dîner étant servi, la nuit s'était faite dans la chambre. Ce n'était pas chez nous, mais à Chaillot, chez ma tante, à ce que je puis croire, car il y avait des rideaux de lit, et chez nous il n'y en avait pas. Nous nous poursuivions l'une l'autre à travers les arbres, c'est-à-dire sous les plis du rideau, Clotilde et moi; l'appartement avait disparu à nos yeux, et nous étions véritablement dans un sombre paysage à l'entrée de la nuit. On nous appelait pour dîner, et nous n'entendions rien. Ma mère vint me prendre dans ses bras pour me porter à table, et je me rappellerai toujours l'étonnement où je fus en voyant les lumières, la table et les objets réels qui m'environnaient. Je sortais positivement d'une hallucination complète et il me coûtait d'en sortir si brusquement. Quelquefois, étant à Chaillot, je croyais être chez nous à Paris, et réciproquement. Il me fallait faire souvent un effort pour m'assurer du lieu où j'étais, et j'ai vu ma fille enfant subir cette illusion d'une manière très prononcée.

Vers l'âge de douze ans, je m'essayai à écrire; mais cela ne dura qu'un instant; je fis plusieurs *descriptions*, une de la vallée Noire, vue d'un certain endroit où j'allais souvent me promener, et l'autre d'une nuit d'été avec un clair de lune. C'est tout ce que je me rappelle, et ma grand'mère eut la

bonté de déclarer à qui voulait la croire que c'était des chefs-d'œuvre. D'après les phrases qui me sont restées dans la mémoire, ces chefs-d'œuvre-là étaient bons à mettre au cabinet. Mais ce que je me rappelle avec plus de plaisir, c'est que, malgré les imprudents éloges de ma bonne maman, je ne fus nullement enivrée de mon petit succès. J'avais dès lors un sentiment que j'ai toujours conservé : c'est qu'aucun art ne peut rendre le charme et la fraicheur de l'impression produite par les beautés de la nature, de même que rien dans l'expression ne peut atteindre à la force et à la spontanéité de nos émotions intimes. Il y a dans l'âme quelque chose de plus que dans la forme. L'enthousiasme, la rêverie, la passion, la douleur n'ont pas d'expression suffisante dans le domaine de l'art, quel que soit l'art, quel que soit l'artiste. J'en demande pardon aux maitres : je les vénère et les chéris, mais ils ne m'ont jamais rendu ce que la nature m'a donné, ce que moi-même j'ai senti mille fois l'impossibilité de rendre aux autres. L'art me semble une aspiration éternellement impuissante et incomplète, de même que toutes les manifestations humaines. Nous avons, pour notre malheur, le sentiment de l'infini, et toutes nos expressions ont une limite rapidement atteinte; ce sentiment même est vague en nous et les satisfactions qu'il nous donne sont une espèce de tourment.

L'art moderne l'a bien senti, ce tourment de l'impuissance, et il a cherché à étendre ses moyens en littérature, en musique, en peinture. L'art a cru trouver dans les formes nouvelles du romantisme

une nouvelle puissance d'expansion. L'art a pu y gagner, mais l'âme humaine n'élève ses facultés que relativement, et la soif de la perfection, le besoin de l'infini restent les mêmes, éternellement avides, éternellement inassouvis. C'est pour moi une preuve irréfutable de l'existence de Dieu. Nous avons le désir inextinguible du beau idéal : donc le désir d'un but. Ce but n'existe nulle part à notre portée, ce but est l'infini, ce but est Dieu.

L'art est donc un effort plus ou moins heureux pour manifester des émotions qui ne peuvent jamais l'être complètement, et qui, par elles-mêmes, dépassent toute expression. Le romantisme, en augmentant les moyens, n'a pas reculé la limite des facultés humaines. Une grêle d'épithètes, un déluge de notes, un incendie de couleurs ne témoignent et n'expriment rien de plus qu'une forme élémentaire et naïve. J'ai beau faire, j'ai le malheur de ne rien trouver, dans les mots et dans les sons, de ce qu'il y a dans un rayon du soleil ou dans un murmure de la brise.

Et pourtant l'art a des manifestations sublimes et je ne saurais vivre sans les consulter sans cesse; mais plus ces manifestations sont grandes, plus elles excitent en moi la soif d'un *mieux* et d'un *plus* que personne ne peut me donner et que je ne puis pas me donner moi-même, parce qu'il faudrait, pour exprimer ce plus et ce mieux, un chiffre qui n'existe pas pour nous et que l'homme ne trouvera probablement jamais.

J'en reviens à dire plus clairement et plus positivement que rien de ce que j'ai écrit dans ma vie ne

m'a jamais satisfaite, pas plus mes premiers essais à l'âge de douze ans, que les travaux littéraires de ma vieillesse, et qu'il n'y a à cela aucune modestie de ma part. Toutes les fois que j'ai vu et senti quelque sujet d'art, j'ai espéré, j'ai cru naïvement que j'allais le rendre comme il était venu. Je m'y suis jetée avec ardeur; j'ai rempli ma tâche parfois avec un vif plaisir, et parfois, en écrivant la dernière page, je me suis dit : « Oh! cette fois, c'est bien réussi! » Mais, hélas! je n'ai jamais pu relire l'épreuve sans me dire : « Ce n'est pas du tout cela, je l'avais rêvé, senti et conçu tout autrement; c'est froid, c'est *à côté*, c'est trop dit et ce ne l'est pas assez ». Et, si l'ouvrage n'avait pas toujours été la propriété d'un éditeur, je l'aurais mis dans un coin avec le projet de le refaire, et je l'y aurais oublié pour en essayer un autre.

Je sentis donc, dès la première tentative littéraire de ma vie, que j'étais au-dessous de mon sujet, et que mes mots et mes phrases le gâtaient pour moi-même. On envoya à ma mère une de mes *descriptions* pour lui faire voir comme je devenais habile et savante; elle me répondit : *Tes belles phrases m'ont bien fait rire; j'espère que tu ne vas pas te mettre à me parler comme ça.* Je ne fus nullement mortifiée de l'accueil fait par elle à mon élucubration poétique; je trouvai qu'elle avait parfaitement raison, et je lui répondis : « Sois tranquille, ma petite mère, je ne deviendrai pas une pédante, et, quand je voudrai te dire que je t'aime, que je t'adore, je te le dirai tout bonnement comme le voilà dit. »

Je cessai donc d'*écrire*, mais le besoin d'inventer

et de composer ne m'en tourmentait pas moins. Il me fallait un monde de fictions, et je n'avais jamais cessé de m'en créer un que je portais partout avec moi dans mes promenades, dans mon immobilité, au jardin, aux champs, dans mon lit, avant de m'endormir, et en m'éveillant, avant de me lever. Toute ma vie j'avais eu un roman en train dans la cervelle, auquel j'ajoutais un chapitre plus ou moins long aussitôt que je me trouvais seule, et pour lequel j'amassais sans cesse des matériaux. Mais pourrai-je donner une idée de cette manière de composer que j'ai perdue et que je regretterai toujours, car c'est la seule qui ait réalisé jamais ma fantaisie?

Je ne donnerais aucun développement au récit de cette fantaisie de mon cerveau, si je croyais qu'elle n'eût été qu'une bizarrerie personnelle. Car mon lecteur doit remarquer que je me préoccupe beaucoup plus de lui faire repasser et commenter sa propre existence, celle de nous tous, que de l'intéresser à la mienne propre; mais j'ai lieu de croire que mon histoire intellectuelle est celle de la génération à laquelle j'appartiens, et qu'il n'est aucun de nous qui n'ait fait, dès son jeune âge, un roman ou un poème.

J'avais bien vingt-cinq ans, lorsque voyant mon frère griffonner beaucoup, je lui demandai ce qu'il faisait. « Je cherche, me dit-il, un roman moral dans le fond, comique dans la forme : mais je ne sais pas écrire, et il me semble que tu pourrais rédiger ce que j'ébauche. » Il me fit part de son plan, que je trouvai trop sceptique et dont les détails me rebutèrent. Mais, à ce propos, je lui demandai

depuis quand il avait cette fantaisie de faire un roman.

— Je l'ai toujours eue, répondit-il. Quand j'y rêve, il me passionne et me divertit quelquefois tant, que j'en ris tout seul. Mais, quand je veux y mettre de l'ordre, je ne sais pas par où commencer, par où finir. Tout cela se brouille sous ma plume. L'expression me manque, je m'impatiente, je me dégoûte, je brûle ce que je viens d'écrire, et j'en suis débarrassé pour quelques jours. Mais bientôt cela revient comme une fièvre. J'y pense le jour, j'y pense la nuit, et il faut que je gribouille encore, sauf à brûler toujours.

— Que tu as tort, lui dis-je, de vouloir donner une forme arrêtée, un plan régulier à ta fantaisie! Tu ne vois donc pas que tu lui fais la guerre, et que, si tu renonçais à la jeter hors de toi, elle serait toujours en toi active, riante et féconde? Que ne fais-tu comme moi, qui n'ai jamais gâté l'idée que je me suis faite de ma création en cherchant à la formuler?

— Ah çà, dit-il, c'est donc une maladie que nous avons dans le sang? Tu pioches donc aussi dans le vide? Tu rèvasses donc aussi comme moi? Tu ne me l'avais jamais dit.

J'étais déjà fâchée de m'être trahie, mais il était trop tard pour se raviser.

(*Hist. de ma vie* II, 166-169, et III, 9-14.)

LES OISEAUX DE GEORGE SAND

Une mystérieuse affinité a toujours attiré George Sand vers les oiseaux. Elle leur a consacré des pages charmantes. Sans doute elle tenait ce don d'apprivoisement de son grand-père maternel, le pauvre oiselier. Toutes les hérédités se mêlent dans la nature si riche et si hétérogène de notre auteur.

Expliquera qui voudra les affinités entre l'homme et certains êtres secondaires dans la création. Elles sont tout aussi réelles que les antipathies et les terreurs insurmontables que nous inspirent certains animaux inoffensifs. Quant à moi, la sympathie des oiseaux m'est si bien acquise, que mes amis en ont été souvent frappés comme d'un fait prodigieux. J'ai fait à cet égard des éducations merveilleuses; mais les oiseaux sont les seuls êtres de la création sur lesquels j'aie jamais exercé une puissance fascinatrice, et, s'il y a de la fatuité à s'en vanter, c'est à eux que j'en demande pardon.

Je tiens ce *don* de ma mère, qui l'avait encore plus que moi, et qui marchait toujours dans notre jardin accompagnée de pierrots effrontés, de fauvettes agiles et de pinsons babillards, vivant sur les

arbres en pleine liberté, mais venant becqueter avec confiance les mains qui les avaient nourris. Je gagerais bien qu'elle tenait cette influence de son père, et que celui-ci ne s'était point fait oiselier par un simple hasard de situation, mais par une tendance naturelle à se rapprocher des êtres avec lesquels l'instinct l'avait mis en relation. Personne n'a refusé à Martin, à Carter, et à Van Amburg une puissance particulière sur l'instinct des animaux féroces. J'espère qu'on ne me contestera pas trop mon savoir-faire et mon savoir-vivre avec les bipèdes emplumés qui jouaient peut-être un rôle fatal dans mes existences antérieures.

Plaisanterie à part, il est certain que chacun de nous a une prévention marquée, quelquefois même violente, pour ou contre certains animaux. Le chien joue un rôle exorbitant dans la vie de l'homme, et il y a bien là quelque mystère qu'on n'a pas sondé entièrement. J'ai eu une servante qui avait la passion des cochons, et qui s'évanouissait de désespoir quand elle les voyait passer entre les mains du boucher; tandis que moi, élevée à la campagne, rustiquement même, et devant m'être habituée à voir ces animaux qu'on nourrit chez nous en grand nombre, j'en ai toujours eu une terreur puérile, insurmontable, jusqu'au point de perdre la tête si je me vois entourée de cette gent immonde : j'aimerais cent fois mieux me voir au milieu des lions et des tigres.

C'est peut-être que tous les types, départis chacun spécialement à chaque race d'animaux, se retrouvent dans l'homme. Les physionomistes ont cons-

taté des ressemblances physiques; qui peut nier les ressemblances morales? N'y a-t-il pas parmi nous des renards, des loups, des lions, des aigles, des hannetons, des mouches? La grossièreté humaine est souvent basse et féroce comme l'appétit du pourceau, et c'est ce qui me cause le plus de terreur et de dégoût chez l'homme. J'aime le chien, mais pas tous les chiens. J'ai même des antipathies marquées contre certains caractères d'individus de cette race. Je les aime un peu rebelles, hardis, grondeurs et indépendants. Leur gourmandise à tous me chagrine. Ce sont des êtres excellents, admirablement doués, mais incorrigibles sur certains points où la grossièreté de la brute reprend trop ses droits. L'homme-chien n'est pas un beau type.

Mais l'oiseau, je le soutiens, est l'être supérieur dans la création. Son organisation est admirable. Son vol le place matériellement au-dessus de l'homme, et lui crée une puissance vitale que notre génie n'a pu encore nous faire acquérir. Son bec et ses pattes possèdent une adresse inouïe. Il a des instincts d'amour conjugal, de prévision et d'industrie domestique; son nid est un chef-d'œuvre d'habileté, de sollicitude et de luxe délicat. C'est la principale espèce où le mâle aide la femelle dans les devoirs de la famille, et où le père s'occupe, comme l'homme, de construire l'habitation, de préserver et de nourrir les enfants. L'oiseau est chanteur, il est beau, il a la grâce, la souplesse, la vivacité, l'attachement, la morale, et c'est bien à tort qu'on en a fait souvent le type de l'inconstance. En tant que l'instinct de fidélité est départi à la bête, il est le plus fidèle

des animaux. Dans la race canine si vantée, la femelle seule a l'amour de la progéniture, ce qui la rend supérieure au mâle; chez l'oiseau, les deux sexes, doués d'égales vertus, offrent l'exemple de l'idéal dans l'hyménée. Qu'on ne parle donc pas légèrement des oiseaux. Il s'en faut de fort peu qu'ils ne nous valent; et, comme musiciens et poètes, ils sont naturellement mieux doués que nous. L'homme-oiseau c'est l'artiste.

Puisque je suis sur le chapitre des oiseaux (et pourquoi ne l'épuiserais-je pas, puisque je me suis permis une fois pour toutes les interminables digressions?), je citerai un trait dont j'ai été témoin et que j'aurais voulu raconter à Buffon, ce doux poète de la nature. J'élevais deux fauvettes de différents nids et de différentes variétés : l'une à poitrine jaune, l'autre à corsage gris. La poitrine jaune, qui s'appelait *Jonquille*, était de quinze jours plus âgée que la poitrine grise, qui s'appelait *Agathe*. Quinze jours pour une fauvette (la fauvette est le plus intelligent et le plus précoce de nos petits oiseaux), cela équivaut à dix ans pour une jeune personne. Jonquille était donc une fillette fort gentille, encore maigrette et mal emplumée, ne sachant voler que d'une branche à l'autre, et même ne mangeant point seule; car les oiseaux que l'homme élève se développent beaucoup plus lentement que ceux qui s'élèvent à l'état sauvage. Les mères fauvettes sont beaucoup plus sévères que nous, et Jonquille aurait mangé seule quinze jours plus tôt, si j'avais eu la sagesse de l'y forcer en l'abandonnant à elle-même et en ne cédant pas à ses importunités.

Agathe était une petite enfant insupportable. Elle ne faisait que remuer, crier, secouer ses plumes naissantes et tourmenter Jonquille, qui commençait à réfléchir et à se poser des problèmes, une patte rentrée sous le duvet de sa robe, la tête enfoncée dans les épaules, les yeux à demi fermés.

Pourtant elle était encore très petite fille, très gourmande, et s'efforçait de voler jusqu'à moi pour manger à satiété, dès que j'avais l'imprudence de la regarder.

Un jour, j'écrivais je ne sais quel roman qui me passionnait un peu; j'avais placé à quelque distance la branche verte sur laquelle perchaient et vivaient en bonne intelligence mes deux élèves. Il faisait un peu frais. Agathe, encore à moitié nue, s'était serrée et blottie sous le ventre de Jonquille, qui se prêtait à ce rôle de mère avec une complaisance généreuse. Elles se tinrent tranquilles toutes les deux pendant une demi-heure, dont je profitai pour écrire; car il était rare qu'elles me permissent tant de loisir dans la journée.

Mais enfin l'appétit se réveilla, et Jonquille, sautant sur une chaise, puis sur ma table, vint effacer le dernier mot au bout de ma plume, tandis qu'Agathe, n'osant quitter la branche, battait des ailes et allongeait de mon côté son bec entr'ouvert avec des cris désespérés.

J'étais au milieu de mon dénouement, et pour la première fois je pris de l'humeur contre Jonquille. Je lui fis observer qu'elle était d'âge à manger seule, qu'elle avait sous le bec une excellente pâtée dans une jolie soucoupe, et que j'étais résolue à ne point

fermer les yeux plus longtemps sur sa paresse. Jonquille, un peu piquée et têtue, prit le parti de bouder et de retourner sur sa branche. Mais Agathe ne se résigna pas de même, et, se tournant vers elle, lui demanda à manger avec une insistance incroyable. Sans doute, elle lui parla avec une grande éloquence, ou, si elle ne savait pas encore bien s'exprimer, elle eut dans la voix des accents à déchirer un cœur sensible. Moi, barbare, je regardais et j'écoutais sans bouger, étudiant l'émotion très visible de Jonquille, qui semblait hésiter et se livrer un combat intérieur fort extraordinaire.

Enfin elle s'arme de résolution, vole d'un seul élan jusqu'à la soucoupe, crie un instant, espérant que la nourriture viendra d'elle-même à son bec; puis elle se décide et entame la pâtée. Mais, ô prodige de sensibilité! elle ne songe pas à apaiser sa propre faim, elle remplit son bec, retourne à la branche, et fait manger Agathe avec autant d'adresse et de propreté que si elle eût été déjà mère.

Depuis ce moment Agathe et Jonquille ne m'importunèrent plus, et la petite fut nourrie par l'aînée, qui s'en tira bien mieux que moi, car elle la rendit propre, luisante, grasse, et sachant se servir elle-même beaucoup plus vite que je n'y serais parvenue. Ainsi cette pauvrette avait fait de sa compagne une fille adoptive, elle qui n'était encore qu'une enfant, et elle n'avait appris à se nourrir elle-même que poussée et vaincue par un sentiment de charité maternelle envers sa compagne.

Un mois après, Jonquille et Agathe, toujours inséparables, quoique de même sexe et de variétés

différentes, vivaient en pleine liberté sur les grands arbres de mon jardin. Elles ne s'écartaient pas beaucoup de la maison, et elles élisaient leur domicile de préférence sur la cime d'un grand sapin. Elles étaient longuettes, lisses et fraîches. Tous les jours, comme c'était la belle saison et que nous mangions en plein air, elles descendaient à tire-d'aile sur notre table, et se tenaient autour de nous comme d'aimables convives, tantôt sur une branche voisine, tantôt sur notre épaule, tantôt volant au-devant du domestique qui apportait les fruits, pour les goûter sur l'assiette avant nous.

Malgré leur confiance en nous tous, elles ne se laissaient prendre et retenir que par moi, et, à quelque moment que ce fût de la journée, elles descendaient du haut de leur arbre à mon appel, qu'elles connaissaient fort bien et ne confondaient jamais avec celui des autres personnes. Ce fut une grande surprise pour un de mes amis qui arrivait de Paris que de m'entendre appeler des oiseaux perdus dans les hautes branches, et de les voir accourir immédiatement. Je venais de parier avec lui que je les ferais obéir, et, comme il n'avait pas assisté à leur éducation, il crut un instant à quelque diablerie.

J'ai eu aussi un rouge-gorge qui, pour l'intelligence et la mémoire, était un être prodigieux; un milan royal, qui était une bête féroce pour tout le monde, et qui vivait avec moi dans de tels rapports d'intimité qu'il se perchait sur le bord du berceau de mon fils, et, de son grand bec, tranchant comme un rasoir, il enlevait délicatement et avec un petit

cri tendre et coquet les mouches qui se posaient sur le visage de l'enfant. Il y mettait tant d'adresse et de précaution qu'il ne le réveilla jamais. Ce monsieur était pourtant d'une telle force et d'une telle volonté, qu'il s'envola un jour après avoir roulé sous lui et brisé une cage énorme où on l'avait mis, parce qu'il devenait dangereux pour les personnes qui lui déplaisaient. Il n'y avait point de chaîne dont il ne coupât les anneaux fort lestement, et les plus grands chiens en avaient une terreur insurmontable.

Je n'en finirais pas avec l'histoire des oiseaux que j'ai eus pour amis et pour compagnons. A Venise, j'ai vécu tête-à-tête avec un sansonnet plein de charmes, qui s'est noyé dans le canaletto, à mon grand désespoir; ensuite avec une grive que j'y ai laissée et dont je ne me suis pas séparée sans douleur. Les Vénitiens ont un grand talent pour élever les oiseaux, et il y avait, dans un coin de rue, un jeune gars qui faisait des merveilles en ce genre. Un jour il mit à la loterie et gagna je ne sais combien de sequins. Il les mangea dans la journée dans un grand festin qu'il donna à tous ses amis en guenilles. Puis, le lendemain, il revint s'asseoir dans son coin, sur les marches d'un abordage, avec ses cages pleines de pies et de sansonnets qu'il vendait tout instruits aux passants, et avec lesquels il s'entretenait avec amour du matin au soir. Il n'avait aucun chagrin, aucun regret d'avoir fait manger son argent à ses amis. Il avait trop vécu avec les oiseaux pour n'être pas artiste. C'est ce jour-là qu'il me vendit mon aimable grive cinq sous. Avoir pour

cinq sous, une compagne belle, bonne, gaie, instruite, et qui ne demande qu'à vivre un jour avec vous pour vous aimer toute sa vie, c'est vraiment trop bon marché! Ah! les oiseaux! qu'on les respecte et qu'on les apprécie mal!

(*Hist. de ma vie*, I, 15-21.)

LE PÉDAGOGUE DESCHARTRES

L'histoire de Deschartres ne fait qu'une avec celle de Maurice Dupin, et de sa fille Aurore. Sans doute cette main d'homme a laissé sa marque sur l'esprit de George Sand et fortifié certains côtés virils de son caractère. A tous ces titres, il mérite de n'être pas oublié ici.

Ma grand'mère prit pour faire l'éducation de son fils, un jeune homme que j'ai connu vieux, et qui a été aussi mon précepteur. Ce personnage, à la fois sérieux et comique, a tenu trop de place dans notre vie de famille et dans mes souvenirs pour que je n'en fasse pas une mention particulière.

Il s'appelait François Deschartres, et, comme il avait porté le petit collet en qualité de professeur au collège du Cardinal-Lemoine, il entra chez ma grand'mère avec le costume et le titre d'abbé. Mais, à la Révolution qui vint bientôt chicaner sur toute espèce de titres, l'abbé Deschartres devint prudemment le citoyen Deschartres. Sous l'Empire, il fut M. Deschartres, maire du village de Nohant; sous la Restauration, il eût volontiers repris son titre d'abbé, car il n'avait pas varié dans son amour pour les formes du passé. Mais il n'avait jamais été

dans les ordres, et d'ailleurs il ne put se délivrer d'un sobriquet que j'avais attaché à son omnicompétence et à son grand air important; on ne l'appelait plus dès lors que *le grand homme.*

Il avait été joli garçon, il l'était encore lorsque ma grand'mère se l'attacha : propret, bien rasé, l'œil vif et le mollet saillant. Enfin, il avait une très bonne tournure de gouverneur. Mais je suis sûre que jamais personne, même dans son meilleur temps, n'avait pu le regarder sans rire, tant le mot *cuistre* était clairement écrit dans toutes les lignes de son visage et dans tous les mouvements de sa personne.

Pour être complet, il eût dû être ignare, gourmand et lâche. Mais loin de là, il était fort savant, très sobre et follement courageux. Il avait toutes les grandes qualités de l'âme, jointes à un caractère insupportable et à un contentement de lui-même qui allait jusqu'au délire. Il avait les idées les plus absolues, les manières les plus rudes, le langage le plus outrecuidant. Mais quel dévouement, quel zèle, quelle âme généreuse et sensible! Pauvre *grand homme!* comme je t'ai pardonné tes persécutions! Pardonne-moi de même, dans l'autre vie, tous les mauvais tours que je t'ai joués, toutes les détestables espiègleries par lesquelles je me suis vengée de ton étouffant despotisme; tu m'as appris fort peu de choses, mais il en est une que je te dois et qui m'a bien servi : c'est de réussir, malgré les bouillonnements de mon indépendance naturelle, à supporter longtemps les caractères les moins supportables et les idées les plus extravagantes.

Ma grand'mère, en lui confiant l'éducation de son fils, ne pressentait point qu'elle faisait emplette du tyran, du sauveur et de l'ami de toute sa vie.

A ses heures de liberté, Deschartres continuait à suivre des cours de physique, de chimie, de médecine et de chirurgie. Il s'attacha beaucoup à M. Desault, et devint, sous le commandement de cet homme remarquable, un praticien fort habile pour les opérations chirurgicales. Plus tard, lorsqu'il fut le fermier de ma grand'mère et le maire du village, sa science le rendit fort utile au pays, d'autant plus qu'il l'exerçait pour l'amour de Dieu, sans rétribution aucune. Il était de si grand cœur qu'il n'était point de nuit noire et orageuse, point de chaud, de froid ni d'heure indue qui l'empêchassent de courir, souvent fort loin, pas des chemins perdus, pour porter du secours dans les chaumières. Son dévouement et son désintéressement étaient vraiment admirables. Mais comme il fallait qu'il fût ridicule autant que sublime en toutes choses, il poussait l'intégrité de ses fonctions jusqu'à battre ses malades quand ils revenaient guéris lui apporter de l'argent. Il n'entendait pas plus raison sur le chapitre des présents, et je l'ai vu dix fois faire dégringoler l'escalier à de pauvres diables, en les assommant à coups de canards, de dindons et de lièvres apportés par eux en hommage à leur sauveur. Ces braves humiliés et maltraités s'en allaient le cœur gros, disant : « Est-il méchant ce brave cher homme ! » Quelques-uns ajoutaient en colère : « En voilà un que je tuerais, s'il ne m'avait pas sauvé la vie ! » Et Deschartres de vociférer, du haut de l'esca-

lier, d'une voix de stentor : « Comment, canaille, malappris, butor, misérable! je t'ai rendu service et tu veux me payer! Tu ne veux pas être reconnaissant! tu veux être quitte envers moi! Si tu ne te sauves bien vite, je vais te rouer de coups et te mettre pour quinze jours au lit et tu seras bien obligé alors de m'envoyer chercher. »

Malgré ses bienfaits, le pauvre *grand homme* était aussi haï qu'estimé, et ses vivacités lui attirèrent parfois de mauvaises rencontres dont il ne se vanta pas. Le paysan berrichon est endurant jusqu'à un certain moment où il fait bon d'y prendre garde.

(*Hist. de ma vie*, I, 58-60.)

SOUVENIRS D'ENFANCE

IL FAUT DU MERVEILLEUX AUX ENFANTS

Chemin faisant, George Sand enrichit ses souvenirs de quelques commentaires qui apportent à certaines théories de l'*Émile* un heureux correctif.

Ma mère s'occupa de fort bonne heure de me développer, et mon cerveau ne fit aucune résistance, mais il ne devança rien; il eût pu être très tardif si on l'eût laissé tranquille. Je marchai à dix mois, je parlai assez tard, mais une fois que j'eus commencé à dire quelques mots, j'appris tous les mots très vite, et à quatre ans je savais très bien lire, ainsi que ma cousine Clotilde, qui fut enseignée comme moi par nos deux mères alternativement. On nous apprenait aussi des prières, et je me souviens que je les récitais sans broncher d'un bout à l'autre et sans y rien comprendre, excepté ces mots qu'on nous faisait dire quand nous avions la tête sur le même oreiller : *Mon dieu, je vous donne mon cœur*. Je ne sais pourquoi je comprenais cela plus que le reste, car il y a beaucoup de métaphysique dans ce peu de paroles, mais, enfin, je le compre-

nais, et c'était le seul endroit de ma prière où j'eusse une idée de Dieu et de moi-même.

Quant au *Pater*, au *Credo* et à l'*Ave Maria*, que je savais très bien en français, excepté *donnez-nous notre pain de chaque jour*, j'aurais aussi bien pu les réciter en latin comme un perroquet, ils n'eussent pas été plus inintelligibles pour moi.

On nous exerçait aussi à apprendre par cœur les fables de La Fontaine, et je les sus presque toutes, que c'était encore lettres closes pour moi. J'étais si lasse de les réciter que je fis, je crois, tout mon possible pour ne les comprendre que fort tard, et ce ne fut que vers l'âge de quinze ou seize ans que je m'aperçus de leur beauté.

On avait l'habitude autrefois de remplir la mémoire des enfants d'une foule de richesses au-dessus de leur portée. Ce n'est pas le petit travail qu'on leur impose que je blâme. Rousseau, en le retranchant tout à fait dans l'*Émile*, risque de laisser le cerveau de son élève s'épaissir au point de n'être plus capable d'apprendre ce qu'il lui réserve pour un âge avancé. Il est bon d'habituer l'enfant d'aussi bonne heure que possible à un exercice modéré mais quotidien des diverses facultés de l'esprit. Mais on se hâte trop de lui servir des choses exquises. Il n'existe point de littérature à l'usage des petits enfants. Tous les jolis vers qu'on a faits en leur honneur sont maniérés et farcis de mots qui ne sont point de leur vocabulaire. Il n'y a guère que les chansons des berceuses qui parlent réellement à leur imagination. Les premiers vers que j'aie entendus sont ceux-ci, que tout le monde connaît

sans doute, et que ma mère me chantait de la voix la plus fraîche et la plus douce qui se puisse entendre :

Allons dans la grange
Voir la poule blanche
Qui pond un bel œuf d'argent
Pour ce cher petit enfant.

La rime n'est pas riche, mais je n'y tenais guère, et j'étais vivement impressionnée par cette poule blanche et par cet œuf d'argent que l'on me promettait tous les soirs, et que je ne songeais jamais à demander le lendemain matin. La promesse revenait toujours, et l'espérance naïve revenait avec elle. Ami lecteur, t'en souviens-tu? Car à toi aussi, pendant des années, on a promis cet œuf merveilleux qui n'éveillait pas ta cupidité, mais qui te semblait, de la part de la bonne poule, le présent le plus poétique et le plus gracieux. Et qu'aurais-tu fait de l'œuf d'argent si on te l'eût donné? Tes mains débiles n'eussent pu le porter, et ton humeur inquiète et changeante se fût bientôt lassée de ce jouet insipide. Qu'est-ce qu'un œuf, qu'est-ce qu'un jouet qui ne se casse point? mais l'imagination fait de rien quelque chose, c'est sa nature, et l'histoire de cet œuf d'argent est peut-être celle de tous les biens matériels qui éveillent le plus notre convoitise. Le désir est beaucoup, la possession peu de chose.

Ma mère me chantait aussi une chanson de ce genre la veille de Noël; mais comme cela ne revenait qu'une fois l'an, je ne me la rappelle pas. Ce que je n'ai pas oublié, c'est la croyance absolue que j'avais

à la descente par le tuyau de la cheminée du petit père Noël, bon vieillard à barbe blanche, qui, à l'heure de minuit, devait venir déposer dans mon petit soulier un cadeau que j'y trouvais à mon réveil. Minuit! cette heure fantastique que les enfants ne connaissent pas et qu'on leur montre comme le terme impossible de leur veillée! Quels efforts incroyables je faisais pour ne pas m'endormir avant l'apparition du petit vieux! J'avais à la fois grande envie et grand'peur de le voir : mais jamais je ne pouvais me tenir éveillée jusque-là, et le lendemain, mon premier regard était pour mon soulier, au bord de l'âtre. Quelle émotion me causait l'enveloppe de papier blanc, car le père Noël était d'une propreté extrême, et ne manquait jamais d'empaqueter soigneusement son offrande. Je courais pieds nus m'emparer de mon trésor. Ce n'était jamais un don bien magnifique, car nous n'étions pas riches. C'était un petit gâteau, une orange, ou tout simplement une belle pomme rouge. Mais cela me semblait si précieux que j'osais à peine le manger. L'imagination jouait encore là son rôle, et c'est toute la vie de l'enfant.

Je n'approuve pas du tout Rousseau de vouloir supprimer le merveilleux, sous prétexte de mensonge. La raison et l'incrédulité viennent bien assez vite d'elles-mêmes. Je me rappelle fort bien la première année où le doute m'est venu sur l'existence réelle du père Noël. J'avais cinq ou six ans, et il me sembla que ce devait être ma mère qui mettait le gâteau dans mon soulier. Aussi me parut-il moins beau et moins bon que les autres fois, et j'éprouvais

une sorte de regret de ne pouvoir plus croire au petit homme à barbe blanche. J'ai vu mon fils y croire plus longtemps; les garçons sont plus simples que les petites filles. Comme moi, il faisait de grands efforts pour veiller jusqu'à minuit. Comme moi, il n'y réussissait pas, et comme moi, il trouvait, au jour, le gâteau merveilleusement pétri dans les cuisines du paradis; mais, pour lui aussi, la première année où il douta fut la dernière visite du bonhomme. Il faut servir aux enfants les mets qui conviennent à leur âge et ne rien devancer. Tant qu'ils ont besoin du merveilleux, il faut leur en donner. Quand ils commencent à s'en dégoûter, il faut bien se garder de prolonger l'erreur et d'entraver le progrès naturel de leur raison.

Retrancher le merveilleux de la vie de l'enfant, c'est procéder contre les lois mêmes de la nature. L'enfance n'est-elle pas chez l'homme un état mystérieux et plein de prodiges inexpliqués? D'où vient l'enfant? Avant de se former dans le sein de sa mère, n'avait-il pas une existence quelconque dans le sein impénétrable de la Divinité? La parcelle de vie qui l'anime ne vient-elle pas du monde inconnu où elle doit retourner? Ce développement si rapide de l'âme humaine dans nos premières années, ce passage étrange d'un état qui ressemble au chaos à un état de compréhension et de sociabilité, ces premières notions du langage, ce travail incompréhensible de l'esprit qui apprend à donner un nom, non pas seulement aux objets extérieurs, mais à l'action, à la pensée, au sentiment, tout cela tient au miracle de la vie, et je ne sache pas que personne

l'ait expliqué! J'ai toujours été émerveillée du premier verbe que j'ai entendu prononcer aux petits enfants. Je comprends que le substantif leur soit enseigné, mais les verbes, et surtout ceux qui expriment les affections! La première fois qu'un enfant sait dire à sa mère qu'il l'aime, par exemple, n'est-ce pas comme une révélation supérieure qu'il reçoit et qu'il exprime? Le monde extérieur où flotte cet esprit en travail ne peut lui avoir donné encore aucune notion distincte des fonctions de l'âme. Jusque-là il n'a vécu que par les besoins, et l'éclosion de son intelligence ne s'est faite que par les sens. Il voit, il veut toucher, goûter, et tous ces objets extérieurs dont pour la plupart il ignore l'usage et ne peut comprendre ni la cause ni l'effet, doivent passer d'abord devant lui comme une vision énigmatique. Là commence le travail intérieur. L'imagination se remplit de ces objets; l'enfant rêve dans le sommeil, et il rêve aussi sans doute quand il ne dort pas. Du moins, il ne sait pas, pendant longtemps, la différence de l'état de veille à l'état de sommeil. Qui peut dire pourquoi un objet nouveau l'égaye ou l'effraye? Qui lui inspire la notion vague du beau, et du laid? Une fleur, un petit oiseau ne lui font jamais peur, un masque difforme, un animal bruyant l'épouvantent. Il faut donc qu'en frappant ses sens cet objet de sympathie ou de répulsion révèle à son entendement quelque idée de confiance ou de terreur qu'on n'a pu lui enseigner; car cet attrait ou cette répugnance se manifestent déjà chez l'enfant qui n'entend pas encore le langage humain. Il y a donc chez lui

quelque chose d'antérieur à toutes les notions que l'éducation peut lui donner, et c'est là le mystère qui tient à l'essence de la vie dans l'homme.

L'enfant vit tout naturellement dans un milieu pour ainsi dire surnaturel, où tout est prodige en lui, et où tout ce qui est en dehors de lui doit, à la première vue, lui sembler prodigieux. On ne lui rend pas service en hâtant sans ménagement et sans discernement l'appréciation de toutes les choses qui le frappent. Il est bon qu'il la cherche lui-même et qu'il l'établisse à sa manière durant la période de sa vie où, à la place de son innocente erreur, nos explications, hors de portée pour lui, le jetteraient dans des erreurs plus grandes encore, et peut-être à jamais funestes à la droiture de son jugement, et, par suite, à la moralité de son âme.

Ainsi on aura beau chercher quelle première notion de la Divinité on pourra donner aux enfants, on n'en trouvera pas une meilleure pour eux que l'existence de ce vieux bon Dieu, qui est au ciel, et qui voit tout ce qui se fait sur la terre. Plus tard il sera temps de leur faire comprendre que Dieu est l'être infini, sans figure idolâtrique, et que le ciel n'est pas plus la voûte bleue qui nous enveloppe que la terre où nous vivons et que le sanctuaire même de notre pensée. Mais à quoi bon essayer de faire percer le symbole à l'enfant, pour qui tout symbole est une réalité? Cet éther infini, cet abîme de la création, ce ciel enfin où gravitent les mondes, l'enfant le voit plus beau et plus grand que nos définitions ne l'étendraient dans sa pensée, et nous le rendrions plus fou que sage si nous voulions lui

faire concevoir la mécanique de l'univers, alors que le sentiment de la beauté de l'univers lui suffit.

La vie de l'individu n'est-elle pas le résumé de la vie collective? Quiconque observe le développement de l'enfant, le passage à l'adolescence, à la virilité, et toutes nos transformations jusqu'à l'âge mûr, assiste à l'histoire abrégée de la race humaine, laquelle a eu aussi son enfance, son adolescence, sa jeunesse et sa virilité. Eh bien, qu'on se reporte aux temps primitifs de l'humanité, on y voit toutes les notions humaines prendre la forme du merveilleux, et l'histoire, la science naissante, la philosophie et la religion écrites en symboles que la raison moderne traduit ou interprète. La poésie, la fable même sont la vérité, la réalité relatives de ces temps primitifs. Il est donc dans la loi éternelle que l'homme ait sa véritable enfance, comme l'humanité a eu la sienne, comme l'ont encore les populations que notre civilisation n'a fait qu'effleurer. Le sauvage vit dans le merveilleux : ce n'est ni un idiot, ni un fou, ni une brute, c'est un poète et un enfant. Il ne procède que par poèmes et par chants comme nos anciens, à qui le vers semblait être plus naturel que la prose et l'ode que le discours.

L'enfance est donc l'âge des chansons, et on ne saurait trop lui en donner. La fable, qui n'est qu'un symbole, est la meilleure forme pour introduire en lui le sentiment du beau et du poétique, qui est la première manifestation du bon et du vrai.

Les fables de La Fontaine sont trop fortes et trop profondes pour le premier âge. Elles sont pleines d'excellentes leçons de morale, mais il ne faudrait

pas de formules de morale au premier âge; c'est l'engager dans un labyrinthe d'idées où il s'égare, parce que toute morale implique une idée de société, et que l'enfant ne peut se faire aucune idée de la société. J'aime mieux pour lui les notions religieuses sous forme de poésie et de sentiment. Quand ma mère me disait qu'en lui désobéissant je faisais pleurer la Sainte-Vierge et les anges dans le ciel, mon imagination était vivement frappée. Ces êtres merveilleux et toutes ces larmes provoquaient en moi une terreur et une tendresse infinies. L'idée de leur existence m'effrayait, et tout aussitôt l'idée de leur douleur me pénétrait de regret et d'affliction.

En somme, je veux qu'on donne du merveilleux à l'enfant tant qu'il l'aime et le cherche, et qu'on le lui laisse perdre de lui-même sans prolonger systématiquement son erreur dès que le merveilleux n'étant plus son élément naturel, il s'en dégoûte, et vous avertit par ses questions et ses doutes qu'il veut entrer dans le monde de la réalité.

(*Hist. de ma vie*, II, 153-160.)

NOHANT

Madame Dupin de Francueil avait acheté, vers l'époque révolutionnaire, la terre de Nohant en Berry, avec les débris de sa fortune. Nohant est la véritable patrie de George Sand; c'est le sanctuaire de ses souvenirs, son foyer, son asile, sa retraite. C'est là surtout qu'elle a vécu; c'est là que les paysans ses voisins ont inhumé « la bonne dame de Nohant ».

Je dirai quelques mots de cette terre de Nohant, où j'ai été élevée, où j'ai passé presque toute ma vie et où je souhaiterais pouvoir mourir.

Le revenu en est peu considérable, l'habitation est simple et commode. Le pays est sans beauté, bien que situé au centre de la vallée Noire, qui est un vaste et admirable site. Mais précisément cette position centrale dans la partie la plus nivelée et la moins élevée du pays, dans une large veine de terres à froment, nous prive des accidents variés et du coup d'œil étendu dont on jouit sur les hauteurs et sur les pentes. Nous avons pourtant de grands horizons bleus et quelque mouvement de terrain autour de nous, et, en comparaison de la Beauce ou de la Brie, c'est une vue magnifique; mais, en comparaison des ravissants détails que nous trouvons en descendant jusqu'au lit caché de la rivière, à un quart de lieue de notre porte, et des

riantes perspectives que nous embrassons en montant sur les coteaux qui nous dominent, c'est un paysage nu et borné.

Quoi qu'il en soit, il nous plaît et nous l'aimons. Ma grand'mère l'aima aussi, et mon père y vint chercher de douces heures de repos à travers les agitations de sa vie. Ces sillons de terres brunes et grasses, ces gros noyers tout ronds, ces petits chemins ombragés, ces buissons en désordre, ce cimetière plein d'herbes, ce petit clocher couvert en tuiles, ce porche de bois brut, ces grands ormeaux délabrés, ces maisonnettes de paysan entourées de leurs jolis enclos, de leurs berceaux de vigne et de leurs vertes chenevières, tout cela devient doux à la vue et cher à la pensée quand on a vécu si longtemps dans ce milieu calme, humble et silencieux.

Le château, si château il y a (car ce n'est qu'une médiocre maison du temps de Louis XVI), touche au hameau et se pose au bord de la place champêtre sans plus de faste qu'une habitation villageoise. Les feux de la commune, au nombre de deux ou trois cents, sont fort dispersés dans la campagne; mais il s'en trouve une vingtaine qui se resserrent auprès de la maison, comme qui dirait porte à porte, et il faut vivre d'accord avec le paysan, qui est aisé, indépendant, et qui entre chez vous comme chez lui. Nous nous en sommes toujours bien trouvés, et, bien qu'en général les propriétaires aisés se plaignent du voisinage des ménageots, il n'y a pas tant à se plaindre des enfants, des poules et des chèvres de ces voisins-là, qu'il n'y a à se louer de leur obligeance et de leur bon caractère.

Les gens de Nohant, tous paysans, tous petits propriétaires (on me permettra bien d'en parler et d'en dire du bien, puisque, par exception, je prétends que le paysan peut être bon voisin et bon ami), sont d'une humeur facétieuse sous un air de gravité. Ils ont de bonnes mœurs, un reste de piété sans fanatisme, une grande décence dans leur tenue et dans leurs manières, une activité lente mais soutenue, de l'ordre, une propreté extrême, de l'esprit naturel et de la franchise. Sauf une ou deux exceptions, je n'ai jamais eu que des relations agréables avec ces honnêtes gens. Je ne leur ai pourtant jamais fait la cour, je ne les ai point avilis par ce qu'on appelle des *bienfaits*. Je leur ai rendu des services et ils se sont acquittés envers moi selon leurs moyens, de leur plein gré, et dans la mesure de leur bonté ou de leur intelligence. Partant, ils ne me doivent rien, car tel petit secours, telle bonne parole, telle légère preuve d'un dévouement vrai valent autant que tout ce que nous pouvons faire. Ils ne sont ni flatteurs ni rampants, et chaque jour je leur ai vu prendre plus de fierté bien placée, plus de hardiesse bien entendue, sans que jamais ils aient abusé de la confiance qui leur était témoignée. Ils ne sont point grossiers non plus. Ils ont plus de tact, de réserve et de politesse que je n'en ai vu régner toujours parmi ceux qu'on appelle les gens bien élevés.

Telle était l'opinion de ma grand'mère sur leur compte. Elle vécut vingt-huit ans parmi eux et n'eut jamais qu'à s'en louer.

(*Hist. de ma vie*, I, 143-145.)

AU COUVENT. — EXPÉDITION ROMANESQUE

Tiraillée entre sa mère et sa grand'mère, regrettant l'une et subissant l'autre, George Sand fut un beau jour jetée au couvent des Anglaises, par un coup d'autorité de madame Dupin de Francueil. Elle avait quatorze ans. Les pensionnaires se partageaient en deux camps, suivant leur nature, les *diables* et les *bêtes*. Notre héroïne s'enrôla aussitôt parmi les *diables*. Et il semble vraiment qu'elle ait le diable au corps, à lire les expéditions aventureuses qu'elle inventait avec ses compagnes, par pure bravade. La principale est cette fameuse « recherche de la victime » (une victime imaginaire), qui était dans la tradition des jeunes indisciplinées, et dont elles faisaient leur grand œuvre. La « nouvelle » fut initiée un beau soir, et partit à la découverte avec une tranquille audace.

Quand nous fûmes réunies dans le cloître, je vis que toutes étaient armées, qui d'une bûche, qui d'une pincette. Je n'avais rien, j'eus l'audace de rentrer dans la classe, de m'emparer d'une barre de fer qui servait à attiser le poêle et de retourner auprès de mes complices sans être remarquée.

Alors on m'initia au grand secret, et nous partîmes pour notre expédition.

Ce grand secret, c'était la légende traditionnelle du couvent, une rêverie qui se transmettait d'âge

en âge et de *diable en diable* depuis deux siècles peut-être; une fiction romanesque qui pouvait bien avoir eu quelque fonds de réalité dans le principe, mais qui ne reposait certainement plus que sur le besoin de nos imaginations. Il s'agissait de *délivrer la victime*. Il y avait quelque part une prisonnière, on disait même plusieurs prisonnières, enfermées dans un réduit impénétrable, soit cellule cachée et murée dans l'épaisseur des murailles, soit cachot situé sous les voûtes des immenses souterrains qui s'étendaient sous le monastère et sous une grande partie du quartier Saint-Victor. Il y avait, en réalité, des caves magnifiques, une véritable ville souterraine dont nous n'avons jamais vu la fin, et qui offrait plusieurs sorties mystérieuses sur divers points du vaste emplacement du couvent. On assurait que ces caves allaient, très loin de là, se relier aux excavations qui se prolongent sous une grande moitié de Paris et sous les campagnes environnantes jusque vers Vincennes. On disait qu'en suivant les belles caves de notre couvent on pouvait aller rejoindre les catacombes, les carrières, le palais des Thermes de Julien, que sais-je? Ces souterrains étaient la clef d'un monde de ténèbres, de terreurs, de mystères, un immense abîme creusé sous nos pieds, fermé de portes de fer, et dont l'exploration était aussi périlleuse que la descente aux enfers d'Énée ou du Dante. C'est pour cela qu'il fallait absolument y pénétrer, en dépit des difficultés insurmontables de l'entreprise et des punitions terribles qu'eût provoquées la découverte de notre secret.

Parvenir dans les souterrains, c'était une de ces

fortunes inespérées qui arrivaient une fois, deux fois au plus dans la vie d'un *diable* après des années de persévérance et de contention d'esprit. Y entrer par la porte principale, il n'y fallait pas songer. Cette porte était située au bas d'un large escalier, à côté des cuisines, qui étaient des caves aussi, et où se tenaient toujours les sœurs converses.

Mais nous étions persuadées qu'on pouvait entrer dans les souterrains par mille autres endroits, fût-ce par les toits. Selon nous, toute porte condamnée, tout recoin obscur sous un escalier, toute muraille qui sonnait le creux, pouvait être en communication mystérieuse avec les souterrains et nous cherchions de bonne foi cette communication jusque sous les combles.

J'avais lu avec délices, avec terreur, à Nohant, le *Château des Pyrénées* de madame Radcliffe. Mes compagnes avaient dans la cervelle bien d'autres légendes écossaises et irlandaises à faire dresser les cheveux sur la tête. Le couvent avait aussi à foison ses histoires de drames lamentables, de revenants, de cachettes, d'apparitions inexpliquées, de bruits mystérieux. Tout cela, et l'idée de découvrir enfin le formidable secret de la *victime*, allumait tellement nos folles imaginations, que nous nous persuadions entendre des soupirs, des gémissements partir de dessous les pavés ou s'exhaler par les fissures des portes et des murs.

Nous voilà donc lancées, mes compagnes pour la centième fois, moi pour la première, à la recherche de cette introuvable captive qui languissait on ne savait où, mais quelque part certainement, et que

nous étions peut-être appelées à découvrir. Elle devait être bien vieille depuis tant d'années qu'on la cherchait en vain! Elle pouvait bien avoir deux cents ans, mais nous n'y regardions pas de si près. Nous la cherchions, nous l'appelions, nous y pensions sans cesse, nous ne désespérions jamais.

Ce soir-là on me conduisit dans la partie des bâtiments que j'ai déjà esquissée, la plus ancienne, la plus disloquée, la plus excitante pour nos explorations. Nous nous attachâmes à un petit couloir bordé d'une rampe en bois et donnant sur une cage vide et sans issue connue. Un escalier, également bordé d'une rampe, descendait à cette région ignorée; mais une porte en chêne défendait l'entrée de l'escalier. Il fallait tourner l'obstacle en passant d'une rampe à l'autre, et en marchant sur la face extérieure des balustres vermoulus. Au-dessous il y avait un vide sombre dont nous ne pouvions apprécier la profondeur. Nous n'avions qu'une petite bougie roulée (*un rat*), qui n'éclairait que les premières marches de l'escalier mystérieux. C'était un jeu à nous casser le cou. Isabelle y passa la première avec la résolution d'une héroïne, Mary avec la tranquillité d'un professeur de gymnastique, les autres avec plus ou moins d'adresse, mais toutes avec bonheur.

Nous voici enfin sur cet escalier si bien défendu. En un instant nous sommes au bas des degrés, et, avec plus de joie que de désappointement, nous nous trouvons dans un espace carré situé sous la galerie, une véritable impasse. Pas de porte, pas de fenêtre, pas de destination explicable à cette sorte de vesti-

bule sans issue. Pourquoi donc un escalier pour descendre dans une impasse? pourquoi une porte solide et cadenassée pour en fermer l'escalier?

On divise en plusieurs bouts la petite bougie, et chacune examine de son côté. L'escalier est en bois. Il faut qu'une marche à secret ouvre un passage, un escalier nouveau, ou une trappe cachée. Tandis que les unes explorent l'escalier et s'essayent à en disjoindre les vieux ais, les autres tâtent le mur, y cherchent un bouton, une fente, un anneau, un de ces mille engins qui, dans les romans de Radcliffe et dans les chroniques des vieux manoirs, font mouvoir une pierre, tourner un pan de boiserie, ouvrir une entrée quelconque vers des régions inconnues.

Mais, hélas, rien! le mur est lisse et crépi en plâtre. Le carreau rend un son mat, aucune dalle ne se soulève, l'escalier ne recèle aucun secret. Isabelle ne se décourage pas. Au plus profond de l'angle qui rentre sous l'escalier, elle déclare que la muraille sonne le creux, on frappe, on vérifie le fait.

— C'est là, s'écrie-t-on. Il y a là un passage muré, mais ce passage est celui de la fameuse cachette. Par là on descend au sépulcre qui renferme des victimes vivantes. On colle l'oreille à ce mur, on n'entend rien, mais Isabelle affirme qu'elle entend des plaintes confuses, des grincements de chaînes. Que faire?

— C'est tout simple, dit Mary, il faut démolir le mur. A nous toutes, nous pourrons bien y faire un trou.

Rien ne nous paraissait plus facile; nous voilà

travaillant ce mur, les unes essayant de l'enfoncer avec leurs bûches, les autres l'écorchant avec les pelles et les pincettes, sans penser qu'à tourmenter ainsi ces pauvres murailles tremblantes nous risquions de faire écrouler le bâtiment sur nos têtes. Nous ne pouvions heureusement lui faire grand mal, parce que nous ne pouvions pas frapper sans attirer quelqu'un par le bruit retentissant des coups de bûche. Il fallait nous contenter de pousser et de gratter. Cependant nous avions réussi à entamer assez noblement le plâtre, la chaux et les pierres, quand l'heure de la prière vint à sonner. Nous n'avions que le temps de recommencer notre périlleuse escalade, d'éteindre nos lumières, de nous séparer et de regagner les classes à tâtons. Nous remîmes au lendemain la poursuite de l'entreprise, et rendez-vous fut pris au même lieu. Celles qui y arriveraient les premières n'attendraient pas celles qu'une punition ou une surveillance inusitée retarderait. On travaillerait à creuser le mur, chacune de son mieux. Ce serait autant de fait pour le jour suivant. Il n'y avait pas de risque qu'on s'en aperçût, personne ne descendant jamais dans cette impasse abandonnée aux souris et aux araignées.

Nous nous aidâmes les unes les autres à faire disparaître la poussière et le plâtre dont nous étions couvertes, nous regagnâmes le cloître et nous rentrâmes dans nos classes respectives comme on se mettait à genoux pour la prière. Je ne me souviens plus si nous fûmes remarquées et punies ce soir-là. Nous le fûmes si souvent, qu'aucun fait de ce genre ne prend une date particulière dans le nombre.

Mais bien souvent aussi nous pûmes poursuivre impunément notre œuvre. Mademoiselle D*** tricotait, le soir, tout en babillant et se querellant avec Mary Eyre. La classe était sombre, et je crois qu'elle n'avait pas la vue bonne. Tant il y a, qu'avec la rage de l'espionnage, elle n'avait pas le don de la clairvoyance, et qu'il nous était toujours facile de nous échapper. Une fois que nous étions *hors de classe*, où nous prendre dans ce village qu'on appelait le couvent? Mademoiselle D*** n'avait pas d'intérêt à faire un esclandre et à signaler nos fréquentes escapades à la communauté. On lui eût reproché de ne savoir pas empêcher ce dont elle se plaignait. Nous étions parfaitement indifférentes au bonnet de nuit et aux déclamations furibondes de l'aimable personne. La supérieure, qui était politiquement indulgente, ne se laissait pas aisément persuader de nous priver de sorties. Elle seule avait le droit de prononcer cet arrêt suprême. La discipline était donc fort peu rigoureuse, en dépit du méchant caractère de la surveillante.

La poursuite du grand secret, la recherche de la cachette dura tout l'hiver que je passai à la petite classe. Le mur de l'impasse fut notablement dégradé, mais nous n'arrivâmes qu'à des traverses de bois devant lesquelles il fallut s'arrêter. On chercha ailleurs, on fouilla dans vingt endroits différents, toujours sans perdre l'espérance.

Un jour nous imaginâmes de chercher sur les toits quelque fenêtre en mansarde qui fût comme la clef supérieure du monde souterrain tant rêvé. Il y avait beaucoup de ces fenêtres dont nous ne savions

pas la destination. Sous les combles existait une petite chambre où l'on allait étudier un des trente pianos épars dans l'établissement. Chaque jour on avait une heure pour cette étude, dont fort peu d'entre nous se souciaient. J'avais bonne envie d'étudier pourtant, j'adorais toujours la musique. J'avais un excellent maître, M. Pradher. Mais je devenais bien plus artiste pour le roman que pour la musique, car quel plus beau poème que le roman en action que nous poursuivions à frais communs d'imagination, de courage et d'émotions palpitantes?

L'heure du piano était donc tous les jours l'heure des aventures, sans préjudice de celles du soir. On se donnait rendez-vous dans une de ces chambres éparses, et de là on partait pour le *je ne sais où* et le *comme il vous plaira* de la fantaisie.

Donc, de la mansarde où j'étais censée faire des gammes, j'observai un labyrinthe de toits, d'auvents, d'appentis, de soupentes, le tout couvert en tuiles moussues et orné de cheminées éraillées, qui offrait un vaste champ à des explorations nouvelles. Nous voilà sur les toits; je ne sais plus avec qui j'étais, mais je sais que Fanelly (dont je parlerais plus tard) conduisait la marche. Sauter par la fenêtre ne fut pas bien difficile. A six pieds au-dessous de nous s'étendait une gouttière formant couture entre deux pignons. Escalader ces pignons, en rencontrer d'autres, sauter de pente en pente, voyager comme les chats, c'était plus imprudent que difficile, et le danger nous stimulait, loin de nous retenir.

Il y avait dans cette manie de *chercher la victime*

quelque chose de profondément bête, et aussi quelque chose d'héroïque : bête, parce qu'il nous fallait supposer que ces religieuses dont nous adorions la douceur et la bonté exerçaient sur quelqu'un quelque épouvantable torture; héroïque, parce que nous risquions tous les jours notre vie pour délivrer un être imaginaire, objet des préoccupations les plus généreuses et des entreprises les plus chevaleresques.

Nous étions là depuis une heure, découvrant le jardin, dominant toute une partie des bâtiments et des cours et prenant bien soin de nous blottir derrière une cheminée quand nous apercevions le voile noir d'une religieuse qui eût pu lever la tête et nous voir dans les nuages, lorsque nous nous demandâmes comment nous reviendrions sur nos pas. La disposition des toits nous aurait permis de descendre et de sauter de haut en bas. Remonter n'était pas aussi facile. Je crois même que sans échelle c'était complètement impossible. Nous ne savions plus guère où nous étions. Enfin nous reconnûmes la fenêtre d'une pensionnaire en chambre, Sidonie Macdonald, fille du célèbre général. On pouvait y atteindre en faisant un dernier saut. Celui-là était plus périlleux que les autres. J'y mis trop de précipitation et donnai du talon dans une croisée horizontale qui éclairait une galerie et par laquelle je fusse tombée de trente pieds de haut dans les environs de la petite classe, si le hasard de ma maladresse ne m'eût fait dévier un peu. J'en fus quitte pour deux genoux très écorchés sur les tuiles; mais ce ne fut point là l'objet de ma préoccupation. Mon

talon avait enfoncé une partie du châssis de cette maudite fenêtre et brisé une demi-douzaine de vitres qui tombèrent avec un fracas épouvantable à l'intérieur, tout près de l'entrée des cuisines. Aussitôt une grande rumeur s'élève parmi les sœurs converses, et, par l'ouverture que je viens de faire, nous entendons la voix retentissante de la sœur Thérèse qui crie aux chats et qui accuse Whisky, le maître matou de la mère Alippe, de se prendre de querelle avec tous ses confrères et de briser toutes les vitres de la maison. Mais la sœur Marie défendait les mœurs du chat, et la sœur Hélène assurait qu'une cheminée venait de s'écrouler sur les toits. Ce débat nous causa ce fou rire nerveux chez les petites filles que rien ne peut arrêter. Nous entendions monter les escaliers, nous allions être surprises en flagrant délit de promenade sur les toits et nous ne pouvions faire un pas pour chercher un refuge. Fanelly était couchée tout de son long dans la gouttière; une autre cherchait son peigne. Quant à moi, j'étais bien autrement empêchée. Je venais de découvrir qu'un de mes souliers avait quitté mon pied, qu'il avait traversé le châssis brisé et qu'il était allé tomber à l'entrée des cuisines. J'avais les genoux en sang, mais le fou rire était si violent que je ne pouvais articuler un mot et que je montrais mon pied déchaussé en indiquant l'aventure par signes. Ce fut une nouvelle explosion de rires, et cependant l'alarme était donnée, les sœurs converses approchaient.

Bientôt nous nous rassurâmes. Là où nous étions abritées et cachées par des toits qui surplombaient

il n'était guère possible de nous découvrir sans monter par une échelle à la fenêtre brisée, ou sans suivre le chemin que nous avions pris. C'était de quoi nous pouvions bien défier toutes les nonnes. Aussi, quand nous eûmes reconnu l'avantage de notre position, commençâmes-nous à faire entendre des miaulements homériques afin que Whisky et sa famille fussent atteints et convaincus à notre place. Puis nous gagnâmes la fenêtre de Sidonie, qui nous reçut fort mal. La pauvre enfant étudiait son piano et ne s'inquiétait pas des hurlements félins qui frappaient vaguement son oreille. Elle était maladive et nerveuse, fort douce, et incapable de comprendre le plaisir que nous pouvions trouver à courir les toits. Quand elle nous entendit débusquer en masse par sa fenêtre, à laquelle, en jouant du piano, elle tournait le dos, elle jeta des cris perçants. Nous ne prîmes guère le temps de la rassurer. Ses cris allaient attirer les nonnes, nous nous élançâmes dans sa chambre, gagnant la porte avec précipitation, tandis que debout, tremblante, les yeux hagards, elle voyait défiler cette étrange procession sans y rien comprendre, sans pouvoir reconnaître aucune de nous, tant elle était effarée.

En un instant nous fûmes dispersées : l'une remontait à la chambre haute d'où nous étions parties et parcourait le piano à tour de bras, une autre faisait un grand détour pour regagner la classe. Quant à moi, il me fallait aller à la recherche de mon soulier et reprendre cette pièce de conviction s'il en était temps encore. Je parvins à ne pas rencontrer les sœurs converses et à trouver l'entrée des cuisines

libres. « *Audaces fortuna juvat* », me disais-je en songeant aux aphorismes que Deschartres m'avait enseignés. Et, en effet, je retrouvai le soulier fortuné qui était venu tomber dans un endroit sombre et qui n'avait frappé les regards de personne. Whisky seul fut accusé. J'eus grand mal aux genoux pendant quelques jours, mais je ne m'en vantai point, et les explorations ne furent pas ralenties.

(*Hist. de ma vie*, III, 104-113.)

« TOLLE, LEGE! » — CRISE MYSTIQUE

Cette période d'insubordination cessa tout à coup. Un grand abattement moral lui succéda. Puis, comme il arrive, une révolution s'opéra, due en apparence à une espèce d'hallucination. En réalité, c'était le fonds mystique et tendre qui reparaissait chez la jeune cloîtrée. « Tous mes besoins étaient dans mon cœur, et mon cœur s'ennuyait... Il me fallait aimer hors de moi ». Séparée complètement de sa mère et de sa grand'mère depuis de longs mois, comme retranchée violemment de toutes ses affections naturelles, Aurore Dupin était vraiment seule au couvent des Anglaises, et, à cette heure « elle ne connaissait rien sur la terre qu'elle pût aimer de toutes ses forces ». De là la crise morale de sa quinzième année.

Nous entendions tous les matins la messe, à sept heures; nous retournions à l'église à quatre heures et nous y passions une demi-heure, consacrée pour les pieuses à la méditation, à la prière ou à quelque sainte lecture. Les autres bâillaient, sommeillaient ou chuchotaient quand la maîtresse n'avait pas les yeux sur elles. Par désœuvrement, je pris un livre qu'on m'avait donné et que je n'avais pas encore daigné ouvrir. Les feuillets étaient collés encore par l'enluminage de la tranche; c'était un abrégé de la Vie des Saints. J'ouvris au hasard. Je tombai

sur la légende excentrique de saint Siméon le Stylite, dont Voltaire s'est beaucoup moqué, et qui ressemble à l'histoire d'un fakir indien plus qu'à celle d'un philosophe chrétien. Cette légende me fit sourire d'abord, puis son étrangeté me surprit, m'intéressa; je la relus plus attentivement et j'y trouvai plus de poésie que d'absurdité. Le lendemain je lus une autre histoire, et le surlendemain j'en dévorai plusieurs avec un vif intérêt. Les miracles me laissaient incrédule, mais la foi, le courage, le stoïcisme des confesseurs et des martyrs m'apparaissaient comme de grandes choses et répondaient à quelque fibre secrète qui commençait à vibrer en moi.

Il y avait au fond du chœur un superbe tableau du Titien que je n'ai jamais pu bien voir. Placé trop loin des regards et dans un coin privé de lumière, comme il était très noir par lui-même, on ne distinguait que des masses d'une couleur chaude sur un fond obscur. Il représentait Jésus au jardin des Oliviers, au moment où il tombe défaillant dans les bras de l'ange. Le Sauveur était affaissé sur ses genoux, un de ses bras étendu sur ceux de l'ange qui soutenait sur sa poitrine cette belle tête éperdue et mourante. Ce tableau était placé vis-à-vis de moi, et à force de le regarder je l'avais deviné plutôt que compris. Il y avait un seul moment dans la journée où j'en saisissais à peu près les détails, c'était en hiver, lorsque le soleil sur son déclin jetait un rayon sur la draperie rouge de l'ange et sur le bras nu et blanc du Christ. Le miroitement du vitrage rendait éblouissant ce moment fugitif, et à ce

moment-là j'éprouvais toujours une émotion indéfinissable, même au temps où je n'étais pas dévote et où je ne pensais pas devoir jamais le devenir.

Tout en feuilletant la Vie des Saints, mes regards se reportèrent plus souvent sur le tableau; c'était en été, le soleil couchant ne l'illuminait plus à l'heure de notre prière, mais l'objet contemplé n'était plus aussi nécessaire à ma vue qu'à ma pensée. En interrogeant machinalement ces masses grandioses et confuses, je cherchais le sens de cette agonie du Christ, le secret de cette douleur volontaire si cuisante, et je commençais à y pressentir quelque chose de plus grand et de plus profond que ce qui m'avait été expliqué; je devenais profondément triste moi-même et comme navrée d'une pitié, d'une souffrance inconnues. Quelques larmes venaient au bord de ma paupière, je les essuyais furtivement, ayant honte d'être émue sans savoir pourquoi. Je n'aurais pas pu dire que c'était la beauté de la peinture, puisqu'on la voyait tout juste assez pour pouvoir dire que cela avait l'air de quelque chose de beau.

Un autre tableau, plus visible et moins digne d'être vu, représentait saint Augustin sous le figuier, avec le rayon miraculeux sur lequel était écrit le fameux *Tolle, lege*, ces mystérieuses paroles que le fils de Monique crut entendre sortir du feuillage, et qui le décidèrent à ouvrir le livre divin des Évangiles. Je cherchai la vie de saint Augustin, qui m'avait été vaguement racontée au couvent, où ce saint, patron de l'ordre, était en particulière vénération. Je me plus extraordinairement à cette his-

toire, qui porte avec elle un grand caractère de sincérité et d'enthousiasme. De là je passai à celle de saint Paul, et le *cur me persequeris?* me fit une impression terrible. Le peu de latin que Deschartres m'avait appris me servait à comprendre une partie des offices, et je me mis à les écouter et à trouver dans les psaumes récités par les religieuses une poésie et une simplicité admirables. Enfin il se passa tout à coup huit jours où la religion catholique m'apparut comme une étude intéressante.

Le *Tolle, lege*, me décida enfin à ouvrir l'Évangile et à le relire attentivement. La première impression ne fut pas vive. Le livre divin n'avait point l'attrait de la nouveauté. Déjà j'en avais goûté le côté simple et admirable; mais ma grand'mère avait si bien conspiré pour me faire trouver les miracles ridicules, et elle m'avait tant répété les facéties de Voltaire sur l'esprit malin, transporté du corps d'un possédé à celui d'un troupeau de cochons, enfin elle m'avait si bien mise en garde contre l'entraînement, que je me défendis par habitude et restai froide en relisant l'agonie et la mort de Jésus.

Le soir de ce même jour, je battais tristement le pavé des cloîtres, à la nuit tombante. On était au jardin, j'étais hors de la vue des surveillantes, en fraude comme toujours; mais je ne songeais pas à faire d'espiègleries et ne souhaitais point me trouver avec mes camarades. Je m'ennuyais. Il n'y avait plus rien à inventer en fait de diablerie. Je vis passer quelques religieuses et quelques pensionnaires qui allaient prier et méditer dans l'église isolément, comme c'était la coutume des plus fer-

ventes aux heures de récréation. Je songeai bien à verser de l'encre dans le bénitier : mais cela avait été fait; à pendre Whisky par la patte à la corde de la sonnette des cloîtres : c'était usé. Je m'avouai que mon existence désordonnée touchait à sa fin, qu'il me fallait entrer dans une nouvelle phase : mais laquelle? Devenir *sage* ou *bête?* Les sages étaient trop froides, les bêtes trop lâches. Mais les dévotes, les ferventes, étaient-elles heureuses? Non elles avaient la dévotion sombre et comme malade. Les *diables* leur créaient mille contrariétés, mille indignations, mille colères mal rentrées. Leur vie était un supplice, une lutte entre le ridicule et le relâchement. D'ailleurs il en est de la foi comme de l'amour. Quand on la cherche, on ne la trouve pas, on la trouve au moment où l'on s'y attend le moins. Je ne savais pas cela, mais ce qui m'éloignait de la dévotion, c'était la crainte d'y arriver par un esprit de calcul, par un sentiment d'intérêt personnel.

« D'ailleurs n'a pas la foi qui veut, me disais-je. Je ne l'ai pas, je ne l'aurai jamais. J'ai fait aujourd'hui le dernier effort, j'ai lu le livre même, la vie et la doctrine du Rédempteur! je suis restée calme. Mon cœur restera vide.

En devisant ainsi avec moi-même, je regardais passer dans l'obscurité, comme des spectres, des ferventes qui s'en allaient furtivement répandre leur âme aux pieds de ce Dieu d'amour et de contrition. La curiosité me vint de savoir dans quelle attitude et avec quel recueillement elles priaient dans la solitude; par exemple, une vieille locataire

bossue qui s'en allait, toute petite et difforme, dans les ténèbres, plus semblable à une sorcière courant au sabbat qu'à une vierge sage!

« Voyons, me dis-je, comment ce petit monstre va se tordre sur son banc! Cela fera rire les diables quand je leur en ferai la description. »

Je la suivis, je traversai avec elle la salle du chapitre, j'entrai dans l'église. On n'y allait point à ces heures-là sans permission, et c'est ce qui me décida à y aller. Je ne dérogeais point à ma dignité de diable en entrant là par contrebande. Il est assez curieux que la première fois que j'entrai de mon propre mouvement dans une église, ce fut pour faire acte d'indiscipline et de moquerie.

A peine eus-je mis le pied dans l'église, que j'oubliai ma vieille bossue. Elle trotta et disparut comme un rat dans je ne sais quelle fente de la boiserie. Mes regards ne la suivirent pas. L'aspect de l'église pendant la nuit m'avait saisie et charmée. Cette église, ou plutôt cette chapelle, n'avait rien de remarquable qu'une propreté exquise. C'était un grand carré long, sans architecture, tout blanchi à neuf, et plus semblable, pour la simplicité, à un temple anglican qu'à une église catholique. Il y avait, comme je l'ai dit, quelques tableaux au fond du chœur; l'autel, fort modeste, était orné de beaux flambeaux, de fleurs toujours fraîches et de jolies étoffes. La nef était divisée en trois parties : le chœur où n'entraient que les prêtres et quelques personnes du dehors par permission spéciale, aux jours de fête; l'avant-chœur, où se tenaient les pensionnaires, les servantes et les locataires; l'arrière-

chœur ou le chœur des dames où se tenaient les religieuses. Ce dernier sanctuaire était parqueté, ciré tous les matins, de même que les stalles des nonnes, qui suivaient en hémicycle la muraille du fond, et qui étaient en beau noyer brillant comme une glace. Une grille de fer à petites croisures, avec une porte semblable, qu'on ne fermait pourtant jamais, entre les religieuses et nous, séparaient ces deux nefs. De chaque côté de cette porte, de lourds piliers de bois cannelés d'un style rococo, soutenaient l'orgue et la tribune découverte, qui formait comme un jubé élevé entre les deux parties de l'église. Ainsi, contre l'usage, l'orgue se trouvait isolé et presque au centre du vaisseau, ce qui doublait la sonorité et l'effet des voix quand nous chantions des chœurs ou des motets aux grandes fêtes. Notre avant-chœur était pavé de sépultures, et sur les grandes dalles on lisait l'épitaphe des antiques doyennes du couvent, mortes avant la Révolution; plusieurs personnages ecclésiastiques et mêmes laïques du temps de Jacques Stuart, certains *Throckmorton*, entre autres, gisaient là sous nos pieds, et l'on disait que quand on allait dans l'église à minuit, tous ces morts soulevaient leurs dalles avec leurs têtes décharnées et vous regardaient avec des yeux ardents pour vous demander des prières.

Pourtant, malgré l'obscurité qui régnait dans l'église, l'impression que j'y ressentis n'eut rien de lugubre. Elle n'était éclairée que par la petite lampe d'argent du sanctuaire, dont la flamme blanche se répétait dans les marbres polis du pavé, comme

une étoile dans une eau immobile. Son reflet détachait quelques pâles étincelles sur les angles des cadres dorés, sur les flambeaux ciselés de l'autel et sur les lames d'or du tabernacle. La porte placée au fond de l'arrière-chœur était ouverte à cause de la chaleur, ainsi qu'une des grandes croisées qui donnaient sur le cimetière. Les parfums du chèvrefeuille et du jasmin couraient sur les ailes d'une fraîche brise. Une étoile perdue dans l'immensité était comme encadrée par le vitrage et semblait me regarder attentivement. Les oiseaux chantaient; c'était un calme, un charme, un recueillement, un mystère, dont je n'avais jamais eu l'idée.

Je restai en contemplation sans songer à rien. Peu à peu les rares personnes éparses dans l'église se retirèrent doucement. Une religieuse agenouillée au fond de l'arrière-chœur resta la dernière, puis ayant assez médité, et voulant lire, elle traversa l'avant-chœur et vint allumer une petite bougie à la lampe du sanctuaire. Lorsque les religieuses entraient là, elles ne se bornaient pas à saluer en pliant le genou jusqu'à terre, elles se prosternaient littéralement devant l'autel, et restaient un instant comme écrasées, comme anéanties devant le saint des saints. Celle qui vint en ce moment était grande et solennelle. Ce devait être madame Eugénie, madame Xavier ou madame Monique. Nous ne pouvions guère reconnaître ces dames à l'église, parce qu'elles n'y entraient que le voile baissé et la taille entièrement cachée sous un grand manteau d'étamine noire qui traînait derrière elles.

Ce costume grave. cette démarche lente et silen-

cieuse, cette action simple mais gracieuse d'attirer à elle la lampe d'argent en élevant le bras pour en saisir l'anneau, le reflet que la lumière projeta sur sa grande silhouette noire lorsqu'elle fit remonter la lampe, sa longue et profonde prosternation sur le pavé avant de reprendre, dans le même silence et avec la même lenteur, le chemin de sa stalle, tout jusqu'à l'incognito de cette religieuse qui ressemblait à un fantôme prêt à percer les dalles funéraires pour rentrer dans sa couche de marbre, me causa une émotion mêlée de terreur et de ravissement. La poésie du saint lieu s'empara de mon imagination et je restai encore après que la nonne eut fait sa lecture et se fut retirée.

L'heure s'avançait, la prière était sonnée, on allait fermer l'église. J'avais tout oublié. Je ne sais ce qui se passait en moi. Je respirais une atmosphère d'une suavité indicible, et je la respirais par l'âme plus encore que par les sens. Tout à coup je ne sais quel ébranlement se produisit dans tout mon être, un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille : *Tolle, lege.*

Je me retourne, croyant que c'est madame Alicia qui me parle. J'étais seule.

Je ne me fis pas d'orgueilleuse illusion, je ne crus point à un miracle. Je me rendis fort bien compte de l'espèce d'hallucination où j'étais tombée. Je n'en fus ni enivrée ni effrayée. Je ne cherchai ni à l'augmenter ni à m'y soustraire. Seulement, je sentis que la foi s'emparait de moi, comme

je l'avais souhaité, par le cœur. J'en fus si reconnaissante, si ravie, qu'un torrent de larmes inonda mon visage. Je sentis encore que j'aimais Dieu, que ma pensée embrassait et acceptait pleinement cet idéal de justice, de tendresse et de sainteté que je n'avais jamais révoqué en doute, mais avec lequel je ne m'étais jamais trouvée en communication directe; je sentis enfin cette communication s'établir soudainement, comme si un obstacle invincible se fût abîmé entre le foyer d'ardeur infinie et le feu assoupi dans mon âme. Je voyais un chemin vaste, immense, sans bornes, s'ouvrir devant moi; je brûlais de m'y élancer. Je n'étais plus retenue par aucun doute, par aucune froideur. La crainte d'avoir à me reprendre, à railler en moi-même au lendemain la fougue de cet entraînement ne me vint pas seulement à la pensée. J'étais de ceux qui vont sans regarder derrière eux, qui hésitent longtemps devant un certain Rubicon à passer, mais qui, en touchant la rive, ne voient déjà plus celle qu'ils viennent de quitter.

« Oui, oui, le voile est déchiré, me disais-je, je vois rayonner le ciel, j'irai! Mais avant tout, rendons grâce!

« A quoi? Comment? Quel est ton nom? disais-je encore au dieu inconnu qui m'appelait à lui. Comment te prierai-je? Quel langage digne de toi et capable de te manifester mon amour, mon âme pourra-t-elle te parler? Je l'ignore; mais n'importe, tu lis en moi; tu vois bien que je t'aime. »

Et mes larmes coulaient comme une pluie d'orage, mes sanglots brisaient ma poitrine, j'étais tombée

derrière mon banc. J'arrosais littéralement le pavé de mes pleurs.

La sœur qui venait de fermer l'église entendit gémir et pleurer; elle chercha, non sans frayeur, et vint à moi sans me reconnaître, sans que je la reconnusse moi-même sous son voile et dans les ténèbres. Je me levai vite et sortis sans songer à la regarder ni à lui parler. Je remontai à tâtons dans ma cellule; c'était un voyage. La maison était si bien agencée en corridors et en escaliers, que pour aller de l'église à cette cellule, qui touchait à l'église même, il me fallait faire des détours et des circuits qui prenaient au moins cinq minutes en grimpant vite. Le dernier escalier tournant, quoique assez large et peu rapide, était si déjeté qu'il était impossible de le franchir sans précaution et sans bien se tenir à la corde qui servait de rampe; à la descente, il vous précipitait en avant malgré qu'on en eût.

On avait fait la prière sans moi à la classe; mais j'avais mieux prié que personne ce soir-là. Je m'endormis brisée de fatigue, mais dans un état de béatitude indicible. Le lendemain, *la Comtesse*, qui, par hasard, avait remarqué mon absence de la prière, me demanda où j'avais passé la soirée. Je n'étais pas menteuse, et lui répondis sans hésiter :

— *A l'église.*

Elle me regarda d'un air de doute, vit que je disais vrai et garda le silence. Je ne fus point punie : je ne sais quelles réflexions cette bizarrerie de ma part lui suggéra.

Je ne cherchai pas madame Alicia pour lui ouvrir mon cœur. Je ne fis aucune déclaration à mes amies

les diables. Je ne me sentais pas pressée de divulguer le secret de mon bonheur. Je n'en avais pas la moindre honte. Je n'eus aucune espèce de combat à livrer contre ce que les dévots appellent le *respect humain* : mais j'étais comme avare de ma joie intérieure. J'attendais avec impatience l'heure de la méditation à l'église. J'avais encore dans les oreilles le *Tolle*, *lege!* de ma veillée d'extase. Il me tardait de relire le livre divin : et cependant je ne l'ouvris point. J'y rêvais, je le savais presque par cœur, je le contemplais pour ainsi dire en moi-même. Le côté miraculeux qui m'avait choqué ne m'occupa plus. Non seulement je n'avais plus besoin d'examiner, mais je sentais comme du mépris pour l'examen; après l'émotion puissante que j'avais goûtée dans sa plénitude, je me disais qu'il eût fallu être folle ou sottement ennemie de soi-même pour chercher à analyser, à commenter, à discuter la source de pareilles délices.

A partir de ce jour, toute lutte cessa, ma dévotion eut tout le caractère d'une passion. Le cœur une fois pris, la raison fut mise à la porte avec résolution, avec une sorte de joie fanatique. J'acceptai tout, je crus à tout, sans combats, sans souffrance, sans regret, sans fausse honte. Rougir de ce qu'on adore, allons donc! Avoir besoin de l'assentiment d'autrui pour se donner sans réserve à ce qu'on sent parfait et chérissable de tous points! Je n'avais rien de plus excellent qu'une autre dans le caractère; mais je n'étais point lâche, je n'aurais pas pu l'être, l'eussé-je essayé.

(*Hist. de ma vie*, III, 178-188.)

MOLIÈRE AU COUVENT

Revenue à des sentiments moins exaltés, grâce au bon abbé de Prémord, son confesseur, elle s'abandonne à son naturel enjoué, et se range parmi les *sages*. Elle devient même la joie du couvent, et signale sa résurrection en organisant dans la grande classe des divertissements inédits. Elle arrange Molière à l'usage des nonnes, et obtient dans ce nouveau rôle un étonnant succès.

Mon retour à la gaieté fut comme une résurrection pour la grande classe. Depuis ma conversion la diablerie n'avait plus battu que d'une aile. Elle se réveilla sous une forme tout à fait inattendue; on devint anodin, diable à l'eau de rose, c'est-à-dire franchement espiègle, sans esprit de révolte, sans rupture avec le devoir. On travailla aux heures de travail, on rit et on joua aux heures de récréation comme on n'avait jamais fait. Il n'y eut plus de coteries, plus de camps séparés entre les diables, les sages et les bêtes. Les diables se radoucirent, les sages s'égayèrent, les bêtes prirent du jugement et la confiance, parce qu'on sut les utiliser et les divertir.

Ce grand progrès dans les mœurs du couvent se fit au moyen des amusements en commun. Nous

imaginâmes, entre cinq ou six de la grande classe, d'improviser des charades, ou plutôt de petites comédies, arrangées d'avance par *scénarios* et débitées d'abondance. Comme j'avais, grâce à ma grand'-mère, un peu plus de littérature que mes camarades et une sorte de facilité à mettre en scène des caractères, je fus l'auteur de la troupe. Je choisis mes acteurs, je commandai les costumes; je fus fort bien secondée et j'eus des sujets très remarquables. Le fond de la classe, donnant sur le jardin, devint théâtre aux heures permises. Nos premiers essais furent comme les débuts de l'art à son enfance; la Comtesse les toléra d'abord, puis elle y prit plaisir et engagea madame Eugénie et madame Françoise à venir voir s'il n'y avait rien d'illicite dans ce divertissement. Ces dames rirent et approuvèrent.

Il se fit rapidement de grands progrès dans nos représentations. On nous prêta de vieux paravents pour faire nos coulisses. Les accessoires nous vinrent de toutes parts. Chacune apporta de chez ses parents des matériaux pour les costumes. La difficulté était de s'habiller en homme. La pudeur et les nonnes ne l'eussent pas souffert. J'imaginai le costume Louis XIII, qui conciliait la décence et la possibilité de s'arranger. Nos jupes froncées en bas jusqu'à mi-jambes formèrent les hauts-de-chausses; nos corsages mis sens devant derrière, un peu arrangés et ouverts sur des mouchoirs froncés en devant de chemises et en crevés de manches, formèrent les pourpoints. Deux tabliers cousus ensemble firent des manteaux. Les rubans, perruques, chapeaux et fanfreluches ne furent pas difficiles à se

procurer. Quand on manquait de plumes, on en faisait en papier découpé et frisé. Les pensionnaires sont adroites, inventives et savent tirer parti de tout. On nous permit les bottes, les épées et les feutres. Les parents en fournirent. Bref, les costumes furent satisfaisants, et l'on fut intelligent pour la mise en scène. On voulut bien prendre une grande table pour un pont et un escabeau couvert d'un tapis vert pour un banc de gazon.

On permit à la petite classe de venir assister à nos représentations, et on enrôla quiconque voulut s'engager. La supérieure, qui aimait beaucoup à s'amuser, nous fit dire enfin un beau jour qu'elle avait ouï conter des merveilles de notre théâtre et qu'elle désirait à y assister avec toute la communauté. Déjà la Comtesse et madame Eugénie avaient prolongé la récréation jusqu'à dix heures, et puis jusqu'à onze heures les jours de spectacle. La supérieure le prolongea pour le jour en question jusqu'à minuit : c'est-à-dire qu'elle voulut un divertissement complet. Sa demande et sa permission furent accueillies avec transport. On se précipita sur moi :

— Allons, l'*auteur*, allons, *boute-en-train* (c'était le dernier surnom qu'on m'avait donné), à l'œuvre! Il nous faut un spectacle admirable; il nous faut six actes, en deux ou trois pièces. Il faut tenir notre public en haleine depuis huit heures jusqu'à minuit. C'est ton affaire, nous t'aiderons pour tout le reste; mais pour cela, nous ne comptons que sur toi.

La responsabilité qui pesait sur moi était grave. Il fallait faire rire la supérieure, mettre en gaieté les plus graves personnes de la communauté; et pour-

tant il ne fallait pas aller trop loin, la moindre légèreté pouvait faire crier au scandale et faire fermer le théâtre. Quel désespoir pour mes compagnes! Si j'ennuyais seulement, le théâtre pouvait être également fermé sous prétexte de trop de désordre dans les récréations du soir et de dissipation dans les études du jour, et le prétexte n'eût point été spécieux, car il est bien certain que ces divertissements montaient beaucoup de jeunes têtes, à la petite classe surtout.

Heureusement je connaissais assez bien mon Molière, et en retranchant les amoureux on pouvait trouver encore assez de scènes comiques pour défrayer toute une soirée. *Le Malade imaginaire* m'offrit un scénario complet. Du dialogue et de l'enchaînement des scènes je ne pouvais avoir un souvenir exact. Molière était défendu au couvent, comme bien l'on pense, et, tout directeur de théâtre que j'étais, je n'en étais pas moins vertueuse. Je me rappelai pourtant assez la donnée principale pour ne pas trop m'écarter de l'original dans mon scénario; je soufflai à mes actrices les parties importantes du dialogue et je leur communiquai assez de la couleur de l'ensemble. Pas une n'avait lu Molière, pas une de nos religieuses n'en connaissait une ligne. J'étais donc bien sûre que ma pièce aurait pour toutes l'attrait de la nouveauté. Je ne sais plus par qui furent remplis les rôles, mais ils le furent tous avec beaucoup d'intelligence et de gaieté. Je retranchai du mien, moitié par oubli, moitié à dessein, beaucoup de crudités médicales, car je faisais monsieur Purgon. Mais, à peine eus-je

commencé à faire agir et parler mon monde, à peine eus-je débité quelques phrases que je vis la supérieure éclater de rire, madame Eugénie s'essuyer les yeux et toute la communauté se dérider.

Tous les ans, à la fête de la supérieure, on lui jouait la comédie avec beaucoup plus de soin et de pompe que ce que nous faisions là. On dressait alors un véritable théâtre. Il y avait un magasin de décors *ad hoc*, une rampe, un tonnerre, des rôles appris par cœur et admirablement joués. Mais les représentations n'étaient point gaies; c'étaient toujours les petits drames larmoyants de madame de Genlis. Moi, avec mes paravents, mes bouts de chandelle, mes actrices recrutées de confiance parmi celles que leur instinct poussait à s'offrir; avec mon *scénario* bâti de mémoire, notre dialogue improvisé et une répétition pour toute préparation, je pouvais arriver à un *fiasco* complet. Il n'en fut point ainsi. La gaieté, la verve, le vrai comique de Molière, même récité par bribes et représenté par fragments incomplets, enlevèrent l'auditoire. Jamais de mémoire de nonne on n'avait ri de si bon cœur.

Ce succès obtenu dès les premières scènes nous encouragea. J'avais préparé pour intermède une scène de *matassins* avec une poursuite bouffonne empruntée à *Monsieur de Pourceaugnac*. Seulement, j'avais dit à mes actrices de se tenir dans les coulisses, c'est-à-dire derrière les paravents, et de n'exhiber les armes que si j'entrais moi-même en scène pour leur en donner l'exemple. Quand je vis qu'on était en humeur de tout accepter, je changeai vite de costume, et, faisant l'apothicaire, je com-

mençai l'intermède, en brandissant l'instrument classique au-dessus de ma tête. Je fus accueillie par des rires homériques. On sait que ce genre de plaisanterie n'a jamais scandalisé les dévots. Aussitôt mon régiment noir à tabliers blancs s'élança sur la scène, et cette exhibition burlesque (Poulette nous avait prêté tout l'arsenal de l'infirmerie) mit la communauté de si belle humeur que je pensai voir crouler la salle.

La soirée fut terminée par la cérémonie de réception, et comme je savais par cœur tous les vers, on avait pu les apprendre. Le succès fut complet, l'enthousiasme porté au comble. Ces dames, à force de réciter des offices en latin, en savaient assez pour apprécier le comique du latin bouffon de Molière. La supérieure se déclara divertie au dernier point, et je fus accablée d'éloges pour mon esprit et la gaieté de mes inventions. Je me tuais de dire tout bas à mes compagnes :

— Mais c'est du Molière, et je n'ai fait merveille que de mémoire.

On ne m'écoutait pas, on ne voulait pas me croire. Une seule, qui avait lu Molière aux dernières vacances, me dit tout bas :

— Tais-toi ! il est fort inutile de dire à ces dames où tu as pris tout cela. Peut-être qu'elles feraient fermer le théâtre si elles savaient que nous leur donnons du Molière. Et puisque rien ne les a choquées, il n'y a aucun mal à ne leur rien dire si elles ne te questionnent pas.

En effet personne ne songea à douter que l'esprit de Molière fût sorti de ma cervelle. J'eus un instant

de scrupule d'accepter tous ces compliments. Je me tâtai pour savoir si ma vanité n'y trouvait pas son compte; je m'aperçus que c'était tout le contraire, et qu'à moins d'être fou, on ne pouvait que souffrir en se voyant décerner l'hommage dû à un autre. J'acceptai cette mortification par dévouement pour mes compagnes, et le théâtre continua à prospérer et à attirer la supérieure et les religieuses le dimanche.

Ce fut une suite de pastiches puisés dans tous les tiroirs de ma mémoire et arrangés selon les moyens et les convenances de notre théâtre. Cet amusement eut l'excellent résultat d'étendre le cercle des relations et des amitiés entre nous. La camaraderie, le besoin de s'aider les unes les autres pour se divertir en commun, engendrèrent la bienveillance, la condescendance, une indulgence mutuelle, l'absence de toute rivalité. Enfin le besoin d'aimer, si naturel aux jeunes cœurs, forma autour de moi un groupe qui grossissait chaque jour et qui se composa bientôt de tout le couvent, religieuses et pensionnaires, grande et petite classe. Je puis rappeler sans vanité ce temps où je fus l'objet d'un engouement inouï dans les fastes du couvent, puisque ce fut l'ouvrage de mon confesseur et le résultat de la dévotion tendre, expansive et riante où il m'avait entraînée.

(*Hist. de ma vie*, III, 236-241.)

RETOUR A NOHANT

Sa grand'mère la retire enfin du couvent en 1820. Impressions de retour.

Nous arrivâmes à Nohant aux premiers jours du printemps de 1820, dans la grosse calèche bleue de ma grand'mère, et je retrouvai ma petite chambre livrée aux ouvriers qui en renouvelaient les papiers et les peintures; car ma bonne maman commençait à trouver ma tenture de toile d'orange à grands ramages trop surannée pour mes jeunes yeux, et voulait les réjouir par une fraîche couleur lilas. Cependant mon lit à colonnes, en forme de corbillard, fut épargné, et les quatre plumets rongés des vers échappèrent encore au vandalisme du goût moderne.

On m'installa provisoirement dans le grand appartement de ma mère. Là, rien n'était changé et je dormis délicieusement dans cet immense lit à grenades dorées qui me rappelait toutes les tendresses et toutes les rêveries de mon enfance.

Je vis enfin, pour la première fois depuis notre séparation décisive, le soleil entrer dans cette

chambre déserte où j'avais tant pleuré. Les arbres étaient en fleur, les rossignols chantaient, et j'entendais au loin la classique et solennelle cantilène des laboureurs, qui résume et caractérise toute la poésie claire et tranquille du Berry. Mon réveil fut pourtant un indécible mélange de joie et de douleur. Il était déjà neuf heures du matin. Pour la première fois depuis trois ans, j'avais dormi la grasse matinée, sans entendre la cloche de l'angélus et la voix criarde de Marie-Josèphe m'arracher aux douceurs des derniers rêves. Je pouvais encore paresser une heure sans encourir aucune pénitence. Échapper à la règle, entrer dans la liberté, c'est une crise sans pareille dont ne jouissent pas à demi les âmes éprises de rêverie et de recueillement.

J'allai ouvrir ma fenêtre et retournai me mettre au lit. La senteur des plantes, la jeunesse, la vie, l'indépendance m'arrivaient par bouffées; mais aussi le sentiment de l'avenir inconnu qui s'ouvrait devant moi m'accablait d'une inquiétude et d'une tristesse profondes. Je ne saurais à quoi attribuer cette désespérance maladive de l'esprit, si peu en rapport avec la fraîcheur des idées et la santé physique de l'adolescence. Je l'éprouvai si poignante que le souvenir très net m'en est resté après tant d'années, sans que je puisse retrouver clairement par quelle liaison d'idées, quels souvenirs de la veille, quelles appréhensions du lendemain, j'arrivai à répandre des larmes amères, en un moment où j'aurais dû reprendre avec transport possession du foyer paternel et de moi-même.

Que de petits bonheurs, cependant, pour une

pensionnaire hors de cage! Au lieu du triste uniforme de serge amarante, une jolie femme de chambre m'apportait une fraîche robe de guingan rose. J'étais libre d'arranger mes cheveux à ma guise sans que madame Eugénie me vînt observer qu'il était indécent de se découvrir les tempes. Le déjeuner était relevé de toutes les friandises que ma grand'mère aimait et me prodiguait. Le jardin était un immense bouquet. Tous les domestiques, tous les paysans venaient me faire fête. J'embrassais toutes les bonnes femmes de l'endroit, qui me trouvaient fort embellie parce que j'étais devenue *plus grossière*, c'est-à-dire, dans leur langage, que j'avais pris de l'embonpoint. Le parler berrichon sonnait à mon oreille comme une musique aimée, et j'étais tout émerveillée qu'on ne m'adressât pas la parole avec le blaisement et le sifflement britanniques. Les grands chiens, mes vieux amis, qui m'avaient grondée la veille au soir, me reconnaissaient et m'accablaient de caresses avec ces airs intelligents et naïfs qui semblent vous demander pardon d'avoir un instant manqué de mémoire.

Vers le soir, Deschartres, qui avait été à je ne sais plus quelle foire éloignée, arriva enfin, avec sa veste, ses grandes guêtres et sa casquette en soufflet. Il ne s'était pas encore avisé, le cher homme, que je dusse être changée et grandie depuis trois ans, et tandis que je lui sautais au cou, il demandait où était Aurore. Il m'appelait mademoiselle; enfin, il fit comme mes chiens, il ne me reconnut qu'au bout d'un quart d'heure.

Tous mes anciens camarades d'enfance étaient

aussi changés que moi. Liset était *loué*, comme on dit chez nous. Je ne le revis pas, il mourut peu de temps après. Cadet était devenu aide-valet de chambre. Il servait à table et disait naïvement à mademoiselle Julie, qui lui reprochait de casser toutes les carafes :

— Je n'en ai cassé que sept la semaine dernière.

Fanchon était bergère chez nous. Marie Aucante était devenue la reine de beauté du village. Marie et Solange Croux étaient des jeunes filles charmantes. Pendant trois jours ma chambre ne désemplit pas des visites qui m'arrivaient. Ursule ne fut pas la dernière.

Mais, comme Deschartres, tout le monde m'appelait mademoiselle. Plusieurs étaient intimidés devant moi. Cela me fit sentir mon isolement. L'abîme de la hiérarchie sociale s'était creusé entre des enfants qui jusque-là s'étaient sentis égaux. Je n'y pouvais rien changer, on ne l'eût pas souffert. Je me pris à regretter davantage mes compagnes de couvent.

Pendant quelques jours ensuite, je fus tout au plaisir physique de courir les champs, de revoir la rivière, les plantes sauvages, les prés en fleur. L'exercice de marcher dans la campagne, dont j'avais perdu l'habitude, et l'air printanier me grisaient si bien que je ne pensais plus et dormais de longues nuits avec délices; mais bientôt l'inaction de l'esprit me pesa, et je songeai à occuper ces éternels loisirs qui m'étaient faits par l'indulgente gâterie de ma grand'mère.

(*Hist. de ma vie*, III, 256-259.)

J.-J. ROUSSEAU SE RÉVÈLE A GEORGE SAND

C'est après le retour du couvent, entre la seizième et la dix-huitième année, que George Sand lit, étudie, médite et se forme elle-même. C'est son moment le plus heureux; c'est aussi l'époque décisive où son esprit encore endormi reçoit et absorbe la nourriture variée qu'il transformera plus tard en sa propre substance. Alors se révèle à George Sand son grand éducateur intellectuel, le premier en date, J.-J. Rousseau. George Sand devait, beaucoup plus tard, en trouver d'autres parmi les vivants.

Voilà dans quelle situation j'étais quand je lus l'*Émile*, la *Profession de foi du vicaire savoyard*, les *Lettres de la montagne*, le *Contrat social* et les Discours.

La langue de Jean-Jacques et la forme de ses déductions s'emparèrent de moi comme une musique superbe éclairée d'un grand soleii. Je le comparais à Mozart; je comprenais tout! Quelle jouissance pour un écolier malhabile et tenace d'arriver enfin à ouvrir les yeux tout à fait et à ne plus trouver de nuages devant lui! Je devins, en politique, le disciple ardent de ce maître, et je le fus bien longtemps sans restrictions. Quant à la religion, il me parut le plus chrétien de tous les écrivains de son

thies de caractère, pas plus que l'influence entraînante de certains génies ne tient à des similitudes d'organisation chez ceux qui la subissent. Je n'aime pas le caractère privé de Jean-Jacques Rousseau; je ne pardonne à son injustice, à son ingratitude, à son amour-propre malade et à mille autres choses bizarres, que par la compassion que ses douleurs me causent. Ma grand'mère n'aimait pas les rancunes et les cruautés d'esprit de Voltaire et faisait fort bien la part des égarements de sa dignité personnelle.

D'ailleurs, je ne tiens pas trop à voir les hommes à travers leurs livres, les hommes du passé surtout. Dans ma jeunesse, je les cherchais encore moins sous l'arche sainte de leurs écrits. J'avais un grand enthousiasme pour Chateaubriand, le seul vivant de mes maîtres d'alors. Je ne désirais pas du tout le voir et ne l'ai vu dans la suite qu'à regret.

(*Hist. de ma vie*, III, 313-314.)

LE CRICRI DE GEORGE SAND

De longues années se sont déjà écoulées. George Sand s'est mariée ou s'est laissé marier. Elle est mère de deux enfants. Mais un profond dissentiment moral la sépare de son mari. Le divorce existe de fait à son foyer. Bientôt la vie commune est intolérable. L'idée d'une séparation amiable se présente d'abord à elle. Elle y médite le soir, quand, retirée dans le boudoir de sa grand'mère, elle vit sa vie à elle, contemplative, silencieuse. Un grillon familier lui tient seul compagnie. Elle le trouve un jour écrasé. « Cette mort du grillon marqua, d'une manière symbolique, la fin de mon séjour à Nohant ».

Nous sommes en 1831.

J'habitais alors l'ancien boudoir de ma grand'-mère. Mes deux enfants occupaient la grande chambre attenante. Je les entendais respirer, et je pouvais veiller sans troubler leur sommeil. Ce boudoir était si petit, qu'avec mes livres, mes herbiers, mes papillons et mes cailloux (j'allais toujours m'amusant à l'histoire naturelle sans rien apprendre), il n'y avait pas de place pour un lit. J'y suppléais par un hamac. Je faisais mon bureau d'une armoire qui s'ouvrait en manière de secrétaire et qu'un *cricri*, que l'habitude de me voir avait apprivoisé, occupa longtemps avec moi. Il y vivait de

mes pains à cacheter, que j'avais soin de choisir blancs, dans la crainte qu'il ne s'empoisonnât. Il venait manger sur mon papier pendant que j'écrivais, après quoi il allait chanter dans un certain tiroir de prédilection. Quelquefois il marchait sur mon écriture, et j'étais obligée de le chasser pour qu'il ne s'avisât pas de goûter à l'encre fraîche. Un soir, ne l'entendant plus remuer et ne le voyant pas venir, je le cherchai partout. Je ne trouvai de mon ami que les deux pattes de derrière entre la croisée et la boiserie. Il ne m'avait pas dit qu'il avait l'habitude de sortir, la servante l'avait écrasé en fermant la fenêtre.

J'ensevelis ses tristes restes dans une fleur de datura, que je gardai longtemps comme une relique; mais je ne saurais dire quelle impression me fit ce puéril incident. J'essayai bien de faire là-dessus de la poésie, j'avais ouï dire que le bel esprit console de tout, mais, tout en écrivant *la Vie et la Mort d'un esprit familier*, ouvrage inédit et bien fait pour l'être toujours, je me surpris plus d'une fois toute en larmes. Je songeais malgré moi que ce petit cri du grillon, qui est comme la voix même du foyer domestique, aurait pu chanter mon bonheur réel, qu'il avait bercé au moins les derniers épanchements d'une illusion douce, et qu'il venait de s'envoler pour toujours avec elle.

(*Hist. de ma vie*, IV, 59-60.)

ÉVEIL DU SENS ARTISTIQUE

Au printemps de 1831, le sort en fut jeté. Madame Dudevant rompit avec son mari et vint s'installer à Paris, quai Saint-Michel. Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans la résolution très hardie de la jeune femme qui venait demander à la littérature son gagne-pain, la vocation entrait pour beaucoup. Elle obéissait à une impulsion en quelque sorte irrésistible.

Malgré moi, je me sentais artiste, sans avoir jamais songé à me dire que je pouvais l'être. Dans un de mes courts séjours à Paris, j'étais entrée un jour au musée de peinture. Ce n'était sans doute pas la première fois, mais j'avais toujours regardé sans voir, persuadée que je ne m'y connaissais pas, et ne sachant pas tout ce qu'on peut sentir sans comprendre. Je commençai à m'émouvoir singulièrement. J'y retournai le lendemain, puis le surlendemain; et, à mon voyage suivant, voulant connaître un à un tous les chefs-d'œuvre et me rendre compte de la différence des écoles un peu plus que par la nature des types et des sujets, je m'en allai mystérieusement toute seule, dès que le musée était ouvert, et j'y restais jusqu'à ce qu'il fermât. J'étais

comme enivrée, comme clouée devant les Titien, les Tintoret, les Rubens. C'était d'abord l'école flamande qui m'avait saisie par la poésie dans la réalité, et peu à peu j'arrivai à sentir pourquoi l'école italienne était si appréciée. Comme je n'avais personne pour me dire en quoi c'était beau, mon admiration croissante avait tout l'attrait d'une découverte, et j'étais toute surprise et toute ravie de trouver devant la peinture des jouissances égales à celles que j'avais goûtées dans la musique. J'étais loin d'avoir un grand discernement, je n'avais jamais eu la moindre notion sérieuse de cet art, qui, pas plus que les autres, ne se révèle aux sens sans le secours de facultés et d'éducation spéciales. Je savais très bien que dire devant un tableau : « Je juge parce que je vois, et je vois parce que j'ai des yeux », est une impertinence d'épicier cuistre. Je ne disais donc rien, je ne m'interrogeais pas même pour savoir ce qu'il y avait d'obstacles ou d'affinités entre moi et les créations du génie. Je contemplais, j'étais dominée, j'étais transportée dans un monde nouveau. La nuit, je voyais passer devant moi toutes ces grandes figures qui, sous la main des maîtres, ont pris un cachet de puissance morale, même celles qui n'expriment que la forme ou la santé physiques. C'est dans la belle peinture qu'on sent ce que c'est que la vie : c'est comme un résumé splendide de la forme et de l'expression des êtres et des choses, trop souvent voilées ou flottantes dans le mouvement de la réalité et dans l'appréciation de celui qui les contemple; c'est le spectacle de la nature et de l'humanité vu à travers le sentiment du génie qui l'a

composé et mis en scène. Quelle bonne fortune pour un esprit naïf qui n'apporte devant de telles œuvres ni prétentions de critiques ni prétentions de capacité personnelle! L'univers se révélait à moi. Je voyais à la fois dans le présent et dans le passé, je devenais classique et romantique en même temps, sans savoir ce que signifiait la querelle agitée dans les arts. Je voyais le monde du vrai surgir à travers tous les fantômes de ma fantaisie et toutes les hésitations de mon regard. Il me semblait avoir conquis je ne sais quel trésor d'infini dont j'avais ignoré l'existence. Je n'aurais pu dire quoi, je ne savais pas de nom pour ce que je sentais se presser dans mon esprit réchauffé et comme dilaté; mais j'avais la fièvre, et je m'en revenais du musée, me perdant de rue en rue, ne sachant où j'allais, oubliant de manger, et m'apercevant tout à coup que l'heure était venue d'aller entendre le *Freischütz* ou *Guillaume Tell*. J'entrais alors chez un pâtissier, je dînais d'une brioche, me disant avec satisfaction, devant la petite bourse dont on m'avait munie, que la suppression de mon repas me donnait le droit et le moyen d'aller au spectacle.

(*Hist. de ma vie*, IV, 66-68.)

COMMENT S'ÉCRIT UN ROMAN

Dès 1832 paraissaient les premiers romans de George Sand. Ils furent écrits pour la plupart dans les conditions les plus singulières. On en jugera par l'épisode suivant.

Je vécus à Paris tout à fait cachée pendant quelque temps. J'avais un roman à faire, et comme je mourais de chaud dans ma mansarde du quai Malaquais [1], je trouvai moyen de m'installer dans un atelier de travail assez singulier. L'appartement du rez-de-chaussée était en réparation, et les réparations se trouvaient suspendues, je ne sais plus pour quel motif. Les vastes pièces de ce beau local étaient encombrées de pierres et de bois de travail; les portes donnant sur le jardin avaient été enlevées, et le jardin lui-même fermé, désert et abandonné, attendait une métamorphose. J'eus donc là une solitude complète, de l'ombrage, de l'air et de la fraîcheur. Je fis de l'établi d'un menuisier un bureau bien suffisant pour mon petit attirail, et j'y passai

1. G. Sand quitta en 1832 le quai Saint-Michel pour le quai Malaquais.

les journées les plus tranquilles que j'aie peut-être jamais pu saisir, car personne au monde ne me savait là, que le portier, qui m'avait confié la clef, et ma femme de chambre, qui m'y apportait mes lettres et mon déjeuner. Je ne sortais de ma tanière que pour aller voir mes enfants à leurs pensions respectives.

Je pense que tout le monde est, comme moi, friand de ces rares et courts instants où les choses extérieures daignent s'arranger de manière à nous laisser un calme absolu relativement à elles. Le moindre coin nous devient alors une prison volontaire, et, quel qu'il soit, il se pare à nos yeux de ce je ne sais quoi de délicieux qui est comme le sentiment de la conquête et de la possession du temps, du silence et de nous-mêmes. Tout m'appartenait dans ces murs vides et dévastés, qui bientôt allaient se couvrir de dorures et de soie, mais dont jamais personne ne devait jouir à ma manière. Du moins je me disais que les futurs occupants n'y retrouveraient peut-être jamais une heure de loisir assuré et de la rêverie complète que j'y goûtais chaque jour du matin à la nuit. Tout était mien en ce lieu, les tas de planches qui me servaient de sièges et de lits de repos, les araignées diligentes qui établissaient leurs grandes toiles avec tant de science et de prévision d'une corniche à l'autre; les souris mystérieusement occupées à je ne sais quelles recherches actives et minutieuses dans les copeaux; les merles du jardin qui, venus insolemment sur le seuil, me regardaient, immobiles et méfiants tout à coup, et terminaient leur chant insoucieux et

moqueur sur une modulation bizarre, écourtée par la crainte. J'y descendais quelquefois le soir, non plus pour écrire, mais pour respirer et songer sur les marches du perron. Le chardon et le bouillon blanc avaient poussé dans les pierres disjointes; les moineaux, réveillés par ma présence, frôlaient le feuillage des buissons dans un silence agité, et les bruits des voitures, les cris du dehors arrivant jusqu'à moi, me faisaient sentir davantage le prix de ma liberté et la douceur de mon repos. Quand mon roman fut fini, je rouvris ma porte à mon petit groupe d'amis.

(*Hist. de ma vie*, IV, 354-355.)

ESPÉRANCES FUTURES

Nous ne pouvons malheureusement suivre dès lors la carrière de George Sand à travers ses souvenirs. Elle nous en a modestement dérobé les succès. L'*Histoire de ma vie* s'arrête sur le seuil de sa vie nouvelle, de sa vie d'auteur. George Sand doit dès lors être suivie dans ses livres et dans sa correspondance. C'est affaire au lecteur. Pour nous, qui avons guidé celui-ci jusqu'à l'entière formation du talent de G. Sand, nous ne pouvons mieux conclure qu'en transcrivant quelques-unes des pages élevées qui terminent sa biographie, et trahissent les nobles aspirations qui furent celles de l'auteur jusqu'au terme le plus reculé de sa carrière. Ces pages, écrites en 1855, auraient pu l'être aussi bien vingt ans avant, et vingt ans après.

Il est assez naturel qu'après avoir vécu un demi-siècle on se voie privé d'une partie de ceux avec qui on a vécu par le cœur; mais nous traversons un temps où de violentes secousses morales ont sévi contre tous et mis en deuil toutes les familles. Depuis quelques années surtout, les révolutions qui entraînent d'affreux jours de guerre civile, qui ébranlent les intérêts et irritent les passions, qui semblent appeler fatalement les grandes maladies endémiques après les crises de colère et de douleur, après les proscriptions des uns, les larmes ou la terreur des autres, les révolutions qui rendent les

grandes guerres imminentes, et qui, en se succédant, détruisent l'âme de ceux-ci et moissonnent la vie de ceux-là, ont mis la moitié de la France en deuil de l'autre.

Pour ma part, ce n'est plus par douze, c'est par cent que je compte les pertes amères que j'ai faites dans ces dernières années. Mon cœur est un cimetière, et si je ne me sens pas entraînée dans la tombe qui a englouti la moitié de ma vie, par une sorte de vertige contagieux, c'est parce que l'autre vie se peuple pour moi de tant d'êtres aimés qu'elle se confond parfois avec ma vie présente jusqu'à me faire illusion. Cette illusion n'est pas sans un certain charme austère, et ma pensée s'entretient désormais aussi souvent avec les morts qu'avec les vivants.

Saintes promesses des cieux où l'on se retrouve et où l'on se reconnaît, vous n'êtes pas un vain rêve! Si nous ne devons pas aspirer à la béatitude des purs esprits du pays des chimères, si nous devons entrevoir toujours au delà de cette vie un travail, un devoir, des épreuves, et une organisation limitée dans ses facultés vis-à-vis de l'infini, du moins il nous est permis par la raison, et il nous est commandé par le cœur de compter sur une suite d'existences progressives en raison de nos bons désirs. Les saints de toutes les religions qui nous crient du fond de l'antiquité de nous dégager de la matière pour nous élever dans la hiérarchie céleste des esprits ne nous ont pas trompés quant au fond de la croyance admissible à la raison moderne. Nous pensons aujourd'hui que, si nous sommes immortels, c'est à la condition de revêtir

sans cesse des organes nouveaux pour compléter notre être qui n'a probablement pas le droit de devenir un pur esprit; mais nous pouvons regarder cette terre comme un lieu de passage et compter sur un réveil plus doux dans le berceau qui nous attend ailleurs. De mondes en mondes, nous pouvons, en nous dégageant de l'animalité qui combat ici-bas notre spiritualisme, nous rendre propres à revêtir un corps plus pur, plus approprié aux besoins de l'âme, moins combattu et moins entravé par les infirmités de la vie humaine telle que nous la subissons ici-bas. Et certes la première de nos aspirations légitimes, puisqu'elle est noble, est de retrouver dans cette vie future la faculté de nous remémorer jusqu'à un certain point nos existences précédentes. Il ne serait pas très doux de nous en retracer tout le détail, tous les ennuis, toutes les douleurs. Dès cette vie, le souvenir est souvent un cauchemar; mais les points lumineux et culminants des salutaires épreuves dont nous avons triomphé seraient une récompense, et la couronne céleste serait l'embrassement de nos amis reconnus par nous et nous reconnaissant à leur tour. O heures de suprême joie et d'ineffables émotions quand la mère retrouvera son enfant, et les amis les dignes objets de leurs amours! Aimons-nous en ce monde, nous qui y sommes encore, aimons-nous assez saintement pour qu'il nous soit permis de nous retrouver sur tous les rivages de l'éternité avec l'ivresse d'une famille réunie après de longues pérégrinations.

(*Hist. de ma vie*, IV, 476-478.)

DEUXIÈME PARTIE

PORTRAITS CONTEMPORAINS

George Sand fut en rapport avec tous les hommes de talent qui firent figure dans la littérature, l'art, ou la politique de son temps. Elle vécut dans la familiarité de plusieurs, dans l'intimité de quelques-uns. De là les portraits que nous avons cru intéressant de rassembler ici. L'auteur les avait écrits non pas pour le plaisir de composer une galerie, mais parce que leurs noms et leurs personnes se trouvaient naturellement mêlés à ses récits. Elle avait, semble-t-il, l'intention de présenter plus tard, en un tableau ordonné et complet, le spectacle de la vie littéraire tel qu'elle avait pu l'observer entre 1830 et 1860. C'eût été l'histoire des autres après la sienne. Elle renonça à son projet, ou ne trouva jamais le temps de l'exécuter.

Les pages que l'on va lire sont tout autrement conçues. Ce n'est pas pour le plaisir de l'observation qu'elles ont été écrites, mais pour la clarté de la narration autobiographique; ce n'est pas le critique, ou le moraliste détaché qui parle, c'est la femme, souvent même l'amie. Aussi ne faut-il pas demander à ces portraits cet apprêt littéraire, ce calculé, ce piquant qui sont les qualités, et parfois aussi les défauts du genre. La manière de G. Sand est bien plus libre, plus molle si l'on veut, mais plus large aussi et plus naturelle. Elle ne dissèque pas, elle peint. Et elle peint les êtres vivants comme les personnages de ses romans; sans changer d'allure ni de style, avec cette

abondance de traits assortis et cette faculté de vraisemblance qui communique la vie à tout ce qu'elle touche. Elle ne burine pas, n'étant pas de ceux qui « incrustent un plomb brûlant sur la réalité »; elle anime, elle fait sentir, elle fait aimer ses modèles. Sa peinture est plus morale que littéraire : elle ne veut ni plaire, ni briller, mais faire connaître, mais instruire. Où il faut aux autres de la virtuosité, l'ingénuité lui suffit. Jamais on n'en usa plus candidement avec un modèle, ni plus modestement avec le lecteur. C'est pourtant grâce à cette absence d'amour-propre que G. Sand saisit le vrai, ou qu'elle en donne l'illusion. Et ses portraits nous prouvent une fois de plus que l'art suprême consiste parfois à dédaigner l'art.

Une autre leçon s'en dégage encore, c'est à savoir que la bienveillance est en critique le guide le plus clairvoyant, l'instrument le plus pénétrant. Pour bien juger les hommes, le plus sûr est encore de les juger avec bonté. D'instinct, G. Sand suivait cette règle, qui partout lui a porté bonheur. Non contente de demander à son propre cœur d'éclairer sa critique, c'est au cœur d'un grand comme qu'elle demandait le secret de son intelligence; et le cœur livrait ce secret. Elle interrogeait la sensibilité, en démêlait l'influence sur le caractère, cherchant toujours l'homme derrière l'auteur, et le jugeant toujours avec une généreuse indulgence. De là vient qu'elle a si bien compris, si équitablement apprécié des génies qui étaient à l'antipode du sien, comme celui de Balzac; qu'elle a si bien senti et traduit, parmi ceux de sa trempe, un Delacroix et une Dorval; qu'elle a enfin si délicatement et si profondément jugé un autre génie en critique, pour lequel on oublie volontiers d'être juste aujourd'hui, Sainte-Beuve. Une femme seule a pu tracer sur lui cette ligne éloquente et si vraie : « Il avait trop de cœur pour son esprit, et trop d'esprit pour son cœur ».

BALZAC

Ces pages sur le grand romancier Honoré de Balzac (1799-1850) sont plutôt une silhouette de l'homme qu'un portrait de l'écrivain. Parmi les divers originaux que connut George Sand aux environs de 1835, celui-là fut le plus singulier. Le romancier est apprécié rapidement mais très justement vers la fin du volume.

Un de mes amis qui connaissait un peu Balzac m'avait présentée à lui, non comme une muse de département, mais comme une bonne personne de province très émerveillée de son talent. C'était la vérité. Bien que Balzac n'eût pas encore produit ses chefs-d'œuvre à cette époque, j'étais vivement frappée de sa manière neuve et originale et je le considérais déjà comme un maître à étudier. Balzac avait été, non pas charmant pour moi à la manière de Delatouche, mais excellent aussi, avec plus de rondeur et d'égalité de caractère. Tout le monde sait comme le contentement de lui-même, contentement si bien fondé qu'on le lui pardonnait, débordait en lui; comme il aimait à parler de ses ouvrages, à les raconter d'avance, à les faire en causant, à les lire en brouillons ou en épreuves; naïf et *bon enfant*

au possible, il demandait conseil aux enfants, n'écoutait pas la réponse, ou s'en servait pour la combattre avec l'obstination de sa supériorité.

Il n'enseignait jamais, il parlait de lui, de lui seul. Une seule fois il s'oublia pour nous parler de Rabelais, que je ne connaissais pas encore. Il fut si merveilleux, si éblouissant, si lucide, que nous nous disions en le quittant :

— Oui, oui décidément, il aura tout l'avenir qu'il rêve, il comprend trop bien ce qui n'est pas lui, pour ne pas faire de lui-même une grande individualité.

Il demeurait alors rue de Cassini, dans un petit entresol très gai, à côté de l'Observatoire. C'est par lui ou chez lui, je crois, que je fis connaissance avec Emmanuel Arago, un homme qui devait devenir un frère pour moi, et qui était alors un enfant. Je me liai vite avec lui, pouvant me donner avec lui des airs de grand'mère, car il était encore si jeune que ses bras avaient grandi dans l'année plus que ne le comportaient ses manches. Il avait pourtant commis déjà un volume de vers et une pièce de théâtre fort spirituelle.

Un beau matin Balzac, ayant bien vendu *la Peau de chagrin*, méprisa son entresol et voulut le quitter; mais, réflexion faite, il se contenta de transformer ses petites chambres de poète en un assemblage de boudoirs de marquise, et, un beau jour, il nous invita à venir prendre des glaces dans ses murs tendus de soie et bordés de dentelle. Cela me fit beaucoup rire; je ne pensais pas qu'il prît au sérieux ce besoin d'un *vain luxe* et que ce fût pour

lui autre chose qu'une fantaisie passagère. Je me trompais; ces besoins d'imagination coquette devinrent les tyrans de sa vie, et pour les satisfaire il sacrifia souvent le bien-être le plus élémentaire. Dès lors il vivait un peu ainsi, manquant de tout au milieu de son superflu et se privant de soupe et de café plutôt que d'argenterie et de porcelaine de Chine.

Réduit bientôt à des expédients fabuleux pour ne pas se séparer de colifichets qui réjouissaient sa vue, artiste fantaisiste, c'est-à-dire enfant aux rêves d'or, il vivait par le cerveau dans le palais des fées; homme opiniâtre cependant, il acceptait, par la volonté, toutes les inquiétudes et toutes les souffrances, plutôt que de ne pas forcer la réalité à garder quelque chose de son rêve.

Puéril et puissant, toujours envieux d'un *bibelot*, et jamais jaloux d'une gloire, sincère jusqu'à la modestie, vantard jusqu'à la hâblerie, confiant en lui-même et aux autres, très expansif, très fou, avec un sanctuaire de raison intérieure, où il rentrait pour tout dominer dans son œuvre, cynique dans la chasteté, ivre en buvant de l'eau, intempérant de travail et sobre d'autres passions, positif et romanesque avec un égal excès, crédule et sceptique, plein de contrastes et de mystères, tel était Balzac encore jeune, déjà inexplicable pour quiconque se fatiguait de la trop constante étude de lui-même à laquelle il condamnait ses amis, et qui ne paraissait pas encore à tous aussi intéressante qu'elle l'était réellement.

En effet, à cette époque, beaucoup de juges, com-

pétents d'ailleurs, niaient le génie de Balzac, ou tout au moins ne le croyaient pas destiné à une si puissante carrière de développement. Delatouche était des plus récalcitrants. Il parlait de lui avec une aversion effrayante. Balzac avait été son disciple, et leur rupture, dont ce dernier n'a jamais su le motif, était toute fraîche et toute saignante. Delatouche ne donnait aucune bonne raison à son ressentiment, et Balzac me disait souvent :

— Gare à vous! vous verrez qu'un beau matin, sans vous en douter, sans savoir pourquoi, vous trouverez en lui un ennemi mortel.

Delatouche eut évidemment tort à mes yeux en dénigrant Balzac, qui ne parlait de lui qu'avec regret et douceur; mais Balzac eut tort de croire à une inimitié irréconciliable. Il eût pu le ramener avec le temps.

C'était trop tôt alors. J'essayai en vain plusieurs fois de dire à Delatouche ce qui pouvait les rapprocher. La première fois il sauta au plafond.

— Vous l'avez donc vu? s'écria-t-il; vous le voyez donc. Il ne manquait plus que ça!

Je crus qu'il allait me jeter par les fenêtres. Il se calma, bouda, revint, et finit par *me passer mon Balzac*, en voyant que cette sympathie n'enlevait rien à celle qu'il réclamait. Mais à chaque nouvelle relation littéraire que je devais établir ou accepter, Delatouche devait entrer dans les mêmes colères, et même les indifférents lui paraissaient des ennemis s'ils ne m'avaient pas été présentés par lui.

Je parlai fort peu de mes projets littéraires à Balzac. Il n'y crut guère, on ne songea pas à exa-

miner si j'étais capable de quelque chose. Je ne lui demandai pas de conseils, il m'eût dit qu'il les gardait pour lui-même; et cela, autant par ingénuité de modestie que par ingénuité d'égoïsme; car il avait sa manière d'être modeste sous l'apparence de la présomption, je l'ai reconnu depuis, avec une agréable surprise; et quant à son égoïsme, il avait aussi ses réactions de dévouement et de générosité.

Son commerce était fort agréable, un peu fatigant de paroles pour moi qui ne sais pas assez répondre pour varier les sujets de conversation; mais son âme était d'une grande sérénité, et en aucun moment je ne l'ai vu maussade. Il grimpait avec son gros ventre tous les étages de la maison du quai Saint-Michel et arrivait soufflant, riant et racontant sans reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur ma table, y jetait les yeux et avait l'intention de s'informer un peu de ce que ce pouvait être; mais aussitôt, pensant à l'ouvrage qu'il était en train de faire, il se mettait à le raconter, et, en somme, je trouvais cela plus instructif que tous les empêchements que Delatouche, questionneur désespérant, apportait à ma fantaisie.

Un soir que nous avions dîné chez Balzac d'une manière étrange, je crois que cela se composait de bœuf bouilli, d'un melon et de champagne frappé, il alla endosser une belle robe de chambre toute neuve, pour nous la montrer avec une joie de petite fille, et voulut sortir ainsi costumé, un bougeoir à la main, pour nous reconduire jusqu'à la grille du Luxembourg. Il était tard, l'endroit désert, et

je lui observais qu'il se ferait assassiner en rentrant chez lui.

— Du tout, me dit-il; si je rencontre des voleurs, ils me prendront pour un fou, et ils auront peur de moi, ou pour un prince, et ils me respecteront.

Il faisait une belle nuit calme. Il nous accompagna ainsi, portant sa bougie allumée dans un joli flambeau de vermeil ciselé, parlant des quatre chevaux arabes qu'il n'avait pas encore, qu'il aurait bientôt, qu'il n'a jamais eus, et qu'il a cru fermement avoir pendant quelque temps. Il nous eût reconduits jusqu'à l'autre bout de Paris, si nous l'avions laissé faire.

(*Hist. de ma vie*, IV, 126-130.)

DELATOUCHE

H. Delatouche ou de Latouche, compatriote de George Sand (né à la Châtre en 1785, mort en 1851), occupait une situation distinguée dans la littérature quand celle-ci vint à Paris en 1831. Poète, romancier, critique, directeur du mordant *Figaro* à partir de 1830, enfin premier éditeur d'André Chénier (1819), — ce qui fait aujourd'hui son principal titre à notre estime, — Delatouche fut pour notre écrivain à ses débuts un conseiller délicat et exigeant. Il rendit par là un grand service à George Sand, qu'il corrigea relativement de l'improvisation. Mais il était aussi fantasque d'amitié que d'humeur, et George Sand se mit bientôt hors de page. Il y eut brouille prolongée, puis raccommodement. George Sand a écrit sur lui une étude pleine de cœur et d'équité.

Delatouche était désespérant. Il était ainsi pour lui-même et travaillait à se dégoûter de tout ce qu'il entreprenait. Il se laissait aller de temps en temps à raconter ses romans d'avance, avec plus de discrétion et d'intimité que Balzac, mais avec plus de complaisance encore s'il se voyait bien écouté. Par exemple, il ne fallait pas s'aviser de remuer un meuble, de tisonner ou d'éternuer dans ces moments-là : il s'interrompait aussitôt pour vous demander, avec une sollicitude polie, si vous étiez enrhumé ou si vous aviez des inquiétudes dans les jambes; et, feignant d'avoir oublié son roman, il se

faisait beaucoup prier pour faire semblant de chercher à le retrouver. Il avait mille fois moins de talent pour écrire que Balzac; mais comme il en avait mille fois plus pour déduire ses idées par la parole, ce qu'il racontait admirablement paraissait admirable, tandis que ce que Balzac racontait d'une manière souvent impossible ne représentait souvent qu'une œuvre impossible. Mais quand l'ouvrage de Delatouche était imprimé, on y cherchait en vain le charme et la beauté de ce qu'on avait entendu, et on avait la surprise contraire en lisant Balzac. Balzac savait qu'il exposait mal, non pas sans feu et sans esprit, mais sans ordre et sans clarté. Aussi préférait-il lire quand il avait son manuscrit sous la main, et Delatouche, qui faisait cent romans sans les écrire, n'avait presque jamais rien à lire; ou c'étaient quelques pages qui ne rendaient pas son projet et qui l'attristaient visiblement. Il n'avait pas de facilité; aussi avait-il la fécondité en horreur et trouvait-il contre celle de Balzac (sans songer à celle de Walter Scott qu'il adorait) les invectives les plus bouffonnes et les comparaisons les plus médicinales.

J'ai toujours pensé que Delatouche dépensait trop de véritable talent en paroles. Balzac ne dépensait que de la folie. Il jetait là son trop plein et gardait sa sagesse profonde pour son œuvre. Delatouche s'épuisait en démonstrations excellentes, et, quoique riche, ne l'était pas assez pour se montrer si généreux.

(*Hist. de ma vie*, IV, 131-132.)

MADAME DORVAL

Le nom de Marie Dorval est lié à l'histoire du théâtre romantique. George Sand fut liée avec la grande artiste d'une amitié passionnée. Elle eut d'autres affections dans le monde des artistes dramatiques (madame Viardot, madame Arnould-Plessis, etc.). Mais son amitié pour la Dorval eut toujours un caractère d'exception. C'étaient vraiment deux âmes sœurs, et dignes de se comprendre.

Née sur les tréteaux de province, élevée dans le travail et la misère, Marie Dorval avait grandi à la fois souffreteuse et forte, jolie et fanée, gaie comme une enfant, triste et bonne comme un ange condamné à marcher sur les plus durs chemins de la vie. Sa mère était de ces natures exaltées qui excitent de trop bonne heure la sensibilité de leurs enfants. A la moindre faute de Marie, elle lui disait : *Vous me tuez, vous me faites mourir de chagrin!* Et la pauvre petite, prenant au sérieux ces reproches exagérés, passait des nuits entières dans les larmes, priant avec ardeur, et demandant à Dieu, avec des repentirs et des remords navrants, de lui rendre sa mère, qu'elle s'accusait d'avoir assassinée; et le tout pour une robe déchirée ou un mouchoir perdu.

Ébranlée ainsi dès l'enfance, la vie d'émotions

se développa en elle, intense, inépuisable, et en quelque sorte nécessaire. Comme ces plantes délicates et charmantes que l'on voit pousser, fleurir, mourir et renaître sans cesse, fortement attachées au roc, sous la foudre des cataractes, cette âme exquise, toujours pliée sous le poids des violentes douleurs, s'épanouissait au moindre rayon de soleil, et cherchait avec avidité le souffle de la vie autour d'elle, quelque fugitif, quelque empoisonné parfois qu'il pût être. Ennemie de toute prévoyance, elle trouvait dans la force de son imagination et dans l'ardeur de son âme les joies d'un jour, les illusions d'une heure, que devaient suivre les étonnements naïfs ou les regrets amers. Généreuse, elle oubliait ou pardonnait; et, se heurtant sans cesse à des chagrins renaissants, à des déceptions nouvelles, elle vivait, elle aimait, elle souffrait toujours.

Tout était passion chez elle, la maternité, l'art, l'amitié, le dévouement, l'indignation, l'aspiration religieuse; et comme elle ne savait et ne voulait rien modérer, rien refouler, son existence était d'une plénitude effrayante, d'une agitation au-dessus des forces humaines.

Madame Dorval était le résumé de l'inquiétude féminine arrivée à sa plus haute puissance. Mais c'en était aussi l'expression la plus intéressante et la plus sincère. Ne dissimulant rien d'elle-même, elle n'arrangeait et n'affectait rien. Elle avait un abandon d'une rare éloquence; éloquence parfois sauvage, jamais triviale, toujours chaste dans sa crudité et trahissant partout la recherche de l'idéal insaisissable, le rêve du bonheur pur, le ciel sur la terre.

. . . . .

Cette intelligence supérieure, inouïe de science psychologique et riche d'observations fines et profondes, passait du sévère au plaisant avec une mobilité stupéfiante. Quand elle racontait sa vie, c'est-à-dire son déboire de la veille et sa croyance au lendemain, c'était au milieu de larmes amères, de rires entraînants qui dramatisaient ou éclairaient son visage, sa pantomime, tout son être, de lueurs tour à tour terribles et brillantes. Tout le monde a connu à demi cette femme impétueuse, car quiconque l'a vue aux prises avec les fictions de l'art peut, jusqu'à un certain point, se la représenter telle qu'elle était dans la réalité : mais ce n'était là qu'un côté d'elle-même. On ne lui a jamais fait, on n'aurait, je crois, jamais pu lui faire le rôle où elle se fût manifestée et révélée tout entière, avec sa verve sans fiel, sa tendresse immense, ses colères enfantines, son audace splendide, sa poésie sans art, ses rugissements, ses sanglots et ses rires naïfs et sympathiques, soulagement momentané qu'elle semblait vouloir donner à l'émotion de son auditeur accablé.

Parfois, cependant, c'était une gaieté désespérée; mais bientôt le rire vrai s'emparait d'elle et lui donnait de nouvelles puissances. C'était la balle élastique qui touchait la terre pour rebondir sans cesse. Ceux qui l'écoutaient une heure en étaient éblouis. Ceux qui l'écoutaient des jours entiers la quittaient brisés, mais attachés à cette destinée fatale par un invincible attrait, celui qui attire la souffrance vers la souffrance et la tendresse du cœur vers l'abîme des cœurs navrés.

Lorsque je la connus, elle était dans tout l'éclat de son talent et de sa gloire. Elle jouait *Antony* et *Marion Delorme.*

Avant de prendre la place qui lui était due, elle avait passé par toutes les vicissitudes de la vie nomade. Elle avait fait partie de troupes ambulantes dont le directeur proposait *une partie de dominos sur le théâtre à l'amateur le plus fort de la société, pour égayer l'entr'acte.* Elle avait chanté dans les chœurs de *Joseph*, grimpée sur une échelle et couverte d'un parapluie pour quatre, la coulisse du théâtre (c'était une ancienne église) étant tombée en ruine, et les choristes étant obligés de se tenir là sur une brèche masquée de toiles, par une pluie battante. Le chœur avait été interrompu par l'exclamation d'un des coryphées criant à celui qui était sur l'échelon au-dessus de lui : « Animal, tu me crèves l'œil avec ton parapluie! à bas le parapluie! »

A quatorze ans, elle jouait *Fanchette* dans *le Mariage de Figaro*, et je ne sais plus quel rôle dans une autre pièce. Elle ne possédait au monde qu'une robe, une petite robe blanche qui servait pour les deux rôles. Seulement, pour donner à Fanchette *une tournure espagnole*, elle cousait une bande de calicot rouge au bas de sa jupe, et la décousait après la pièce, pour avoir l'air de mettre un autre costume, quand les deux pièces étaient jouées le même soir. Dans le jour, vêtue d'un étroit fourreau d'enfant en tricot de laine, elle lavait et repassait sa précieuse robe blanche.

Mariée jeune, elle chantait l'opéra-comique à

Nancy, je crois, lorsque sa petite fille eut la cuisse cassée dans la coulisse par la chute d'un décor. Il lui fallut courir de son enfant à la scène et de la scène à son enfant sans interrompre la représentation.

Mère de trois enfants et chargée de sa vieille mère infirme, elle travailla avec un courage infatigable pour les entourer de soins. Elle vint à Paris tenter la fortune, et, pour elle, la fortune, c'était l'ambition d'échapper à la misère. Mais, ayant en horreur toute autre ressource que celle du travail, elle végéta plusieurs années dans la fatigue et les privations. Ce ne fut que par le rôle de la Meunière, dans le mélodrame en vogue des *Deux Forçats*, qu'elle commença à faire remarquer ses éminentes qualités dramatiques.

Dès lors, ses succès furent brillants et rapides. Elle créa la femme du drame nouveau, l'héroïne romantique au théâtre, et si elle dut sa gloire aux maîtres dans cet art, ils lui durent, eux aussi, la conquête d'un public qui voulait en voir et qui en vit la personnification dans trois grands artistes, Frédérick-Lemaître, madame Dorval et Bocage.

Madame Dorval créa, en outre, un type à part dans le rôle de *Jeanne Vaubernier* (madame du Barri). Il faut l'avoir vue dans ce rôle, où, exquise de grâce et de charme dans la trivialité, elle résolut une difficulté qui semblait insurmontable. Mais il faut l'avoir vue dans *Marion Delorme*, dans *Angelo*, dans *Chatterton*, dans *Antony*, et plus tard dans le drame de *Marie-Jeanne*, pour savoir quelle passion jalouse, quelle chasteté suave, quelles entrailles de maternité étaient en elle à une égale puissance.

Et pourtant elle avait à lutter contre des défauts naturels. Sa voix était éraillée, sa prononciation grasseyante et son premier abord sans noblesse et même sans grâce. Elle avait le débit de convention maladroit et gêné, et, trop intelligente pour beaucoup de rôles qu'elle eut à jouer, elle disait souvent :

— Je ne sais aucun moyen de dire juste des choses fausses. Il y a au théâtre des locutions convenues qui ne pourront jamais sortir de ma bouche que de travers, parce qu'elles n'en sont jamais sorties dans la réalité. Je n'ai jamais dit dans un moment de surprise : *Que vois-je?* et dans un moment d'hésitation : *Où m'égaré-je?* Eh bien! j'ai souvent des tirades entières dont je ne trouve pas un seul mot possible et que je voudrais improviser d'un bout à l'autre, si on me laissait faire.

Il y avait toute une entrée en matière dans les premières scènes de ses rôles, où, quelques vrais ou bien écrits qu'ils fussent, ses défauts ressortaient plus que ses qualités. Ceux qui la connaissaient ne s'en inquiétaient pas, sachant que le premier éclair qui jaillirait d'elle amènerait l'embrasement du public. Ses ennemis (tous les grands artistes en ont beaucoup et de très acharnés) se frottaient les mains au début, et les gens sans préventions qui la voyaient pour la première fois s'étonnaient qu'on la leur eût tant vantée; mais, dès que le mouvement se faisait dans le rôle, la grâce souple et abandonnée se faisait dans la personne; dès que le trouble arrivait dans la situation, l'émotion de l'actrice creusait cette situation jusqu'à l'épouvante, et quand la passion, la terreur et le désespoir éclataient, les plus

froids étaient entraînés, les plus hostiles étaient réduits au silence.

J'avais publié seulement *Indiana*, je crois, quand, poussée vers madame Dorval par une sympathie profonde, je lui écrivis pour lui demander de me recevoir. Je n'étais nullement célèbre, et je ne sais même si elle avait entendu parler de mon livre. Mais ma lettre la frappa par sa sincérité. Le jour même où elle l'avait reçue, comme je parlais de cette lettre à Jules Sandeau, la porte de ma mansarde s'ouvre brusquement, et une femme vient me sauter au cou avec effusion, en criant tout essoufflée :

— Me voilà, moi!

Je ne l'avais jamais vue que sur les planches; mais sa voix était si bien dans mes oreilles, que je n'hésitai pas à la reconnaître. Elle était mieux que jolie, elle était charmante; et cependant elle était jolie, mais si charmante que cela était inutile. Ce n'était pas une figure, c'était une physionomie, une âme. Elle était encore mince, et sa taille était un souple roseau qui semblait toujours balancé par quelque souffle mystérieux, sensible pour lui seul. Jules Sandeau la compara, ce jour-là, à la plume brisée qui ornait son chapeau.

— Je suis sûr, disait-il, qu'on chercherait dans l'univers entier une plume aussi légère et aussi molle que celle qu'elle a trouvée. Cette plume unique et merveilleuse a volé vers elle par la loi des affinités, ou elle est tombée sur elle de l'aile de quelque fée en voyage.

(*Hist. de ma vie*, IV, 205-213.)

CALAMATTA

Louis Calamatta, le très habile graveur du *Vœu de Louis XIII*, de la *Joconde* et de la *Vierge à la Chaise*, était Italien, né à Civita-Vecchia, 1802, mort en 1869, mais travailla et résida longtemps en France. Nous avons de lui un portrait de George Sand. Il avait épousé la fille du savant Raoul-Rochette. Sa fille épousa Maurice Sand, et devint la belle-fille du grand écrivain. C'est à elle qu'est dédié le roman de *Laura*. Les douces joies de la vieillesse de George Sand sont les deux enfants de madame Maurice Sand, ses petites-filles Aurore et Gabrielle. Houdon, le sculpteur du fameux *Voltaire* de la Comédie-Française, était le grand-père de madame Louis Calamatta.

Le hasard d'un portrait que Buloz fit graver pour mettre en tête d'une de mes éditions me fit connaître Calamatta, graveur habile et déjà estimé, qui vivait pauvrement et dignement avec un autre graveur italien, Mercuri, à qui l'on doit, entre autres, la précieuse petite gravure des *Moissonneurs* de Léopold Robert. Ces deux artistes étaient liés par une noble et fraternelle amitié. Je ne fis que voir et saluer Mercuri, dont le caractère timide ne pouvait guère se communiquer à ma propre timidité. Calamatta, plus Italien dans ses manières, c'est-à-dire plus confiant et plus expansif, me fut vite sympathique,

et peu à peu notre mutuelle amitié s'établit pour toute la vie.

J'ai rencontré en vérité peu d'amis aussi fidèles, aussi délicats dans leur sollicitude et aussi soutenus dans l'agréable et saine durée des relations. Quand on peut dire d'un homme qu'il est un ami *sûr*, on dit de lui une grande chose, car il est rare de ne rencontrer chez une personne aimable et enjouée aucune légèreté, et chez une personne sérieuse aucune pédanterie. Calamatta, aimable compagnon dans le rire et dans le mouvement de la vie d'artiste, est un esprit sérieux, recueilli et juste que l'on trouve toujours dans une bonne et sage voie d'appréciation des choses de sentiment. Beaucoup de caractères charmants comme le sien, inspirent la confiance, mais peu la méritent et la justifient comme lui.

. . . .

La gravure est un art sérieux en même temps qu'un métier dur et assujettissant, où le procédé, ennemi de l'inspiration, peut s'appeler réellement le génie de la patience. Le graveur doit être habile artisan avant de songer à être artiste. Certes, la partie du métier est immense aussi dans la peinture, et dans la peinture murale particulièrement elle se complique de difficultés formidables. Mais les émotions de la création libre, du génie, qui ne relève que de lui-même, sont si puissantes, que le peintre a des jouissances infinies. Le graveur n'en connaît que de craintives, car ses joies sont troublées justement par l'appréhension de se laisser prendre à l'envie de devenir créateur lui-même.

C'est donc un peu tant pis pour les graveurs très artistes. Toute leur science, en tant que graveurs, doit consister à chercher des procédés pour rendre agréablement et clairement les procédés de la peinture; mais s'ils veulent inventer, on est en droit de leur dire (et quelquefois c'est grand dommage) :

— Inventez pour vous-mêmes et par vous-mêmes, comme ont fait certains maîtres, à la fois peintres et graveurs, qui ont répandu par la gravure leurs propres idées.

Remarquons pourtant que ces maîtres (Rembrandt, par exemple) n'ont jamais ou presque jamais gravé leurs tableaux, et que c'est toujours sur des dessins *ad hoc* qu'ils ont travaillé en qualité de graveurs. Ils ont donc entrevu et rencontré devant cette traduction une difficulté immense, insurmontable peut-être pour le génie créateur, et ils ont dû laisser à des graveurs proprements dits, c'est-à-dire à des hommes qui avaient consacré la moitié de leur vie à l'étude des procédés, le soin de répandre leurs œuvres capitales.

Calamatta, après avoir soulevé et retourné ces considérations dans sa pensée, se renferma dans une idée où il trouva au moins une certitude absolue : c'est qu'il faut savoir très bien dessiner pour savoir bien copier, et que qui ne le sait pas ne comprend pas ce qu'il voit et ne peut pas le rendre, quelque effort d'attention et de volonté qu'il y apporte. Il fit donc des études sérieuses en s'essayant à dessiner des portraits d'après nature, en même temps qu'il poursuivait ces travaux de burin qui prennent des années. Calamatta a travaillé

sept ans de suite au *Vœu de Louis XIII* de M. Ingres.

On lui doit quelques portraits remarquables qu'il a répandus par la gravure après les avoir dessinés lui-même, entre autre celui de M. Lamennais, dont la ressemblance est fidèle et dont l'expression est saisissante.

Mais le talent vraiment supérieur de Calamatta est dans la copie passionnément minutieuse et consciencieuse des maîtres anciens. Il a consacré le meilleur de sa volonté à reproduire la *Joconde* de Léonard de Vinci, dont il termine la gravure peut-être au moment où j'écris, et dont le dessin m'a paru un chef-d'œuvre. Ce type, réputé si difficile à reproduire, cette figure de femme d'une beauté si mystérieuse, même pour ses contemporains, et que le peintre estima miraculeuse à saisir dans son expression, méritait de rester à jamais dans les arts. Le fugitif sourire de la Joconde, ce rayonnement divin d'une émotion inconnue, un grand génie a su le fixer sur la toile, arrachant ainsi à l'empire de la mort un éclair de cette vie exquise qui fait la beauté exquise; mais le temps détruit les belles toiles aussi fatalement (quoique plus tardivement) qu'il détruit les beaux corps. La gravure conserve et immortalise. Un jour elle seule restera pour attester que les maîtres et les femmes ont vécu, et tandis que les ossements des générations ne seront plus que poussière, la triomphante Joconde sourira encore, de son vrai et intraduisible sourire, à de jeunes cœurs amoureux d'elle.

Parmi ceux de mes amis qui m'ont enseigné par l'exemple soutenu (la meilleure des leçons) qu'il

faut étudier, chercher et vouloir toujours aimer le travail plus que soi-même, et n'avoir pour but dans la vie que de laisser après soi le meilleur de sa propre vie. Calamatta est aux premiers rangs, et, à ce titre, il garde dans mon âme une bonne part de ce respect qui est la base essentielle de toute amitié durable.

(*Hist. de ma vie*, IV, [illegible]-273.)

DELACROIX

Eugène Delacroix (1798-1863) fut une des grands admirations de George Sand, et devint plus tard un des familiers de Nohant. On a dû, à regret, abréger ici les longues pages que notre auteur lui consacre. En revanche, on a reproduit plus loin une conversation où l'on croit l'entendre parler lui-même.

Eugène Delacroix fut un de mes premiers amis dans le monde des artistes, et j'ai le bonheur de le compter toujours parmi mes vieux amis. Vieux, on le sent, est le mot relatif à l'ancienneté des relations, et non à la personne. Delacroix n'a pas et n'aura pas de vieillesse. C'est un génie et un homme jeune. Bien que, par une contradiction originale et piquante, son esprit critique sans cesse le présent et raille l'avenir, bien qu'il se plaise à connaître, à sentir, à deviner, à chérir exclusivement les œuvres et souvent les idées du passé, il est, dans son art, l'innovateur et l'oseur par excellence. Pour moi, il est le premier maître de ce temps-ci, et, relativement à ceux du passé, il restera un des premiers dans l'histoire de la peinture. Cet art n'ayant pas généralement progressé depuis la Renaissance, et parais-

sant moins goûté et moins compris relativement par les masses, il est naturel qu'un type d'artiste comme Delacroix, longtemps étouffé ou combattu par cette décadence de l'art et par cette perversion du goût général, ait réagi de toute la force de ses instincts contre le monde moderne. Il a cherché dans tous les obstacles qui l'entouraient des monstres à renverser, et il a cru les trouver souvent dans des idées de progrès dont il n'a senti ou voulu sentir que le côté incomplet ou excessif. C'est une volonté trop exclusive et trop ardente que la sienne pour s'accommoder des choses à l'état d'abstraction. En cela il est, dans l'appréciation des vues sociales, comme était Marie Dorval dans celle des idées religieuses. Il faut à ces fortes imaginations un terrain solide pour édifier le monde de leurs pensées. Il ne faut pas leur parler d'attendre que la lumière soit faite. Elles ont horreur du vague, elles veulent le grand jour. C'est tout simple : elles sont jour et lumière elles-mêmes.

Le grand maître dont je parle est donc mélancolique et chagrin dans sa théorie, enjoué, charmant, *bon enfant* au possible dans son commerce. Il démolit sans fureur et raille sans fiel, heureusement pour ceux qu'il critique; car il a autant d'esprit que de génie, chose à quoi l'on ne s'attend pas en regardant sa peinture, où l'agrément cède la place à la grandeur, et où la maestria n'admet pas la gentillesse et la coquetterie. Ses types sont austères; on aime à les regarder bien en face : ils vous appellent dans une région plus haute que celle où l'on vit. Dieux, guerriers, poètes ou sages, ces grandes

figures de l'allégorie ou de l'histoire qu'il a traitées vous saisissent par une allure formidable ou par un calme olympien. Il n'y a pas moyen de penser, en les contemplant, au pauvre modèle d'atelier qu'on retrouve dans presque toutes les peintures modernes, sous le costume d'emprunt à l'aide duquel on a vainement tenté de le transformer. Il semble que, si Delacroix a fait poser des hommes et des femmes, il ait cligné les yeux pour ne pas les voir trop réels.

Et cependant ces types sont vrais, quoique idéalisés dans le sens du mouvement dramatique ou de la majesté rêveuse. Ils sont vrais comme les images que nous portons en nous-mêmes quand nous nous représentons les dieux de la poésie ou les héros de l'antiquité. Ce sont bien des hommes, mais non des hommes vulgaires comme il plaît au vulgaire de les avoir pour les comprendre. Ils sont bien vivants, mais de cette vie grandiose, sublime ou terrible dont le génie seul peut retrouver le souffle.

Je ne parle pas de la couleur de Delacroix. Lui seul aurait peut-être la science et le droit de faire la démonstration de cette partie de son art, où ses adversaires les plus obstinés n'ont pas trouvé moyen de le discuter; mais parler de la couleur en peinture, c'est vouloir faire sentir et deviner la musique par la parole. Décrira-t-on le *Requiem* de Mozart? On pourrait bien écrire un beau poème en l'écoutant; mais ce ne serait qu'un poème et non une traduction; les arts ne se traduisent pas les uns par les autres. Leur lien est serré étroitement dans les profondeurs de l'âme; mais, ne parlant pas la même

langue, ils ne s'expliquent mutuellement que par de mystérieuses analogies. Ils se cherchent, s'épousent et se fécondent dans des ravissements où chacun d'eux n'exprime que lui-même.

Delacroix a traversé plusieurs phases de son développement en imprimant à chaque série de ses ouvrages le sentiment profond qui lui était propre. Il s'est inspiré du Dante, de Shakspeare et de Goethe, et les romantiques, ayant trouvé en lui leur plus haute expression, ont cru qu'il appartenait exclusivement à leur école. Mais une telle fougue de création ne pouvait s'enfermer dans un cercle ainsi défini. Elle a demandé au ciel et aux hommes de l'espace, de la lumière, des lambris assez vastes pour contenir ses compositions, et, s'élançant alors dans le monde de son idéal complet, elle a tiré de l'oubli, où il était question de les reléguer, les allégories de l'antique Olympe, qu'elle a mêlées, en grand historien de poésie, à l'illustration des génies de tous les siècles. Delacroix a rajeuni ce monde évanoui ou travesti par de froides traditions, au feu de son interprétation brûlante. Autour de ces personnifications surhumaines, il a créé un monde de lumière et d'effets, que le mot *couleur* ne suffit peut-être pas à exprimer pour le public, mais qu'il est forcé de sentir dans l'effroi, le saisissement ou l'éblouissement qui s'emparent de lui à un tel spectacle. Là éclate l'individualité du sentiment de ce maître, enrichie du sentiment collectif des temps modernes, dont la source cachée au fond des esprits supérieurs grossit toujours à travers les âges.

Il y aura néanmoins toujours un ordre d'esprits

systématiques qui reprocheront à Delacroix de n'avoir pas présenté à leurs sens le joli, le gracieux, la forme voluptueuse, l'expression caressante comme ils l'entendent. Reste à savoir s'ils l'entendent bien, et si, dans cette région de la fantaisie, ils sont compétents à discerner le faux du vrai, le naïf du maniéré. J'en doute. Ceux qui comprennent réellement le Corrège, Raphaël, Watteau, Prud'hon, comprennent tout aussi bien Delacroix. La grâce a son siège, et la puissance a le sien. D'ailleurs les Grâces sont des divinités à mille faces. Elles sont lascives ou chastes selon l'œil qui les voit, selon l'âme qui les formule. Le génie de Delacroix est sévère, et quiconque n'a pas un sentiment d'élévation ne le goûtera jamais entièrement. Je crois qu'il y est tout résigné.

Mais quelle que soit la critique, il laissera un grand nom et de grandes œuvres. Quand on le voit pâle, frêle, nerveux et se plaignant de mille petits maux obstinés à le tenir en haleine, on s'étonne que cette délicate organisation ait pu produire avec une rapidité surprenante, à travers des contrariétés et des fatigues inouïes, des œuvres colossales. Et pourtant elles sont là, et elles seront suivies, s'il plaît à Dieu, de beaucoup d'autres, car le maître est de ceux qui se développent jusqu'à la dernière heure et dont on croit en vain saisir le dernier mot à chaque nouveau prodige.

(*Hist. de ma vie*, IV, 239-251.)

SAINTE-BEUVE

Du même âge que George Sand (1804-1869), Sainte-Beuve fut longtemps son confident littéraire et quelque peu son confesseur. Déjà rompu à la critique lorsque George Sand débuta, il contribua beaucoup à la former. Celle-ci lui devait donc de toute façon, et peut-être plus qu'elle ne croyait encore. Elle s'est noblement acquittée par ce jugement si pénétrant, si élevé, qui à son tour est d'un maître.

Je regarde comme un devoir de le compter parmi mes éducateurs et bienfaiteurs intellectuels.

Sa manière littéraire ne m'a pourtant pas servi de type, et dans des moments où ma pensée éprouvait le besoin d'une expression hardie, sa forme délicate et adroite m'a paru plus propre à m'empêtrer qu'à me dégager. Mais quand les heures de fièvre sont passées, on revient à cette forme un peu *vanlotée*, comme on revient à Vanloo lui-même, pour en reconnaître la vraie force et la vraie beauté à travers le caprice de l'individualité et le cachet de l'école; sous ces mièvreries souriantes de la recherche, il y a, quand même, le génie du maître. Comme poète et comme critique, Sainte-Beuve est un maître aussi. Sa pensée est souvent complexe, ce qui la rend un peu obscure au premier abord; mais les choses qui ont une conscience réelle valent qu'on

les relise, et la clarté est vive au fond de cette apparente obscurité. Le défaut de cet écrivain est un excès de qualités. Il sait tant, il comprend si bien, il voit et devine tant de choses, son goût est si abondant et son objet le saisit par tant de côtés à la fois, que la langue doit lui paraître insuffisante et le cadre toujours trop étroit pour le tableau.

A mes yeux, il était dominé par une contradiction nuisible, je ne dirai pas à son talent, il a bien prouvé que son talent n'en a pas souffert, mais à son propre bonheur. Il enseignait la sagesse avec une éloquence convaincante, et il portait cependant en lui le trouble des âmes généreuses inassouvies.

Il me semblait alors qu'il voulait résoudre le problème de la raison en le compliquant. Il voyait le bonheur dans l'absence d'illusions et d'entraînement; et puis, tout aussitôt, il voyait l'ennui, le dégoût et le spleen dans l'exercice de la logique pure. Il éprouvait le besoin des grandes émotions; il convenait que s'y soustraire par crainte du désenchantement est un métier de dupe, puisque les petites émotions inévitables nous tuent en détail; mais il voulait gouverner et raisonner les passions en les subissant. Il voulait qu'on pardonnât aux illusions de ne pouvoir pas être complètes, oubliant, ce me semble, que si elles ne sont pas complètes, elles ne sont pas du tout, et que les amis, les amants, les philosophes qui voient quelque chose à pardonner à leur idéal ne sont déjà plus en possession de la foi, mais qu'ils sont tout simplement dans l'exercice de la vertu et de la sagesse.

En résumé, trop de cœur pour son esprit et trop

d'esprit pour son cœur, voilà comment je m'expliquai cette nature éminente, et, sans oser affirmer aujourd'hui que je l'aie bien comprise, je m'imagine toujours que ce résumé est la clef de ce que son talent offre d'original et de mystérieux. Peut-être que si ce talent se fût laissé être faible, maladroit et fatigué à ses heures, il aurait pris des revanches d'autant plus éclatantes; mais il n'a pas consenti à être inégal, et il s'est maintenu excellent. Ceux qui ont entrevu dans un artiste quelque chose de plus ému et de plus pénétrant que ce qu'il a consenti d'exprimer dans son œuvre générale se permettent quelque regret. Ils ont eu pour cet artiste plus d'ambition qu'il ne s'en est permis à lui-même. Mais le public n'est pas obligé de savoir que les œuvres qui le charment et l'instruisent ne sont souvent que le débordement d'un vase qui a retenu le plus précieux de sa liqueur. C'est d'ailleurs un peu notre histoire à tous. L'âme renferme toujours le plus pur de ses trésors comme un fonds de réserve qu'elle doit rendre à Dieu seul, et que les épanchements des tendresses intimes font seuls pressentir. On est même effrayé quand le génie réussit à se produire tout entier sous une forme arrêtée; on craint qu'il ne se soit épuisé dans cet effort suprême, car l'impuissance de se manifester complètement est un bienfait du ciel envers l'humaine faiblesse, et si l'on pouvait exprimer l'aspiration infinie, elle cesserait peut-être aussitôt d'exister.

(*Hist. de ma vie*, IV, 267-270.)

LAMENNAIS

Nulle part peut-être George Sand ne se fait juger mieux qu'en jugeant Lamennais (1782-1854), et en ramenant à l'unité d'un sentiment moral la vie soi-disant incohérente et les écrits en apparence contradictoires du célèbre publiciste. Toute sa vie elle eut le culte de ce démocrate mystique, auquel elle ressemble par plus d'un côté; peu de pages dans son œuvre sont plus belles que celles qu'elle lui a consacrées.

M. Lamennais, petit, maigre et souffreteux, n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine. Mais quel rayon dans sa tête! Son nez était trop proéminent pour sa petite taille et pour sa figure étroite. Sans ce nez disproportionné, son visage eût été beau. L'œil clair lançait des flammes; le front droit et sillonné de grands plis verticaux, indices d'ardeur dans la volonté, la bouche souriante et le masque mobile sous une apparence de contraction austère, c'était une tête fortement caractérisée pour la vie de renoncement, de contemplation et de prédication.

Toute sa personne, ses manière simples, ses mouvements brusques, ses attitudes gauches, sa gaieté

9.

franche, ses obstinations emportées, ses soudaines bonhomies, tout en lui, jusqu'à ses gros habits propres, mais pauvres, et à ses bas bleus, sentait le cloarek breton.

Il ne fallait pas longtemps pour être saisi de respect et d'affection pour cette âme courageuse et candide. Il se révélait tout de suite et tout entier, brillant comme l'or et simple comme la nature.

En ces premiers jours où je le vis, il arrivait à Paris, et, malgré tant de vicissitudes passées, malgré plus d'un demi-siècle de douleurs, il redébutait dans le monde politique avec toutes les illusions d'un enfant sur l'avenir de la France. Après une vie d'étude, de polémique et de discussion, il allait quitter définitivement sa Bretagne pour mourir sur la brèche, dans le tumulte des événements, et il commençait sa campagne de glorieuse misère par l'acceptation du titre de défenseur des accusés d'avril.

C'était beau et brave. Il était plein de foi, et li disait sa foi avec netteté, avec clarté, avec chaleur; sa parole était belle, sa déduction vive, ses images rayonnantes, et chaque fois qu'il se reposait dans un des horizons qu'il avait successivement parcourus, il y était tout entier, passé, présent et avenir, tête et cœur, corps et biens, avec une candeur et une bravoure admirables. Il se résumait alors dans l'intimité avec un éclat que tempérait un grand fonds d'enjouement naturel. Ceux qui, l'ayant rencontré perdu dans ses rêveries, n'ont vu de lui que son œil vert, quelquefois hagard, et son grand nez acéré comme un glaive, ont eu peur de lui et ont déclaré

son aspect diabolique. S'ils l'avaient regardé trois minutes, s'ils avaient échangé avec lui trois paroles, ils eussent compris qu'il fallait chérir cette bonté tout en frissonnant devant cette puissance, et qu'en lui tout était versé à grandes doses, la colère et la douceur, la douleur et la gaieté, l'indignation et la mansuétude.

On l'a dit, et on l'a très bien dit et compris, lorsqu'au lendemain de sa mort les esprits droits et justes ont embrassé d'un coup d'œil cette illustre carrière de travaux et de souffrances; la postérité le dira à jamais, et ce sera une gloire de l'avoir reconnu et proclamé sur la tombe encore tiède de Lamennais : ce grand penseur a été, sinon parfaitement, du moins admirablement logique avec lui-même dans toutes ses phases de développement. Ce que, dans des heures de surprise, d'autres critiques, sérieux d'ailleurs, mais placés momentanément à un point de vue trop étroit, ont appelé les évolutions du génie, n'a été chez lui que le progrès d'une intelligence éclose dans les liens des croyances du passé et condamnée par la Providence à les élargir et à les briser, à travers mille angoisses, sous la pression d'une logique plus puissante que celle des écoles, la logique du sentiment.

Voilà ce qui me frappa et me pénétra surtout quand je l'eus entendu se résumer en un quart d'heure de naïve et sublime causerie. C'est en vain que Sainte-Beuve avait essayé de me mettre en garde, dans ses charmantes lettres et dans ses spirituels entretiens, contre l'inconséquence de l'auteur de l'*Essai sur l'indifference.* Sainte-Beuve

n'avait pas alors dans l'esprit apparemment la synthèse de son siècle. Il en avait pourtant suivi la marche, et il avait admiré le vol de Lamennais jusqu'aux protestations de *l'Avenir*. En le voyant mettre le pied dans la politique d'action, il fut choqué de voir ce nom auguste mêlé à tant de noms qui semblaient protester contre la foi et ses doctrines.

Sainte-Beuve démontrait et accusait le côté contradictoire de cette marche avec son talent ordinaire; mais, pour sentir que cette critique-là ne portait que sur des apparences, il suffisait de regarder en face, des yeux de l'âme, et d'écouter avec le cœur l'ermite de la Chênaie. On sentait spontanément tout ce qu'il y avait de spontané dans cette âme sincère, dans ce cœur épris de justice et de vérité jusqu'à la passion. Mélange de dogmatisme absolu et de sensibilité impétueuse, Lamennais ne sortait jamais d'un monde exploré, par la porte de l'orgueil, du caprice ou de la curiosité. Non! il en était chassé par un élan suprême de tendresse froissée, de pitié ardente, de charité indignée. Son cœur disait alors probablement à sa raison :

— Tu as cru être là dans le vrai. Tu avais découvert ce sanctuaire, tu croyais y rester toujours. Tu ne pressentais rien au delà, tu avais fait ton siège, tiré les rideaux et fermé la porte. Tu étais sincère, et pour te fortifier dans ce que tu croyais bon et définitif, comme dans une citadelle, tu avais entassé sur ton seuil tous les arguments de ta science et de ta dialectique. Eh bien, tu t'étais trompée! car voilà

que des serpents habitaient avec toi, à ton insu. Ils s'étaient glissés, froids et muets sous ton autel, et voilà que, réchauffés, ils sifflent et relèvent la tête. Fuyons, ce lieu est maudit et la vérité y serait profanée. Emportons nos lares, nos travaux, nos découvertes, nos croyances; mais allons plus loin, montons plus haut, suivons ces esprits qui s'élèvent en brisant leurs fers; suivons-les pour leur bâtir un autel nouveau, pour leur conserver un idéal divin, tout en les aidant à se débarrasser des liens qu'ils traînent après eux et à se guérir du venin qui les a souillés dans les horreurs de cette prison.

Et ils s'en allaient de compagnie, ce grand cœur et cette généreuse raison qui se cédaient toujours l'un à l'autre. Ils construisaient ensemble une nouvelle église, belle, savante, étagée selon toutes les règles de la philosophie. Et c'était merveille de voir comment l'architecte inspiré faisait plier la lettre de ses anciennes croyances à l'esprit de sa nouvelle révélation. Qu'y avait-il de changé? Rien, selon lui. Je lui ai entendu dire naïvement à diverses époques de sa vie :

— Je défie qui que ce soit de me prouver que je ne suis pas catholique aussi orthodoxe aujourd'hui que je l'étais en écrivant l'*Essai sur l'indifférence*.

Et il avait raison pour son compte. Au temps où il avait écrit ce livre, il n'avait pas vu le *pape debout à côté du czar bénissant les victimes*. S'il l'eût vu, il eût protesté contre l'impuissance du pape, contre l'indifférence de l'Église en matière de religion. Qu'y avait-il de changé dans les entrailles et

dans la conscience du croyant? Rien, en vérité. I n'abandonnait jamais ses principes, mais les conséquences fatales ou forcées de ces principes.

Maintenant, dirons-nous qu'il y avait en lui une réelle inconséquence dans ses relations de tous les jours, dans ses engouements, dans sa crédulité, dans ses soudaines méfiances, dans ses retours imprévus? Non : bien que nous ayons quelquefois souffert de sa facilité à subir l'influence passagère de certaines personnes qui exploitaient son affection au profit de leur vanité ou de leurs rancunes, nous ne dirons pas que ces inconséquences furent réelles. Elles ne partaient pas des entrailles de son sentiment. Elles étaient à la surface de son caractère, au degré du thermomètre de sa frêle santé. Nerveux et irascible, il se fâchait souvent avant d'avoir réfléchi, et son unique défaut était de croire avec précipitation à des torts qu'il ne prenait pas le temps de se faire prouver. Mais j'avoue que, pour ma part, bien qu'il m'en ait gratuitement attribué quelques-uns, il ne m'a jamais été possible de ressentir la moindre irritation contre lui. Faut-il tout dire? J'avais comme une faiblesse maternelle pour ce vieillard, que je reconnaissais en même temps pour un des pères de mon Église, pour une des vénérations de mon âme. Par le génie et la vertu qui rayonnaient en lui, il était dans mon ciel, sur ma tête. Par les infirmités de son tempérament débile, par ses dépits, ses bouderies, ses susceptibilités, il était à mes yeux comme un enfant généreux, mais un enfant à qui l'on doit dire de temps en temps :

— Prenez garde, vous allez être injuste. Ouvrez donc les yeux.

Et quand j'applique à un tel homme ce mot d'enfant, ce n'est pas du haut de ma pauvre raison que je le prononce, c'est du fond de mon cœur attendri, fidèle et plein d'amitié pour lui au delà de la tombe. Qu'y a-t-il de plus touchant, en effet, que de voir un homme de ce génie, de cette vertu et de cette science, ne pouvoir pas entrer dans la maturité du caractère, grâce à une modestie incomparable? N'êtes-vous pas ému quand vous voyez le lion de l'Atlas dominé et persuadé par le petit chien compagnon de sa captivité? Lamennais semblait ignorer sa force, et je crois qu'il ne se faisait aucune idée de ce qu'il était pour ses contemporains et pour la postérité. Autant il avait la notion de son devoir, de sa mission, de son idéal, autant il s'abusait sur l'importance de sa vie intérieure et individuelle. Il la croyait nulle et allait la livrant au hasard des personnes du moment. Le moindre cuistre eût pu l'émouvoir, l'irriter, le troubler, et, au besoin, lui persuader d'agir ou de s'abstenir dans la sphère de ses goûts les plus purs et de ses habitudes les plus modestes. Il daignait répondre à tous, consulter les derniers de tous, discuter avec eux, et parfois les écouter avec la naïve admiration d'un écolier devant un maître.

Il résulta de cette touchante faiblesse, de cette humilité extrême, quelques malentendus dont souffrirent ses vrais amis. Quant à moi, ce n'est pas à ma personnalité que la grande individualité de Lamemais s'est jamais heurtée. c'est à mes tendances

socialistes. Après m'avoir poussée en avant, il a trouvé que je marchais trop vite. Moi, je trouvais qu'il marchait parfois trop lentement à mon gré. Nous avions raison tous les deux à notre point de vue : moi, dans mon petit nuage, comme lui dans son grand soleil, car nous étions égaux, j'ose le dire, en candeur et en bonne volonté. Sur ce terrain-là, Dieu admet tous les hommes à la même communion.

(*Hist. de ma vie*, IV, 357-363.)

TROISIÈME PARTIE

LA NATURE

George Sand n'a pas seulement excellé à se peindre et à peindre ses contemporains, suivant l'occasion. Elle a été un peintre admirable de la Nature, et les pages qu'elle lui a consacrées comptent parmi les plus durables de son œuvre. Tel est le service que rend ce doux et éternel sujet à ceux qui savent le comprendre et le rendre. George Sand ne lui a jamais fait d'infidélités. Même dans ses échappées romanesques, ou dans ses élans vers la politique, si son esprit semble perdre de vue la terre, son cœur s'en souvient. Il semble qu'elle porte en elle une voix intérieure qui lui dise, à elle aussi :

> Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime,

et elle cède vite à ses appels persuasifs. Elle lui doit des beautés qui fascinent moins par l'éclat qu'elles ne s'insinuent par le charme; elle lui doit des découvertes, même après Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand. C'est qu'ici, autant et plus qu'ailleurs, peut-être, la sincérité est ouvrière d'invention. Ayez en face de la nature une émotion vraie, et c'est votre âme que vous peindrez en la peignant : vous aurez autant de tableaux que d'artistes. Quel abîme ne sépare pas un La Fontaine d'un Lucrèce, et cela dans la description des mêmes phénomènes naturels! Ce n'est point tant leur œil qui voit autrement, que leur âme qui ne sent pas de même : ici, jouissance attendrie; là, allégresse funèbre. A un moindre degré, on marquerait des différences profondes entre

G. Sand et celui qu'elle appelle à bon droit son initiateur, Rousseau. Rousseau cherche dans la nature l'enivrement, G. Sand y trouve l'apaisement. L'un ne peut la concevoir sans trouble, ni la célébrer sans une sorte de délire; l'autre semble l'absorber avec sérénité, et la refléter avec quiétude. L'un nous enfièvre et nous soulève par élans; l'autre nous rafraîchit en nous élevant sans secousse. Chateaubriand, esprit dominateur et magicien, avait transfiguré la nature pour le plaisir d'éblouir nos regards; ou encore, artiste plutôt qu'homme, il l'avait asservie à l'expression romanesque de certaines passions humaines, il en faisait le décor et le support de l'émotion : G. Sand n'a pas tout à fait ignoré cet art, surtout dans les œuvres de sa première période. Mais, ce faisant, elle imitait. Revenue à ses seuls instincts, n'interrogeant plus qu'elle-même, elle a raconté la nature comme elle la sentait, et dès lors elle a été inimitable.

C'est qu'elle ne sépare pas la nature de l'homme, et que son amour pour la terre, nourrice des vivants et conservatrice des morts, est comme le prolongement de son amour pour l'humanité qui souffre, qui travaille et qui espère. C'est que le champ lui parle du laboureur, la forêt du bonheur rustique, le ciel pur d'un Dieu bon et paternel. C'est enfin qu'entre tant d'écrivains qui allèrent chercher la nature au loin, en Italie, aux Alpes, en Amérique, elle seule, avec Lamartine, sut la découvrir dans sa province, parmi les horizons familiers. Elle a vraiment révélé la France aux Français. La même femme, qui, à trente ans, s'enthousiasmait de la merveilleuse Venise, s'attachait à quarante, et toujours plus profondément, à ses chères *traines* du Berry, aux âpres laves de l'Auvergne, à la sèche et fine Provence, à tant de recoins pittoresques ignorés jusqu'à elle et réputés depuis. Gargilesse lui appartient, comme à Horace l'Anio. N'eût-elle que ce titre à la gloire, George Sand serait assurée de vivre pour avoir dévoilé et fait goûter davantage la poésie du beau pays de France.

BEAUTÉ DE L'HIVER

Tout est beau de la nature, même ses rigueurs. George Sand apprend les charmes de l'hiver à ces prétendus amateurs de la campagne que la première brume chasse en foule vers la ville.

J'ai toujours aimé passionnément l'hiver à la campagne et je n'ai jamais compris le goût des riches, qui a fait de Paris le séjour des fêtes dans la saison de l'année la plus ennemie des bals, des toilettes et de la dissipation. C'est au coin du feu que la nature nous convie en hiver à la vie de famille, et c'est aussi en pleine campagne que les rares beaux jours de cette saison peuvent se faire sentir et goûter. Dans les grandes villes de nos climats, cette affreuse boue puante et glacée ne sèche presque jamais. Aux champs, un rayon de soleil ou quelques heures de vent rendent l'air sain et la terre propre. Les pauvres prolétaires des cités le savent bien, et ce n'est pas pour leur agrément qu'ils restent dans ce cloaque. La vie factice et absurde de nos riches s'épuise à lutter contre la nature. Les riches Anglais

l'entendent mieux, ils passent l'hiver dans leurs châteaux.

On s'imagine à Paris que la nature est morte pendant six mois, et pourtant les blés poussent dès l'automne, et le *pâle soleil* des hivers — on est convenu de l'appeler comme cela — est le plus vif et le plus brillant de l'année. Quand il dissipe les brumes, quand il se couche dans la pourpre étincelante des soirs de grande gelée, on a peine à soutenir l'éclat de ses rayons. Même dans nos contrées froides, et fort mal nommées *tempérées*, la création ne se dépouille jamais d'un air de vie et de parure. Les grandes plaines fromentales se couvrent de ces tapis courts et frais, sur lesquels le soleil, bas à l'horizon, jette de grandes flammes d'émeraude. Les prés se revêtent de mousses magnifiques, luxe tout gratuit de l'hiver. Le lierre, ce pampre inutile, mais somptueux, se marbre de tons d'écarlate et d'or. Les jardins mêmes ne sont pas sans richesse. La primevère, la violette et la rose de Bengale rient sous la neige. Certaines autres fleurs, grâce à un accident de terrain, à une disposition fortuite, survivent à la gelée et vous causent à chaque instant une agréable surprise. Si le rossignol est absent, combien d'oiseaux de passage, hôtes bruyants et superbes, viennent s'abattre ou se reposer sur le bord des eaux! Et qu'y a-t-il de plus beau que la neige, lorsque le soleil en fait une nappe de diamants, ou lorsque la gelée se suspend aux arbres en fantastiques arcades, en indescriptibles festons de givre et de cristal? Et quel plaisir n'est-ce pas de se sentir en famille, auprès d'un bon feu, dans

ces longues soirées de campagne, où l'on s'appartient si bien les uns aux autres, où le temps même semble nous appartenir, où la vie devient toute morale et toute intellectuelle en se retirant en nous-mêmes?

(*Hist. de ma vie*, III, 47-48.)

DANS LES PYRÉNÉES. — CAUTERETS, LOURDES

Un voyage de George Sand dans les Pyrénées, après son mariage, nous a valu ces pages, conservées en journal et transcrites plus tard telles quelles. La voyageuse avait vingt et un ans, se sentait malade, ne prévoyait pas qu'elle dût jamais écrire. On n'en sera que plus frappé de cette plénitude de talent qui éclôt subitement comme une fleur toute épanouie.

Enfin nous sommes entrés dans les Pyrénées. La surprise et l'admiration m'ont saisie jusqu'à l'étouffement. J'ai toujours rêvé les hautes montagnes. J'avais gardé de celles-ci un souvenir confus qui se réveille et se complète à présent; mais ni le souvenir ni l'imagination ne m'avaient préparée à l'émotion que j'éprouve. Je ne me figurais pas la hauteur de ces masses qui touchent les nuages et la variété des adorables détails qu'elles présentent. Les unes sont fertiles et cultivées jusqu'à leur sommet; les autres sont dépourvues de végétation, mais hérissées de rocs formidables en désordre comme au lendemain d'un cataclysme universel.

La route suit le gave en remontant son cours jusqu'à Cauterets. C'est en quittant Pierrefitte, c'est

en gravissant une montagne inouïe de rapidité pour des chevaux attelés, c'est en entendant rugir le torrent dans toute sa fureur, que l'âme se resserre et qu'un sentiment d'effroi insurmontable vient glacer le cœur. Là, le jour devient bleuâtre, de noires montagnes de marbre et d'ardoise où se traînent une sombre bruyère et des arbres nains resserrent le ciel. La route serpente aux flancs d'une gorge, aux parois d'un abîme. Les blocs se penchent et surplombent. Le précipice se creuse, le gave s'enfonce et gronde, tantôt complètement disparu sous une masse de sauvage et splendide végétation, tantôt écumeux, blanc comme la neige dans les murailles arides qui le pressent, ou parmi les rochers qui l'encombrent. Ailleurs, il se rapproche, il s'apaise, il devient limpide et bleu comme le ciel. Des tilleuls à petites feuilles, couverts de fleurs, croissent sur ses rives et apportent aux voyageurs leurs têtes parfumées au niveau du chemin.

Tout cela m'a paru horrible et délicieux en même temps. J'avais peur, une peur inouïe et sans cause, une peur de vertige et qui n'était pas sans charme. J'étais ivre et j'avais envie de crier. Notre domestique Vincent, dont j'avais pris la place sur le siège, et qui était dans la voiture avec Maurice et Fanchon, passait la tête à la portière et disait de temps en temps :

— C'est bien gentil; c'est, ma foi, très gentil.

Ce matin, à peine éveillée, j'ai couru à la fenêtre. Bon! nous voilà en pays de plaine. Où sont donc les montagnes d'hier soir? Où se cachent donc les cataractes dont j'entends le vacarme? Le brouillard

était descendu si blanc et si épais que l'on ne voyait pas même le pied des Pyrénées. Il s'éleva peu à peu, mais par déchirures singulières. Ce n'était pas, comme dans nos pays plats, un rideau léger qui se roule tout doucement sur lui-même. C'était un voile opaque qui se fendait par étroites zones, ou qui s'entr'ouvrait par petites brèches. Cauterets est bâti dans un entonnoir dont les cimes placent l'horizon non pas sous les yeux, mais au-dessus de la tête. A travers ces déchirures du brouillard, je vis avec étonnement un petit coin de paysage, un chalet, un arbre, un troupeau, une courte prairie, placés verticalement comme un tableau suspendu à rien, comme un rêve jeté dans l'espace. La brume, qui se déplaçait, l'enveloppa bien vite et mit à découvert un autre paysage, un sentier, une roche, un massif. Cela était incompréhensible à la vue. Enfin tout s'éclaircit, tout s'éclaira. Ce que j'avais pris pour le ciel était la nuée, ce qui me paraissait l'espace était la densité.

Nous quittâmes Cauterets à la fin d'août, je crois, chassés déjà par les brouillards qui s'épaississaient et refroidissaient l'atmosphère. Les baigneurs s'en allaient, quelques promeneurs attardés se dépitaient comme moi de voir la nature s'obscurcir et se voiler au moment où la solitude leur permettait de la savourer. Je dis la solitude relativement aux gens du monde, car, à ce moment, il se faisait, au contraire, un grand mouvement chez les indigènes. Toute la population des pasteurs de troupeaux descendait les cimes où elle avait parqué les trois mois de la belle saison avec le bétail, et retournait à la

plaine. C'était un passage continuel d'hommes et d'animaux quasi sauvages, et c'était vraiment un beau spectacle que cette émigration. Les robustes bergers, bronzés par le soleil et plus semblables à des Arabes qu'à des Français, marchaient par groupes dans leur pittoresque costume, accompagnés de petits chevaux ou de mulets portant leur mobilier, c'est-à-dire quelques couvertures, des cordes, des chaînes, et ces grands vases de cuivre éblouissants où ils reçoivent et travaillent le laitage. Derrière eux suivaient leurs troupeaux réunis, vaches, moutons, chèvres, veaux et poulains. Bon nombre, nés dans la saison sur la montagne, n'avaient encore jamais vu d'autres hommes que leurs gardiens, et, saisis d'une terreur indicible en traversant les hameaux, ils s'engouffraient, suants et désespérés, dans les rues étroites, et il ne faisait pas bon se trouver sur leur passage. Sur les flancs de ces caravanes couraient ces grands chiens des Pyrénées, les types primitifs, dit-on, de la race canine, animaux superbes qui, à la manière des taureaux de race pure, ont la tête, l'encolure et les épaules disproportionnées en raison du train de derrière, qui semble évidé pour la course. La voix de ces molosses est une basse-taille profonde, et, dans la nuit, quand ils passaient sous ma fenêtre, il y avait quelque chose d'étrange et de farouche dans leur aboiement sonore et dans le bruit lourd et précipité des pieds des troupeaux sur le granit.

La vie des pâtres sur la montagne se présentait à mon imagination comme un rêve divin, et je me

rappelais ce que Deschartres m'avait expliqué : *O fortunatos!...* c'est-à-dire : O heureux les habitants des campagnes, s'ils connaissaient leur bonheur!

Vivre ainsi dans la solitude des monts sublimes, dans la plus belle saison de l'année, au-dessus, moralement et réellement, de la région des orages; être seul ou avec quelques amis de même nature que soi, en présence de Dieu; être assez aux prises avec la vie physique, avec les loups et les ours, avec les périls de l'isolement et les fureurs de la tempête, pour se sentir, en tant qu'animal soi-même, ingénieux, agile, courageux et fort; avoir à soi les longues heures du recueillement, la contemplation du ciel étoilé, les bruits magiques du désert, enfin la possession de ce qu'il y a de plus beau dans la création unie à la possession de soi-même, voilà l'idéal qui succéda dans ma jeune tête à celui de la vie monastique et qui la remplit pendant de longues années.

Je me rappelais Isabella Clifford, mon amie de couvent, me racontant la Suisse et son rêve d'être bergère dans un beau chalet de l'Oberland. Moi, j'aurais voulu devenir berger, avoir la poitrine large et les fortes jambes de ces espèces de sauvages que je voyais passer, graves, pensifs et comme déshabitués de voir et d'entendre les autres hommes. J'aurais voulu pouvoir mettre sur un mulet mon enfant, ma couverture, quelques livres, c'est-à-dire tout mon bonheur, tout mon bien-être, toute ma fortune, et m'en aller passer trois mois chaque année dans une Thébaïde poétique.

Mais j'aurais voulu emporter là mon cœur et ma

pensée. Ces bergers, dont plusieurs étaient des espèces de vieux prêtres, étudiant leurs missels et chantant ensemble leurs vieux cantiques, avaient certainement à mes yeux, et dans la réalité peut-être, de la grandeur et de la poésie. Mais ils ne sentaient que vaguement les mystérieuses délices de leur existence, et les livres saints étaient pour eux, disaient-ils, un préservatif contre l'effroi et l'ennui de l'exil au désert. Pour moi, les pensées bibliques eussent été, au contraire, le complément de cette vie contemplative, et il me semblait que ma prière eût été là, non pas une tremblante supplication, mais un hymne perpétuel...

[LOURDES]

Une promenade de plusieurs heures dans ce monde souterrain fut un enchantement véritable. Des galeries tantôt resserrées, étouffantes, tantôt incommensurables à la clarté des torches, des torrents invisibles rugissant dans les profondes entrailles de la terre, des salles bizarrement superposées, des puits sans fond, c'est-à-dire des gouffres perdus dans des abîmes impénétrables et battant avec fureur leurs parois sonores de leurs eaux puissantes, des chauves-souris effarées, des portiques, des voûtes, des chemins croisés, toute une ville fantastique, creusée et dressée par ce que l'on appelle bénignement le caprice de la nature, c'est-à-dire par les épouvantables convulsions de la formation géologique : c'était un beau voyage pour l'imagi-

nation, terrible pour les corps; mais nous n'y pensions pas. Nous voulions pénétrer partout, découvrir toujours. Nous étions un peu fous, et le guide menaçait de nous abandonner. Nous marchions sur des corniches au-dessus d'abîmes qui faisaient penser à l'enfer de Dante, et il y en eut un où nous voulûmes descendre. Ces messieurs s'y enfoncèrent résolument en marchant à la manière des ramoneurs sur des anfractuosités, et je les y suivis, liée à une corde que l'on fit avec tous nos foulards noués au bout les uns des autres. Il fallut s'arrêter bientôt, tout manquait, les points de repère pour les pieds et les foulards pour le sauvetage.

Nous revînmes à cheval pendant la nuit, par une pluie fine et un clair de lune doucement voilé. Nous étions à Bagnères à deux heures du matin. J'étais plus excitée que lasse, et je ressentis, pendant mon sommeil, le phénomène de la peur rétrospective. Je n'avais songé, dans les spélonques, qu'à rire et à oser. Dans mes songes, la cité souterraine m'apparut avec toutes ses terreurs. Elle se brisait, elle s'entassait sur moi; j'étais suspendue à des cordes de mille pieds, qui rompaient tout à coup, et je me trouvais seule dans une autre ville plus enfouie encore, descendant toujours et se perdant par mille galeries et recoins piranésiques jusqu'au centre du globe. Je me réveillais baignée d'une sueur froide, et, en me rendormant, je partais pour d'autres voyages et d'autres visions encore plus fiévreuses.

(*Hist. de ma vie*, IV, 10 à 26, *passim*.)

LE BERRICHON ET LE BERRY

Arrivons maintenant à la terre natale de George Sand. Elle nous fait elle-même les honneurs du Berrichon. Il faut le connaître pour comprendre le Berry. Tel sol, tel paysan.

Nohant est une retraite austère par elle-même, élégante et riante d'aspect par rapport à Guillery [1], mais, en réalité, plus solitaire, et pour ainsi dire imprégnée de mélancolie. Qu'on s'y rassemble, qu'on la remplisse de rires et de bruit, le fond de l'âme n'en reste pas moins sérieux et même frappé d'une espèce de langueur qui tient au climat et au caractère des hommes et des choses environnantes. Le Berrichon est lourd. Quand, par exception, il a la tête vive et le sang chaud, il s'expatrie, irrité de ne pouvoir rien agiter autour de lui; ou, s'il est condamné à rester chez nous, il se jette dans le vin et la débauche, mais tristement, à la manière des Anglais, dont le sang a été mêlé plus qu'on ne

1. Propriété de M. Dudevant dans le Lot.

croit à sa race. Quand un Gascon est gris, un Berrichon est déjà ivre, et quand l'autre est un peu ivre, limite qu'il ne dépassera guère, le Berrichon est complètement *soûl* et ira s'abêtissant jusqu'à ce qu'il tombe. Il faut bien dire ce vilain mot, le seul qui peigne l'effet de la boisson sur les gens d'ici. La mauvaise qualité du vin y est pour beaucoup; mais, dans l'intempérance avec laquelle on en use, il faut bien voir une fatalité de ce tempérament mélancolique et flegmatique, qui ne supporte pas l'excitation, et qui s'efforce de l'éteindre dans l'abrutissement.

En dehors des ivrognes, qui sont nombreux et dont le désordre réduit les familles à la misère ou au désespoir, la population est bonne et sage, mais froide et rarement aimable. On se voit peu. L'agriculture est peu avancée, pénible, patiente et absorbante pour le propriétaire. Le vivre est cher, relativement au Midi. L'hospitalité se fait donc rare pour garder, à l'occasion, l'apparence du faste; et, par-dessus tout, il y a une paresse, un effroi de la locomotion qui tiennent à la longueur des hivers, à la difficulté des transports et encore plus à la torpeur des esprits.

Il y a vingt-cinq ans, cette manière d'être était encore plus tranchée; les routes étaient plus rares et les hommes plus casaniers. Ce beau pays, quoique assez habité et bien cultivé, était complètement morne, et mon mari était comme surpris et effrayé du silence solennel qui plane sur nos champs dès que le soleil emporte avec lui les bruits déjà rares et contenus du travail. Là, point de loups qui hur-

lent, mais aussi plus de chants et de rires; plus de cris de bergers et de clameurs de chasse. Tout est paisible, mais tout est muet. Tout repose, mais tout semble mort.

J'ai toujours aimé ce pays, cette nature et ce silence. Je n'en chéris pas seulement le charme, j'en subis le poids, et il m'en coûte de le secouer, quand même j'en vois le danger.

(*Hist. de ma vie*, IV, 41-42.)

LA CREUSE

George Sand a souvent chanté la Creuse et l'Indre, ses rivières préférées; le ruisseau et le hameau de Gargilesse (sorte de Barbizon voisin de la Creuse) fut aussi le lieu d'élection de ses rêveries. Elle trouvait là je ne sais quoi d'intime, de sauvage, de plantureux aussi; tout y flattait ses instincts de peintre, de botaniste, de romancier. Elle quittait souvent ces parages, elle y revenait toujours. Elle croyait à chaque fois les découvrir, elle y goûtait des charmes nouveaux. Elle les a décrits à toutes les saisons de l'année, et presque à toutes les heures du jour.

Voici d'abord la physionomie de la Creuse.

C'est peut-être la plus belle rivière du monde que la Creuse au mois d'avril en cet endroit-là. Elle dessine de grandes courbes immobiles et transparentes dans de hautes coupures taillées en amphithéâtre et tapissées de l'éternelle verdure des buis. De loin en loin, elle rencontre des blocs et des gradins de rochers noirs et tranchants, où elle mugit et se précipite. Là où j'étais, elle ne disait mot, et sa grande clameur perdue ne m'empêchait pas d'entendre le babil de la petite source.

De beaux chênes occupés à développer et à déplier lentement au soleil leurs jeunes feuilles encore

gommeuses et encore plus roses que vertes donnaient déjà un clair ombrage. Les gazons étaient littéralement semés de pâquerettes, de violettes blanches et bleues, de scilles, de saxifrages et de jacinthes. Dans le lit du ruisseau, la cardamine des prés attirait les charmants papillons aurore qui portent son nom. Partout, sur les âpres rochers granitiques, le lierre dessinait de mystérieuses arabesques, et les grands cerisiers sauvages tout en fleurs semaient de leur neige légère les petits méandres de l'eau courante.

(*Laura*, 327-328.)

GARGILESSE

Voici maintenant Gargilesse. L'auteur y revient un beau jour à l'improviste, en voyageur, et surprend le hameau en train de se rajeunir. La première surprise passée, elle s'abandonne comme autrefois aux charmes d'une excursion solitaire.

Les pauvres arbres que nous aimions ont fait les frais des charpentes, et une trombe de vent a rasé un peu plus loin tout un pan verdoyant de la falaise; mais, si la nature est, malgré tout, une chose claire et gaie, la civilisation aussi a son côté lumineux. La falaise, un peu dépouillée par en bas, a gagné cela qu'elle n'est plus si cachée, et qu'on y découvre à présent des beautés dont nous ne nous doutions pas. C'est tout aussi pittoresque, et c'est plus frais que la forêt de Fontainebleau; car il y a la Creuse au pied, et la Creuse, c'est tout un poëme, un poëme à mouvement, une épopée passant fière et bruyante, ou se résumant solennelle et recueillie à travers la mystérieuse genèse des terrains primitifs.

Un jour d'entomologie, — vous étiez trois, — vous avez découvert ici, avec des cris de triomphe et des

convulsions de surprise, je ne sais quelle noctuelle africaine qui ne vit que sur les myrtes, et qui daigne vivre ici sur les buis. L'an passé, un jour de botanique, j'ai salué avec plaisir la jolie fleur *scilla bifolia* qui bleuissait à côté de la majestueuse primevère *elatior*. Cette année, en montant au-dessus des premières vasques cachées du ruisseau, j'ai découvert, sans convulsions de surprise et avec une modestie de bon exemple dans le triomphe, *scilla italica*. Oui-dà! vous ne m'écraserez plus sous la gloire de vos conquêtes! La scille de l'Apennin a daigné se montrer à moi en grandes touffes riantes et fraîches sur ce vieux terrain celtique, et j'ai été saisi d'un si grand respect, que je n'en ai pris ni une fleur ni un caïeu. Quand la nature vous admet à ces fêtes secrètes, quand elle vous sert un mets exceptionnel, inattendu, invraisemblable, il faudrait bien ne pas commencer par le mettre dans sa poche comme un convive famélique qui dépouille son hôte. En revoyant la grande touffe de primevère que, l'année passée, j'ai laissé tourmenter par le trop de zèle de Moreau [1], j'ai éprouvé un remords. Tout ce petit jardin qu'elle s'était fait sous le goutte-à-goutte du ruisseau, a souffert, et les hampes sont de moitié plus courtes. Si j'étais scille ou primevère, et qu'on m'arrachât ainsi mes enfants, je me plaindrais à Dieu. J'ai redescendu la corniche, tout honteux de ce dégât et tout fier d'avoir respecté la grande scille.

De ce point du rivage la Creuse tourne encore et

1. Moreau, et Pâques plus bas, paysans de Gargilesse.

s'enfonce dans cette haute coupure sans roches apparentes qui en elle-même n'est belle que de mouvement; mais tu sais comme elle s'embellit aux approches du soir, quand elle plonge tout entière dans une ombre vaporeuse d'un bleu suave. L'heure était venue; car, à compter les arbres et les fleurs de la corniche, j'avais été d'un train à faire une lieue à la journée. Les peupliers du moulin avec leurs jeunes feuilles se découpaient en nuages d'or sur cette ombre. Derrière moi, tout le paysage avait changé; toute la splendeur répandue en traînées de flammes sur les masses d'arbres et de rochers était devenue profil sur leurs flancs. Les nimbes de lumière s'étaient changés en flèches. L'eau était si transparente que l'on voyait au fond, sur le sable, la trace des griffes de la loutre et tout le plan de sa chasse aquatique. Le bateau était sur l'autre rive, et je ne voulus pas faire faire à mes hommes ce long détour pour l'aller chercher. D'ailleurs, c'est un bateau neuf; ce n'est plus ce vieux lac si moussu et si vaseux que les boutons d'or y fleurissaient en paix, et s'en allaient, voyageant avec ce terrain de leur choix, d'une rive à l'autre. Notre ami est mort de vieillesse, ses flancs se sont ouverts, il s'en est allé avec sa végétation reposer à jamais au fond de la rivière. Honnête bateau, qui n'a pas voulu attendre que nous fussions sur ses planches, pour donner sa démission ! Je le regrette; me voilà comme le père Pâques, qui attend que sa maison l'ensevelisse.

Et me voilà comme lui rentré seul sous mon toit de tuiles moussues. J'écoute le silence. J'adore aussi le bruit, mais le bruit formidable, la chute d'une

cataracte, le passage d'une armée, le canon. J'ai souvent rêvé d'un orchestre de cent mille instruments, d'un chœur de cent mille voix sur le faîte d'une montagne. Paris ne m'a jamais semblé bruyant, c'est son défaut. Quant au silence, s'il manque d'ampleur et de durée, il n'est que triste et sournois. Il est recommandable à Nohant; mais d'heure en heure un passant qui chante ou siffle, un chien qui aboie à la lune, un coq qui s'éveille, interrompent sa majesté. Je n'ai jamais rencontré le silence absolu comme ici, et j'en cherche la cause sans la trouver. Pourquoi dans ce village grouillant d'enfants et d'animaux n'y a-t-il plus un souffle vivant à partir de neuf heures? Ont-ils le sommeil plus profond qu'ailleurs? Le rêve ne les visite-t-il jamais? Leurs épaisses maisons de schiste ont-elles la propriété d'absorber tous les bruits de l'intérieur? Non, c'est comme une loi naturelle qui pèse sur ce mystérieux village tapi au fond de son ravin. Je vois à travers ma vitre un chien qui passe à mi-côte. Il aperçoit ma lumière. Cette impertinence le scandalise ou l'étonne. Il s'assied et regarde immobile. Il a l'air du chien noir de Faust. Il n'aboie pas. Je frappe un peu à ma vitre pour voir s'il parlera. Il ne dit mot, et vexé se retire lentement. Bien souvent j'ai veillé ici jusqu'au jour. Jamais je n'ai entendu un chat miauler, ni un coq chanter, ni un beuglement sortir des étables avant l'aube. Jamais un passant attardé, jamais les entraves sonnantes d'un cheval au pré, jamais une chouette dans les ruines qui pendent au-dessus de nous. Il n'y a que la Gargilesse qui parle ici tout près, d'une voix claire, et la

Creuse au loin, d'une voix profonde. Il y avait autrefois, tu t'en souviens, un grillon chez nous. Je crois bien qu'il était de Nohant et qu'il nous avait suivis. Je ne l'entends plus. Les grillons de l'endroit lui auront dit qu'il était indiscret et malséant de chanter la nuit...

(*Laura*, 296-301.)

LAVES D'AUVERGNE

Après la plaine, le volcan. Après le gras Berry, la rocheuse Auvergne. George Sand la première a décrit ces *dykes* pittoresques dont les bouillonnements figés attestent la violence des révolutions primitives.

Il y avait là, après les granites, une curiosité naturelle peu connue et qui n'étonne nullement les habitants de cette âpre région volcanique, mais qui avait pu tenter M. Butler[1], s'il ne l'avait pas encore vue : c'est une scorie de quelque cent pieds de haut, dressée au bord du torrent, et si mince, si poreuse, d'aspect si fragile, qu'elle semble près de tomber en poussière. Elle est pourtant là depuis des siècles dont l'homme ne sait pas le chiffre, et, quand on touche les fines aspérités de ce géant de charbon et de cendres, on s'aperçoit qu'il a une résistance et une dureté presque métalliques.

Ces sortes de scories gigantesques sont ce que les géologues appellent des *dykes*. Ils sont nombreux dans le Velay et dans cette partie de l'Auvergne. Ce sont de véritables monuments de la puissance des matières volcaniques vomies à l'état liquide à

1. Personnage du roman de *Jean de la Roche*.

l'époque des grandes déjections de la croûte terrestre. Le travail des eaux courantes a entraîné les autres matières environnantes qui n'avaient pas la même compacité, et le dyke, soit cône, soit tour, soit masse carrée ou anguleuse, est resté debout, gagnant en profondeur de siècle en siècle, à mesure que l'érosion dépouillait sa base. C'est ce qui fait dire avec raison aux paysans de ces localités que les grosses pierres poussent toujours. On ne sait pas ce qu'il faudrait de siècles encore pour mettre à découvert les racines incommensurables de ces étranges édifices, déjà si imposants et encore si intacts, des convulsions de l'ancien monde.

Je me souvenais d'avoir remarqué celui-ci et d'en avoir parlé autrefois à M Butler. Qui sait si, pour la première fois, il ne venait pas l'examiner? J'avais vanté à Love [1] le site sauvage où il se trouve, la légère arche du pont rustique qui le touche, les flots impétueux et limpides du torrent qui le ronge, et sur les bords duquel se dressent d'autres dykes moins élevés, mais de la même forme et de la même apparence fragile, avec des cheminées volcaniques tordues en spirale, de gros bouillonnements noirs et luisants comme du fer liquéfié et figé dans la fournaise, des bouches béantes s'ouvrant de tous côtés dans le roc, et une couleur tantôt noire comme de la houille, tantôt rouge semée de points blancs, comme une braise ardente où l'on croirait voir voltiger la cendre, si le toucher ne vous prouvait pas qu'elle est adhérente et vitrifiée.

(*Jean de la Roche*, 183-184.)

1. La fille de M. Butler.

LE PUY EN VELAY

La contrée qui fut le théâtre de ces luttes de la matière a gardé un caractère de sauvage grandeur. La ville du Puy en offre le type. George Sand l'a peint en traits larges et puissants, comme son modèle.

Rien, mon ami, ne peut te donner l'idée de la beauté pittoresque de ce bassin du Puy, et je ne connais point de site dont le caractère soit plus difficile à décrire. Ce n'est pas la Suisse, c'est moins terrible; ce n'est pas l'Italie, c'est plus beau; c'est la France centrale avec tous ses vésuves éteints et revêtus d'une splendide végétation; ce n'est pourtant ni l'Auvergne ni le Limousin que tu connais. Ici point de riche Limagne, arène vaste et tranquille de moissons et de prairies abritées au loin par un horizon de montagnes soudées ensemble; point de plateaux fertiles fermés de fossés naturels. Non, tout est cime et ravin, et la culture ne peut s'emparer que de profondeurs resserrées et de versants rapides. Elle s'en empare, elle se glisse partout, jetant ses frais tapis de verdure, de céréales, de légumineuses avides de la cendre fertilisée des

volcans, jusque dans les interstices des coulées de lave qui la rayent dans tous les sens. A chaque détour anguleux de ces coulées, on entre dans un désordre nouveau qui semble aussi infranchissable que celui que l'on quitte; mais quand des bords élevés de cette enceinte tourmentée on peut l'embrasser d'un coup d'œil, on y retrouve les vastes proportions et les suaves harmonies qui font qu'un tableau est admirable, et que l'imagination n'y peut rien ajouter.

L'horizon est grandiose. Ce sont d'abord les Cévennes. Dans un lointain brumeux, on distingue le Mézenc avec ses longues pentes et ses brusques coupures, derrière lesquelles se dresse le *Gerbier des Joncs*, cône volcanique qui rappelle le Soracte, mais qui, partant d'une base plus imposante, fait un plus grand effet. D'autres montagnes de formes variées, les unes imitant dans leurs formes hémisphériques les ballons vosgiens, les autres plantées en murailles droites, çà et là vigoureusement ébréchées, circonscrivent un espace de ciel aussi vaste que celui de la campagne de Rome, mais profondément creusé en coupe, comme si tous les volcans qui ont labouré cette région eussent été contenus dans un cratère commun d'une dimension fabuleuse.

Au-dessous de cette magnifique ceinture, les détails du tableau se dessinent parfois avec une prodigieuse netteté. On distingue une seconde, une troisième, et par endroits une quatrième enceinte de montagnes également variées de formes, s'abaissant par degrés vers le niveau central des trois rivières qui sillonnent ce qu'on peut appeler la

plaine; mais cette plaine n'est qu'une apparence relative; il n'est pas un point de sol qui n'ait été soulevé, tordu ou crevassé par les convulsions géologiques. Des accidents énormes ont jailli du sein de cette vallée, et, dénudés par l'action des eaux, ils forment aujourd'hui ces dykes monstrueux qu'on trouve déjà en Auvergne, mais qui se présentent ici avec d'autres formes et dans de plus vastes proportions. Ce sont des blocs d'un noir rougeâtre qu'on dirait encore brûlants, et qui, au coucher du soleil, prennent l'aspect de la braise à demi éteinte. Sur leurs vastes plates-formes, taillées à pic et dont les flancs se renflent parfois en forme de tours et de bastions, les habitants bâtirent des temples, puis des forteresses et des églises, enfin des villages. Le Puy est en partie dressé sur la base d'un de ces dykes, le rocher Corneille, une des masses homogènes les plus compactes et les plus monumentales qui existent, et dont le sommet, jadis consacré aux dieux de la Gaule, puis à ceux de Rome, porte encore les débris d'une citadelle du moyen âge, et domine les coupoles romanes d'une admirable basilique tirée de son flanc.

Cette basilique est elle-même un accident grandiose dans ce grandiose décor naturel. Elle se découpe, noire et puissante, sur les fonds vaporeux des lointains de la campagne, car dans ce tableau, vu d'ensemble, l'horizon des Cévennes se détache seul sur le ciel, et là, je crois, est le secret de son magique aspect. Les détails vus ainsi comme repoussoirs à des perspectives profondes prennent toute l'importance qu'ils ont effectivement et se trouvent

en proportion avec l'importance des masses lointaines. C'est l'isolement de Rome sur son ciel sans bornes qui fait que la grandeur réelle de ses monuments est difficilement appréciable à celui qui en approche. Rome, c'est ici qu'elle devrait être située! C'est ce gigantesque piédestal d'une seule roche qu'il eût fallu à la pensée de Michel-Ange pour lancer dans les airs le dôme magistral de Saint-Pierre.

(*Le marquis de Villemer*, 95-98.)

DE LA CORNICHE A MONACO

George Sand n'a pas moins heureusement senti la nature méridionale avec ses chaudes séductions. Elle avait même commencé par s'enthousiasmer pour celle-ci, lors de son fameux voyage en Italie (1834). Plus tard, elle la goûte surtout par comparaison. Il lui arrive même d'opposer le Midi au Centre, et de ne pas donner au premier la préférence.

Un autre jour, nous voici sur la Corniche, trottant sur une route que surplombent et que supportent follement des calcaires en ruine. Ici la France finit splendidement par une muraille à pic ou à ressauts vertigineux qui s'écroule par endroits dans la Méditerranée. On côtoie les dernières assises de cette crête altière, et pendant des heures l'œil plonge dans les abîmes. Ici, la lumière enivre, car tout est lumière; l'immense étendue de mer que l'on domine vous renvoie l'éblouissement d'une clarté immense, et son reflet sur les rochers, les îlots et les promontoires qu'elle baigne, produit des tons qui deviennent froids et glauques en plein soleil, comme les objets que frappe la lumière électrique. A la distance énorme qui vous élève au-dessus du rivage, vous percevez le moindre détail,

ainsi éclairé avec une netteté invraisemblable. C'est bien réellement une féerie que le panorama de la Corniche. Les rudes décombres de la montagne y contrastent à chaque instant avec la vigoureuse végétation de ses pentes et la fraîcheur luxuriante de ses fissures arrosées de fines cascades. L'eau courante manque toujours un peu dans ces pays de la soif; mais il y a tant d'oranges et de citrons sur les terrasses de l'abîme que l'on oublie l'aspect aride des sommets, et qu'on se plaît au désordre hardi des éboulements. Les sinuosités de la côte offrent à chaque pas un décor magique. Les ruines d'Eza, plantées sur un cône de rocher, avec un pittoresque village en pain de sucre, arrêtent forcément le regard. C'est le plus beau point de vue de la route, le plus complet, le mieux composé. On a pour premiers plans la formidable brèche de montagne qui s'ouvre à point pour laisser apparaître la forteresse sarrasine au fond d'un abîme dominant un autre abîme. Au-dessus de cette perspective gigantesque, où la grâce et l'âpreté se disputent sans se vaincre, s'élève à l'horizon maritime un spectre colossal. Au premier aspect, c'est un amas de nuages blancs dormant sur la Méditerranée; mais ces nuages ont des formes trop solides, des arêtes trop vives: c'est une terre, c'est la Corse avec son monumental bloc de montagnes neigeuses, dont trente lieues vous séparent; plus loin, vous découvrez d'autres cimes, d'autres neiges séparées par une autre distance inappréciable.

Est-ce la Sardaigne, est-ce l'Apennin? Je ne m'oriente plus...

La riante presqu'île de Monaco vous apparaît bientôt. On se demande par quel problème on y descendra des hauteurs de la Turbie. C'est bien simple : on tourne pendant une grande heure le massif de la montagne, et, d'enchantements en enchantements, de rampe en rampe, on descend par des lacets l'unique petite route assez escarpée de la principauté; on admire tous les profils du gros bloc de la *Tête-du-Chien*, qui surplombe la ville et la menace, et on arrive de plain-pied avec la rive dans un grand hôtel qui est à la fois une hôtellerie, un restaurant, un casino et une maison de jeu.

Étrange opposition! Au sortir de ces grandeurs de la nature, vous voilà jeté en pleine immondice de civilisation moderne. Au pâle clair de la lune, au pied du gros rocher qui dort dans l'ombre, au mystérieux gémissement du ressac, à la senteur des orangers qui vous enveloppe, succèdent et se mêlent la lueur blafarde du gaz, un caquetage de filles chiffonnées et fatiguées, je ne sais quelle fétide odeur de fièvre et le bruit implacable de la roulette. Il y a là des jeunes femmes qui jouent pendant que sur les sofas des nourrices allaitent leurs enfants. Une jolie petite fille de cinq à six ans s'y traîne et s'endort accablée de lassitude, de chaleur et d'ennui. Sa misérable mère l'oublie-t-elle, ou rêve-t-elle de lui gagner une dot? Des *babies* de tout âge, de vingt-cinq à soixante-dix ans, essuient en silence la sueur de leur front en fixant le tapis vert d'un œil abruti. Une vieille dame étrangère est assise au jeu avec un garçonnet de douze ans qui l'appelle sa mère. L'enfant joue aussi et très décemment, il a

déjà l'habitude. Dans la vaste cour que ferme le mur escarpé de la montagne, des ombres inquiètes ou consternées errent autour du café. On dirait qu'elles ont froid; mais peut-être regardent-elles avec convoitise le verre d'eau glacée qu'elles ne peuvent plus payer. On en rencontre sur le chemin, qui s'en vont à pied, les poches vides; il y en a qui vous abordent et qui vous demandent presque l'aumône d'une place dans votre voiture pour regagner Nice. Les suicides ne sont point rares.....

Nous courons au rivage, nous gagnons la ville qui s'élance en pointe sur une langue de terre, délicieusement découpée au milieu des flots. Elle aussi, cette pauvre petite résidence, semble vouloir fuir le mauvais air du tripot et se réfugier sous les beaux arbres qui l'enserrent. Nous montons au vieux château sombre et solennel. La lune lui donne un grand air de tragédie. Le palais du prince est charmant et nous rappelle la capricieuse demeure moresque du gouverneur à Mayorque. La ville est déserte et muette, tout le monde paraît endormi à neuf heures du soir. Nous revenons par la grève, où la mer se brise par de rares saccades très brusques au milieu du silence. La lune est couchée. Le gaz seul illumine le pied du grand rocher et jette des lueurs verdâtres sur les rampes de marbre blanc et les orangers du jardin. La roulette va toujours. Un rossignol chante, un enfant pleure...

Mon cher ami, après avoir vu cette limite méridionale incomparablement belle de notre France, j'ai reporté ma pensée tout naturellement à la limite nord que je côtoyais l'automne dernier, et j'ai

trouvé mon cœur plus tendre pour le pays des vents tièdes et des grands arbres baignés de brume. Le souvenir que l'on emporte des côtes de Normandie, c'est un parfum de forêts et d'algues qui s'attache à vous : ce qui vous reste des rivages de la Provence, c'est un vertige de lumière et d'éblouissements. Et ce qu'il y a encore de mieux, c'est notre France centrale avec son climat souple et chaud, ses hivers rapidement heurtés de glace et de soleil, ses pluies abondantes et courtes, sa flore et sa faune variées comme le sol, où s'entre-croisent les surfaces des diverses formations géologiques, son caractère éminemment rustique, son éloignement des grands centres d'activité industrielle, ses habitudes de silence et de sécurité. Je l'ai passionnément aimé, notre humble et obscur pays, parce qu'il était mon pays et que j'avais reçu de lui l'initiation première; je l'aime dans ma vieillesse avec plus de tendresse et de discernement, parce que je le compare aux nombreuses stations où j'ai cherché ou rêvé un nid. Toutes étaient plus séduisantes, aucune aussi propice au fonctionnement normal et régulier de la vie physique et morale. Notre Berry a beau être laid dans la majeure partie de sa surface, il a ses oasis que nous connaissons et que les étrangers ne dénicheront guère. Un petit pèlerinage tous les ans dans nos granits et dans nos micaschistes vaut toutes les excursions dans le nord ou dans le midi de l'Europe pour qui sait apprécier le charme et se passer de l'éclat.

Le chemin de fer va nous supprimer plus d'un sanctuaire, ne le maudissons pas. Rien n'est stable

dans la nature, même quand l'homme la respecte. Les arbres finissent, les rochers se désagrègent, les collines s'affaissent, les eaux changent leurs cours, et, de certains paysages aimés de mon enfance, je ne retrouve presque plus rien aujourd'hui. L'existence d'un homme embrasse un changement aussi notable dans les choses extérieures que celui qui s'opère dans son propre esprit. Chacun de nous aime et regrette ses premières impressions; mais, après une saison de dégoût des choses présentes, il se reprend à aimer ce que ses enfants embrassent et saisissent comme du neuf. En les voyant s'initier à la beauté des choses, il comprend que, pour être éternellement changeant et relatif, le beau n'en est pas moins impérissable. Si nous pouvions revenir dans quelques siècles, nous ne pourrions plus nous diriger dans nos petits sentiers disparus. La culture toute changée nous serait peut-être incompréhensible, nous chercherions nos plaines sous le manteau des bois, et nos bois sous la toison des prairies. Comme de vieux druides ressuscités, nous demanderions en vain nos chênes sacrés et nos grandes pierres en équilibre, nos retraites ignorées du vulgaire, nos marécages féconds en plantes délicates et curieuses. Nous serions éperdus et navrés, et pourtant des hommes nouveaux, des jeunes, des poètes, savoureraient la beauté de ce monde refait à leur image et selon les besoins de leur esprit.

(*Nouvelles lettres d'un Voyageur*, 126-134.)

FLORENCE

Si un paysage parle à l'esprit, une ville a aussi son langage. Rome, Venise, Naples ont une physionomie, vivante ou morte; elles ont chacune, si l'on peut ainsi dire, une langue et une voix. Les poètes ne leur ont pas manqué, non plus que les romanciers. Faut-il rappeler le *Voyage en Italie* de Gœthe, et madame de Staël avec *Corinne*, et Stendhal, et George Sand elle-même avec les célèbres lettres sur Venise des premières *Lettres d'un Voyageur*? Nous citons sur Florence une courte page, qui nous paraît moins connue.

Quand on arrive de Rome, au milieu d'une chaîne de montagnes dont, pendant cinq ou six journées de marche, on a suivi de près l'échine formidable, escaladant et redescendant sans cesse les groupes moins escarpés qui se rattachent comme des côtes à une colonne vertébrale gigantesque, on découvre tout à coup, sous ses pieds, une vallée à la fois imposante et délicieuse, où l'Arno caresse une ville à la fois belle et charmante. C'est Florence, la ville des fleurs et des bronzes, des sombres laves et des brillants émaux.

Si, avant que j'eusse vu Rome, on m'eût fait apparaître dans un rêve la ville des Césars et des papes, la capitale de l'ancien monde et le sanctuaire

des arts, tristement accroupie dans un cloaque immense, morne, stupide, navrant; désert fétide où l'homme ne peut venir faucher l'herbe sans que la mort le fauche à son tour, j'aurais cru être la dupe d'un cauchemar. Mais, si l'on m'eût montré la ville des Médicis dressant ses flèches sarrasines et ses dômes brillants dans une poussière d'or et de parfums, reposant ses membres robustes dans les prairies humides, au pied des molles collines que surmontent les crêtes neigeuses de l'Apennin, j'aurais dit :

— Certes, voilà Florence telle que je l'imaginais, Florence petite et puissante, entourée de riants bosquets et couronnée de cimes austères. C'est bien ici que l'on doit trouver les chefs-d'œuvre de la statuaire sublime et les mignonnes élégances de la ciselure; les terribles divinités dont Michel-Ange a fait palpiter les flancs de marbre, et les petites vierges blanches dont Lucca della Robbia a fixé le naïf sourire sous une couche d'émail; et les immenses cathédrales découpées à jour, de la base au faîte, comme de précieux reliquaires; et, dans leurs tabernacles, les joyaux d'or et d'ivoire, d'ambre et de pierreries, élancés et fiers sur leurs petits socles de lapis, comme la basilique sur son vaste parvis de marbre blanc. C'est ici le pays des colosses et des bijoux, des belles proportions et des patients détails, des lourds palais dont les blocs abrupts semblent avoir été dressés et rangés par les cyclopes, et des petits angelots que les fées semblent avoir taillés avec amour dans une perle. Ici, la nature a dû inspirer l'artiste dans tous les sens et féconder

chacun selon ses aptitudes. Elle a dû en compléter quelques-uns outre mesure, faisant de Michel-Ange un statuaire, un architecte, un peintre, un poète; et de Benvenuto Cellini, un statuaire, un ciseleur et un bijoutier. Ici, les hommes ont dû sentir l'harmonie qui, dans le beau, préside aux contrastes; ils ont pu marier le riche et le simple, la vigueur et la grâce, le large et le fini dans toutes les créations de l'art, depuis la coupole du temple jusqu'à la coupe du festin.

(*Les majoliques florentines*, dans *Flavie*, 181-184.)

LA NATURE A MAJORQUE

Un attrait d'un autre genre séduisit George Sand à Majorque et l'y retint un hiver et un printemps. Rien de moins banal que cette riche nature insulaire, encore européenne par ses mœurs, et déjà africaine par la violence de sa sève. Nulle part George Sand ne trouva un cadre plus propre à son rêve de vie en liberté. De là l'accent particulièrement pénétré des pages qu'elle a laissées sur Majorque.

Voici d'abord un premier crayon.

Nulle part, si ce n'est en quelques vallées des Pyrénées, la nature ne s'était montrée à moi aussi libre dans ses allures que sur ces bruyères de Majorque, espaces assez vastes, et qui portaient dans mon esprit un certain démenti à cette culture si parfaite à laquelle les Majorquins se vantent d'avoir soumis tout leur territoire.

Je ne songeais pourtant pas à leur en faire un reproche; car rien n'est plus beau que ces terrains négligés qui produisent tout ce qu'ils veulent, et qui ne se font faute de rien : arbres tortueux, penchés, échevelés; ronces affreuses, fleurs magnifiques, tapis de mousses et de joncs, câpriers épineux, asphodèles délicates et charmantes; et toutes choses prenant là les formes qu'il plaît à Dieu, ravin, colline, sentier pierreux tombant tout à coup

dans une carrière, chemin verdoyant s'enfonçant dans un ruisseau trompeur, prairie ouverte à tout venant et s'arrêtant bientôt devant une montagne à pic; puis des taillis semés de gros rochers qu'on dirait tombés du ciel, des chemins creux au bord du torrent entre des buissons de myrte et de chèvrefeuille; enfin une ferme jetée comme une oasis au sein de ce désert, élevant son palmier comme une vigie pour guider le voyageur dans la solitude.

La Suisse et le Tyrol n'ont pas eu pour moi cet aspect de création libre et primitive qui m'a tant charmé à Majorque. Il me semblait que, dans les sites les plus sauvages des montagnes helvétiques, la nature, livrée à de trop rudes influences atmosphériques, n'échappait à la main de l'homme que pour recevoir du ciel de plus dures contraintes, et pour subir, comme une âme fougueuse livrée à elle-même, l'esclavage de ses propres déchirements. A Majorque, elle fleurit sous les baisers d'un ciel ardent, et sourit sous les coups des tièdes bourrasques qui la rasent en courant les mers. La fleur couchée se relève plus vivace, le tronc brisé enfante de plus nombreux rejetons après l'orage; et quoiqu'il n'y ait point, à vrai dire, de lieux déserts dans cette île, l'absence de chemins frayés lui donne un air d'abandon ou de révolte qui doit la faire ressembler à ces belles savanes de la Louisiane, où, dans les rêves chéris de ma jeunesse, je suivais René en cherchant les traces d'Atala ou de Chactas.

(*Un hiver à Majorque*, 100-101.)

EXCURSION DE PRINTEMPS

Cette fois, le contact avec la nature est plus direct, il va jusqu'à la fascination, jusqu'au vertige.

La seconde promenade eut lieu quelques jours avant notre départ de Majorque, et celle-là m'a fait une impression que je n'oublierai de ma vie. Jamais le spectacle de la nature ne m'a saisi davantage, et je ne sache pas qu'il m'ait saisi à ce point plus de trois ou quatre fois dans ma vie.

Les pluies avaient enfin cessé, et le printemps se faisait tout à coup. Nous étions au mois de février; tous les amandiers étaient en fleurs, et les prés se remplissaient de jonquilles embaumées. C'était, sauf la couleur du ciel et la vivacité des tons du paysage, la seule différence que l'œil pût trouver entre les deux saisons; car les arbres de cette région sont vivaces pour la plupart. Ceux qui poussent de bonne heure n'ont point à subir les coups de la gelée; les gazons conservent toute leur fraîcheur, et les fleurs n'ont besoin que d'une matinée de soleil pour mettre le nez au vent. Lorsque notre jardin avait un demi-pied de neige, la bourrasque balançait sur nos berceaux treillagés, de jolies petites

roses grimpantes, qui, pour être un peu pâles, n'en paraissaient pas moins de fort bonne humeur.

Comme, du côté du nord, je regardais la mer de la porte du couvent, un jour que notre malade était assez bien pour rester seul deux ou trois heures, nous nous mîmes enfin en route, mes enfants et moi, pour voir la grève de ce côté-là. Jusqu'alors je n'en avais pas eu la moindre curiosité, quoique mes enfants, qui couraient comme des chamois, m'assurassent que c'était le plus bel endroit du monde. Soit que la visite à l'ermitage, première cause de notre douleur, m'eût laissé une rancune assez fondée, soit que je ne m'attendisse pas à voir de la plaine un aussi beau déploiement de mer que je l'avais vu du haut de la montagne, je n'avais pas encore eu la tentation de sortir du vallon encaissé de Valdemosa.

J'ai dit plus haut qu'au point où s'élève la Chartreuse la chaîne s'ouvre, et qu'une plaine légèrement inclinée monte entre ses deux bras élargis jusqu'à la mer. Or, en regardant tous les jours la mer monter à l'horizon bien au-dessus de cette plaine, ma vue et mon raisonnement commettaient une erreur singulière : au lieu de voir que la plaine montait et qu'elle cessait tout à coup à une distance très rapprochée de moi, je m'imaginais qu'elle s'abaissait en pente douce jusqu'à la mer, et que le rivage était plus éloigné de cinq à six lieues. Comment m'expliquer, en effet, que cette mer, qui me paraissait de niveau avec la Chartreuse, fût plus basse de deux mille à trois mille pieds? Je m'étonnais bien quelquefois qu'elle eût la voix si haute, étant

aussi éloignée que je le supposais; je ne me rendais pas compte de ce phénomène, et je ne sais pas pourquoi je me permets quelquefois de me moquer des bourgeois de Paris, car j'étais plus que simple dans mes conjectures. Je ne voyais pas que cet horizon maritime dont je repaissais mes regards était à quinze ou vingt lieues de la côte, tandis que la mer battait la base de l'île à une demi-heure du chemin de la Chartreuse. Aussi, quand mes enfants m'engageaient à venir voir la mer, prétendant qu'elle était à deux pas, je n'en trouvais jamais le temps, croyant qu'il s'agissait de deux pas d'enfant, c'est-à-dire, dans la réalité, de deux pas de géant; car on sait que les enfants marchent par la tête, sans jamais se souvenir qu'ils ont des pieds, et que les bottes de sept lieues du Petit Poucet sont un mythe pour signifier que l'enfance ferait le tour du monde sans s'en apercevoir.

Enfin je me laissai entraîner par eux, certain que nous n'atteindrions jamais ce rivage fantastique qui me semblait si loin. Mon fils prétendait savoir le chemin; mais, comme tout est chemin quand on a des bottes de sept lieues, et que depuis longtemps je ne marche plus dans la vie qu'avec des pantoufles, je lui objectai que je ne pouvais pas, comme lui et sa sœur, enjamber les fossés, les haies et les torrents. Depuis un quart d'heure je m'apercevais bien que nous ne descendions pas vers la mer, car le cours des ruisseaux venait rapidement à notre rencontre, et plus nous avancions, plus la mer semblait s'enfoncer et s'abîmer à l'horizon. Je crus enfin que nous lui tournions le dos, et je pris le parti de

demander au premier paysan que je rencontrerais si, par hasard, il ne nous serait pas possible de rencontrer aussi la mer.

Sous un massif de saules, dans un fossé bourbeux, trois pastourelles, peut-être trois fées travesties, remuaient la crotte avec des pelles pour y chercher je ne sais quel talisman ou quelle salade. La première n'avait qu'une dent, c'était probablement la fée Dentue, la même qui remue ses maléfices dans une casserole avec cette unique et affreuse dent. La seconde vieille était, selon toutes les apparences, Carabosse, la plus mortelle ennemie des établissements orthopédiques. Toutes deux nous firent une horrible grimace. La première avança sa terrible dent du côté de ma fille, dont la fraîcheur éveillait son appétit. La seconde hocha la tête et brandit sa béquille pour casser les reins à mon fils, dont la taille droite et svelte lui faisait horreur. Mais la troisième, qui était jeune et jolie, sauta légèrement sur la marge du fossé, et jetant sa cape sur son épaule, nous fit signe de la main et se mit à marcher devant nous. C'était certainement une bonne petite fée; mais sous son travestissement de montagnarde il lui plaisait de s'appeler Périca de Pier-Bruno.

Périca est la plus gentille créature majorquine que j'aie vue. Elle et ma chèvre sont les seuls êtres vivants qui aient gardé un peu de mon cœur à Valdemosa. La petite fille était crottée comme la petite chèvre eût rougi de l'être; mais, quand elle eut un peu marché dans le gazon humide, ses pieds nus redevinrent non pas blancs, mais mignons comme

ceux d'une Andalouse, et son joli sourire, son babil confiant et curieux, son obligeance désintéressée, nous la firent trouver aussi pure qu'une perle fine. Elle avait seize ans et les traits les plus délicats, avec une figure toute ronde et veloutée comme une pêche. C'était la régularité de lignes et la beauté de plans de la statuaire grecque. Sa taille était fine comme un jonc, et ses bras nus, couleur de bistre. De dessous son rebozillo de grosse toile sortait sa chevelure flottante et mêlée comme la queue d'une jeune cavale. Elle nous conduisit à la lisière de son champ, puis nous fit traverser une prairie semée et bordée d'arbres et de gros blocs de rochers; et je ne vis plus du tout la mer, ce qui me fit croire que nous entrions dans la montagne, et que la malicieuse Périca se moquait de nous.

Mais tout à coup elle ouvrit une petite barrière qui fermait le pré, et nous vîmes un sentier qui tournait autour d'une grosse roche en pain de sucre. Nous tournâmes avec le sentier, et, comme par enchantement, nous nous trouvâmes au-dessus de la mer, au-dessus de l'immensité, avec un autre rivage à une lieue de distance sous nos pieds. Le premier effet de ce spectacle inattendu fut le vertige, et je commençai par m'asseoir. Peu à peu je me rassurai et m'enhardis jusqu'à descendre le sentier, quoiqu'il ne fût pas tracé pour des pas humains, mais bien pour des pieds de chèvre. Ce que je voyais était si beau, que pour le coup j'avais, non pas des bottes de sept lieues, mais des ailes d'hirondelle dans le cerveau; et je me mis à tourner autour des grandes aiguilles calcaires qui se dressaient

comme des géants de cent pieds de haut le long des parois de la côte, cherchant toujours à voir le fond d'une anse qui s'enfonçait sur ma droite dans les terres, et où les barques de pêcheurs paraissaient grosses comme des mouches.

Tout à coup je ne vis plus rien devant moi et au-dessus de moi que la mer toute bleue. Le sentier avait été se promener je ne sais où : la Périca criait au-dessus de ma tête, et mes enfants, qui me suivaient à quatre pattes, se mirent à crier plus fort. Je me retournai et vis ma fille tout en pleurs. Je revins sur mes pas pour l'interroger; et, quand j'eus fait un peu de réflexion, je m'aperçus que la terreur et le désespoir de ces enfants n'étaient pas mal fondés. Un pas de plus, et je fusse descendu beaucoup plus vite qu'il ne fallait, à moins que je n'eusse réussi à marcher à la renverse, comme une mouche sur le plafond; car les rochers où je m'aventurais surplombaient le petit golfe, et la base de l'île était rongée profondément au-dessous. Quand je vis le danger où j'avais failli entraîner mes enfants, j'eus une peur épouvantable, et je me dépêchai de remonter avec eux; mais, quand je les eus mis en sûreté derrière un des gigantesques pains de sucre, il me prit une nouvelle rage de revoir le fond de l'anse et le dessous de l'excavation.

Je n'avais jamais rien vu de semblable à ce que je pressentais là, et mon imagination prenait le grand galop. Je descendis par un autre sentier, m'accrochant aux ronces et embrassant les aiguilles de pierre dont chacune marquait une nouvelle cascade du sentier. Enfin, je commençais à entrevoir

la bouche immense de l'excavation où les vagues se précipitaient avec une harmonie étrange. Je ne sais quels accords magiques je croyais entendre, ni quel monde inconnu je me flattais de découvrir, lorsque mon fils, effrayé et un peu furieux, vint me tirer violemment en arrière. Force me fut de tomber de la façon la moins poétique du monde, non pas en avant, ce qui eût été la fin de l'aventure et la mienne, mais assise comme une personne raisonnable. L'enfant me fit de si belles remontrances que je renonçai à mon entreprise, mais non pas sans un regret qui me poursuit encore; car mes pantoufles deviennent tous les ans plus lourdes, et je ne pense pas que les ailes que j'eus ce jour-là repoussent jamais pour me porter sur de pareils rivages.

Il est certain cependant, et je le sais aussi bien qu'un autre, que ce qu'on voit ne vaut pas toujours ce qu'on rêve. Mais cela n'est absolument vrai qu'en fait d'art et d'œuvre humaine. Quant à moi, soit que j'aie l'imagination paresseuse à l'ordinaire, soit que Dieu ait plus de talent que moi (ce qui ne serait pas impossible), j'ai le plus souvent trouvé la nature infiniment plus belle que je ne l'avais prévu, et je ne me souviens pas de l'avoir trouvée maussade, si ce n'est à des heures où je l'étais moi-même.

Je ne me consolerai donc jamais de n'avoir pas pu tourner le rocher. J'aurais peut-être vu là Amphitrite en personne sous une voûte de nacre et le front couronné d'algues murmurantes. Au lieu de cela, je n'ai vu que des aiguilles de roches calcaires, les unes montant de ravin en ravin comme des colonnes, les autres pendantes comme des stalac-

tites de caverne en caverne, et toutes affectant des formes bizarres et des attitudes fantastiques. Des arbres d'une vigueur prodigieuse, mais tous déjetés et à moitié déracinés par les vents, se penchaient sur l'abîme, et du fond de cet abîme une autre montagne s'élevait à pic jusqu'au ciel, une montagne de cristal, de diamant et de saphir. La mer, vue d'une hauteur considérable, produit cette illusion, comme chacun sait, de paraître un plan vertical. L'explique qui voudra.

Mes enfants se mirent à vouloir emporter des plantes. Les plus belles liliacées du monde croissent dans ces rochers. A nous trois, nous arrachâmes enfin un oignon d'amaryllis écarlate, que nous ne portâmes point jusqu'à la Chartreuse, tant il était lourd. Mon fils le coupa en morceaux pour montrer à notre malade un fragment, gros comme sa tête, de cette plante merveilleuse. Périca, chargée d'un grand fagot qu'elle avait ramassé en chemin, et dont, avec ses mouvements brusques et rapides, elle nous donnait à chaque instant par le nez, nous reconduisit jusqu'à l'entrée du village. Je la forçai de venir jusqu'à la Chartreuse pour lui faire un petit présent que j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter. Pauvre petite Périca, tu n'as pas su et tu ne sauras jamais quel bien tu me fis en me montrant parmi les singes, une créature humaine douce, charmante et serviable sans arrière-pensée! Le soir nous étions tous réjouis de ne pas quitter Valdemosa sans avoir rencontré un être sympathique.

(*Un hiver à Majorque*, 168-174.)

GEORGE SAND ET SON PROFESSEUR DE BOTANIQUE

La nature a ceci d'admirable qu'elle ravit par les détails aussi bien que par l'ensemble, pour peu que l'œil soit averti. Il semble même, quand on parcourt Rousseau ou Bernardin de Saint-Pierre, qu'il n'y ait de bons peintres de la nature que ceux qui en ont pu admirer les perfections organiques, et passer de la montagne à la fleur. Chateaubriand, il est vrai, n'a pas connu cette curiosité du botaniste : mais il n'est pas sûr qu'il ne lui manque rien de ce côté dans ses tableaux de génie. George Sand n'avait garde d'oublier une étude plus attrayante encore que minutieuse; et quel incomparable professeur que son « Malgache », un professeur qui ne professait pas!

Je n'ai jamais connu d'homme aussi agréablement savant, aussi poétique, aussi clair, aussi pittoresque, aussi attachant dans ses leçons. Mon précepteur [1] m'avait fait de la nature une pédante insupportable; le Malgache m'en fit une adorable maîtresse. Il lui arracha sans pitié la robe bigarrée de grec et de latin au travers de laquelle j'avais toujours frémi de la regarder. Il me la montra nue comme Rhéa, et belle comme elle-même. Il me parlait aussi des étoiles, des mers, du règne minéral, des produits animés de la matière, mais surtout des insectes pour

1. (Deschartres.) Le « Malgache » s'appelait Jules Néraud

lesquels il avait conçu dès lors une passion presque aussi vive que pour les plantes. Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies, lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi, nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphinx aux yeux de rubis bourdonne autour des œnothères et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous postions en embuscade pour saisir au passage l'agile mais étourdi buveur d'ambroisie. Rien ne donne l'idée d'un sylphe déguisé allant en conquête, comme un grand sphinx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphinx et des noctuelles, et le plumage des oiseaux de nuit. Le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant, de même, quand les sphinx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique tantôt d'un rouge vif, tantôt d'un vert tendre, et tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Je parie, malheureux que tu es, ô ennemi des dieux! que tu n'as jamais vu un sphinx ocellé; et cepen-

dant nos vignes les voient éclore, ces merveilles de la création qui m'ont toujours semblé trop belles pour ne pas être animées par des esprits de la nuit. Ah! c'est faute de connaître tout cela, hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. Il n'en était pas ainsi de mon Malgache. Il laissait quelquefois son journal du soir dormir sous sa bande bleue jusqu'au lendemain matin, pressé qu'il était de préparer les fleurs dans l'herbier et les insectes sur leur piédestal de moelle de sureau. Quelles belles courses nous faisions à l'automne, le long des bords de l'Indre, dans les prés humides de la Vallée-Noire! Je me souviens d'un automne qui fut tout consacré à l'étude des champignons, et d'un autre automne qui ne suffit pas à l'étude des mousses et des lichens. Nous avions pour bagage une loupe, un livre, une boîte de fer-blanc destinée à recevoir et à conserver les plantes fraîches, et par-dessus tout cela mon fils, un bel enfant de quatre ans qui ne voulait pas se séparer de nous, et qui a pris là et conservé la passion de l'histoire naturelle. Comme il ne pouvait marcher longtemps, nous échangions alternativement le fardeau de la boîte de fer-blanc et celui de l'enfant. Nous faisions ainsi plusieurs lieues à travers les champs, dans le plus grotesque équipage, mais aussi consciencieusement occupés que tu peux l'être au fond de ton cabinet, à cette heure de la nuit où je te raconte les plus belles années de ma jeunesse...

(*Lettres d'un Voyageur*, 173-175.)

QUATRIÈME PARTIE

SCÈNES RUSTIQUES

Nous avons dit que George Sand séparait rarement la terre de l'homme. Elle n'est pas femme à s'abstraire longtemps en contemplation devant une nature inhabitée; ce n'est pas non plus un Bernardin qui cherche surtout à assortir des nuances ou à faire chanter des couleurs. Quoiqu'elle soit réellement éprise de solitude, et que la paix des champs favorise à merveille le facile enfantement de sa pensée, elle aime à voir sourdre autour d'elle une autre vie que la vie végétative. La population des grasses plaines du Centre, race de cultivateurs naïfs et rêveurs comme elle, hôtes discrets d'une terre lourde et paresseuse, ces êtres qui semblent les produits animés du sol qu'ils fécondent à leur tour, éveillaient en G. Sand d'obscures et profondes sources de poésie. Car G. Sand est peuple et artiste : elle aime le paysan, son paysan du Berry surtout, d'une instinctive tendresse, à laquelle la conscience du poète donne le charme d'une croyance et la force d'une conviction. De là vient qu'elle retrace avec une si moelleuse et exacte fidélité les scènes campagnardes, le labour, la veillée avec ses récits, la fête du village avec ses danses, la conversation des pastours. Ses tableaux rustiques sont pleins non seulement de ce qui se voit, mais de ce qui se devine; et ces descriptions locales passent bien au delà de leur but immédiat qui est de nous intéresser à telle intrigue, à tel petit drame amoureux.

Comme elles dégagent le sain parfum des mœurs primitives, c'est à une humanité meilleure, plus heureuse, qu'elles nous intéressent; et cette réalité évoque aussitôt des idées de rêve. Invinciblement les âges légendaires reviennent en la mémoire; c'est Homère, c'est Virgile, c'est l'Arcadie qui revivent en Huriel le maître sonneur, en Germain le fin laboureur. C'est de la prose encore que nous lisons, une prose qui s'interdit les coups d'aile alternatifs du poète de *Jocleyn* célébrant le labourage; mais de cette prose émane une poésie pénétrante, et d'autant plus grande, qu'elle est plus simple et sans apprêt.

Mais, a-t-on dit, le paysan de G. Sand est un être poétique; donc il est faux. Et pourquoi poésie serait-elle fausseté? Une peinture ne peut-elle être vraie, et idéale? A y regarder de plus près, on s'aperçoit vite que ces paysans ont de la vérité, voire toute la vérité nécessaire à un roman non romanesque; ils diffèrent d'ailleurs entre eux aussi bien qu'ils se ressemblent, comme les variétés bien choisies d'une même espèce. Mais, si le type n'en appartient pas à G. Sand, il fallait être G. Sand pour le démêler, pour le ressaisir et le faire vivre de cette vie individuelle et pourtant presque symbolique qui est la vie de l'œuvre d'art Ce qui appartient en propre à l'auteur, c'est l'impression que ces personnages ont le don d'éveiller en nous, c'est le train des pensées qu'ils déterminent à leur suite. Et cette impression, ces pensées, ne prouvent pas que le sujet premier ait été mal observé, mais simplement que cette observation a été transfigurée par le génie.

Au surplus, il semble bien que G. Sand ait connu le paysan à une époque où il était particulièrement poétique et intéressant. Elle appartient par son âge à cette génération qui grandit entre la France ancienne et la France nouvelle, entre la nuit d'un passé encore présent, et l'aube vague de l'avenir. Cette lutte de la légende et de l'histoire, entre hier et demain, qui partage si visiblement son

esprit et son œuvre, jusqu'à les troubler parfois, transportez-la dans les cerveaux naïfs des paysans berrichons, loin des villes, loin des routes, loin des journaux : et vous aurez cette âme crédule et finaude, mystique et pratique, romanesque en un mot et bien réelle pourtant, que G. Sand a pu observer autour d'elle dans la première moitié de ce siècle.

DEUX BONS LURONS

Un muletier du Bourbonnais, Huriel, traversant le Berry avec son troupeau nomade, a laissé pâturer ses bêtes au hasard dans les champs. Grand émoi chez les paysans lésés, quoique d'antiques traditions autorisent en quelque sorte ces privautés. L'un d'eux, Tiennet, est sorti résolu à tirer sa vengeance. Un bon avis le fait rentrer. Mais il trouve chez lui un hôte, le fameux homme aux mulets. On s'explique.

J'approchai de ma maison, bien décidé à ne me point coucher, quand il me parut y voir de la clarté. Je redoublai de jambes, et, trouvant grande ouverte la porte que j'avais laissée fermée au loquetoir, j'avançai sans froidir, et vis un homme dans ma cheminée, allumant sa pipe à une flambée qu'il s'était faite. Il se retourna pour me regarder aussi tranquillement que si j'entrais chez lui, et je reconnus l'homme encharbonné que Joseph nommait Huriel.

Alors la colère me revint, et, fermant la porte derrière moi :

— C'est bien ! que je fis en m'avançant sur lui ; je suis content que vous veniez dans la gueule du loup. Nous allons nous dire deux mots, à cette heure.

— Trois, si vous voulez, fit-il en s'asseyant sur ses talons et en tirant le feu de sa pipe, dont le tabac était humide et ne prenait pas.

Et il ajouta, comme en se moquant :

— Il n'y a pas seulement chez vous une mauvaise pincette pour prendre la braise!

— Non, que je répondis; mais il y a une bonne trique pour rabattre vos coutures.

— Pourquoi donc ça, s'il vous plaît? fit-il encore sans perdre une miette de son assurance. Vous êtes fâché que j'entre chez vous sans permission? Pourquoi n'y étiez-vous point? J'ai frappé à la porte, j'ai demandé du feu, ça ne se refuse jamais. Qui ne répond consent, j'ai poussé le loquet. Pourquoi n'avez-vous point de serrure, si vous craignez les voleurs? J'ai regardé vers les lits, j'ai trouvé maison vide; j'ai allumé ma pipe, et me voilà. Qu'est-ce que vous avez à dire?

En parlant comme je vous dis, il prit son fusil dans sa main comme pour en examiner la batterie, mais c'était bien pour me dire :

— Si vous êtes armé, je le suis pareillement, et nous serons à deux de jeu.

J'eus l'idée de le coucher en joue pour le tenir en respect; mais, à mesure que je regardais sa figure noircie, je lui trouvais un air si ouvert et un œil éveillé si bon enfant, que je sentais moins de colère que de fierté. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans tout au plus, grand et fort, et qui, rasé et lavé, pouvait être joli garçon. Je posai mon fusil au long du mur, et m'approchant de lui sans crainte :

— Causons, lui dis-je en m'asseyant à son côté.

— A vos souhaits, fit-il, posant pareillement son arme.

— C'est vous qu'on nomme Huriel?

— Et vous Étienne Depardieu?

— D'où savez-vous mon nom?

— D'où vous savez le mien : de notre petit ami Joseph Picot.

— C'est donc à vous les mulets que je viens de prendre?

— Que vous venez de prendre? fit-il en se levant à moitié, d'étonnement.

Puis se mettant à rire :

— Vous plaisantez! On ne prend pas mes mulets comme ça.

— Si fait, lui répondis-je, on les prend en emmenant le clairin.

— Ah! vous connaissez la manière? dit-il d'un air de défiance; mais les chiens?

— On ne craint pas les chiens quand on a un bon fusil dans la main.

— Auriez-vous tué mes chiens? fit-il encore en se levant tout à fait.

Et sa figure flamba de colère, d'où je vis que s'il était d'humeur joviale, il pouvait aussi être terrible à son moment.

— J'aurais pu tuer vos chiens, répondis-je; j'aurais pu emmener vos bêtes en fourrière dans une métairie où vous auriez trouvé une dizaine de bons gars pour parlementer. Je ne l'ai pas fait, parce que Joseph m'a remontré que vous étiez seul, et que, pour un dommage, c'était lâche de mettre un homme seul dans le cas de se faire tuer. J'ai écouté

cette raison-là; mais nous voilà un contre un. Vos bêtes ont gâté mon champ et celui de ma sœur; de plus, vous venez d'entrer chez moi en mon absence, ce qui est malhonnête et insolent. Vous allez me faire excuse de votre comportement, me proposer indemnité pour le dommage de mon grain, ou bien...

— Ou bien quoi? dit-il en ricanant.

— Ou bien nous allons plaider selon les droits et coutumes du Berry, qui sont, je pense, les mêmes que ceux du Bourbonnais, quand on prend les poings pour avocats.

— C'est-à-dire au droit du plus fort? fit-il en retroussant ses manches. Ça me va mieux que d'aller devant les procureurs, et si vous êtes seul, si vous n'agissez pas en traître...

— Venez dehors, lui dis-je, vous verrez que je suis seul. Vous avez tort de me faire injure; car, en entrant ici, je vous tenais au bout de mon fusil. Mais les armes sont faites pour tuer les loups et les chiens enragés. Je n'ai pas voulu vous traiter comme une bête, et, bien qu'à présent vous soyez en mesure de me fusiller aussi, je trouve qu'entre hommes c'est lâche de s'envoyer des balles, la force ayant été donnée aux humains pour s'en servir. Vous ne me paraissez pas plus manchot que moi, et si vous avez du cœur...

— Mon garçon, fit-il en me tirant auprès du feu pour me regarder, vous avez peut-être tort : vous êtes plus jeune que moi, et, encore que vous paraissiez sec et solide, je ne répondrai pas de votre peau. J'aimerais mieux que vous me parliez gentiment

pour me réclamer votre dû, et vous en remettre à ma justice.

— En voilà assez, lui dis-je en lui faisant tomber son chapeau dans les cendres pour le fâcher; c'est le mieux cogné de nous deux qui sera le plus gentil tout à l'heure.

Il ramassa son chapeau tranquillement, le mit sur la table et dit :

— Quelles sont vos coutumes dans le pays d'ici?

— Entre jeunes gens, répondis-je, il n'y a ni malice ni traitrise. On se *toure* à bras le corps, on tape où l'on peut sauf la figure. Celui qui prend un bâton ou une pierre est réputé coquin et assassin.

— C'est comme chez nous, fit-il. Marchons donc, j'ai intention de vous ménager; mais si j'y vas plus fort que je ne veux, rendez-vous, car il y a un moment, vous le savez, où on ne peut pas bien répondre de soi.

Quand nous fûmes dehors, à même l'herbe drue, nous mimes habits bas pour ne nous point gâter inutilement, et commençâmes à nous tourner, en nous serrant les flancs et en nous enlevant l'un l'autre. J'avais avantage sur lui, pour ce qu'il était plus grand de toute la tête et que son grand abattage me donnait meilleure prise. D'ailleurs, il n'était pas échauffé, et, croyant avoir trop vite raison de moi, il ne donnait pas sa force; si bien que je le déracinai à la troisième suée, et l'étendis sous moi : mais là il reprit son avoir, et devant que j'eusse le temps de frapper, il se roula comme un serpent et m'enlaça si serré que j'en perdais mon soupir.

Pourtant je trouvai moyen de me relever avant lui, et de lui revenir sus. Quand il vit qu'il avait affaire à franche partie et attrapait du bon dans l'estomac et sur les épaules, il m'en porta de rudes, et je dois dire que son poing pesait comme un marteau de forge. Mais j'y serais mort plutôt que d'en rien sentir, et chaque fois qu'il me criait : « Rends-toi ! » le courage et le moyen me revenaient pour le payer en même argent. Si bien qu'un bon quart d'heure durant, la lutte sembla égale. Enfin, je sentis que je m'épuisais, tandis qu'il ne faisait que s'y mettre ; car s'il n'avait pas les ressorts meilleurs que moi, il avait pour lui l'âge et le tempérament. Et, de fine force, je me trouvai dessous et bien battu, sans me pouvoir dégager. Nonobstant, je ne voulus crier merci, et quand il vit que je m'y ferais tuer, il se comporta en homme généreux.

— En voilà assez, fit-il en me lâchant le gosier ; tu as la tête plus dure que les os, je vois ça ? et je te les casserais avant de la faire céder. C'est bien ! Puisque tu es un homme, soyons amis. Je te fais excuse d'être entré en ta maison ; et, à cette heure, voyons les ravages que t'ont fait mes mules. Me voilà prêt à te payer aussi franchement que je t'ai battu. Après quoi, tu me donneras un verre de vin, afin que nous nous quittions bons camarades.

Le marché conclu, et quand j'eus empoché trois bons écus qu'il me donna pour moi et mon beau-frère, j'allai tirer du vin et nous nous mîmes à table. Trois pichets de deux pintes y passèrent, le temps de dire les grâces, car nous étions bien altérés au jeu que nous avions joué, et maître Huriel

avait un coffre qui en tenait tant qu'on voulait. Il me parut bon compagnon, beau causeur et aimable à vivre au possible; et moi, ne voulant pas rester en arrière de paroles et d'actions, je remplissais son verre à chaque minute et lui faisais des jurements d'amitié à casser les vitres.

(*Les maîtres sonneurs*, 70-75.)

DUEL RUSTIQUE

Au temps jadis, les paysans du centre, — muletiers du Bourbonnais, bûcheux et fendeux du Berry, — avaient leurs mœurs et leur juridiction particulières. Ils vidaient entre eux leurs affaires d'honneur, un peu comme les rustres épiques des romans de Walter Scott. Il y avait de l'Ajax ou de Thersite dans ces cœurs de charbonniers. La scène suivante, empreinte d'une grandeur primitive, nous montre une fête de cornemuseux qui finit en dispute, puis en combat singulier. Parmi les principaux personnages figurent les héros du récent pugilat, devenus inséparables quoique rivaux auprès de Brulette, depuis qu'ils ont éprouvé l'un sur l'autre la vigueur de leurs poings.

Plusieurs de ceux qui étaient là savaient cornemuser, non pas comme le Grand-Bûcheux, qui n'avait pas son pareil dans le monde, et qui eût fait sauter les pierres et batifoler les chênes de la forêt, s'il l'eût souhaité, mais beaucoup mieux que Carnat et son garçon; si bien que la musette changea de mains et arriva en celles du muletier-chef que je vous ai nommé Archignat, tandis que le Grand-Bûcheux, qui avait le cœur et le corps encore jeunes, prit le plaisir de faire danser sa fille, dont à bon droit il était aussi fier que, chez nous, le père Brulet de la sienne.

Mais comme il criait à Brulette de venir lui faire vis-à-vis, un vilain diable, sortant de je ne sais d'où, se présenta et la voulut prendre par la main. Encore qu'il commençât de faire nuit, Brulette le reconnut tout d'abord pour celui qui, au bois de la Roche, avait menacé le plus, et même proposé d'assassiner ses deux défenseurs et de les enterrer sous quelque arbre qui n'en dirait mot.

La peur et l'aversion lui firent refuser bien vite et se serrer contre moi, qui, ayant épuisé mes provisions, me rendais à la danse avec elle.

— Cette fille m'a promis la danse, dis-je au muletier qui s'y entêtait. Laissez-nous et cherchez-en une autre.

— C'est bien, dit-il; mais quand elle aura ballé cette bourrée avec vous, ce sera mon tour.

— Non, dit Brulette vivement. J'aimerais mieux ne baller de ma vie.

— C'est ce que nous verrons, fit-il.

Et il nous suivit à la danse, où il se tint derrière nous, nous critiquant, je pense, en son langage, et lâchant chaque fois que Brulette passait devant lui, des paroles que ses mauvais yeux me faisaient juger insolentes.

— Attends que j'aie fini, lui dis-je en le heurtant au passage; je te baillerai ton compte en un langage que ton dos saura bien entendre.

Mais quand la bourrée fut finie, j'eus beau le chercher, il s'était si bien caché que je ne pus mettre la main dessus. Brulette, voyant comme il était lâche, cessa de le craindre et dansa avec d'autres, qui, tous, bien joliment, lui faisaient hom-

mage; mais, en un moment où je n'avais plus les yeux sur elle, ce coquin la vint prendre au milieu d'une bande d'autres fillettes, l'attira de force au milieu du bal, et, profitant de la nuit, qui empêchait de voir la résistance de Brulette, il la voulut embrasser. En ce moment, j'accourais, ne voyant pas bien et m'imaginant d'entendre Brulette m'appeler; mais je n'eus point le temps de lui faire justice moi-même, car, devant que cette laide figure encharbonnée eût touché la sienne, l'homme reçut au chågnon du cou une si jolie empoignade, que les yeux durent lui en grossir comme ceux d'un rat pris au pilon.

Brulette, croyant que ce secours lui venait de moi, se jeta vitement aux bras de son défenseur, et fut bien étonnée de se trouver dans ceux d'Huriel.

Je voulus profiter de ce que notre ami était embarrassé de ses mains pour empoigner, à mon tour, le méchant coquin, et je lui aurais payé tout ce que je lui devais, si le monde ne se fût mis entre nous. Et comme cet homme nous accâgnait de sottises, nous traitant de lâches, pour nous être mis deux contre lui, la musique s'arrêta : on se rassembla sur le lieu de la querelle, et le Grand-Bûcheux vint avec le Grand-Archignat, l'un défendant aux muletiers, l'autre aux bûcheux et fendeux, de prendre parti avant que l'affaire fût éclaircie.

Malzac, c'était le nom de notre ennemi (et il avait une langue aussi mauvaise que celle d'un aspic), porta sa plainte le premier, prétendit qu'il avait honnêtement invité la Berrichonne, qu'en l'embrassant il n'avait fait qu'user du droit et de la coutume

de la bourrée, et que deux galants de cette fille, à savoir Huriel et moi, l'avions pris en traître et mauvaisement frappé.

— Le fait est faux, répondis-je, et c'est à mon grand regret que je n'ai point roué de coups celui qui vous parle, mais la vérité est que je suis arrivé trop tard pour le prendre soit en franchise, soit en trahison, et qu'on m'a retenu la main au moment où j'allais cogner. Je vous dis la chose comme elle est; mais lâchez-moi, et je ne le ferai point mentir!

— Et quant à moi, dit Huriel, je l'ai pris au collet comme on prend un lièvre, mais sans le frapper, ct ce n'est pas ma faute si ses habits n'ont pas garanti sa peau; mais je lui dois une meilleure leçon et ne suis venu ici, ce soir, que pour en trouver l'occasion. Or donc, je demande à maître Archignat, mon chef, ainsi qu'à maître Bastien, mon père, d'être entendu sur l'heure ou après la fête, et de me faire justice si mon droit est reconnu bon.

Là-dessus arriva le frère capucin, qui voulut prêcher la paix chrétienne; mais il avait trop fêté le vin bourbonnais pour mener bien subtilement sa langue, et il ne put se faire entendre dans le bruit.

— Silence! cria le Grand-Bûcheux d'une voix qui eût couvert le tonnerre du ciel. Écartez-vous tous, et laissez-nous régler nos affaires; vous pouvez écouter, mais non point prendre voix au chapitre. Ici, tous les muletiers, pour Malzac et Huriel. Ici, moi et les anciens de la forêt, servant de parrains et de juges à ce garçon du Berry. Parle, Tiennet, et porte ta plainte. Quelles raisons avais-tu d'en vou-

loir à ce muletier? Si c'est pour avoir tenté d'embrasser ta payse, à la danse, je sais que c'est la coutume en ton endroit comme chez nous. Ça ne suffirait donc pas pour avoir eu même l'intention de frapper un homme. Dis-nous le sujet de ton dépit contre lui; c'est par là qu'il faut commencer.

Je ne me fis point prier pour parler, et, malgré que l'assemblée des muletiers et des anciens me causât un peu de trouble, je sus assez bien dérouiller ma langue pour raconter, comme il faut, l'histoire du bois de la Roche, et invoquer le témoignage du chef Archignat lui-même, à qui je rendis justice, peut-être un peu meilleure qu'il ne le méritait; mais je voyais bien que je ne devais point jeter de blâme sur lui pour me l'avoir favorable, et je lui montrai en cela que les Berrichons ne sont pas plus sots que les autres, ni plus aisés à mettre dans leur tort.

Tous les assistants qui, déjà, faisaient bonne estime de Brulette et de moi, réprouvèrent la conduite de Malzac; mais le Grand-Bûcheux réclama encore le silence, et s'adressant à maître Archignat, lui demanda s'il y avait du faux dans mon rapport.

Ce grand compère rouge était un homme fin et prudent. Il avait la figure aussi blanche qu'un linge et, quelque dépit qu'on lui pût causer, il ne paraissait pas avoir une goutte de sang de plus ou de moins dans le corps. Ses yeux vairons étaient assez doux et n'annonçaient point la fausseté; mais sa bouche, qui était à moitié cachée sous sa barbe de renard, souriait de temps en temps d'un air sot qui cachait mal un bon fonds de malice. Il n'aimait

13.

point Huriel, mais il faisait tout comme, et il passait pour se conduire en homme juste. Au fond, c'était le plus grand pillard qu'il y eût, et sa conscience mettait les intérêts de sa confrérie au-dessus de tout. On l'avait pris pour chef à cause de la froideur de son sang, qui lui permettait d'opérer par la ruse, et par là d'éviter à sa bande les querelles, voire les procédures, où il passait pour être aussi clerc qu'un procureur.

Il ne répondit rien à la question du Grand-Bûcheux, et on n'eût su dire si c'était bêtise ou prudence, car tant plus il avait l'esprit éveillé, tant plus il se donnait l'air d'un homme endormi, qui rèvasse en lui-même et n'entend point ce qu'on lui demande.

Il se contenta de faire un signe à Huriel, comme pour lui demander si le témoignage qu'il allait faire serait conforme au sien; mais Huriel qui, sans être sournois, était aussi bien avisé que lui, répondit :

— Maître, vous avez été invoqué comme témoin par ce garçon. S'il vous plaît de lui donner raison, je n'ai pas à vous confirmer dans la vérité de vos paroles, et s'il vous convient de lui donner tort, les coutumes de ma confrérie me défendent de vous porter un démenti. Personne, ici, n'a rien à voir dans nos affaires, et si Malzac a été blâmable, je sais d'avance que vous l'aurez blâmé. Mais il s'agit pour moi d'une autre affaire Dans la question que nous avons eue ensemble devant vous au bois de la Roche, et dont je ne suis point appelé à dire le motif, Malzac, m'a, par trois fois, dit que je mentais, et menacé personnellement. Je ne sais si vous y

avez fait attention, mais je le déclare par serment; et comme je m'en trouve offensé et déshonoré, je réclame le droit de bataille, selon la coutume de notre ordre.

Archignat consulta tous bas les autres muletiers, et il paraît que tous approuvèrent Huriel, car ils se formèrent en rond, et le chef dit un seul mot :

— Allez!

Sur quoi Malzac et Huriel se mirent en présence.

Je voulais m'y opposer, disant que c'était à moi de venger ma cousine, et que la plainte que j'avais portée était d'une plus grande conséquence que celle d'Huriel; mais Archignat me repoussa, en disant :

— Si Huriel est battu, tu te présenteras après lui; mais si c'est Malzac qui a le dessous, il faudra bien que tu te contentes de ce que tu auras vu faire.

— Que les femmes se retirent! cria le Grand-Bûcheux; elles sont de trop ici.

Et, en disant cela, il était pâle, mais il ne reculait pas devant le danger que son fils pouvait courir.

— Qu'elles se retirent si elles veulent, dit Thérence, qui était aussi pâle, mais aussi ferme que lui; moi, je dois être là pour mon frère, s'il y a du sang à arrêter.

Brulette, plus morte que vive, suppliait Huriel et moi de ne pas donner suite à la querelle; mais il était trop tard pour l'écouter. Je la confiai à Joseph, qui l'emmena à distance, et, posant ma veste, je me tins prêt à venger Huriel, s'il avait le dessous.

Je ne savais point quel serait le combat et je

regardai bien, pour n'être pas pris au dépourvu quand mon tour viendrait. On avait allumé deux torchères de résine et mesuré, avec des pas, la place dont les deux combattants ne devaient point sortir. On leur donna à chacun un bâton de courza noueux et court, et le Grand-Bûcheux assista maître Archignat dans toutes ses préparations avec une tranquillité qu'il n'avait guère dans le cœur et qui faisait de la peine à voir.

Malzac, petit et maigre, n'était pas aussi fort qu'Huriel, mais il était plus vif de ses mouvements et connaissait mieux la bataille; car Huriel, encore qu'adroit au bâton, était d'un naturel si bon, qu'il avait eu bien peu souvent l'occasion de s'en servir.

Voilà ce qu'il me fut dit pendant qu'ils commençaient à se tâter, et j'avoue que le cœur me battait fort, autant de crainte pour Huriel que de colère contre son ennemi.

Pendant deux ou trois minutes, qui me parurent des heures d'horloge, aucun coup ne porta, étant bien paré de part et d'autre; enfin, on commença à entendre que le bois ne frappait plus toujours le bois, et le bruit sourd que faisaient ces bâtons sur les corps qu'ils rencontraient me donnait, chaque fois, une sueur froide. Dans notre pays, on ne se bat jamais comme cela, dans les règles, avec d'autres armes que les poignets, et je confesse que je n'avais pas l'esprit endurci à l'idée des têtes fendues et des mâchoires brisées. Jamais temps ne m'a paru plus long et souffrance pire que dans cette occasion-là. A voir Malzac si adroit, je tremblais de peur pour moi aussi peut-être; mais en même

temps, j'avais tant de rage de ne pouvoir m'en mêler, que, si on ne m'eût retenu, je me serais jeté au milieu.

La chose me faisait dégoût, malice et pitié, et pourtant, j'ouvrais la bouche et les yeux pour n'en rien perdre, car le vent secouait les torches, et, par moments, on ne voyait quasi plus rien qu'un moulinet blanchâtre autour des batailleurs; mais, voilà que l'un des deux fit entendre un soupir comme celui d'un arbre cassé en deux par un coup de vent, et roula dans la poussière.

Lequel était-ce? Je ne voyais plus, j'avais des orblutes dans les yeux; mais j'entendis la voix de Thérence qui disait :

— Dieu soit béni, mon frère a gagné!

Je recommençai à voir clair, Huriel était debout et attendait, en franc compagnon, que l'autre se relevât, sans pourtant l'approcher, dans la crainte d'une trahison dont il le savait bien capable.

Mais Malzac ne se releva point et Archignat, faisant défense à personne de bouger, l'appela par trois fois. Il n'en eut point de réponse et s'avança jusqu'à lui, disant :

— Malzac, c'est moi, ne touchez point!

Malzac ne parut pas en avoir grande envie, car il ne se mut non plus qu'une pierre; et le chef, se penchant sur lui, le toucha, le regarda, et, appelant par leurs noms deux muletiers, leur dit :

— C'est partie perdue pour lui; faites ce qui est à faire.

Aussitôt ils le prirent par les pieds et la tête, et s'en allèrent toujours courant, suivis des autres

muletiers, qui s'enfoncèrent dans la forêt, défendant à tout ce qui n'était pas de leur bande de s'enquérir du résultat de l'affaire. Maître Archignat les suivit le dernier, après avoir parlé dans l'oreille du Grand-Bûcheux qui lui répondit seulement :

— Ça suffit, adieu!

Thérence s'était attachée à son frère et lui essuyait la sueur de la figure avec son mouchoir, lui demandant s'il était blessé et le voulant retenir pour l'examiner; mais il lui parla aussi dans l'oreille, et, au premier mot, elle lui répondit :

— Oui, oui..., adieu!

Alors Huriel prit le bras de maître Archignat, et tous deux disparurent aussitôt dans l'ombre : car, du pied, en se sauvant, ils renversèrent les torches, et je me sentis comme quand, d'un mauvais rêve tout plein de bruits et de clartés, on s'éveille dans le silence et l'épaisseur de la nuit.

(*Les maîtres sonneurs*, 175-182.)

LA POÉSIE DU LABOUR

Ce que dit une scène de labour à une âme du XVIe siècle, et à une âme du XIXe aux environs de 1848, tel est le sujet du tableau en deux parties par lequel s'ouvre *la Mare au Diable*. L'auteur vient de considérer la vieille estampe d'Holbein sur le Laboureur. Un vieillard décrépit pousse péniblement son attelage étique, pendant qu'un effroyable squelette l'aiguillonne de son fouet. Au-dessous se lit ce naïf quatrain :

A la sueur de ton visaige
Tu gagnerois ta pauvre vie;
Après long travail et usaige
Voici la *Mort* qui te convie.

George Sand se promène en rêvant à cette nouvelle danse macabre, toute empreinte de la mélancolie du moyen âge allemand. Tout à coup elle lève les yeux, et voici ce qu'elle aperçoit :

Je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste comme celle du tableau d'Holbein. Le paysage était vaste aussi et encadrait de grandes lignes de verdure, un peu rougie aux approches de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La

journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, mais dont les vêtements n'annonçaient pas la misère, poussait gravement son *areau* de forme antique, traînés par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, les cornes longues et rabattues, de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude a rendus *frères*, comme on les appelle dans nos campagnes, et qui, privés l'un de l'autre, se refusent au travail avec un nouveau compagnon et se laissent mourir de chagrin. Les gens qui ne connaissent pas la campagne taxent de fable l'amitié du bœuf pour son camarade d'attelage. Qu'ils viennent voir au fond de l'étable un pauvre animal maigre, exténué, battant de sa queue inquiète ses flancs décharnés, soufflant avec effroi et dédain sur la nourriture qu'on lui présente, les yeux toujours tournés vers la porte, en grattant du pied la place vide à ses côtés, flairant les jougs et les chaînes que son compagnon a portés, et l'appelant sans cesse avec de déplorables mugissements. Le bouvier dira :

— C'est une paire de bœufs perdue; son frère est mort, et celui-là ne travaillera plus. Il faudrait pouvoir l'engraisser pour l'abattre; mais il ne veut pas manger, et bientôt il sera mort de faim.

Le vieux laboureur travaillait lentement, en silence, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui; mais grâce à la con-

tinuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils, qui menait, à quelque distance, quatre bœufs moins robustes, dans une veine de terres plus fortes et plus pierreuses.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. A l'autre extrémité de la plaine labourable, un jeune homme de bonne mine conduisait un attelage magnifique : quatre paires de jeunes animaux à robe sombre mêlée de noir fauve à reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite encore du joug et de l'aiguillon et n'obéit qu'en frémissant de colère à la domination nouvellement imposée. C'est ce qu'on appelle des bœufs *fraîchement liés*. L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin naguère abandonné au pâturage et rempli de souches séculaires, travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse et ses huit animaux quasi indomptés.

Un enfant de six à sept ans, beau comme un ange, et les épaules couvertes, sur sa blouse, d'une peau d'agneau qui le faisait ressembler au petit saint Jean-Baptiste des peintres de la Renaissance, marchait dans le sillon parallèle à la charrue et piquait le flanc des bœufs avec une gaule longue et légère, armé d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liés à leur front, en imprimant au timon de vio-

lentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, le laboureur criait d'une voix puissante, appelant chaque bête par son nom, mais plutôt pour calmer que pour exciter; car les bœufs, irrités par cette brusque résistance, bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté emportant l'areau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait aussi, le pauvre d'une voix qu'il voulait rendre terrible et qui restait douce comme sa figure angélique. Tout cela était beau de force ou de grâce : le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante, où la terre était vaincue, il y avait un sentiment de douceur et de calme profond qui planait sur toutes choses. Quand l'obstacle était surmonté et que l'attelage reprenait sa marche égale et solennelle, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout à coup la sérénité des âmes simples et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique que l'antique tradition du pays transmet, non à tous les laboureurs indistinctement, mais aux plus consommés dans l'art d'exciter et de soutenir l'ardeur des bœufs de travail. Ce chant, dont l'origine fut peut-être considérée comme sacrée, et auquel de mystérieuses influences ont dû être attribuées jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder

la vertu d'entretenir le courage de ces animaux, d'apaiser leurs mécontements et de charmer l'ennui de leur longue besogne. Il ne suffit pas de savoir bien les conduire en traçant un sillon parfaitement rectiligne, de leur alléger la peine en soulevant ou enfonçant à point le fer dans la terre : on n'est point un parfait laboureur si on ne sait chanter aux bœufs, et c'est là une science à part qui exige un goût et des moyens particuliers.

Ce chant n'est, à vrai dire, qu'une sorte de récitatif interrompu et repris à volonté. Sa forme irrégulière et ses intonations fausses selon les règles de l'art musical le rendent intraduisible. Mais ce n'en est pas moins un beau chant, et tellement approprié à la nature du travail qu'il accompagne, à l'allure du bœuf, au calme des lieux agrestes, à la simplicité des hommes qui le disent, qu'aucun génie étranger au travail de la terre ne l'eût inventé, et qu'aucun chanteur autre qu'un *fin laboureur* de cette contrée ne saurait le redire. Aux époques de l'année où il n'y a pas d'autre travail et d'autre mouvement dans la campagne que celui du labourage, ce chant si doux et si puissant monte comme une voix de la brise, à laquelle sa tonalité particulière donne une certaine ressemblance. La note finale de chaque phrase, tenue et tremblée avec une longueur et une puissance d'haleine incroyable, monte d'un quart de ton en faussant systématiquement. Cela est sauvage, mais le charme en est indicible, et quand on s'est habitué à l'entendre, on ne conçoit pas qu'un autre chant pût s'élever à ces heures et dans ces lieux-là, sans en déranger l'harmonie.

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadrige de bœufs robustes et ardents; au lieu de la mort, un bel enfant; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors que le quatrain français

A la sueur de ton visaige, etc.

et le *O fortunatos agricolas* de Virgile me revinrent ensemble à l'esprit, et qu'en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie à la force, un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis une pitié profonde mêlée à un respect involontaire. Heureux le laboureur! oui, sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout d'un coup robuste, et ma poitrine devenue puissante, pouvaient ainsi féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, en un mot la beauté mystérieuse des choses! et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec le sentiment divin qui a présidé à la création immortelle et sublime.

(*La mare au diable*, 16-23.)

LA PRIÈRE DU SOIR

Germain, le « fin laboureur », parti un bel après-midi pour le village voisin en compagnie de son bambin Petit-Pierre, et d'une jeune servante qui va se louer, s'égare au milieu des bois, est surpris par la nuit, et se voit obligé de bivouaquer à la belle étoile. Il se fût trouvé bien embarrassé, sans la petite Marie, qui entoure Petit-Pierre de soins maternels. De là la scène suivante, où l'on sent percer chez le laboureur une admiration naïve pour la jeune fille, en attendant qu'un autre sentiment grandisse dans son cœur.

Petit-Pierre s'était soulevé et regardait autour de lui d'un air tout pensif.

— Ah! il n'en fait jamais d'autre quand il entend manger, celui-là! dit Germain : le bruit du canon ne le réveillerait pas, mais quand on remue les mâchoires auprès de lui, il ouvre les yeux tout de suite.

— Vous avez dû être comme ça à son âge, dit la petite Marie avec un sourire malin. Allons, mon Petit-Pierre, tu cherches ton ciel de lit? Il est fait de verdure, ce soir, mon enfant; mais ton père n'en soupe pas moins. Veux-tu souper avec lui? Je n'ai pas mangé ta part; je me doutais bien que tu la réclamerais!

— Marie, je veux que tu manges, s'écria le laboureur, je ne mangerai plus. Je suis un vorace, un grossier : toi, tu te prives pour nous, ce n'est pas juste, j'en ai honte. Tiens, ça m'ôte la faim; je ne veux pas que mon fils soupe, si tu ne soupes pas.

— Laissez-nous tranquilles, répondit la petite Marie, vous n'avez pas la clef de nos appétits. Le mien est fermé aujourd'hui, mais celui de votre Pierre est ouvert comme celui d'un petit loup. Tenez, voyez comme il s'y prend! Oh! ce sera aussi un rude laboureur!

En effet, Petit-Pierre montra bientôt de qui il était fils, et à peine éveillé, ne comprenant ni où il était, ni comment il y était venu, il se mit à dévorer. Puis, quand il n'eut plus faim, se trouvant excité comme il arrive aux enfants qui rompent leurs habitudes, il eut plus d'esprit, plus de curiosité et plus de raisonnement qu'à l'ordinaire. Il se fit expliquer où il était, et quand il sut que c'était au milieu d'un bois, il eut un peu peur,

— Y a-t-il des méchantes bêtes dans ce bois? demanda-t-il à son père.

— Non, fit le père, il n'y en a point. Ne crains rien.

— Tu as donc menti quand tu m'as dit que si j'allais avec toi dans les grands bois les loups m'emporteraient?

— Voyez-vous ce raisonnement? dit Germain embarrassé.

— Il a raison, reprit la petite Marie, vous lui avez dit cela : il a bonne mémoire, il s'en souvient. Mais apprends, mon Petit-Pierre, que ton père ne

ment jamais. Nous avons passé les grands bois pendant que tu dormais, et nous sommes à présent dans les petits bois, où il n'y a pas de méchantes bêtes.

— Les petits bois sont-ils bien loin des grands?

— Assez loin; d'ailleurs les loups ne sortent pas des grands bois. Et puis, s'il en venait ici, ton père les tuerait.

— Et toi aussi, petite Marie?

— Et nous aussi, car tu nous aiderais bien, mon Pierre? Tu n'as pas peur, toi? Tu taperais bien dessus!

— Oui, oui, dit l'enfant enorgueilli, en prenant une pose héroïque, nous les tuerions!

— Il n'y a personne comme toi pour parler aux enfants, dit Germain à la petite Marie, et pour leur faire entendre raison. Il est vrai qu'il n'y a pas longtemps que tu étais toi-même un petit enfant, et tu te souviens de ce que te disait ta mère. Je crois bien que plus on est jeune, mieux on s'entend avec ceux qui le sont. J'ai grand'peur qu'une femme de trente ans, qui ne sait pas encore ce que c'est que d'être mère, n'apprenne avec peine à babiller et à raisonner avec des marmots.

— Pourquoi donc pas, Germain? Je ne sais pourquoi vous avez une mauvaise idée touchant cette femme; vous en reviendrez!

— Au diable la femme! dit Germain. Je voudrais en être revenu pour n'y plus retourner. Qu'ai-je besoin d'une femme que je ne connais pas?

— Mon petit père, dit l'enfant, pourquoi donc est-ce que tu parles toujours de ta femme aujourd'hui, puisqu'elle est morte?...

— Hélas! tu ne l'as donc pas oubliée, toi, la pauvre chère mère?

— Non, puisque je l'ai vu mettre dans une belle boîte de bois blanc, et que ma grand'mère m'a conduit auprès pour l'embrasser et lui dire adieu!... Elle était toute blanche et toute froide, et tous les soirs ma tante me fait prier le bon Dieu pour qu'elle aille se réchauffer avec lui dans le ciel. Crois-tu qu'elle y soit, à présent?

— Je l'espère, mon enfant; mais il faut toujours prier, ça fait voir à ta mère que tu l'aimes.

— Je vas dire ma prière, reprit l'enfant; je n'ai pas pensé à la dire ce soir. Mais je ne peux pas la dire tout seul; j'en oublie toujours un peu. Il faut que la petite Marie m'aide.

— Oui, mon Pierre, je vais t'aider, dit la jeune fille. Viens là, te mettre à genoux sur moi.

L'enfant s'agenouilla sur la jupe de la jeune fille, joignit ses petites mains, et se mit à réciter sa prière, d'abord avec attention et ferveur, car il savait très bien le commencement; puis avec plus de lenteur et d'hésitation, et enfin répétant mot à mot ce que lui dictait la petite Marie, lorsqu'il arriva à cet endroit de son oraison, où le sommeil le gagnant chaque soir, il n'avait jamais pu l'apprendre jusqu'au bout. Cette fois encore, le travail de l'attention et la monotonie de son propre accent produisirent leur effet accoutumé, il ne prononça plus qu'avec effort les dernières syllabes, et encore après se les être fait répéter trois fois; sa tête s'appesantit et se pencha sur la poitrine de Marie : ses mains se détendirent, se séparèrent et retombè-

rent ouvertes sur ses genoux. A la lueur du feu du bivouac, Germain regarda son petit ange assoupi sur le cœur de la jeune fille, qui, le soutenant dans ses bras et réchauffant ses cheveux blonds de sa pure haleine, s'était laissée aller aussi à une rêverie pieuse, et priait mentalement pour l'âme de Catherine.

Germain fut attendri, chercha ce qu'il pourrait dire à la petite Marie pour lui exprimer ce qu'elle lui inspirait d'estime et de reconnaissance, mais ne trouva rien qui pût rendre sa pensée. Il s'approcha d'elle pour embrasser son fils qu'elle tenait toujours pressé contre son sein, et il eut peine à détacher ses lèvres du front du petit Pierre.

— Vous l'embrassez trop fort, lui dit Marie en repoussant doucement la tête du laboureur, vous allez le réveiller. Laissez-moi le recoucher, puisque le voilà reparti pour les rêves du paradis.

L'enfant se laissa coucher, mais en s'étendant sur la peau de chèvre du bât, il demanda s'il était sur la Grise. Puis, ouvrant ses grands yeux bleus, et les tenant fixés vers les branches pendant une minute, il parut rêver tout éveillé, ou être frappé d'une idée qui avait glissé dans son esprit durant le jour, et qui s'y formulait à l'approche du sommeil. « Mon petit père, dit-il, si tu veux me donner une autre mère, je veux que ce soit la petite Marie. »

Et, sans attendre de réponse, il ferma les yeux et s'endormit.

(*La mare au diable*, 77-83.)

LA LIONNE DU VILLAGE

(Voir le préambule du morceau précédent.)

Germain était veuf. Il allait au village sur les instances de son père, pour faire acte de prétendant auprès d'une riche veuve qu'on le poussait à épouser. Il ne se décidait à cette gauche démarche qu'à contre-cœur. Ce fut bien pis quand il fut arrivé chez le père Léonard, son futur beau-père.

Cependant, quand il eut réparé le désordre du voyage dans ses vêtements et dans l'équipage de son cheval, quand il fut monté sur la Grise et qu'on lui eut indiqué le chemin de Fourche, il pensa qu'il n'y avait plus à reculer, et qu'il fallait oublier cette nuit d'agitations comme un rêve dangereux.

Il trouva le père Léonard au seuil de sa maison blanche, assis sur un beau banc de bois peint en vert-épinard. Il y avait six marches de pierre disposées en perron, ce qui faisait voir que la maison avait une cave. Le mur du jardin et de la chènevière était crépi à chaux et à sable. C'était une belle habitation; il s'en fallait de peu qu'on ne la prît pour une maison de bourgeois.

Le futur beau-père vint au-devant de Germain, et après lui avoir demandé, pendant cinq minutes,

des nouvelles de toute la famille, il ajouta la phrase consacrée à questionner poliment ceux qu'on rencontre sur le but de leur voyage :

— Vous êtes donc venu pour vous promener par ici?

— Je suis venu vous voir, répondit le laboureur, et vous présenter ce petit cadeau de gibier de la part de mon beau-père, en vous disant, aussi de sa part, que vous devez savoir dans quelles intentions je viens chez vous.

— Ah! ah! dit le père Léonard en riant et en frappant sur son estomac rebondi, je vois, j'entends, j'y suis! Et, clignant de l'œil, il ajouta : Vous ne serez pas le seul à faire vos compliments, mon jeune homme. Il y en a déjà trois à la maison qui attendent comme vous. Moi, je ne renvoie personne, et je serais bien embarrassé de donner tort ou raison à quelqu'un, car ce sont tous de bons partis. Pourtant, à cause du père Maurice et de la qualité des terres que vous cultivez, j'aimerais mieux que ce fût vous. Mais ma fille est majeure et maîtresse de son bien; elle agira donc selon son idée. Entrez, faites-vous connaître; je souhaite que vous ayez le bon numéro!

— Pardon, excuse, répondit Germain, fort surpris de se trouver en surnuméraire là où il avait compté d'être seul. Je ne savais pas que votre fille fût déjà pourvue de prétendants, et je n'étais pas venu pour la disputer aux autres.

— Si vous avez cru que, parce que vous tardiez à venir, répondit, sans perdre sa bonne humeur, le père Léonard, ma fille se trouvait au dépourvu,

vous vous êtes grandement trompé, mon garçon. La Catherine a de quoi attirer les épouseurs, et elle n'aura que l'embarras du choix. Mais, entrez à la maison, vous dis-je, et ne perdez pas courage. C'est une femme qui vaut la peine d'être disputée.

Et poussant Germain par les épaules avec une rude gaieté :

— Allons, Catherine, s'écria-t-il en entrant dans la maison, en voilà un de plus!

Cette manière joviale mais grossière d'être présenté à la veuve, en présence de ses autres soupirants, acheva de troubler et de mécontenter le laboureur. Il se sentit gauche et resta quelques instants sans oser lever les yeux sur la belle et sur sa cour.

La veuve Guérin était bien faite et ne manquait pas de fraîcheur. Mais elle avait une expression de visage et une toilette qui déplurent tout d'abord à Germain. Elle avait l'air hardi et content d'elle-même, et ses cornettes garnies d'un triple rang de dentelles, son tablier de soie, et son fichu de blonde noire était peu en rapport avec l'idée qu'il s'était faite d'une veuve sérieuse et rangée.

Cette recherche d'habillement et ces manières dégagés la lui firent trouver vieille et laide, quoi qu'elle ne fût ni l'un ni l'autre. Il pensa qu'une si jolie parure et des manières si enjouées siéraient à l'âge et à l'esprit fin de la petite Marie, mais que cette veuve avait la plaisanterie lourde et hasardée, et qu'elle portait sans distinction ses beaux atours.

Les trois prétendants étaient assis à une table chargée de vins et de viandes, qui était là en per-

manence pour eux toute la matinée du dimanche; car le père Léonard aimait à faire montre de sa richesse, et la veuve n'était pas fâchée non plus d'étaler sa belle vaisselle, et de tenir table comme une rentière. Germain, tout simple et confiant qu'il était, observa les choses avec assez de pénétration, et pour la première fois de sa vie il se tint sur la défensive en trinquant. Le père Léonard l'avait forcé de prendre place avec ses rivaux, et, s'asseyant lui-même vis-à-vis de lui, il le traitait de son mieux, et s'occupait de lui avec prédilection. Le cadeau de gibier, malgré la brèche que Germain y avait faite pour son propre compte, était encore assez copieux pour produire de l'effet. La veuve y parut sensible, et les prétendants y jetèrent un coup d'œil de dédain.

Germain se sentait mal à l'aise en cette compagnie et ne mangeait pas de bon cœur. Le père Léonard l'en plaisanta :

— Vous voilà bien triste, lui dit-il, et vous boudez contre votre ventre. Il ne faut pas que l'amour vous coupe l'appétit, car un galant à jeun ne sait point trouver de jolies paroles comme celui qui s'est éclairci les idées avec une petite pointe de vin.

Germain fut mortifié qu'on le supposât déjà amoureux, et l'air maniéré de la veuve, qui baissa les yeux en souriant, comme une personne sûre de son fait, lui donna l'envie de protester contre sa prétendue défaite; mais il craignit de paraître incivil, sourit et prit patience.

Les galants de la veuve lui parurent trois rustres. Il fallait qu'ils fussent bien riches pour qu'elle admît leurs prétentions. L'un avait plus de quarante ans

et était quasi aussi gros que le père Léonard; un autre était borgne et buvait tant qu'il en était abruti; le troisième était jeune et assez joli garçon; mais il voulait faire de l'esprit et disait des choses si plates que cela faisait pitié. Pourtant la veuve en riait comme si elle eût admiré toutes ces sottises, et, en cela, elle ne faisait pas preuve de goût. Germain crut d'abord qu'elle en était coiffée; mais bientôt il s'aperçut qu'il était lui-même encouragé d'une manière particulière, et qu'on souhaitait qu'il se livrât davantage. Ce lui fut une raison pour se sentir à se montrer plus froid et plus grave.

L'heure de la messe arriva, et on se leva de table pour s'y rendre ensemble. Il fallait aller jusqu'à Mers, à une bonne demi-lieue de là, et Germain était si fatigué qu'il eût fort souhaité avoir le temps de faire un somme auparavant; mais il n'avait pas coutume de manquer la messe, et il se mit en route avec les autres.

Les chemins étaient couverts de monde, et la veuve marchait d'un air fier, escortée de ses trois prétendants, donnant le bras tantôt à l'un, tantôt à l'autre, se rengorgeant et portant haut la tête. Elle eût fort souhaité produire le quatrième aux yeux des passants; mais Germain trouva si ridicule d'être traîné ainsi de compagnie par un cotillon, à la vue de tout le monde, qu'il se tint à distance convenable, causant avec le père Léonard, et trouvant moyen de le distraire et de l'occuper assez pour qu'ils n'eussent point l'air de faire partie de la bande.

(*La mare au diable*, 105-112.)

LES BESSONS DU PÈRE BARBEAU

Le gracieux roman de *la Petite Fadette* traite d'abord de l'amitié presque maladive de deux jumeaux ou « bessons », puis de l'amour de l'un d'eux, Landry, pour une sorte de petite mendiante qui le conquiert par son intelligence, sa malice et sa bonté. La note aimable et rustique de ce petit poème en prose s'accuse dès la première page, dans la scène de la naissance des petits bessons, et dans la conversation qui s'engage entre le père Barbeau, la mère Barbeau, et Sagette la sage-femme.

Le père Barbeau de la Cosse n'était pas mal dans ses affaires, à preuve qu'il était du conseil municipal de sa commune. Il avait deux champs qui lui donnaient la nourriture de sa famille, et du profit par-dessus le marché. Il cueillait dans ses prés du foin à pleins charrois, et, sauf celui qui était au bord du ruisseau, et qui était un peu ennuyé par le jonc, c'était du fourrage connu dans l'endroit pour être de première qualité.

La maison du père Barbeau était bien bâtie, couverte en tuile, établie en bon air sur la côte, avec un jardin de bon rapport et une vigne de six journaux. Enfin il avait, derrière sa grange, un beau verger, que nous appelons chez nous une ouche, où le fruit abondait tant en prunes, qu'en guignes,

en poires et en cormes. Mêmement les noyers de ses bordures étaient les plus vieux et les plus gros de deux lieues aux entours.

Le père Barbeau était un homme de bon courage, pas méchant, et très porté pour sa famille, sans être injuste à ses voisins et paroissiens.

Il avait déjà trois enfants, quand la mère Barbeau, voyant sans doute qu'elle avait assez de bien pour cinq, et qu'il fallait se dépêcher, parce que l'âge lui venait, s'avisa de lui en donner deux à la fois, deux beaux garçons; et, comme ils étaient si pareils qu'on ne pouvait presque pas les distinguer l'un de l'autre, on reconnut bien vite que c'étaient deux bessons, c'est-à-dire deux jumeaux d'une parfaite ressemblance.

La mère Sagette, qui les reçut dans son tablier comme ils venaient au monde, n'oublia pas de faire au premier-né une petite croix sur le bras avec son aiguille, parce que, disait-elle, un bout de ruban ou un collier peut se confondre et faire perdre le droit d'aînesse. Quand l'enfant sera plus fort, dit-elle, il faudra lui faire une marque qui ne puisse jamais s'effacer; à quoi l'on ne manqua pas. L'aîné fut nommé Sylvain, dont on fit bientôt Sylvinet pour le distinguer de son frère aîné qui lui avait servi de parrain; et le cadet fut appelé Landry, nom qu'il garda comme il l'avait reçu au baptême, parce que son oncle, qui était son parrain, avait gardé de son jeune âge la coutume d'être appelé Landriche.

Le père Barbeau fut un peu étonné, quand il revint du marché, de voir deux petites têtes dans le berceau.

— Oh! oh! fit-il, voilà un berceau qui est trop étroit. Demain matin, il me faudra l'agrandir.

Il était un peu menuisier de ses mains, sans avoir appris, et il avait fait la moitié de ses meubles. Il ne s'étonna pas autrement et alla soigner sa femme, qui but un grand verre de vin chaud, et ne s'en porta que mieux.

Tu travailles si bien, ma femme, lui dit-il, que ça doit me donner du courage. Voilà deux enfants de plus à nourrir, dont nous n'avions pas absolument besoin; ça veut dire qu'il ne faut pas que je me repose de cultiver nos terres et d'élever nos bestiaux. Sois tranquille, on travaillera; mais ne m'en donne pas trois la prochaine fois, car ça serait de trop.

La mère Barbeau se prit à pleurer, dont le père Barbeau se mit fort en peine.

— Bellement, bellement, dit-il, il ne faut te chagriner, ma bonne femme. Ce n'est pas par manière de reproche que je t'ai dit cela, mais par manière de remerciement, bien au contraire. Ces deux enfants-là sont beaux et bien faits; ils n'ont point de défauts sur le corps, et j'en suis content.

— Alas! mon Dieu, dit la femme, je sais bien que vous ne me les reprochez pas, notre maître; mais moi j'ai du souci, parce qu'on m'a dit qu'il n'y avait rien de plus chanceux et de plus malaisé à élever que des bessons. Ils se font tort l'un à l'autre, et, presque toujours, il faut qu'un des deux périsse pour que l'autre se porte bien.

— Oui-dà! dit le père : est-ce la vérité? Tant qu'à moi, ce sont les premiers bessons que je vois. Le

cas n'est point fréquent. Mais voici la mère Sagette qui a de la connaissance là-dessus, et qui va nous dire ce qui en est.

La mère Sagette étant appelée répondit :

— Fiez-vous à moi : ces deux bessons-là vivront bel et bien, et ne seront pas plus malades que d'autres enfants. Il y a cinquante ans que je fais le métier de sage-femme, et que je vois naître, vivre ou mourir tous les enfants du canton. Ce n'est donc pas la première fois que je reçois des jumeaux. D'abord, la ressemblance ne fait rien à leur santé. Il y en a qui ne se ressemblent pas plus que vous et moi, et souvent il arrive que l'un est fort et l'autre faible; ce qui fait que l'un vit et que l'autre meurt; mais regardez les vôtres, ils sont chacun aussi beau et aussi bien corporé que s'il était fils unique. Ils ne se sont donc pas fait dommage l'un à l'autre dans le sein de leur mère; ils sont venus à bien tous les deux sans trop la faire souffrir et sans souffrir eux-mêmes. Ils sont jolis à merveille et ne demandent qu'à vivre. Consolez-vous donc, mère Barbeau, ça vous fera un plaisir de les voir grandir; et, s'ils continuent, il n'y aura guère que vous et ceux qui les verront tous les jours qui pourrez faire entre eux une différence; car je n'ai jamais vu deux bessons si pareils. On dirait deux petits perdreaux sortant de l'œuf; c'est si gentil et si semblable, qu'il n'y a que la mère-perdrix qui les reconnaisse.

— A la bonne heure! fit le père Barbeau en se grattant la tête; mais j'ai ouï dire que les bessons prenaient tant d'amitié l'un pour l'autre, que quand ils se quittaient ils ne pouvaient plus vivre, et qu'un

des deux, tout ou moins, se laissait consumer par le chagrin, jusqu'à en mourir.

— C'est la vraie vérité, dit la mère Sagette; mais écoutez ce qu'une femme d'expérience va vous dire : Ne le mettez pas en oubliance; car, dans le temps où vos enfants seront en âge de vous quitter, je ne serai peut-être plus de ce monde pour vous conseiller. Faites attention, dès que vos bessons commenceront à se reconnaître, de ne pas les laisser toujours ensemble. Emmenez l'un au travail pendant que l'autre gardera la maison. Quand l'un ira pêcher, envoyez l'autre à la chasse; quand l'un gardera les moutons, que l'autre aille voir les bœufs au pacage; quand vous donnerez à l'un du vin à boire, donnez à l'autre un verre d'eau, et réciproquement. Ne les grondez point ou ne les corrigez point tous les deux en même temps ; ne les habillez pas de même; quand l'un aura un chapeau, que l'autre ait une casquette, et que surtout leurs blouses ne soient pas du même bleu. Enfin, par tous les moyens que vous pourrez imaginer, empêchez-les de se confondre l'un avec l'autre et de s'accoutumer à ne pas se passer l'un de l'autre. Ce que je vous dis là, j'ai grand'peur que vous ne le mettiez dans l'oreille du chat; mais si vous ne le faites pas, vous vous en repentirez grandement un jour.

La mère Sagette parlait d'or et on la crut. On lui promit de faire comme elle disait, et on lui fit un beau présent avant de la renvoyer.

(*La petite Fadette*, 5-11.)

LE CORNEMUSEUX INSPIRÉ

George Sand a vu dans le paysan un enfant et un artiste. Un enfant pour la pureté et la naïveté des émotions; un artiste parfois pour la façon poétique de les rendre. La faculté musicale l'a surtout frappée chez eux. Il est certain que le paysan a sa musique; son harmonie et sa mélodie ne sont qu'à lui. Le paysan compositeur est pourtant rare, à supposer même qu'il existe : car la musique rustique semble anonyme et collective comme les légendes des peuples primitifs. George Sand n'en a pas moins inventé avec beaucoup de bonheur le type d'un pastour grand artiste, dont tout le caractère et tout l'esprit est dans le rêve musical qu'il poursuit. Chétif de corps et faible d'intelligence, Joseph ou Joset est à vrai dire une sorte de symbole. C'est le génie sous la bure, une sorte d'Orphée aux champs, mais sans Eurydice. Sa cornemuse est son unique amour.

Un mois environ après ce jour-là, Joseph vint me trouver à la maison.

— Le temps est arrivé, me dit-il avec un regard net et une parole sûre, où je veux que les deux seules personnes en qui j'ai confiance connaissent mon flûter. Je veux donc que Brulette vienne ici demain soir, parce que nous y serons tranquilles tous les trois. Je sais que tes parents partent le matin pour aller en pèlerinage, rapport à la fièvre

de ton frère cadet; tu seras donc seul dans ta maison, qui est si bien éloignée dans la campagne que nous ne risquons pas d'être entendus. J'ai averti Brulette, elle est consentante à sortir du bourg à la nuit; je l'attendrai dans le petit chemin, et nous viendrons ici te trouver sans que personne s'en avise. Brulette compte sur toi pour ne jamais parler de ça, et ton grand-père, qui veut tout ce qu'elle souhaite, y est consentant aussi, moyennant ta parole, que j'ai donnée d'avance.

A l'heure dite, j'étais devant ma porte, ayant poussé toutes les huisseries pour que les passants (s'il en passait) me crussent couché ou absent, et j'attendais l'arrivée de Brulette et de Joseph. On était alors au printemps, et, comme il avait tonné dans le jour, le ciel était encore chargé de nuages très épais. Il faisait de bons coups de vent tiède qui apportaient toutes les jolies senteurs du mois de mai. J'écoutais les rossignols qui se répondaient dans la campagne aussi loin que l'ouïe pouvait s'étendre, et je me disais que Joseph aurait grand'peine à flûter aussi finement. Je regardais au loin toutes les petites clartés des maisons s'éteindre une à une dans le bourg; et environ dix minutes après que la dernière fut soufflée je vis arriver devant moi le jeune couple que j'attendais. Ils avaient marché si doucement sur les herbes nouvelles, et si bien côtoyé les grands buissons du chemin, que je ne les avais ni vus ni entendus approcher. Je les fis entrer chez nous, où j'avais allumé la lampe, et quand je les vis tous deux, elle toujours si coquettement coiffée et si quiètement fière, lui toujours si

froid et si pensif, je me représentai mal mes deux amoureux enflammés de tendresse.

Pendant que je causai un peu avec Brulette pour lui faire les honneurs de ma demeurance, qui était assez gentille et dont j'aurais souhaité qu'elle prît envie, Joseph, sans me rien dire, s'était mis en devoir d'accommoder sa flûte. Il trouva que le temps humide l'avait enrhumée, et jeta une poignée de chènevottes dans l'âtre pour l'y réchauffer. Quand les chènevottes s'enflammèrent, elles envoyèrent une grande clarté à son visage penché vers le foyer, et je lui trouvai un air si étrange que j'en fis tout bas l'observation à Brulette.

— Vous aurez beau penser, lui dis-je, qu'il ne se cache le jour et ne court la nuit que pour flûter tout son soûl, je sais, moi, qu'il a en lui et autour de lui quelque secret qu'il ne nous dit pas.

— Bah! fit-elle en riant, parce que Véret le sabotier s'imagine de l'avoir vu avec un grand homme noir à l'orme Râteau?

— Possible qu'il ait rêvé ça, répondis-je; mais moi je sais bien ce que j'ai vu et entendu à la forêt.

— Qu'est-ce que tu as vu, Tiennet? dit tout d'un coup Joset, qui ne perdait rien de notre discours, encore que nous eussions parlé bien bas. Qu'est-ce que tu as entendu? Tu as vu celui qui est mon ami, et que je ne peux te montrer : mais ce que tu as entendu, tu vas l'entendre encore, si la chose te plaît.

Là-dessus il souffla dans sa flûte, l'œil tout en feu, et la figure embrasée par une fièvre.

Ce qu'il flûta, ne me le demandez point. Je ne sais si le diable y eût connu quelque chose; tant qu'à

moi, je n'y connus rien, sinon qu'il me parut bien que c'était le même air que j'avais ouï cornemuser dans la fougeraie. Mais j'avais eu si belle peur dans ce moment-là, que je ne m'étais point embarrassé d'écouter le tout; et, soit que la musique en fût longue, soit que Joseph y mît du sien, il ne décota de flûter d'un gros quart d'heure, mettant ses doigts bien finement, ne désoufflant mie, et tirant si grande sonnerie de son méchant roseau, que dans des moments on eût dit trois cornemuses jouant ensemble. Par d'autres fois, il faisait si doux qu'on entendait le grelet au dedans de la maison et le rossignol au dehors; et quand Joseph faisait doux, je confesse que j'y prenais plaisir, bien que le tout ensemble fût si mal ressemblant à ce que nous avons coutume d'entendre que ça me représentait un sabbat de fous.

— Oh! oh! que je lui dis quand il eut fini, voilà bien une musique enragée! Où diantre prends-tu tout ça? à quoi que ça peut servir, et qu'est-ce que tu veux signifier par là?

Il ne me fit point réponse, et sembla même qu'il ne m'entendait point. Il regardait Brulette qui s'était appuyée contre une chaise et qui avait la figure tournée du côté du mur.

Comme elle ne disait mot, Joset fut pris d'une flambée de colère, soit contre elle, soit contre lui-même, et je le vis faire comme s'il voulait briser sa flûte entre ses mains; mais au moment même, la belle fille regarda de son côté, et je fus bien étonné de voir qu'elle avait de grosses larmes au long des joues.

Alors Joseph courut auprès d'elle, et, lui prenant vivement les mains :

— Explique-toi, ma mignonne, dit-il, et fais-moi connaître si c'est de compassion pour moi que tu pleures, ou si c'est de contentement?

— Je ne sache point, répondit-elle, que le contentement d'une chose comme ça puisse faire pleurer. Ne me demande donc point si c'est que j'ai de l'aise ou du mal; ce que je sais, c'est que je ne m'en puis empêcher, voilà tout.

— Mais à quoi est-ce que tu as pensé, pendant ma flûterie? dit Joseph en la fixant beaucoup.

— A tant de choses, que je ne saurais point t'en rendre compte, répliqua Brulette.

— Mais enfin, dis-en une, reprit-il sur un ton qui signifiait de l'impatience et du commandement.

— Je n'ai pensé à rien, dit Brulette; mais j'ai eu mille ressouvenances du temps passé. Il ne me semblait point te voir flûter, encore que je t'ouïsse bien clairement; mais tu me paraissais comme dans l'âge où nous demeurions ensemble, et je me sentais comme portée avec toi par un grand vent qui nous promenait tantôt sur les blés mûrs, tantôt sur des herbes folles, tantôt sur des eaux courantes; et je voyais des prés, des bois, des fontaines, des pleins champs de fleurs et des pleins ciels d'oiseaux qui passaient dans les nuées. J'ai vu aussi, dans ma songerie, ta mère et mon grand-père assis devant le feu, et causant de choses que je n'entendais point, tandis que je te voyais à genoux dans un coin, disant ta prière, et que je me sentais comme endormie dans mon petit lit. J'ai vu encore la terre

couverte de neige, et des saulaies remplies d'alouettes, et puis des nuits remplies d'étoiles filantes, et nous les regardions, assis tous deux sur un tertre, pendant que nos bêtes faisaient le petit bruit de tondre l'herbe; enfin, j'ai vu tant de rêves que c'est déjà embrouillé dans ma tête; et si ça m'a donné l'envie de pleurer, ce n'est point par chagrin, mais par une secousse de mes esprits que je ne veux point t'expliquer du tout.

— C'est bien! dit Joset. Ce que j'ai songé, ce que j'ai vu en flûtant, tu l'as vu aussi! Merci, Brulette! Par toi, je sais que je ne suis point fou et qu'il y a une vérité dans ce qu'on entend comme dans ce qu'on voit. Oui, oui! fit-il encore en se promenant dans la chambre à grandes enjambées et en élevant sa flûte au-dessus de sa tête; ça parle, ce méchant bout de roseau; ça dit ce qu'on pense; ça montre comme avec les yeux; ça raconte comme avec les mots; ça aime comme avec le cœur; ça vit, ça existe! Et à présent, Joset le fou, Joset l'innocent, Joset l'ébervigé, tu peux bien retomber dans ton imbécillité; tu es aussi fort, aussi savant, aussi heureux qu'un autre!

Disant cela, il s'assit, sans plus faire attention à aucune chose autour de lui.

(*Les maîtres sonneurs*, 52-56.)

LA BÉNÉDICTION DE LA « GERBAUDE »

Les paysans de George Sand ont passé du roman sur la scène. *François le Champi, Claudie*, nous présentent des modèles d'un théâtre idyllique et sentimental, qui rafraîchit le public par contraste, vers 1850, à peu près comme *le Devin du Village* de Rousseau reposa jadis de la musique sans tendresse.

Nous empruntons à *Claudie* la scène de la gerbaude, où revit une antique coutume destinée à disparaître sous peu, si elle n'a déjà totalement disparu. Les douces mœurs d'autrefois s'en vont, et les dernières paroles du vieux Rémy font pressentir le drame de l'avenir.

PERSONNAGES :

FAUVEAU,
La mère FAUVEAU,
SYLVAIN, leur fils,
RÉMY,
CLAUDIE, fille de Rémy,
ROSE, bourgeoise,
DENIS RONCIAT, riche paysan,
Le Cornemuseux,
Moissonneurs, Glaneurs, Enfants.

FAUVEAU.

Allons, Sylvain! voilà la gerbaude!... C'est à toi de détacher le bouquet pour le présenter à la bourgeoise!

SYLVAIN.

Non, mon père, c'est contre la coutume; il faut que ça soit le plus jeune ou le plus vieux de la bande, et je ne suis ni l'un ni l'autre.

LA MÈRE FAUVEAU.

C'est juste! la coutume avant tout, et mêmement, dans ma jeunesse, c'était toujours le plus vieux, on estimait que ça portait plus de bonheur.

RÉMY.

Le plus vieux ici, sans contredit, c'est moi, et je connais la cérémonie mieux que personne... D'abord, est-elle faite comme il faut la gerbe? Il y faut autant de liens que vous avez eu de moissonneurs! Et puis il n'y faut point épargner l'arrosage, le vin du bon Dieu.... Et puis, après, vivent la joie, la santé, l'amitié, l'abondance! vivent les vieux! vivent les jeunes! (*Regardant les enfants qui se groupent autour de lui.*) Et vive aussi le petit monde!... Tout ça rira, chantera, dansera... Mais, avant tout, faut consacrer la gerbe, car on ne doit point se jouer des vieux us.

ROSE.

Faites donc à votre idée, vieux, et à l'ancienne mode; vous aurez la gerbe pour récompense.

RÉMY.

J'aurai la gerbe? Et me donnerez-vous aussi des bras pour l'emporter chez moi, à six lieues d'ici?

ROSE.

J'entends! on y mettra le prix, mon brave homme, et vous choisirez le blé ou ce qu'il y aura dessous. Allons, voilà mon estimation, cinq francs pour la

gerbaude! Que chacun fasse comme moi suivant ses moyens. Les plus pauvres mettront ce qu'ils pourront. Ça ne serait qu'un petit cadeau, un petit sou ça porte toujours bonheur à qui le donne.

(Elle met une pièce de cinq francs au pied de la gerbe.)

RÉMY.

Vous êtes bien honnête, la bourgeoise.

(Le père Fauveau s'approche lentement et fouille dans sa poche.)

RÉMY, *gaiement.*

Mettez-y une idée de bonne amitié et le compte y sera.

(Fauveau met une petite pièce de monnaie et serre la main à Rémy.)

LA MÈRE FAUVEAU *s'approche aussi et retire de ses poches un dé à coudre, une paire de ciseaux, un couteau, une pelote, du fil, et met le tout au pied de la gerbe.*

Ça sera pour la jeune fille.

RÉMY.

Merci pour elle, mais elle n'a pas besoin de ça pour vous aimer. *(Sylvain vient à son tour et tire sa montre, qu'il veut aussi déposer.)* — Oh! ça, c'est trop beau pour du monde comme nous!

SYLVAIN.

Vous n'avez point le droit de rien refuser.... Vous êtes lieutenant de gerbaude; je connais la coutume aussi, moi!

(Il met sa montre. — Une petite fille apporte gravement une grosse pomme verte.)

RÉMY, *prenant la pomme et embrassant l'enfant.*

Merci!... Je reçois votre bénédiction, mon petit cœur.

(*D'autres viennent plus rapidement apporter leurs offrandes.*)

ROSE, *s'approchant de Denis Ronciat, qui se tient à l'écart.*

Eh bien, est-ce que vous ne voulez rien donner pour ce pauvre homme, vous qui avez le moyen?

RONCIAT, *fouillant dans sa poche.*

Si fait! Si fait!

(*Il s'approche, Rémy fait un mouvement et l'arrête.*)

RÉMY.

Denis Ronciat! (*Avec colère et mépris.*) Retire ta main et ton offrande..., je n'en veux point [1].

ROSE.

Eh bien, qu'est-ce qu'il a donc contre vous, ce vieux-là?

DENIS.

Ah! ma foi, je ne sais point. Différemment..., je ne le connais pas. C'est si vieux, ça radote!

FAUVEAU.

Allons, la chanson, vieux! la chanson! Silence, là-bas.

RÉMY, *chantant d'une voix cassée.*

A la sueur de ton visaige,
Tu gagneras ton pauvre sort.

REPRISE EN CHŒUR.

A la sueur de ton visaige,
Tu gagneras ton pauvre sort.

1. Denis Ronciat a jadis séduit la fille de Rémy.

RÉMY.

Après grand'peine et grand effort
Après travail et long usaige...
Pauvre paysan, voici la mort!

REPRISE EN CHŒUR.

Pauvre paysan, voici la mort!

ROSE.

Oh! pas cette chanson-là, elle est trop triste.

RÉMY.

Elle est bien ancienne; je n'en sais que de celles-là.

FAUVEAU.

Mieux vaut ne point chanter, que de nous dire une chanson de mort un jour de gerbaude!

RÉMY.

La mort vous fait peur, à vous autres, parce que vous êtes jeunes! Si vous aviez mon âge, vous vous diriez que la mort et la vie, c'est quasiment une même chose. Ça se tient comme l'hiver et l'été, comme la terre et le germe, comme la racine et la branche. Un peu plus tôt, un peu plus tard, faut toujours souffrir pour vivre, et vivre pour mourir. Allons, puisque vous n'estimez point mes chansons de l'ancien temps, je vas vous faire un petit discours sur la gerbaude. Celui qui ne peut point chanter doit parler.... Mais la voix me fait défaut. Donnez-moi un verre de vin blanc.

FAUVEAU.

Si vous souhaitiez un doigt de brandevin, ça vous donnerait plus de force; c'est souverain, après la moisson.

RÉMY.

Oui, c'est ça, je veux bien, j'ai quelque chose à dire et je veux le dire. Donnez-moi du rude.

CLAUDIE.

Mon père, ne buvez point ça; à votre âge, c'est trop fort! Rappelez-vous que, l'an passé, ça a manqué vous tuer!

RÉMY.

Bah! bah! laisse-moi donc! je me sens faible, ça me remettra.

DENIS.

Allons! allons! la musette; c'est bien assez écouter ce vieux qui ne sait ce qu'il dit.

LA MÈRE FAUVEAU.

Excusez, monsieur Ronciat; quand un homme d'âge veut parler, on doit l'entendre; et, quand il parle sur la gerbaude ça porterait malheur de l'interrompre.

RÉMY, *élevant son verre.*

Criez avec moi, mes amis : à la gerbe! à la gerbaude!

TOUS, *criant.*

A la gerbaude!

RÉMY, *se découvrant. — Tous font de même.*

Salut à la gerbe! et merci à Dieu pour ses grandes bontés. De tous tes présents, mon bon Dieu, voilà le plus riche! Le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, la récompense du laboureur! Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre! Merci à Dieu pour la gerbaude! Faites comme moi, mes enfants, buvez et arrosez la gerbaude.

TOUS.

Merci à Dieu, pour la gerbaude.

FAUVEAU.

Ça va bien! vous avez bien parlé, père Rémy! (*Aux autres.*) Ce vieux-là n'est point sot.

RÉMY.

Que le bon Dieu bénisse la moisson de cette année dans la grange comme il l'a bénie sur terre! Le blé a foisonné, il ne sera point cher. Tant mieux pour ceux qui n'en recueillent qu'au profit des autres! Le pauvre monde peine beaucoup; le bon Dieu lui envoie des années qui le soulagent. Le riche travaille pour ses enfants; les pauvres sont les enfants de Dieu, et il fait travailler son soleil pour tout le monde. Merci à Dieu, pour le pain à bon marché et pour la gerbaude!

TOUS.

Merci à Dieu pour la gerbaude!

CLAUDIE, *prenant le gobelet que Rémy porte à ses lèvres.*

Ne buvez plus, mon père, vous êtes pâle!

RÉMY.

Est-ce que j'ai mal parlé, cette fois? (*A Rose.*) Ai-je offensé la bourgeoise?

ROSE.

Non, mon vieux! Je ne suis point portée contre le pauvre monde. Parlez, parlez!

RÉMY, *lui présentant le bouquet qui domine la gerbe.*

Que Dieu récompense les bons riches!... (*Il l'embrasse.*) Qu'il les conserve tant qu'il y aura des pauvres! (*Regardant Ronciat.*) Des gens heureux qui lèvent la tête et qui font le mal,... il y en a : le

ciel les voit! Des gens bien à plaindre..., il y en a aussi : la terre les connaît! (*Se replaçant près de la gerbe.*) Gerbe! gerbe de blé, si tu pouvais parler, si tu pouvais dire combien il t'a fallu de gouttes de notre sueur pour t'arroser, pour te lier l'an passé, pour séparer ton grain de ta paille avec le fléau, pour te préserver tout l'hiver, pour te remettre en terre au printemps, pour te faire un lit au tranchant de l'areau, pour te recouvrir, te fumer, te herser, t'esherber, et enfin pour te moissonner et te lier encore, et pour te rapporter ici, où de nouvelles peines vont recommencer pour ceux qui travaillent. (*En s'exaltant.*) Gerbe de blé! tu fais blanchir et tomber les cheveux, tu courbes les reins, tu uses les genoux. Le pauvre monde travaille quatre-vingts ans pour obtenir à titre de récompense une gerbe qui lui servira peut-être d'oreiller pour mourir et rendre à Dieu sa pauvre âme fatiguée... (*A Ronciat avec colère.*) C'est qu'il y a des mauvais cœurs, Denis Ronciat, il y a des mauvais cœurs! Je ne dis que ça.

DENIS, *au Cornemuseux.*

Vingt sous si tu fais brailler ta musette!

LE CORNEMUSEUX.

Nenni, monsieur.... Couper la parole à un vieux, ça ferait crever mon instrument!

RÉMY, *balbutiant et repoussant machinalement sa fille qui veut l'emmener.*

Laissez-moi... laissez-moi dire... Il y a des gens qui prennent à leur prochain plus que la vie, ils lui prennent l'honneur. Oui, oui, laisse-moi, ma fille..., tu me fais perdre mes idées!...

CLAUDIE.

Mon père est malade, voyez ses yeux! Ce qu'il dit lui fait du mal. Aidez-moi à l'ôter de là.

RÉMY, *soutenu par Sylvain et Claudie.*

Oui, je me sens malade, je ne vois plus! Est-ce que vous n'êtes plus là, vous autres? Je vous ai attristés... Je vas chanter encore.

(*Atteignant la gerbe qu'il fait tomber, il chante.*)

Pauvre paysan, voici la mort!
(*Il s'affaisse sur la gerbe.*)

CLAUDIE, *avec détresse.*

Bonnes gens! Mon père se meurt!

ROSE.

Vite le médecin, le curé!

SYLVAIN.

Courez vite, c'est un coup de sang!

RÉMY, *la tête dans la gerbe.*

C'est trop tard. Dieu me fera grâce. J'ai tant souffert dans ce pauvre monde!... Ma fille!... ma fille!... C'est une bonne fille, entendez-vous? (*Serrant convulsivement la main de Sylvain.*) N'importe qui vous êtes, ayez soin de ma fille!

CLAUDIE, *se jetant sur lui.*

Mon père, mon pauvre père! Je veux mourir avec toi.

RÉMY, *touchant la gerbe et se soulevant un peu.*

Ah! la gerbaude! la gerbe! l'oreiller du pauvre!

(*Claudie*, acte I, scène IX.)

CINQUIÈME PARTIE

SCÈNES ROMANESQUES

Romanesque, George Sand le fut au suprême degré. D'elle, plus que de tout autre on peut dire que si le roman n'existait pas, elle l'eût inventé. Enfant, elle en imagine un, son fameux *Corambé*; femme, elle en a vécu dix; écrivain, elle en a composé cent. Elle avait le roman dans le sang; ce sont les couleurs dorées de ce roman intérieur, poursuivi à travers les plus étranges événements, qui ont harmonieusement teinté et flatté tous les sujets dont elle s'empare tour à tour. En critique, en politique, en philosophie, voire en morale, il lui est aussi impossible de n'être pas romanesque que de n'être pas femme, ou mère, ou Française de son temps. C'est le fonds même de sa nature. On le trouve avec toute sa richesse dans le roman proprement dit, où ce qui serait défaut ailleurs devient qualité, sinon condition indispensable du genre.

Quand on considère la suite chronologique de ces romans, on remarque que G. Sand a été du compliqué au simple, et de l'exaltation lyrique à la tranquillité du conte. Partie du romantisme qui est le romanesque exaspéré parfois jusqu'à l'absurde, elle est d'abord toute en effusions lyriques, en déclamations, en défis et en apostrophes : elle débute par le paroxysme. Mais son talent, après cette première gourme, se rassoit et s'apaise par degrés. Ses personnages, encore reconnaissables à

certaines allures byroniennes, se rapprochent pourtant de nous, et de la vie normale. Bientôt elle baisse d'un ton encore, et fait parler ses inimitables paysans. Elle est dès lors en possession de son art; et, capable de tous les styles et de toutes les inventions, elle marie désormais les divers genres avec une aisance sans précédent, tantôt déroulant à travers trois volumes le fil soyeux d'une intrigue qui ploie nonchalamment en chemin, tantôt retenant son haleine et contant à ses petits enfants ses contes exquis de grand'mère.

Grâce au roman, elle a tout fait revivre, monde physique, monde humain et « mondain », monde philosophique et moral. Dans ce cadre élastique et mouvant par excellence, elle a successivement placé la France, Paris et la province; l'Italie ancienne et moderne; le Danemark, alors à moitié fabuleux; et l'Allemagne et le Tyrol, et Mayorque, etc. Elle a, à peu de chose près, fait le tour de l'Europe et de ses habitants. Ses personnages sont légions, et formeraient une armée. Cependant, ce qu'elle a le mieux connu et le mieux peint, c'est le Français de goûts distingués, et le paysan resté paysan; c'est encore la jeune fille, et enfin l'Italien. La classe moyenne, celle de petite vie, de petite vue et de petite pensée, le bourgeois en un mot, l'a peu occupée : elle semble s'y être intéressée à aucun degré, offrant en cela avec Balzac, son contemporain, un remarquable contraste. C'est que G. Sand, malgré quelques habitudes bourgeoises qu'elle se prête volontiers et qu'elle a pu en effet avoir (la médiocrité de fortune comporte forcément une certaine bourgeoisie de mœurs, surtout chez une femme), était au fond une artiste, et ne cherchait matière autour d'elle que pour son art, art idéal s'il en fût, quoique emprunté du réel.

Qu'on lise la scène initiale de *Téverino*, la deuxième partie du *Marquis de Villemer* ou de *Jean de la Roche*, et que l'on dise si jamais personnages furent plus vivants

dans leur généralité idéale, plus significatifs de certains sentiments, développés dans de certains milieux. Cette psychologie si vraie dans son invention, cette force d'illusion dans la peinture des personnages, cette magie du style qui les enveloppe comme l'éclat continu d'une atmosphère aérienne, font le principal charme des bons romans de G. Sand; c'est par là qu'ils nous prennent, si bien qu'il est difficile de s'en détacher quand on les a commencés, et qu'il est plus difficile encore d'en détacher un « morceau » pour l'offrir à l'admiration spéciale du lecteur. C'est par la suite, c'est par le « tout » que vaut un roman de G. Sand, quand d'autres valent par l'épisode ou le « je ne sais quoi ». Joint à cela que ses personnages parlent tous à merveille, de façon lente et mesurée, mais irrésistible à la longue, et qu'on n'ose guère les interrompre. En les écoutant, on songe au vieux Nestor d'Homère, « dont les paroles s'échappaient comme les blancs flocons de neige qui couvrent insensiblement les collines ». Comment se flatter dès lors d'avoir bien su pratiquer dans ces œuvres si homogènes des coupures qui passeront à bon droit pour des mutilations?

LE RETOUR AU PAYS

Le roman de *Jean de la Roche* nous raconte l'histoire d'un amour malheureux et persévérant, qui est enfin récompensé. Car les romans de George Sand ont tous une fin heureuse, conforme au secret désir du lecteur, et digne du cœur charitable de l'écrivain. Jean de la Roche s'est épris d'une jeune Anglaise établie avec sa famille en Auvergne, Love Butler; il l'a demandée en mariage, sans succès. Dans sa douleur il s'expatrie, court cinq ans le monde, vieillit beaucoup, endort ses regrets, croit les avoir éteints. Alors le mal du pays le prend, il revient :

« J'en vins à rêver une famille, des enfants à élever, des amis à retrouver, et mon rocher d'Auvergne, qui me semblait si petit à travers de grands espaces à franchir, m'apparut comme un phare qui me rappelait obstinément. J'avais accompli ma tâche, j'avais subi mon martyre, et s'il m'était interdit de vivre sous l'étoile du bonheur, du moins j'avais le droit de revenir pleurer tout bas dans mon berceau. »

J'arrivai en France, au printemps, et ce n'est pas un rêve que de croire à l'air natal. Malgré la rigueur relative de la région où je rentrais en venant des tropiques, je respirai à pleins poumons, avec délices, le froid humide des plateaux qui servent de base à nos montagnes. Les grands tapis de renoncules jaunes et de narcisses blancs à cœur d'or qui jonchent les hauteurs étaient noyés dans la brume,

et je ne pus saluer que par rares éclaircies les dentelures de mes horizons.

Je n'avais reçu aucune lettre de France, et je n'avais pas donné de mes nouvelles depuis si longtemps, que l'on devait me croire mort; je me faisais un plaisir triste d'apparaître comme un spectre à ceux qui m'avaient un peu aimé. Mais, avant de songer à mes anciens amis et à mes parents, je voulais revoir seul le tombeau de ma mère, sa maison bizarre et sa chambre d'honneur, où elle avait passé les trois quarts de sa vie à recevoir les visiteurs d'un air grave, tout en faisant du tricot, sans lever les yeux sur personne, ou à rêver seule avec moi, les pieds fixés sur le carreau mal joint, les mains étendues sur les bras usés de son maigre fauteuil; je voulais revoir ce jardin sur le sommet du rocher qu'elle s'était décidée à rendre praticable pour que j'y puisse courir en liberté dans mon enfance, sans être arrêté à chaque pas par un précipice, et ces grottes où j'avais caché tant de pleurs, et ces cascatelles dont le doux bruit avait bercé tant de rêves, enfin tout ce monde de mon passé qui avait tenu dans le creux d'une petite roche enfouie et perdue le long d'un ravin caché lui-même sous la verdure.

J'arrivai à pied, un matin des derniers jours de mai, sans avoir été reconnu de personne sur ma route à travers le Velay. Étais-je donc bien changé ou complètement oublié? Il y avait de l'un et de l'autre.

Après avoir marché une partie de la nuit, j'entrai, au jour naissant, dans le ravin de la Roche. La

rivière était très grosse et très bruyante; mais, du chemin, on ne la voyait plus, tant les branches avaient poussé sur ses rives. Le chemin lui-même était devenu comme un rempart de défense, tant il était hérissé et couronné de ronces, dont j'eus à soulever les rameaux épineux pour pénétrer jusqu'à l'escalier. La porte était neuve et close, une lourde et laide porte de ferme, en bois neuf, à la place de la belle porte en vieux chêne à ferrures savamment historiées, dont les débris gisaient sur les marches brisées du perron. Cette merveille avait fait son temps. M. Butler n'est jamais revenu dans le pays, pensai-je, car il eût acheté ces fers travaillés de la Renaissance qu'il convoitait jadis, et que personne aujourd'hui ne paraît s'être soucié de ramasser.

Au moment de sonner, je me rappelai qu'en quittant la France j'avais écrit à M. Louandre d'affermer la terre. J'avais fait la réserve du château, que je ne voulais pas savoir envahi par des indifférents; mais Dieu sait ce qui avait pu arriver depuis trois ans que je n'avais donné signe de vie. Un frisson me passa dans tout le corps. Je tremblai de trouver des inconnus installés dans le sanctuaire de mes souvenirs, et jusque dans le lit où ma mère était morte. Le faible bruit de mes pas n'avait éveillé personne. Seulement, un petit chien qui me sentait là, derrière la porte, aboyait d'une voix perçante. Ce chien aussi était pour moi un étranger, et c'est en étranger qu'il me traitait lui-même en appelant ses maîtres pour me chasser.

Je n'eus pas le courage de vouloir entrer avant de savoir par qui le château était habité. Je revins

sur mes pas. Je me glissai dans l'écurie, espérant y trouver quelque domestique; mais il n'y avait là que deux bêtes : un mulet pour le service de la ferme ou du moulin, et un vieux cheval décharné que je ne reconnus pas; il me reconnut, lui, car il se mit à hennir et à s'agiter en tournant vers moi ses yeux éteints. C'était mon bon cheval d'autrefois, celui qui m'avait porté si rapidement à Bellevue, et qui, depuis, avait tant marché au hasard dans nos chemins étroits et dans nos vastes plaines pour promener mes ennuis et mes anxiétés.

Je le caressai en l'appelant par son nom. Il me reconnaissait par le sens mystérieux accordé aux animaux, car il était devenu aveugle. Il mangeait peu, car il était maigre à faire pitié; mais on ne l'avait pas mis au moulin. Son poil touffu et rude ne portait aucune trace de travail. On l'avait donc gardé et nourri tant bien que mal par respect ou par amour pour ma mémoire. Je pris confiance, et je retournai à la porte de la maison, que je trouvai grande ouverte. L'unique gardienne du vieux manoir était sortie pendant que j'étais dans l'écurie, sortie pour quelques instants avec son chien, et je pus pénétrer seul dans la cuisine, où tout annonçait l'existence d'une servante économe et solitaire. Je regardai un vieux métier à dentelle, monté en corne transparente, avec des images de saints en ornements. Je le reconnus. C'était le métier de la vieille Catherine, la servante de ma mère. J'avais étudié mes lettres, en apprenant à lire sur les devises de ces images. Catherine était donc toujours là, travaillant avec le même instrument. Il

n'y avait de nouveau dans la maison que le petit chien.

Toutes les portes de l'intérieur étaient fermées; mais je savais dans quel tiroir du vieux bahut Catherine mettait ses clefs quand nous sortions ensemble. Celles des appartements déserts devaient s'y trouver aussi. Je les y trouvai en effet, et j'entrai dans la salle à manger, dans le salon, dans la chambre d'honneur. Tout était propre autant que possible, tout était rangé comme autrefois. Il y avait sur une pelote, au chevet du lit, des épingles à tête de verre que ma mère y avait mises. Son fauteuil n'avait pas quitté le coin de la cheminée. Une grande lettre bordée de noir était fichée dans le cadre de la glace. C'était une invitation à l'enterrement de la pauvre défunte; cette lettre qui s'était trouvée de reste, et qui ne portait aucune adresse, me remettait sous les yeux la date et l'heure de la mort. Je fis le tour des parois. Les peintures n'avaient rien perdu de leur éclat désagréable. Le Pantalon avait l'air de me saluer, et la Sirène de me présenter son miroir. Mille émotions poignantes et douces hâtaient le cours de mes idées et les battements de mon cœur. J'étais venu là pour être seul avec ma mère, et j'étais avec elle en effet.

(*Jean de la Roche*, 143-148.)

PARMI LES RUINES

Voir le préambule du morceau précédent.
Jean de la Roche connaissait mal son cœur. A peine, arrivé, il apprend que Love habite toujours les environs, n'est toujours pas mariée. Son ancienne passion se réveille sourdement. Il veut se rapprocher de Butler, observer Love sans en être reconnu. Il se déguise (on se déguise beaucoup chez George Sand), se donne pour un porteur de chaise, et s'engage à la suite de la famille Butler dans une excursion aux environs du Mont-Dore. Il lui rend naturellement cent services, en vrai héros de roman qu'il est, se fait apprécier pour son courage ou sa sagesse, accompagne Love partout, mais ne parvient pas encore à déchiffrer l'énigme de son cœur. Il va peut-être se décourager, lorsque, l'observant à la dérobée, il lui voit répandre une larme furtive pendant une visite au pittoresque château de Murol. Le lecteur peut dès lors augurer du dénouement.

J'arrivai à Saint-Nectaire une heure après la famille Butler, et, entendant dire aux habitants que *les Anglais* avaient été voir les grottes à source incrustante, je continuai mon chemin pour aller me reposer dans une maisonnette de paysan hors du village. Bientôt après, suivant le chemin doux et uni qui passe à travers une double rangée de boursouflures volcaniques, sorte de *via Appia* bordée de petits cratères qu'à leur revêtement de gazon et à leurs croûtes de laves on prendrait pour

d'antiques tumulus couronnés de constructions mystérieuses, je m'arrêtai à l'entrée du val de Diane, en face du château de Murol, ruine magnifique plantée sur un dyke formidable, au pied d'un pic qui, de temps immémorial, porte le nom significatif de Tartaret.

Puisque mes voyageurs avaient fait halte au dyke de la Verdière, ils ne pouvaient manquer de gravir celui de Murol. Je les vis arriver, et je les devançai encore pour aller me cacher dans les ruines. Je les trouvai envahies par un troupeau de chèvres qui broutaient les feuillages abondants dont elles sont revêtues. On les avait mises là depuis peu, car elles s'en donnaient à cœur-joie, grimpant jusque sur les fenêtres et dans les grands âtres de cheminées béantes le long des murs aux étages effondrés. Il m'était bien facile de me dissimuler dans ce labyrinthe colossal, une des plus hautaines forteresses de la féodalité. Vue du dehors, c'est une masse prismatique qui se soude au rocher par une base homogène, c'est à-dire hérissée de blocs bruts que des mains de géants semblent avoir jetés au hasard dans la maçonnerie. Tout le reste est bâti en laves taillées et ce qui reste des voûtes est en scories légères et solides. Ces belles ruines de l'Auvergne et du Velay sont des plus imposantes qu'il y ait au monde. Sombres et rougeâtres comme le dyke dont leurs matériaux sont sortis, elles ne font qu'un avec ces redoutables supports, et cette unité de couleur, jointe quelquefois à une similitude de formes, leur donne l'aspect d'une dimension invraisemblable. Jetées dans des paysages grandioses que hérissent

en mille endroits des accidents analogues, et que dominent des montagnes élevées, elles y tiennent une place qui étonne la vue et y dessinent des silhouettes terribles que rendent plus frappantes les teintes fraîches et vaporeuses des herbages et des bosquets environnants.

A l'intérieur, le château de Murol est d'une étendue et d'une complication fantastiques. Ce ne sont que passages hardis franchissant des brèches de rocher à donner le vertige, petites et grandes salles, les unes gisant en partie sur les herbes des préaux, les autres s'élevant dans les airs sans escaliers qui s'y rattachent; tourelles et poternes échelonnées en zigzag jusque sur la déclivité du monticule qui porte le dyke; portes richement fleuronnées d'armoiries et à moitié ensevelies dans les décombres; logis élégants de la Renaissance cachés, avec leurs petites niches mystérieuses, dans les vastes flancs de l'édifice féodal, et tout cela brisé, disloqué, mais luxuriant de plantes sauvages aux aromes pénétrants, et dominant un pays qui trouve encore moyen d'être adorable de végétation, tout en restant bizarre de forme et âpre de caractère.

C'est là que je vis Love assise près d'une fenêtre vide de ses croisillons, et d'où l'on découvrait tout l'ensemble de la vallée. J'étais immobile, très près d'elle, dans un massif de sureaux qui remplissait la moitié de la salle. Love était seule. Son père était resté en dehors pour examiner la nature des laves. Hope courait de chambre en chambre, au rez-de-chaussée, avec le domestique. Elle avait grimpé comme une chèvre pour être seule apparemment,

et elle était perdue dans la contemplation du ciel chargé de nuées sombres aux contours étincelants, dont les accidents durs et bizarres semblaient vouloir répéter ceux du pays étrange où nous nous trouvions. Je regardai ce qu'elle regardait. Il y avait comme une harmonie terrible entre ce ciel orageux et lourd, cette contrée de volcans éteints et mon âme anéantie, sur laquelle passaient encore des flammes menaçantes. Je regardais cette femme tranquille, enveloppée d'un reflet de pourpre, voilée au moral comme la statue d'Isis, ravie ou accablée par la solitude. Qui pouvait pénétrer dans sa pensée? Cinq ans avaient passé sur cette petite tête frisée sans y dérouler un cheveu, sans y faire entrer probablement un regret ou une inquiétude à propos de moi. Et moi, j'étais là, dévoré comme aux premiers jours de ma passion! J'avais couru sur toutes les mers et par tous les chemins du monde sans pouvoir rien oublier, tandis qu'elle s'était chaque soir endormie dans son lit virginal, autour duquel jamais elle n'avait vu errer mon spectre, ou entendu planer le sanglot de mon désespoir.

Je fus pris d'une sorte d'indignation qui tournait à la haine. Un moment je crus que je ne résisterais pas au désir brutal de la surprendre, d'étouffer ses cris... Mais tout à coup je vis sur cette figure de marbre un point brillant que du revers de la main elle fit disparaître à la hâte : c'était une larme. D'autres larmes suivirent la première, car elle chercha son mouchoir, qu'elle avait perdu, et elle ouvrit une petite sacoche de maroquin qu'elle portait à sa ceinture, y prit un autre mouchoir, essuya

ses yeux, et les épongea même avec soin pour faire disparaître toute trace de chagrin sur son visage condamné au sourire de la sécurité. Puis elle se leva et disparut.

Mon Dieu! à quoi, à qui avait-elle donc songé? A son père ou à son frère, menacés dans leur bonheur et leur fortune? A coup sûr, ce n'était pas mon souvenir qui l'attendrissait. Elle me croyait heureux, guéri ou mort. Je pris, à la fenêtre brisée, la place qu'elle venait de quitter. Un éclair de jalousie me traversa le cœur. Peut-être aimait-elle quelqu'un, à qui, pas plus qu'à moi, elle ne croyait pouvoir appartenir, et cet infortuné, dont j'étais réduit à envier le sort, était peut-être là, caché comme moi quelque part, mais visible pour elle seule et appelé à quelque douloureux rendez-vous de muets et lointains adieux!

Il n'y avait personne. Le tonnerre commençait à gronder. Les bergers s'étaient mis partout à l'abri. Le pic de Diane, revêtu d'herbe fine et jeté au creux du vallon, dessinait sur le fond du tableau des contours veloutés qui semblaient frissonner au vent d'orage. Je ramassai une fleur d'ancolie que Love avait froissée machinalement dans ses mains en rêvant, et qui était restée là. J'y cherchai puérilement la trace de ses larmes. Oh! si j'avais pu en recueillir une, une seule de ces larmes mystérieuses! il me semblait que je lui aurais arraché le secret de l'âme impénétrable où elle s'était formée, car les larmes viennent de l'âme, puisque la volonté ne peut les contenir sans que l'âme consente à changer de préoccupation.

Quand, après le départ de la famille, je me fus bien assuré, en épiant la physionomie enjouée du père et les allures tranquilles du fils, que ni l'un ni l'autre ne pouvaient donner d'inquiétude immédiatement à miss Love, quand j'eus exploré du regard tous les environs, et que toute jalousie se fut dissipée, je me pris à boire l'espérance dans cette larme que j'avais surprise. Et pourquoi cette âme tendre n'aurait-elle pas des aspirations vers l'amour, des regrets pour le passé? Elle n'était pas assez ardente pour se briser par la douleur, mais elle avait ses moments de langueur et d'ennui, et, si ma passion voulait se contenter d'un sentiment doux et un peu tiède, je pouvais encore émouvoir cette belle statue et recevoir le bienfait caressant et infécond de sa pitié!

Je fus épouvanté de ce qui se passait en moi. Ravagé par cinq années de tortures, j'aspirais à recommencer ma vie en la reprenant à la page où je l'avais laissée.

(*Jean de la Roche*. 191-196.)

SYMPHONIE SUR LES LAGUNES

Épisode d'un séjour de George Sand à Venise (1834), raconté dans les *Lettres d'un voyageur*.

Les plaisirs inattendus sont les seuls plaisirs de ce monde. Hier je voulais aller voir lever la lune sur l'Adriatique; jamais je ne pus décider Catullo le père à me conduire au rivage du Lido. Il prétendait, ce qu'ils prétendent tous quand ils n'ont pas envie d'obéir, qu'il avait l'eau et le vent contraires. Je donnai de tout mon cœur le docteur au diable pour m'avoir envoyé cet asthmatique qui rend l'âme à chaque coup de rame, et qui est plus babillard qu'une grive quand il est ivre. J'étais de la plus mauvaise humeur du monde quand nous rencontrâmes, en face de la Salute, une barque qui descendait doucement vers le Grand-Canal en répandant derrière elle, comme un parfum, les sons d'une sérénade délicieuse.

— Tourne la proue, dis-je au vieux Catullo; tu auras au moins, j'espère, la force de suivre cette barque.

Une autre barque, qui flânait par là, imita mon exemple, puis une seconde, puis une autre encore, puis enfin toutes celles qui humaient le frais sur

le canalazzo, et même plusieurs qui étaient vacantes, et dont les gondoliers se mirent à cingler vers nous en criant : *Musica! musica!* d'un air aussi affamé que les Israélites appelant la manne dans le désert. En dix minutes, une flottille s'était formée autour des dilettanti : toutes les rames faisaient silence, et les barques se laissaient couler au gré de l'eau. L'harmonie glissait mollement avec la brise, et le hautbois soupirait si doucement, que chacun retenait sa respiration de peur d'interrompre les plaintes de son amour. Le violon se mit à pleurer d'une voix si triste et avec un frémissement tellement sympathique, que je laissai tomber ma pipe, et que j'enfonçai ma casquette jusqu'à mes yeux. La harpe fit alors entendre deux ou trois gammes de sons harmoniques qui semblaient descendre du ciel et promettre aux âmes souffrantes sur la terre les consolations et les caresses des anges. Puis le cor arriva comme du fond des bois, et chacun de nous crut voir son premier amour venir du haut des forêts du Frioul et, s'approcher avec les sons joyeux de la fanfare. Le hautbois lui adressa des paroles plus passionnées que celles de la colombe qui poursuit son amant dans les airs. Le violon exhala les sanglots d'une joie convulsive : la harpe fit vibrer généreusement ses grosses cordes, comme les palpitations d'un cœur embrasé, et les sons des quatre instruments s'étreignirent comme des âmes bienheureuses qui s'embrassent avant de partir ensemble pour les cieux. Je recueillis leurs accents, et mon imagination les entendit encore après qu'ils eurent cessé. Leur passage avait laissé dans l'atmo-

sphère une chaleur magique, comme si l'amour l'avait agitée de ses ailes.

Il y eut quelques instants de silence que personne n'osa rompre. La barque mélodieuse se mit à fuir comme si elle eût voulu nous échapper; mais nous nous élançâmes sur son sillage. On eût dit une troupe de pétrels se disputant à qui saisira le premier une dorade. Nous la pressions de nos proues à grandes scies d'acier, qui brillaient au clair de la lune comme les dents embrasées des dragons de l'Arioste. La fugitive se délivra à la manière d'Orphée : quelques accords de la harpe firent tout rentrer dans l'ordre et le silence. Au son des légers arpèges, trois gondoles se rangèrent à chaque flanc de celle qui portait la symphonie, et suivirent l'adagio avec une religieuse lenteur. Les autres restèrent derrière comme un cortège, et ce n'était pas la plus mauvaise place pour entendre. Ce fut un coup d'œil fait pour réaliser les plus beaux rêves, que cette file de gondoles silencieuses qui glissait doucement sur le large et magnifique canal de Venise. Au son des plus suaves motifs d'*Oberon* et de *Guillaume Tell*, chaque ondulation de l'eau, chaque léger bondissement des rames, semblaient répondre affectueusement au sentiment de chaque phrase musicale. Les gondoliers, debout sur la poupe, dans leur attitude hardie, se dessinaient dans l'air bleu, comme de légers spectres noirs, derrière les groupes d'amis et d'amants qu'ils conduisaient. La lune s'élevait peu à peu et commençait à montrer sa face curieuse au-dessus des toits; elle aussi avait l'air d'écouter et d'aimer cette

musique. Une des rives du palais du canal, plongée encore dans l'obscurité, découpait dans le ciel ses grandes dentelles mauresques, plus sombres que les portes de l'enfer. L'autre rive recevait le reflet de la pleine lune, large et blanche alors comme un bouclier d'argent, sur ses façades muettes et sereines. Cette file immense de constructions féeriques, que n'éclairait pas d'autre lumière que celle des astres, avait un aspect de solitude, de repos et d'immobilité vraiment sublime. Les minces statues qui se dressent par centaines dans le ciel semblaient des volées d'esprits mystérieux chargés de protéger le repos de cette muette cité, plongée dans le sommeil de la Belle au bois dormant, et condamnée comme elle à dormir cent ans et plus.

Nous voguâmes ainsi près d'une heure. Les gondoliers étaient devenus un peu fous. Le vieux Catullo lui-même bondissait à l'allégro et suivait la course rapide de la petite flotte. Puis sa rame retombait *amoroso* à l'andante, et il accompagnait ce mouvement gracieux d'une espèce de grognement de béatitude. L'orchestre s'arrêta sous le portique du Lion-Blanc. Je me penchai pour voir Mylord sortir de sa gondole. C'était un enfant spleenétique, de dix-huit à vingt ans, chargé d'une longue pipe turque, qu'il était certainement incapable de fumer tout entière sans devenir phtisique au dernier degré. Il avait l'air de s'ennuyer beaucoup; mais il avait payé une sérénade dont j'avais beaucoup mieux profité que lui, et dont je lui sus le meilleur gré du monde.

(*Lettres d'un Voyageur*, 64-67.)

ARTISTE ET VAGABOND

George Sand ne s'est pas contentée d'admirer l'Italie en touriste et de la décrire en artiste. Elle a vraiment aimé son peuple; elle a profondément senti cette *Italie qu'on ne voit pas*, deviné ses aspirations secrètes, apprécié sa souple intelligence, souhaité ardemment son réveil, son unité, sa grandeur. C'est cette Italie d'avant 1859, mendiante et reine, déchue et noble, qu'elle semble avoir voulu incarner dans ce loqueteux superbe, dont la peinture ouvre si magistralement le roman inégal de *Téverino*.

Léonce avait tourné plusieurs rochers, et il se trouvait au bord d'un lac microscopique, ou plutôt d'une flaque d'eau cristalline enfoncée et comme cachée dans un entonnoir de granit. Cette eau, profonde et brillante comme le ciel, dont elle reflétait l'azur embrasé et les nuages d'or, offrait l'image du bonheur dans le repos. Léonce s'assit au rivage dans une anfractuosité du roc, qui formait des degrés naturels comme pour inviter le voyageur à descendre au bord de l'onde tranquille. Il regarda longtemps les insectes au corsage de turquoise et de rubis qui effleuraient les plantes fontinales; puis il vit passer dans le miroir du lac, une bande de ramiers qui traversait les airs et qui disparut

[illegible] avec la rapidité de la pensée. [illegible] passaient aussi [illegible] réflexion la [illegible] n'étaient que des ombres. [illegible] de faire ainsi des méta- [illegible] la tranquillité d'âme [illegible] un beau [illegible]

Un léger bruit se fit entendre au-dessus de lui. Un instant il crut que Sabina venait le rejoindre; mais le battement de son cœur s'apaisa bien vite à la vue du personnage qui descendait les degrés du roc dont il occupait le dernier degré.

C'était un grand gaillard, plus que pauvrement vêtu, qui portait au bout d'un bâton passé sur son épaule un mince paquet serré dans un mouchoir rouge et bleu. Ses haillons, ses longs cheveux tombant sur un visage pâle et fortement dessiné, son épaisse barbe noire comme de l'encre, sa démarche nonchalante, et ce je ne sais quoi de railleur qui caractérise le regard du vagabond lorsqu'il rencontre le riche seul et face à face, tout lui donnait l'aspect d'un franc vaurien.

Léonce pensa qu'il était dans un endroit très désert et que le quidam avait sur lui tout l'avantage de la position, car le sentier était trop étroit pour deux, et il ne fallait pas se le disputer longtemps pour que le lac reçut dans son onde muette et mystérieuse celui qui n'aurait pas les meilleurs poings, et la meilleure place pour combattre.

Dans cette éventualité, qui ne troubla pourtant pas beaucoup Léonce, il prit un air d'indifférence

se désaltérer gratis avec cette volupté, ce n'est pas le riche.

Quand le vagabond eut assez bu, il redressa son corps, et, restant assis sur ses talons :

— Voilà, dit-il, de l'eau bien tiède à boire, et qui doit désaltérer en entrant par les pores plus qu'en passant par le gosier. Qu'en pense Votre Seigneurie?

— Auriez-vous la fantaisie de prendre un bain? dit Léonce, incertain si ce n'était pas une menace.

— Oui, monsieur, j'ai cette fantaisie, répondit l'autre.

Et il commença tranquillement à se déshabiller, ce qui ne prit guère de temps, car il n'était point surchargé de toilette, et à peine avait-il sur lui une seule boutonnière qui ne fût rompue.

— Savez-vous nager, au moins? lui demanda Léonce. Ceci est un large puits; il n'y a point de rivage du côté où nous sommes, le rocher tombe à pic à une grande profondeur vraisemblablement.

— Oh! monsieur, fiez-vous à un ex-professeur de natation dans le golfe de Baja, répondit l'étranger.

Et, enlevant lestement le lambeau qui lui servait de chemise, il s'élança dans le lac avec l'aisance d'un oiseau amphibie.

Léonce prit plaisir à le voir plonger, disparaître pendant quelques instants, puis revenir à la surface sur un point plus éloigné, traverser la nappe étroite du petit lac en un clin d'œil, se laisser porter sur le dos, se placer debout comme s'il eût trouvé pied, puis folâtrer en lançant autour de lui des flots d'écume, le tout avec une grâce naturelle et une vigueur admirable.

Bientôt, pourtant, il revint au pied du roc; et, comme le bord était en effet très escarpé, il pria Léonce de lui tendre la main pour l'aider à remonter. Le jeune homme s'y prêta de bonne grâce, tout en se tenant sur ses gardes, pour n'être pas entraîné par surprise, et, le voyant assis sur la pierre échauffée par le soleil, il ne put s'empêcher d'admirer la force et la beauté de son corps, dont la blancheur contrastait avec sa figure et ses mains un peu hâlées.

— Cette eau est plus froide que je ne pensais, dit le nageur; elle n'est échauffée qu'à la surface, et je n'aurai de plaisir qu'en m'y plongeant pour la seconde fois. D'ailleurs, voici l'occasion de faire un peu de toilette.

Et il tira de son maigre paquet une grande coquille qui lui servait de tasse, mais dont il avait dédaigné de se servir pour boire. Il la remplit d'eau à diverses reprises et s'en arrosa la tête et la barbe, lavant et frottant avec un soin extrême et une volupté minutieuse cette riche toison noire qui, toute ruisselante, le faisait ressembler à une sauvage divinité des fleurs. Puis, comme le soleil, tombant d'aplomb sur sa nuque et sur son front, commençait à l'incommoder, il arracha des touffes de joncs et d'iris qu'il roula ensemble, et dont il fit un chapeau ou plutôt une couronne de verdure et de fleurs. Le hasard ou un certain goût naturel voulut que cette coiffure se trouvât disposée d'une façon si artiste qu'elle complétât l'idée qu'on pouvait se faire, en le regardant, d'un Neptune antique.

Il bondit une seconde fois dans le lac, atteignit la

rive opposée, et courant sur la pente qui était adoucie et couverte de végétation de ce côté-là, il cueillit de superbes fleurs de *nymphea* blanc qu'il plaça dans sa couronne. Enfin, comme s'il eût deviné l'admiration réelle qu'il causait à Léonce, il se fit une sorte de vêtement avec une ceinture de roseaux et de feuilles aquatiques; et alors, libre, fier et beau comme le premier homme, il s'étendit sur un coin de sable fin et parut rêver ou s'endormir au soleil, dans une attitude majestueuse.

Léonce, frappé de la perfection d'un semblable modèle, ouvrit son album et essaya de faire un croquis de cet être bizarre, qui, reflété dans l'eau limpide, à demi nu et à demi vêtu d'herbes et de fleurs, offrait le plus beau type qu'un artiste ait jamais eu le bonheur de contempler, dans un cadre naturel de rochers sombres, de feuillages éclatants et de sables argentés, merveilleusement appropriés au sujet. Les flots de la lumière coupée des fortes ombres du rocher, le reflet que l'eau projetait sur ce corps humide d'un ton titianesque, tout se réunissait pour donner à Léonce une des plus complètes jouissances d'art et un des plus vifs sentiments poétiques qu'il eût jamais éprouvés; car bien que statuaire, il était aussi sensible à la beauté de la couleur qu'à celle de la forme.

Tout à coup il ferma son album, et le jetant loin de lui :

— Honte à moi, se dit-il, de vouloire retracer une scène, que Raphaël ou Véronèse, Giorgion, Rubens ou le Poussin eussent été jaloux de contempler! Oui, les grands maîtres de la peinture eussent été

seuls dignes de reproduire ce que moi j'ai surpris et comme dérobé à la bienveillance du hasard. C'est bien assez pour moi, qui ne saurais manier un pinceau, de le voir, de le sentir et de le graver dans ma mémoire.

Le vagabond sembla deviner sa pensée, car, à sa très grande surprise, il lui cria en italien, après lui avoir demandé s'il comprenait cette langue :

— C'est de l'antique, n'est-ce pas, signore? Voulez-vous du Michel-Ange? En voici.

Et il prit une attitude plus bizarre, mais belle encore, quoique tourmentée.

— Maintenant Raphaël, reprit-il en changeant de posture; c'est plus gracieux et plus naturel; mais quoi qu'on dise, le muscle y joue encore un peu trop son rôle... Le Jules Romain s'en ressentira encore, mais ce n'est pas à dédaigner.

Et quand il se fut posé *à la Jules Romain*, il reprit sa première attitude, en ajoutant :

— Celle-ci est la meilleure, c'est du Phidias, et on aura beau chercher on ne trouvera rien de mieux.

— Vous faites donc le métier de modèle? lui dit Léonce un peu désenchanté de ce qui lui avait d'abord semblé naïf et imprévu dans cet homme.

— Oui, monsieur, celui-là et bien d'autres, répondit le nageur, qui était venu se poser au milieu du lac sur un rocher qui formait îlot, et sur lequel il se dressa comme un piédestal. Si j'avais une vieille cruche, je vous représenterais ici, avec mes roseaux, un groupe dans le goût de Versailles, quoique je n'y sois pas encore allé; mais nous avons à Naples beaucoup de choses dans ce style-là. Si j'avais un tam-

bour de basque, je vous montrerais diverses figures napolitaines qui ont plus de grâce et d'esprit dans leur petit doigt que tout votre grand siècle dans ses blocs de marbre et de bronze. Mais puisque je ne puis plus rien pour charmer vos yeux, je veux au moins charmer vos oreilles. Si vous êtes Apollon, ne me traitez pas comme Marsyas; mais, fussiez-vous un maestro renommé, vous conviendrez que ma voix est belle. Je sens que cette eau froide et toutes mes poses vigoureuses m'ont élargi le poumon, et j'ai une envie folle de chanter.

— Chantez, mon camarade, dit Léonce. Si votre ramage répond à votre plumage, vous n'avez pas à craindre mon jugement.

Alors l'Italien chanta dans sa langue harmonieuse trois strophes empreintes du génie hyperbolique de sa nation, et dont nous donnerons ici la traduction libre. Il les adaptait à un de ces airs de l'Italie méridionale, dont on ne saurait dire s'ils sont les chefs-d'œuvre de maîtres inconnus, ou les mâles inspirations fortuites de la muse populaire.

« Passez, nobles seigneurs, dans vos gondoles bigarrées; vous presserez en vain l'allure de vos rameurs intrépides; j'irai plus vite que vous avec mes bras souples comme l'onde et blancs comme l'écume. Couvert de mes haillons, je suis un des derniers sur la terre; mais libre et nu, je suis le roi de l'onde et votre maître à tous !

» Fuyez, nobles dames, sur vos barques pavoisées; vous détournerez en vain la tête, en vain vous couvrirez de l'éventail vos front pudiques; le mien attirera toujours vos regards, et vous suivrez de

l'œil, à la dérobée, ma chevelure noire flottante sur les eaux. Avec mes haillons je vous fais reculer de dégoût; mais, libre et nu, je suis le roi du monde et le maître de vos cœurs!

» Nagez, oiseaux de la mer et des fleuves; fendez de vos pieds de corail le flot amer qui vous balance. Avec ma poitrine solide comme la proue d'un navire, avec mes bras souples comme votre cou lustré, je vous suivrai dans vos nids d'algue et de coquillages. Couvert de mes haillons, je vous effraie: mais, libre et nu, je suis le roi de l'onde, et vous me prenez pour l'un d'entre vous! »

La voix du chanteur était magnifique, et aucun artiste en renom n'eût pu surpasser la franchise de son accent, la naïveté de sa manière, la puissance de son sentiment exalté. Léonce se crut transporté dans le golfe de Salerne ou de Tarente, sous le ciel de l'inspiration et de la poésie.

— Par Amphitrite! s'écria-t-il, tu es un grand poète et un grand chanteur, noble jeune homme! et je ne sais comment te récompenser du plaisir que tu viens de me causer. Quel est donc ce chant admirable, quelles sont donc ces paroles étranges?

— Le chant est de quelque dieu égaré sur les cimes de l'Apennin, qui l'aura confié aux échos, lesquels l'auront murmuré à l'oreille des pâtres et des pêcheurs; mais les paroles sont de moi, signor, car, avec votre permission, je suis improvisateur quand il me plaît de l'être. Notre langue mélodique est à la portée de tous; et quand nous avons une idée, nous autres poètes naturels, enfants du soleil, l'expression ne se fait pas désirer longtemps.

— Tu me répéteras ces paroles; je veux les écrire.

— Si je vous les répète, ce sera autrement. Mes chants s'envolent de moi comme la flamme du foyer, je puis les renouveler et non les retenir. Peut-être trouvez-vous celles-ci un peu fanfaronnes; c'est le privilège du poète. Otez-lui la gloriole, vous lui ôterez son génie.

— Tu as le droit de te vanter, car tu es une nature privilégiée, répondit Léonce, et quelle que soit ta condition, tu mériterais d'être un des premiers sur la terre. Tu m'as charmé; viens ici, et conte-moi ta misère, je veux la faire cesser.

L'inconnu revint au rivage.

— Hélas! dit-il, vous avez vu le faune antique dans toute sa liberté, l'homme de la nature dans toute sa poésie. A présent, vous allez voir le porteur de haillons dans toute sa misère; car il faut bien que je reprenne cette triste livrée, en attendant qu'elle me quitte, ou que je trouve l'emploi de mon génie pour renouveler ma garde-robe. Vous paraissez surpris? J'ai bien lu dans vos regards, lorsque je me suis approché de vous pour la première fois, que mon aspect vous causait de la répugnance. Vous m'avez trouvez laid, effrayant, peut-être. Mais quand j'ai eu dépouillé ma souquenille de mendiant, quand cette eau lustrale m'a débarrassé de mes souillures, quand vous m'avez vu purifié de la fange et de la poussière des chemins; ce corps qui a servi quelquefois de modèle aux premiers sculpteurs de ma patrie, ce visage qui n'est point dégradé par la débauche et auquel la fatigue et les privations n'ont pas ôté encore la jeunesse et la beauté, ces membres

où la nature a prodigué son luxe, et ce sentiment du beau que l'homme intelligent porte sur son front et dans toutes ses habitudes; tout ce qui fait enfin, monsieur, que, nu, je suis l'égal et peut-être le supérieur des hommes les mieux vêtus, vous a frappé enfin, et vous avez essayé de me classer dans vos impressions d'artiste. Mais vous n'avez pas réussi, j'en suis certain; les œuvres de l'art ne sont rien quand elles ne peuvent renchérir sur celles de Dieu. Si vous êtes peintre, vous me retrouverez quelque jour dans vos souvenirs, un jour que l'inspiration vous saisira! Aujourd'hui, vous ne me reproduirez pas!... D'autant plus, ajouta-t-il avec un amer sourire, que la pièce est jouée, et que ma divinité va disparaître sous la flétrissure de l'indigence.

Cet homme parlait avec une facilité extraordinaire et avec un accent d'une noblesse inconcevable. Sa figure, éclairée d'un rayon d'enthousiasme, et aussitôt voilée par un profond sentiment de douleur, était d'une beauté inouïe; jamais plus nobles traits, jamais expression plus fine et plus pénétrante n'avaient attiré l'attention de Léonce.

— Monsieur, lui dit-il, dominé par un respect involontaire, vous êtes certainement au-dessus de la misérable condition sous les dehors de laquelle vous m'êtes apparu; vous êtes quelque artiste malheureux : permettez-moi de vous secourir et de vous récompenser ainsi de la jouissance poétique que vous m'avez procurée.

Mais l'inconnu ne parut pas avoir entendu les paroles de Léonce. Courbé sur le rivage, il dépliait, avec une répugnance visible, les hardes ignobles

qu'il était obligé de reprendre pour cacher sa nudité.

— Voilà, dit-il en laissant retomber ses guenilles par terre, un supplice que je vous souhaite de ne pas connaître. L'Italien aime la parure, l'artiste aime le bien-être, le luxe, les parfums, la propreté; cette mollesse exquise qui renouvelle l'âme et le corps après des exercices mâles et salutaires. Personne ne peut comprendre ce qu'il m'en coûte de me montrer aux hommes, aux femmes surtout! avec une blouse déchirée et un pantalon qui montre la corde.

— Oh! je vous comprends et je vous plains, répondit Léonce; mais je puis faire cesser aujourd'hui votre peine, Dieu merci! Il fait assez chaud pour que vous restiez ici à m'attendre au soleil un quart d'heure; je vous promets que, dans un quart d'heure, je serai de retour avec des vêtements capables de contenter votre honnête et légitime fantaisie. Attendez-moi.

Et, avant que l'Italien eût répondu, Léonce s'élança sur le sentier, courut à sa voiture et en retira une valise élégante et légère, qu'il rapporta au bord du lac. Il retrouva son Italien dans l'eau, occupé à faire une gerbe des plus belles fleurs aquatiques, qu'il lui rapporta d'un air de triomphe naïf, et qu'il lui présenta avec une grâce affectueuse.

— Je ne puis vous donner autre chose en échange de ce que vous m'apportez, dit-il, je n'ai rien au monde; mais, grâce à mon adresse et à mon courage, je puis m'approprier les plus rares trésors de la nature, les plus belles fleurs, les plus précieux

échantillons minéralogiques, les cristaux, les pétrifications, les plantes des montagnes; je puis vous donner tout cela si vous voulez que je vous suive dans vos promenades; et même, si vous avez ici un fusil, je puis abattre l'aigle et le chamois et les déposer aux pieds de votre maîtresse; car je suis le plus adroit chasseur que vous ayez rencontré, comme le plus hardi piéton et le plus agile nageur.

Malgré cette naïveté de vanterie italienne, l'effusion du jeune homme ne déplut point à Léonce. Sa figure éclairée par la joie et la reconnaissance avait un éclat, une franchise sympathique, qui gagnaient l'affection. En dix minutes, il transforma le vagabond en un jeune élégant du meilleur ton en tenue de voyage. Il n'y avait dans la valise de Léonce que des habits du matin, de quoi suffire à une charmante toilette de campagne, vestes légères et bien coupées, cravates de couleurs fines et d'un ton frais, linge magnifique, pantalons d'été en étoffes de caprice, souliers vernis, guêtres de casimir clair à boutons de nacre. L'Italien choisit sans façon tout ce qu'il y avait de mieux. Il était à peu près de la même taille que Léonce, et tout lui allait à merveille; il n'oublia pas de prendre une paire de gants. dont il respira le parfum avec délices. Et quand il se vit ainsi rafraîchi et paré de la tête aux pieds, il se jeta dans les bras de son nouvel ami, en s'écriant qu'il lui devait la plus grande jouissance qu'il eût éprouvée de sa vie. Puis il poussa du bout du pied dans le lac ses haillons, qui lui faisaient horreur, et, dénouant son petit paquet, dont il noya aussi l'enveloppe grossière, il en tira, à la grande sur-

prise de Léonce, un portrait de femme entouré de brillants, une chaîne d'or assez lourde, et deux mouchoirs de batiste garnis de dentelle. C'était là tout ce que contenait son havresac de voyage.

— Vous êtes surpris de voir qu'une espèce de mendiant eût conservé ces objets de luxe, dit-il en se parant de sa chaîne d'or, qu'il étala de son mieux sur gilet blanc; c'était tout ce qui me restait de ma splendeur passée, et je ne m'en serais défait qu'à la dernière extrémité. Che volete, Signor mio? pazzia!

— Vous avez donc été riche? lui demanda Léonce, frappé de l'aisance avec laquelle il portait son nouveau costume.

— Riche pendant huit jours, je l'ai été cent fois. Vous voulez savoir mon histoire? Je vais vous la dire...

(*Téverino*, 62-74.)

LA FÉDÉRATION DANS UN HAMEAU DU CENTRE

George Sand a essayé, dans *Nanon*, de peindre les premiers effets de la Révolution française sur les âmes simples des paysans. Son livre est vrai et profond, quoique ce soit sans doute un roman, ou un récit idéalisé, que l'histoire de la vieille Nanon racontée par elle-même. L'action a pour centre un prieuré dont les domaines deviennent biens nationaux. Les personnages sont un vieux prieur assermenté fort sage; un jeune novice d'origine noble et ouvert aux idées modernes; Nanon la paysanne, dont ce « petit frère » fait l'éducation, et qui se recommande par toutes les vertus d'un cœur droit; enfin, un avocat jacobin, figure très vivante et intéressante. Les moines d'un côté, la population de l'autre forment les deux foules jadis hostiles, aujourd'hui réconciliées dans l'esprit de la Fédération. Car, si 89 fut dans les campagnes l'*année de la grand'peur*, l'année suivante fut celle de l'espérance, de la fraternité, de la charité. Un grand sentiment humain et chrétien émeut les masses; c'est celui qui anime la belle scène qui suit :

Toute la France faisait cette fête qu'on appelait fête de la Fédération. Le petit frère m'expliqua que l'on se réjouissait surtout d'avoir une seule et même loi pour toute la France, et il me fit comprendre que, de ce moment, nous étions tous enfants de la même patrie. Il en paraissait heureux comme jamais je ne l'avais vu et sa joie passa dans mon cœur,

malgré le peu de connaissance que j'avais encore pour juger un si grand événement.

La fête fut très étonnante dans notre paroisse sauvage, perdue au fond des montagnes. D'abord on ne disait déjà plus la *paroisse*, on disait la *commune* depuis qu'on n'était plus aux moines et qu'on avait nommé des municipaux. Les moines regardaient faire, et, soit bêtise, soit malice, on n'a jamais bien su lequel, ils se disaient contents de tout ce qui arrivait. Il y en avait deux jeunes, pas si jeunes que le petit frère, car ils avaient prononcé leurs vœux, qui paraissaient s'ennuyer beaucoup de leur état et qui souhaitaient de s'en retirer depuis qu'ils savaient qu'ils le pouvaient. Le jour de la fête, ils décidèrent les vieux à ouvrir les portes du moutier à la municipalité et aux habitants, pour qu'on pût fêter la Fédération dans un grand local avec des abris en cas d'orage. Les vieux y consentirent, pensant que, s'ils refusaient, on pourrait faire quelque bruit et se tourner contre eux. Une messe fut donc dite par eux pour demander à Dieu de bénir l'union de la France, et ils offrirent même de contribuer, selon leur pouvoir, au banquet qui s'organisait sur la place. Pauvre banquet! où l'on mangea du pain au dessert comme chez les riches on mange du gâteau. Chacun apporta sa bouillie de farine et ses légumes. On s'était cotisé pour avoir un peu de vin qu'on but après l'eau et le cidre de prunelle. Mais, dans ce moment-là, on démasqua la surprise que le petit frère, aidé de mon cousin Jacques et des autres bons gars de l'endroit, avait préparée. On savait bien qu'il y aurait quelque

chose, car ils y travaillaient depuis trois jours, et on voyait comme un grand tas de bourrées coupées avec leur feuillage, qui cachait quelque chose. On apporta le vin, on fit feu de dix à douze fusils qu'on avait dans la commune, et, les bons gars abattant les fagots et branches, on vit une manière d'autel en gazon, avec une croix au faîte, mais formée d'épis de blé bien agencés en tresses. Au-dessous, il y avait des fleurs et des fruits les plus beaux qu'on avait pu trouver; le petit frère ne s'était pas fait faute d'en prendre aux parterres et aux espaliers des moines. Il y avait aussi des légumes rares de la même provenance, et puis des produits plus communs, des gerbes de sarrasin, des branches de châtaigniers avec leurs fruits tout jeunes, et puis des branches de prunellier, de senellier, de mûrier sauvage, de tout ce que la terre donne sans culture aux petits paysans et aux petits oiseaux. Et enfin, au bas de l'autel de gazon, ils avaient placé une charrue, une bêche, une pioche, une faucille, une faux, une cognée, une roue de char, des chaînes, des cordes, des jougs, des fers de cheval, des harnais, un rateau, un sarcloir et finalement une paire de poulets, un agneau de l'année, un couple de pigeons, et plusieurs nids de grives, fauvettes et moineaux avec les œufs ou les petits dedans.

C'était là, me dira-t-on, un trophée bien rustique; mais il était si bien arrangé avec de la mousse verte, des fleurs et des grandes herbes de rivière ornant et encadrant chaque objet, que cela nous fit un grand effet et me sembla, pour ma part, la chose

la plus magnifique que j'eusse vue de ma vie. A présent que je suis vieille, je n'en ris point. Il faut au paysan, qui regarde avec indifférence le détail qu'il voit à toute heure, un ensemble qui attire sa réflexion en même temps que ses yeux et qui lui résume ses idées confuses par une sorte de spectacle.

Il y eut d'abord un grand silence quand on vit une chose si simple, que peut-être on avait rêvée plus merveilleuse, mais qui plaisait sans qu'on pût dire pourquoi. Moi, j'en comprenais un peu plus long, je savais lire et je lisais l'écriture placée au bas de la croix d'épis de blé; mais je le lisais des yeux, j'étais toute recueillie; combien j'étais loin de m'attendre à jouer un rôle important dans la cérémonie!

Tout à coup le petit frère vint me tirer par le bras, car je n'étais pas à la grande table; il n'y avait pas de place pour tout le monde et je m'étais installée sur le gazon avec les petits enfants. Il me mena devant l'autel et me dit de lire tout haut ce qui était écrit. Je lus, et chacun retenait son haleine pour m'entendre :

« Ceci est l'autel de la pauvreté reconnaissante dont le travail, béni au ciel, sera récompensé sur la terre. »

Aussitôt un seul « Ah! » parti de toutes les bouches, fut comme la respiration d'une grande fatigue après tant d'années d'esclavage. On se sentait par avance maître de ces épis, de ces fruits, de ces animaux, de tous ces produits de la terre qui allaient devenir possibles à acquérir. On se jeta dans les bras

les uns des autres en pleurant et en disant des paroles que ceux qui les disaient n'entendaient pas sortir de leurs bouches. Un ancien de la commune prit un petit broc de vin — c'était sa part — et dit qu'il aimait encore mieux le consacrer que de le boire. Il le versa sur l'autel, et beaucoup en firent autant, car la foi aux libations s'est toujours conservée dans nos campagnes. Les moines qui étaient là et qui firent mine de bénir l'autel, afin, disaient-ils, que ce ne fût point une cérémonie païenne, ont dit ensuite que toute la paroisse était ivre. — Elle lê fut, mais ce ne fut pas du vin qu'elle put boire, il en resta de quoi mouiller les lèvres de chacun, et on voulut que toutes fussent mouillées; on ne fut ivre que de joie, d'espérance, d'amitié les uns pour les autres. On laissa les moines répandre leur eau bénite, on trinqua même avec eux. On ne leur en voulait pas; on ne s'y fiait pas non plus, mais on ne voulait haïr personne, ce jour-là; d'ailleurs à cause du petit frère qu'on aimait, on n'eût pas voulu les molester.

Quand on fut un peu calmé, les critiques, il y en a partout, dirent que quelque chose manquait à ce *reposoir*; c'était une âme chrétienne au-dessus des bêtes qui y figuraient.

— Vous avez raison, les anciens! s'écria le petit frère, et j'engage toutes les mères à approcher leurs enfants et à leur faire toucher l'autel de la patrie; mais il faut sur ces marches de gazon une figure d'ange en prière pour les pauvres, comme on en voit aux reposoirs de la Fête-Dieu. Je vais la choisir et, si vous n'êtes pas contents, vous direz pourquoi.

Alors, il me prit la main, et, me poussant de son autre bras, car je faisais résistance, il me mit à genoux sur la plus haute marche au-dessous de la croix de blé. Il y eut un étonnement sans fâcherie, car personne ne m'en voulait, mais le paysan veut que tout lui soit expliqué. Le petit frère leur parla en manière de discours, ce qui étonna aussi beaucoup, car il n'était pas causeur, et, quand il avait dit en quatre ou cinq paroles ce qu'il pensait devoir dire, qu'on l'écoutât bien ou mal, il ne disait plus rien. Cette fois il voulut apparemment convaincre, car il dit beaucoup de choses et celles-ci entre autres :

— Mes amis, je me demande avec vous ce qui, dans une âme chrétienne, est le plus digne de plaire à Dieu, et je crois que c'est le courage, la douceur, le respect pour les parents et la grande amitié du cœur. Cette petite que j'ai mise là est la plus pauvre de votre commune; elle n'a jamais rien demandé à personne. Elle n'a pas quatorze ans et elle travaille comme une femme. Elle a soigné et pleuré son grand-père avec une tendresse au-dessus de son âge; et ce n'est pas tout, elle a pour elle quelque chose qui est aussi très agréable à Dieu quand on l'emploie bien. Elle a beaucoup d'esprit et elle apprend vite et bien tout ce qu'elle peut apprendre. Ce qu'elle sait, elle ne le garde pas pour elle, elle est pressée de l'enseigner; elle l'enseigne et elle ne choisit pas celles qui peuvent l'en récompenser; elle donne autant de soins aux plus pauvres qu'aux plus riches. Dans un an d'ici, si vous l'encouragez à continuer, beaucoup de vos enfants sauront lire et vous

rendront de grands services, car, ce qui vous gêne dans vos affaires, c'est de ne rien comprendre aux papiers qu'on vous fait signer d'une croix, et pour lesquels vous avez une méfiance qui vous fait manquer souvent de bonnes occasions.

Tout le monde comprit qu'il parlait de l'acquisition des biens nationaux; on vit qu'il la jugeait bonne et sûre, on était en train de croire, on y crut; on comprit ce qu'il disait à propos de moi, et il y eut une grande clameur d'approbation et d'applaudissement dont je fus tout étonnée, car je ne savais point du tout que je fusse plus intelligente et meilleure que les autres. Je pensai au père Jean, qui eût été si heureux de m'entendre ainsi fêtée et je ne pus me retenir de pleurer.

Quand on vit qu'au lieu de faire la glorieuse, je me tenais bien humble et confuse, on m'en sut gré; personne n'eut rien à dire contre moi, et une idée vint au vieux Girot, qui, depuis la mort de mon grand-oncle dont il avait été l'ami de tout temps, était le plus ancien de la commune. Pour cette raison, on l'avait nommé président de la fête et il portait à la boutonnière de sa veste de droguet un bouquet d'épis et de fleurs.

— Mes enfants, dit-il en se dressant sur un rocher pour être mieux entendu, je juge que le petit frère a bien choisi et bien parlé, et, si vous voulez me croire, nous ferons à cette petite tout le bien que nous pourrons. Sa maison étant un bien de moine, nous l'achèterons pour la lui assurer, ainsi que le petit jardin qui en dépend. En nous cotisant tous un peu selon nos moyens, ce ne sera pas une

grosse dépense, et ce sera *une essaye* pour l'affaire en question : ce sera notre première acquisition de bien national, et si, plus tard, on veut nous en faire reproche, nous pourrons dire que nous l'avons fait pour l'amour de Dieu et non à notre profit.

Tout le monde approuva, et notre maire, le père Chénot, qui était le plus riche paysan de chez nous, fit souscrire tous les habitants. Il y en eut qui donnèrent deux sous et d'autres qui donnèrent deux ou trois livres. Le maire en donna cinq et la chose fut vite réglée. La dotation était faite à moi seule, quoique mineure. Chénot se chargeait de ma tutelle pour ce qui concernait ma propriété. Malgré la bonne estime qu'on faisait de mes cousins, on ne voulait pas que mon avoir fût dans leurs mains. Je demandai vitement si j'avais le droit de leur donner le logement, parce que, autrement, j'aimais mieux ne rien avoir que de les chasser. On me dit que je serais maîtresse de les garder tant que je m'en trouverais bien, et on ajouta que mes bons sentiments marquaient qu'on avait eu raison de me faire un sort. J'allai embrasser le maire et tout le conseil municipal, et les anciens et les anciennes. Et puis on parla de danser, on me mit un bouquet sur ma coiffe, et le père Girot, qui pouvait à peine se tenir sur ses jambes, voulut ouvrir la danse avec moi. Je savais danser comme une autre, mais, à cause de mon deuil, je ne voulais point On me dit qu'il fallait danser parce que ce n'était pas une fête comme une autre. C'était une chose qu'on n'avait jamais vue et qu'on ne reverrait jamais, une journée qui réjouissait l'âme des morts, et que, si le père Jean

était là, c'est lui, comme le plus ancien, qui aurait dansé avec la première acquéreuse.

Je dus céder; mais, au bout de deux minutes le père Girot en eut assez, et j'avais hâte de me retirer, car je pensais :

— Ils disent que mon grand-oncle serait content. Ils ne savent pas qu'il est mort de chagrin de ne rien comprendre à ce qui les réjouit.

Je m'en allai chez nous et je me mis à deux genoux auprès de la couche de mon grand-oncle, qui était toujours là, avec ses vieux rideaux de serge jaune fermés depuis qu'on l'en avait sorti pour la dernière fois. J'avais l'esprit tout à l'envers. Je craignais de mal faire en acceptant un bien qu'il n'eût jamais pu acquérir et qu'il n'eût peut-être jamais voulu recevoir. Et d'un autre côté, je me disais :

— Le petit frère en sait plus long qu'il n'en savait, et il dit que le devoir de la pauvreté est de sortir de la misère pour plaire à Dieu qui aime le travail et le bon courage.

(*Nanon*, 58-66.)

PAYSANNE ET JACOBIN

Conversation tenue, après la Terreur, entre Nanon devenue une femme instruite et l'avocat jacobin M. Costejoux (voir le morceau précédent). Les temps ont changé. Nanon a pris conscience du péril social, elle plaide avec son cœur une cause qui fut toujours chère à l'auteur. Ne sent-on pas, à certains accents, que c'est George Sand elle-même qui parle et que ces pages ont été écrites après l'avortement de la Révolution de 1848?

— Parlez-moi de cela, monsieur Costejoux. Je veux d'abord comprendre comment et pourquoi tout vous semble perdu, à vous que j'ai vu si plein d'espoir quand vous disiez et quand vous écriviez : « Encore quelques semaines d'énergie et de rigueur, et puis nous entrerons dans le règne de la justice et de la fraternité. Avez-vous cru réellement que vous pourriez vous réconcilier avec les timides, après les avoir tant effrayés, et avec les royalistes, après les avoir tant fait souffrir? Moi, je crois que les hommes ne pardonnent jamais la peur qu'on leur a faite.

— Je le sais, reprit-il vivement. Je ne le sais que trop à présent! Les modérés nous haïssent plus mortellement encore que les royalistes, car ceux-ci

ne sont point lâches. Ils montrent, au contraire, une audace que l'on croyait avoir vaincue. Costumés ridiculement et affectant, pour se distinguer de nous, des airs efféminés, ils s'intitulent *muscadins et jeunesse dorée*; à l'heure qu'il est, ils se montrent dans Paris avec de grosses cannes qu'ils feignent de porter mollement et avec lesquelles ils engagent chaque jour des rixes sanglantes avec les patriotes. Ils sont cruels, plus cruels que nous! ils assassinent dans les rues, sur les chemins; ils massacrent dans les prisons. Ils poussent à l'anarchie par le crime, le vice, la débauche et le vol à main armée. Ils espèrent ramener la monarchie en égorgeant la République, et ne se cachent guère du dessein d'égorger la France pour la forcer de leur appartenir à tout prix.

— Hélas! monsieur Costejoux, vous ne raisonniez pas comme cela, je le sais bien, mais comment agissiez-vous! La violence a autorisé la violence. Vous ne l'aimiez pas, vous; mais vos amis l'aimaient et vous le savez bien, à présent que l'on connaît ce qui s'est passé à Nantes, à Lyon et ailleurs. Vrai! vous aviez donné des pouvoirs atroces à des monstres, vous avez ouvert les yeux trop tard et vous en portez la peine. Le peuple déteste les jacobins parce qu'ils ont pesé sur tout le monde, tandis qu'il s'occupe peu des royalistes d'à présent qui ne s'attaquent qu'à vous. S'ils font les crimes que votre parti a faits, s'ils égorgent des innocents et massacrent des prisonniers, j'entends dire chez nous que c'est pour tuer la Terreur qui leur a donné l'exemple et que tous les moyens sont bons pour en

finir. N'est-ce point ce que vous disiez, vous autres, et ne vous êtes-vous pas imaginé que, pour épurer la République, il fallait abattre les trois quarts de la France par l'échafaud, la guerre, l'exil et la misère qui a fait périr encore plus de monde? Ne vous fâchez pas contre moi; si je me trompe, reprenez-moi; mais je vous dis ce que j'entends dire et ce à quoi je n'ai rien trouvé à répondre.

Je vis que je lui faisais de la peine, car il ne dit rien pendant un moment, et puis, tout à coup, il reprit le ton de colère que je lui avais vu prendre à Limoges au milieu de la Terreur :

— Oui! dit-il, c'est notre destinée d'être jugés comme cela! Nous avons assumé sur nous tous les reproches, toutes les hontes de la Révolution. Je le sais, je le sais! Nous serons des infâmes, des bêtes féroces, des tyrans, pour avoir voulu sauver la France. Notre châtiment est commencé! le peuple, à qui nous avons tout sacrifié, pour qui nous avons forcé notre nature jusqu'à être sans scrupule et sans pitié, cette cause sublime à laquelle nous avons immolé nos sentiments d'humanité, notre réputation, et jusqu'à notre conscience légale, c'est là ce qui se tourne contre nous; c'est le peuple qui nous livrera à nos ennemis implacables, c'est lui qui, dans l'avenir, maudira notre mémoire et haïra en nous le nom sacré de la République. Voilà ce que nous aurons gagné à vouloir donner aux hommes une société fondée sur l'égalité fraternelle et une religion basée sur la raison.

— Eh bien, cela vous étonne, monsieur Costejoux, parce que, vous, grand cœur d'homme, vous n'avez

pas eu d'autre idée. Mais, pour trois ou quatre qui pensent comme cela, il y a eu trois ou quatre mille, peut-être plus, qui n'ont pas songé à autre chose que contenter leur vieille haine et leur ancienne jalousie contre la noblesse... Ah! laissez-moi dire, je n'attaque pas ceux que vous estimez, vous les connaissez, vous répondriez d'eux. Le mot de votre parti n'est pas la haine et la vengeance, je le veux bien, je ne sais pas, moi! La chose dont je suis sûre, c'est que, si on eût fait la Révolution sans se détester les uns les autres, elle aurait réussi. Nous la comprenions, nous l'aimions et nous l'aidions au commencement. Vous l'auriez fait durer si vous n'aviez pas permis les persécutions et tout ce qui a troublé la conscience des simples. Vous avez cru qu'il le fallait. Eh bien, vous vous êtes trompés, et, à présent que vous le sentez, vous tâchez de vous en consoler en disant que l'indulgence eût tout perdu. Vous n'en savez rien, puisque vous n'en avez point essayé. C'est l'effet de vos colères qui a tout perdu, et vous ne pouvez pas vous résigner comme nous autres, bonnes gens du peuple, qui n'avons haï et maltraité personne.

Il voulait riposter; mais, quand il était fâché, les lèvres lui tremblaient comme aux personnes vives qui ont le cœur bon. Moi, je voulais lui dire tout ce que j'avais dans la conscience, afin que, si mes idées le blessaient, il pût défaire notre marché.

— Vous voulez me dire, repris-je, que c'est la rage du peuple qui vous a emportés et poussés à la vengeance des longues misères qu'il avait endurées. Je sais, pour l'avoir entendu assez déplorer chez

nous, que c'est le peuple de Paris et des grandes villes qui vous pousse et qui vous mène, parce que vous demeurez dans les villes, vous autres gens d'esprit et de savoir. Vous croyez connaître le paysan quand vous connaissez l'ouvrier des faubourgs et des banlieues, et, dans le nombre de ces ouvriers moitié paysans, moitié artisans, vous ne faites attention qu'à ceux qui crient et remuent. Cela vous suffit; vous pensez pouvoir les compter quand ils sont dehors comme un troupeau s'excitant les uns les autres. Vous ne les voyez point rentrés chez eux et parlant des choses qu'ils ont faites sans les comprendre. Vous causez avec quelques-uns qui vous suivent parce qu'ils veulent de vous quelque chose, des emplois, des récompenses, ou ce qu'ils aiment mieux que tout parce que ces gens sont vaniteux, de l'autorité sur les autres. J'ai vu cela, moi, j'ai vu à Châteauroux comme on entourait les représentants envoyés de Paris, et Dumont entendait comme on les jugeait, ces quémandeux de pouvoir, dans la rue et sur la porte des maisons. Tout ça, voyez-vous, c'était une cour et un cortège que l'on faisait aux maîtres de la République pour en obtenir ce qu'on voulait, et, si un archevêque ou un prince fût venu à la place, c'eût été les mêmes cris et les mêmes flatteries. Vous qui avez cent fois plus d'esprit que nous, vous avez été tout de même dupe de ces intrigants d'en bas que vous receviez, non sans dégoût, à votre table, et que vous supportiez parce qu'ils vous disaient : « Je réponds de ma rue, de mon faubourg, de ma corporation ».

Ils vous trompaient pour se rendre importants et

nécessaires. Ils ne pouvaient répondre de rien et vous l'avez bien vu, quand, outrés de leur méchanceté et de leurs pilleries, vous avez dû les punir pour contenter la justice de votre cœur et celle du peuple indigné. Voilà votre malheur et celui de vos amis, monsieur Costejoux; vous croyez connaître le peuple parce que vous vous jetez résolument au beau milieu de ce qu'il a de plus mauvais et de plus terrible, et vous n'en connaissez que la lie, et vous croyez que le peuple tout entier est féroce et affamé de vengeance. Alors, vous travaillez pour le consentement des pires et vous ne vous doutez pas du blâme des meilleurs. Vous jugez ceux-ci timides et mauvais patriotes parce qu'ils ne vont pas en bonnets rouges vous tutoyer et vous caresser. Moi, je dis que ces modérés si méprisés ont été meilleurs patriotes que les autres, puisqu'ils vous ont supportés pour ne point nuire à la défense du pays. Ce qu'il faudrait connaître, ce qu'il faudrait entendre, voyez-vous, c'est ce qui se dit tout bas, et c'est là ce que vous ne savez jamais, puisque vous ne vivez qu'au milieu des déclamations ou des hurlements. Quand vous l'apprenez, il est trop tard. Aujourd'hui, voilà que les hurleurs et les malfaiteurs du parti ennemi prennent la place des vôtres, et le peuple triste et silencieux vous abandonne à leur colère. C'est alors que vous êtes forcés de compter les têtes et de voir que le grand nombre est contre vous, et cela vous étonne! Vous dites que le peuple est lâche et ingrat. Eh bien, moi qui en suis, de ce pauvre peuple, moi qui vous aime et qui vous dois la vie d'Émilien, c'est-à-dire plus que la mienne, je vous dis : Vous

vous êtes égaré dans une forêt où la nuit nous a surpris et où vous avez pris le sentier d'épines pour le grand chemin. Pour en sortir, il vous a fallu vous battre avec les loups et vous arrivez au jour, tout étonné de voir que vous avez reculé au lieu d'avancer, que vous avez marché avec les bêtes sauvages et que la foule des hommes s'est rangée de l'autre côté. A présent, les royalistes auront beau jeu; plus méchants que vous, je ne dis pas non, ils ne feront pourtant pas pire que vous. Ils auront leurs flatteurs, leurs intrigants, leurs égorgeurs, leur vilain monde à part, qui les trompera comme vous avez été trompés : et, à leur tour, ils perdront la partie. Qui la gagnera? Ce sera le premier venu, pourvu que la guerre civile finisse et que chacun puisse vivre chez lui sans craindre d'être dénoncé, emprisonné et guillotiné le lendemain. Et ce n'est pas parce que le monde est royaliste ou girondin, ou égoïste, ou poltron; ce n'est pas non plus parce qu'on a besoin de repos que cela arrivera. Les bons soldats n'ont pas manqué pour les armées, parce que, de ce côté-là, le devoir est net et la cause bonne. Ce dont on est las, c'est d'être forcé de se méfier, de se haïr et de voir périr des innocents sans pouvoir les assister. On est fatigué aussi de ne point travailler. Pour le paysan, c'est la pire fatigue, et ce ne sont point vos secours, vos allègements et vos aumônes qui le consolent et le dédommagent du temps perdu. Il a un grand courage et une grande bonté de cœur dont vous n'avez pas connu l'emploi. Pris séparément, il a bien des défauts, mais je vas vous parler comme il parle : si vous pouviez mettre en un tas ce qu'il y

a de moralité, plus ou moins, dans le cœur de chacun, vous verriez une montagne qui vous ferait peur, parce que vous n'avez point voulu la voir et parce qu'il vous faut renoncer à l'abattre.

J'avais parlé vivement, en marchant par la chambre, en tisonnant le feu, en prenant et quittant mon ouvrage; je m'étais montée plus que je ne l'avais prévu, et je ne voulais point regarder M. Costejoux pour ne pas perdre le courage d'aller jusqu'au bout de mes idées. Je crois que j'en aurais trouvé encore à dire, mais il en avait assez, lui. Il se leva, me prit le bras et le serra jusqu'à me faire mal, en disant :

— Tais-toi, paysanne! tu ne vois donc pas que tu m'assassines?

(*Nanon*, 273-279.)

ISIS AUX CHAMPS

C'est encore un sentiment patriotique qui a inspiré à George Sand l'idée de *Jeanne*. Rien de plus original ni de plus attachant. Jeanne est un type moitié historique moitié rêvé par l'auteur, vrai d'une vérité légendaire et symbolique. C'est, comme le dit George Sand dans sa *Préface*, la femme primitive, la fille des champs rêveuse, en qui se manifestent candidement les éternels sentiments d'une race : sorte de vierge gauloise, ou de Jeanne d'Arc ignorée, dont le cœur en apparence muet semble un sphinx impénétrable jusqu'au jour où il parle naturellement le langage des héroïnes naïves.

La voici sous son premier aspect. Engagée comme servante à la ville, elle étonne les autres domestiques et ses maîtres eux-mêmes par son air singulier :

Transplantée brusquement de sa vie sauvage à un état de civilisation, tout avait été incompréhensible pour Jeanne dans les commencements. Entre les besoins restreints de son existence rustique et les mille besoins artificiels des personnes aristocratiques qu'elle servait, il y avait un monde inconnu que sa pensée avait renoncé à franchir. Un esprit moins bienveillant que le sien eût fait la critique de ces étranges habitudes. Celui de Claudie, éminemment progressif, et corruptible par conséquent,

acceptait avec admiration la nécessité de toutes ces recherches, de tous ces soins de détail qu'on exigeait d'elle et dont elle voyait avec envie ses maîtres profiter. Lorsqu'on la faisait goûter un peu aux miettes de ce bien-être et de ce luxe, elle était enivrée, et le besoin de ces satisfactions inconnues naissait en elle spontanément avec la jouissance. Cadet acceptait l'inégalité des conditions comme un fait accompli; mais, sous son air simple, il n'en était pas moins le fils de maître Léonard, le philosophe railleur et sceptique; son sourire n'était pas si niais qu'on le pensait, il était souvent ironique sans qu'on y prît garde. Mais Jeanne était restée, à peu de chose près, ce qu'elle était à Ep-Nell, rêvant, priant et aimant sans cesse, ne pensant presque jamais; une véritable organisation rustique, c'est-à-dire une âme poétique sans manifestation, un de ces types purs comme il s'en trouve encore aux champs, types admirables et mystérieux, qui semblent faits pour un âge d'or qui n'existe pas, et où la perfectibilité serait inutile, puisqu'on aurait la perfection. On ne connaît pas assez ces types. La peinture les a souvent reproduits matériellement; mais la poésie les a toujours défigurés en voulant les idéaliser ou les traduire, oubliant que leur essence et leur originalité consistent à ne pouvoir être que devinés. Il faut bien reconnaître que l'homme des champs a besoin de subir de grandes transformations pour devenir sensible aux conquêtes et aux bienfaits d'une religion et d'une société nouvelles; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que la nature produit de tout temps dans ce milieu cer-

tains êtres qui ne peuvent rien apprendre, parce que le beau idéal est en eux-mêmes et qu'ils n'ont pas besoin de progresser pour être directement les enfants de Dieu, des sanctuaires de justice, de sagesse, de charité et de sincérité. Ils sont tout prêts pour la société idéale que le genre humain rêve, cherche et annonce, mais leur inquiétude ne le devance pas. Incapables de comprendre le mal, ils ne le voient point. Ils vivent comme dans un nuage d'ignorance; leur existence est pour ainsi dire latente. Leur cœur seul se sent vivre: leur esprit est borné comme la primitive innocence : il est endormi dans le *cycle divin* de la Genèse. On dirait, en un mot, que le péché originel ne les a pas flétris, et qu'ils sont d'une autre race que les fils d'Ève.

Telle était Jeanne, Isis gauloise, qui semblait aussi étrangère aux préoccupations de ceux qui l'entouraient, que l'eût été une fille des druides transportée dans notre siècle. Ne sachant rien blâmer, tant la douceur et la charité remplissaient son âme, elle renonçait à s'expliquer ce que le blâme seul eût rendu explicable. Elle végétait comme un beau lis dans sa douce extase, le sein ouvert aux brises de la nuit, aux baisers du jour, à toutes les influences de la terre et du ciel, mais insensible comme lui aux agitations humaines, et ne trouvant pas de sens au langage des hommes.

A force d'avoir à s'étonner de tout, Jeanne ne s'étonnait donc réellement de rien. Tout incident nouveau dans sa vie éveillait en elle cette simple réflexion : « Encore quelque chose que je ne sais

pas, et que je comprendrai encore moins quand on me l'aura expliqué ».

Les superstitions rustiques lui venaient en droite ligne de la religion des druides, cette doctrine peu connue dans son essence, car on ne l'a jugée que d'après les crimes qui l'ont souillée et dénaturée. La vierge Marie et le grand'fade se confondaient étrangement dans l'imagination poétiquement sauvage de la bergère d'Ep-Nell. Il y avait peut-être aussi quelque chose de sauvage et d'antique dans la résignation avec laquelle elle acceptait le fait de l'inégalité sur la terre. Mais il n'y avait rien de faible ni de lâche dans cette résignation. Jeanne, ne connaissant pas le prix de l'argent, n'ayant pas de besoins, et ne comprenant pas qu'il y eût dans la vie d'autres jouissances que celles de l'âme, ne se trouvait pas frustrée dans sa part de bonheur par la richesse et la puissance d'autrui. C'était un être exceptionnel, se rattachant, comme je l'ai dit déjà, à un type rare qui n'a pas été étudié, mais qui existe, et qui semble appartenir au règne d'Astrée.

(*Jeanne*, 189-192.)

LA GRANDE PASTOURE

Second aspect de Jeanne. Conversation de Jeanne avec sa jeune maîtresse. Pour comprendre celle-ci, il faut se rappeler qu'au début du roman la petite pastoure, endormie sur un rocher « druidique », a trouvé dans sa main en se réveillant trois pièces de monnaie que des jeunes gens en excursion y ont déposées pour l'intriguer. L'un d'eux est un Anglais romanesque assez parent du Bomstom de J.-J. Rousseau. Il s'éprend de Jeanne quand il la retrouve servante à la ville, et charge mademoiselle de Roussac de sonder Jeanne. Jeanne avait cru à un sortilège en trouvant à son réveil de l'or dans sa main. D'autre part elle comprend avec peine l'idée de l'amour, et le mot d'Anglais remue en elle d'obscures haines. Elle parle en sœur de la « Grande Pastoure ». La date de ce récit, un peu postérieure à 1816, en pleine légende napoléonienne, achève d'éclairer la scène.

— Vous pensez donc que l'or porte malheur?

— Ça j'en suis bien sûre! Eh bien! le jour où je trouvai de l'or dans ma main, je commençai par le jeter bien loin de moi. Ensuite, pour qu'il ne portât pas malheur à d'autres, je fis un trou dans la terre avec mon couteau, sous la grande pierre jomâtre, et je poussai le louis d'or avec mon sabot. Mais comme il y avait eu dans ma main de l'argent aussi, je ne me méfiai pas de l'argent, et le portai bien vite à ma mère.

— Tu pensas donc tout de suite aux fades?

— Non, mam'selle, je n'y pensais pas, je n'avais pas de *connaissance*; je savais seulement que l'or portait malheur, et je n'en voulais point. Quand je dis à ma mère ce qui m'était arrivé, et que je lui montrai les deux pièces d'argent, elle commença à m'instruire. Elle me tança beaucoup de m'être laissée aller au sommeil sur les pierres jomâtres, qui sont un mauvais endroit, et elle m'enseigna ce que je devais faire pour me sauver des mauvais esprits qui avaient agi avec moi comme s'ils croyaient m'avoir achetée. Elle fut contente de ce que j'avais laissé le louis d'or au mont Barlot et de ce que je ne l'avais pas mis dans ma poche, ni regardé avec plaisir, ni désiré de le conserver. Elle ne savait trop que dire du gros écu blanc. Ça pouvait être bon ou mauvais; mais ça pouvait aussi n'être ni mauvais ni bon, parce qu'il y a des *fadets* qui sont fous, qui aiment à s'amuser, et qui font des petites niches un peu ennuyeuses, mais pas bien méchantes, comme de vous faire chercher votre fuseau, ou de vous casser souvent votre fil en filant, ou encore de vous faire défaire vos pelotons en tournant le *dévide* à l'envers, quand vous n'y faites pas attention. Nous avons donc fait bénir l'écu dans l'église et nous l'avons mis dans le tronc aux pauvres. Quant à la pièce de cinq sous qui était bien reluisante, bien petite et bien jolie..., il y avait l'empereur Napoléon dessus, et ma pauvre chère mère aimait beaucoup cet empereur-là. Elle disait souvent que si elle n'avait pas été nourrice, elle aurait voulu être cantinière pour aller à la guerre contre les Anglais

qui ont pris et abîmé notre pays dans les temps anciens, du temps de la Grande Pastoure.

— Eh bien! la petite pièce de l'Empereur?

— Ma chère défunte me dit comme ça : « Jeanne, c'est bon, cette pièce-là, c'est du bonheur et de l'honneur. C'est la bonne fade qui, en voyant comment la mauvaise fade voulait te tenter avec de l'or, a mis dans ta main ce petit sou blanc pour te défendre. C'est, pour sûr, la grande fade d'Ep-Nell qui te veut du bien, parce qu'elle sait que tu n'es pas méchante, et que tu n'as jamais fait de peine à ta mère, ni de tort à personne. Faut donc garder son cadeau, et ne jamais t'en séparer. » Là-dessus elle perça le petit sou blanc et me le fit attacher à la croix de mon chapelet avec la petite médaille de la bonne sainte Vierge qui commande à toutes les bonnes fades. Et tenez, mam'selle, je l'ai bien toujours. Le voilà au bout de mon chapelet, dans ma poche; la nuit je le passe à mon cou, et comme ça je ne le quitte jamais.

Et Jeanne montra à sa jeune amie un petit chapelet de ces graines grisâtres qui croissent dans nos champs et dont je ne sais plus le nom. L'humble offrande de sir Arthur y était attachée par un petit anneau de fer.

— Voilà, ma mignonne, reprit Jeanne, l'histoire des trois pièces, qui m'a tant fait faire de prières, parce que je croyais que c'était un miracle, et qui m'a souvent aussi donné la peur. Vous dites que ça n'en est pas un. Eh bien! vous vous trompez peut-être. Les fades peuvent bien s'en être mêlées et avoir fait choisir à ces trois monsieurs, sans qu'ils

le sachent, la pièce qui pouvait me porter malheur ou bonheur.

— Et sais-tu, ma pauvre Jeanne, de qui te vient ton cher petit sou blanc?

— Ça doit être de mon parrain!

— Eh bien! non, c'est du monsieur anglais.

— De l'Anglais! Ah! dit Jeanne étonnée, un Anglais peut-il porter bonheur à une chrétienne?

— Tu crois donc qu'un Anglais n'est pas un chrétien?

— Je ne sais pas.

— Je t'assure qu'ils sont aussi bons chrétiens que nous, Jeanne!

— Je sais bien que ça se dit comme ça, à présent, mam'selle; mais du temps de votre papa, que vous n'avez guère connu, ça se disait autrement. Savez-vous pourquoi ma mère aurait voulu que je vienne à attraper le bœuf et à trouver le trésor?

— Voyons!

— Elle disait que le trésor était si gros, que personne n'en verrait jamais la fin; qu'il y aurait de quoi rendre heureux tout le monde qui est sur la terre; qu'il y aurait encore de quoi payer une grosse armée pour renvoyer les Anglais de la France, car ils étaient les maîtres à Paris, à ce qu'il paraît, dans le temps où elle me disait ça.

— Et pourquoi haïssait-elle ainsi l'Angleterre?

— Dame? mam'selle, elle avait appris ça chez vous, du temps qu'elle y élevait votre frère. Votre défunt papa, qui était un grand militaire (qu'on dit) leur faisait la guerre, et votre maman, qui avait toujours peur qu'on ne le tue, les haïssait à mort.

Alors quand l'Empereur a été renvoyé, et *mis dans une cage de fer* par les Anglais, ma mère a pleuré, pleuré, et moi aussi je pleurais de la voir pleurer. Et puis quand on disait que les Anglais avaient amené de leur pays un roi anglais et qu'ils l'avaient mis à Paris pour commander aux Français, elle se fâchait, et elle disait comme ça : « Ah! ma pauvre chère dame de Boussac doit avoir rudement de chagrin! » Aussi, mam'selle, j'ai été bien étonnée quand je suis venue ici et que j'ai entendu dire à votre maman qu'elle aimait Louis XVIII, le roi anglais; et je ne savais que penser de voir qu'il y avait son portrait dans sa chambre et qu'on avait mis le portrait de l'Empereur dans le grenier. Aussi je l'ai mis dans ma chambre, moi, sans qu'elle le sache, et je ne crois pas qu'il y ait de mal à ça.

— Non, sans doute. Moi aussi j'admire et je plains le grand Empereur. Mais prends garde que madame de Charmois ne découvre que tu honores ainsi son portrait, car elle n'aurait pas de cesse que maman ne le fît brûler.

— Aussi, mam'selle, je le cache tous les matins avec un tablier que j'accroche dessus. Mais le soir, quand je reviens dans ma chambre, je le regarde, et ça me fait plaisir! Dame! écoutez donc, mon père aussi avait été soldat du temps de la République, et, sous l'Empereur, il avait été dans un pays qu'on appelle l'Italie, et il s'était bien battu. Je ne l'ai pas connu non plus; mais je sais qu'il n'aimait pas beaucoup les Anglais, et il y avait dans notre maison une image de l'Empereur qui a brûlé avec tout le reste.

— Ainsi, tu songes à faire la guerre aux Anglais, Jeanne? Quand tu auras trouvé le trésor, tu achèteras une grosse armée, et tu te mettras en campagne sur un beau cheval blanc, comme Jeanne d'autrefois, la belle Pastoure qui a délivré notre pays des habits rouges?

— Oh! mam'selle, comment donc que vous savez ces choses-là? J'en rêve toutes les nuits, et mêmement quelquefois quand je suis tout éveillée, et que je garde mes bêtes, je m'imagine que je vois arriver tout ça. Cependant je n'en parle jamais à personne.

— Mais moi, Jeanne, je te devine, et peut-être que je fais des rêves semblables de mon côté. On ne peut pas être si près de Sainte-Sévère sans s'émouvoir au récit de ce qui s'y est passé. On dit qu'il y a à Toul des lions que les Anglais y avaient fait tailler dans la pierre, pour humilier le pays, et que tous les jours on leur donne encore des coups de sabot.

— Ah! mam'selle, je vois bien que vous êtes comme moi! Ma mère a dit que votre grand-père avait été très ami avec la Grande Pastoure, et qu'il était aussi un grand soldat enragé contre les Anglais.

— Mon grand-père?

— Oui, mam'selle, un seigneur de Boussac. Elle avait entendu dire ça dans la maison d'ici.

— Ces choses-là sont beaucoup plus anciennes que tu ne penses, Jeanne; mais n'importe. Il y a eu, en effet, dans notre famille, un maréchal de Boussac qui fut le compagnon de la Pucelle, et je sens comme toi, Jeanne, qu'il serait doux de mener

cette belle vie. Mais cela n'est plus de notre temps mon enfant. Nous voilà en paix pour longtemps, pour toujours peut-être, avec l'Angleterre. Nous sommes censés libres, et les Anglais ne viendront plus ouvertement nous faire la loi. Il convient à une bonne chrétienne comme toi de ne plus les haïr et de ne plus songer à lever une armée contre eux.

— Ça ne vous va donc pas, mam'selle, ce que j'ai dit? Je vous en demande pardon.

— Cela me va beaucoup, au contraire, tes idées, ma bonne Jeanne, et je t'aime davantage d'avoir toutes ces imaginations. Mais tout cela est impossible, et d'ailleurs il y a de bons Anglais qui nous aiment et qui pleurent l'empereur Napoléon.

— Vrai, mam'selle? il y en a? Oh! il faudrait faire grâce à ceux-là.

— Certainement, Jeanne, et tu dois commencer par notre ami M. Harley, qui admire la belle Pastoure et l'Empereur autant que toi.

— Si pourtant, dit Jeanne en hochant la tête, les Anglais les ont fait mourir tous les deux. Ils ont brûlé la Grande Pastoure parce qu'elle avait la connaissance?

— M. Harley la révère comme une martyre et comme une sainte, je t'en réponds.

— Oui-dà! C'est donc un bien brave homme, cet Anglais-là?

— Le meilleur, le plus sage, le plus humain qui soit sur la terre, Jeanne.

— Ça me fait plaisir. Je n'ôterai pas son petit sou blanc de mon chapelet.

— Garde-t'en bien, tu lui ferais trop de peine.

— Et à cause donc, mam'selle?

— Parce qu'il t'aime, Jeanne.

— Il m'aime! C'est donc vrai qu'il a connu ma mère?

— Je ne sais pas, mon enfant, mais il t'aime beaucoup.

— Et pourquoi donc?

— Parce qu'il aime ce qui est bon et beau. Qui se ressemble s'assemble, Jeanne! N'est-ce pas vrai?

Mademoiselle de Boussac continua sur ce ton, au grand étonnement de Jeanne, qui se confondait en remerciements, sans rien comprendre à l'affection dont elle était l'objet. Mais elle l'acceptait comme la marque d'une grande bonté, et prêtait l'oreille d'un air naïf au panégyrique que sa jeune maîtresse lui traçait de sir Arthur. Mais quand Marie essaya de faire expliquer Jeanne sur les sentiments qu'il lui inspirait, elle s'aperçut qu'elle perdrait du terrain au lieu d'en gagner, et qu'une sorte de méfiance et d'effroi, sentiments bien contraires à ses dispositions habituelles, s'emparait de la jeune fille.

— Voilà déjà deux fois, mam'selle, que vous voulez trop me faire dire ce que j'en pense, dit-elle; je ne sais pas pourquoi vous vous inquiétez de ça.

— Mais, voyons, Jeanne, reprit mademoiselle de Boussac, je suis une fille à marier, moi, et je puis d'un jour à l'autre être demandée par quelqu'un.

— Oh! si c'est pour me faire causer que vous me questionnez comme ça, répondit Jeanne, qui donna avec simplicité dans cette petite ruse, je vois bien

qu'il faut que je retienne ma langue, car peut-être que je vous ferais de la peine sans le savoir.

— Nullement, Jeanne; je suis comme toi, fort peu pressée de me marier, et je ne me sens éprise de personne. Aussi tu peux parler, et je te consulte.

— Oh! moi, mam'selle, je ne me permettrai pas de vous conseiller!

— Tu ne m'aimes donc pas?

— Pouvez-vous dire ça!

— En ce cas, parle, s'écria Marie en lui passant un bras autour du cou, et en l'attirant auprès d'elle sur la crèche. Suppose que tu sois à ma place, et que M. Harley veuille t'épouser.

— Est-ce que je sais, moi?

— Mais, enfin, tu peux bien supposer!

— Je supposerai tout ce qui vous fera plaisir, dit Jeanne, et je vous répondrai dans la vérité de mon âme. Je n'épouserai jamais ce monsieur-là : d'abord parce qu'il est Anglais, et que je ne voudrais pas mettre au monde des enfants anglais. Je peux bien ne pas le détester, et je lui porte du respect, puisqu'il est si brave homme; mais l'épouser! Non, quand il serait fait pour moi (mon égal), je ne voudrais pas contrarier l'âme de ma chère défunte mère et de mon pauvre défunt père. Ensuite, mam'selle, je dirais non, parce qu'il est riche, et que ça me porterait malheur. On dit chez nous que l'argent rend fier et méchant. Je ne dis pas ça pour vous, ma bonne chère mignonne; il n'y a rien de si bon et de si humain que vous. Mais il n'y en a peut-être pas beaucoup qui vous ressemblent, et

je vois bien déjà que mam'selle Elvire n'est pas comme vous. Et puis moi, je suis trop simple pour savoir me servir de l'argent. Je ferais peut-être du mal avec, et ma mère m'a commandé de rester pauvre. Enfin ça ne se pourrait pas, et il y aurait quarante mille bons Anglais pour m'épouser, que je ne voudrais pas du meilleur de tous, je vous le jure sur mon baptême!

Jeanne parlait avec plus de vivacité que de coutume. Il y avait en elle comme une sorte d'indignation patriotique qui faisait briller son regard et la rendait plus belle encore que de coutume, quoique son expression fût changée. Marie, impressionnable comme une âme de poète, ne pouvait s'empêcher de l'admirer, quoique son obstination l'affligeât profondément, et elle la comparait intérieurement à Jeanne d'Arc. Il lui semblait voir et entendre la Pucelle dans toute la rudesse du langage rustique qu'elle devait avoir avant de quitter la houlette pour le glaive. Ce mélange de douceur et de fermeté, de sérénité angélique et d'enthousiasme contenu, devait avoir caractérisé l'héroïne de Vaucouleurs, et la romanesque descendante du sire de Brosse s'imaginait que l'âme de la belle Pastoure revivait dans Jeanne pour se reposer de ses durs labeurs dans une vie obscure et paisible, en attendant qu'une autre transformation l'appelât à se manifester encore dans tout l'éclat douloureux de la force et de la gloire.

(*Jeanne*, 229-237.)

L'ÉLÈVE DU PORPORA

La Venise d'autrefois n'a pas moins hanté George Sand que la Venise moderne; et toujours elle lui a porté bonheur. Dans cette page d'histoire artistique qui s'appelle *les Maîtres mosaïstes*, c'est la Venise du Titien et du Tintoret que l'auteur avait mis sous nos yeux; avec *Consuelo*, c'est la Venise du Porpora, celle des musiciens et de ses fameuses *scuole* où se formèrent les plus grands chanteurs de l'Europe. La petite Consuelo, l'élève préférée du maestro, incarne le génie du chant; elle ravit le lecteur par son charme modeste, dès la première scène du roman.

— Oui, oui, mesdemoiselles, hochez la tête tant qu'il vous plaira; la plus sage et la meilleure d'entre vous, c'est... Mais je ne veux pas le dire; car c'est la seule de ma classe qui ait de la modestie, et je craindrais, en la nommant, de lui faire perdre à l'instant même cette rare vertu que je vous souhaite...

— *In nomine Patris, et Filii et Spiritu Sancto*, chanta la Costanza d'un air effronté.

— *Amen!* chantèrent en chœur toutes les autres petites filles.

— Vilain méchant! dit la Clorinda en faisant une jolie moue, et en donnant un petit coup du manche

de son éventail sur les doigts osseux et ridés que le maître de chant laissait dormir allongés sur le clavier muet de l'orgue.

— A d'autres! dit le vieux professeur, de l'air profondément désabusé d'un homme qui, depuis quarante ans, affronte six heures par jour toutes les agaceries et toutes les mutineries de plusieurs générations d'enfants femelles. Il n'en est pas moins vrai, ajouta-t-il en mettant ses lunettes dans leur étui et sa tabatière dans sa poche, sans lever les yeux sur l'essaim railleur et courroucé, que cette sage, cette docile, cette studieuse, cette attentive, cette bonne enfant, ce n'est pas vous, signora Clorinda; ni vous, signora Costanza; ni vous non plus, signora Zulietta; et la Rosina pas davantage, et Michela encore moins...

— En ce cas, c'est moi... — Non, c'est moi... — Pas du tout, c'est moi... — Moi! — Moi! s'écrièrent de leurs voix flutées ou perçantes une cinquantaine de blondines ou de brunettes, en se précipitant comme une volée de mouettes crieuses sur un pauvre coquillage laissé à sec sur la grève par le retrait du flot.

Le coquillage, c'est-à-dire le maestro (et je soutiens qu'aucune métaphore ne pouvait être mieux appropriée à ses mouvements anguleux, à ses yeux nacrés, à ses pommettes tachetées de rouge, et surtout aux mille petites boucles blanches, raides et pointues de la perruque professorale); le maestro, dis-je, forcé par trois fois de retomber sur la banquette après s'être levé pour partir, mais calme et impassible comme un coquillage bercé

et endurci dans les tempêtes, se fit longtemps prier pour dire laquelle de ses élèves méritait les éloges dont il était toujours si avare, et dont il venait de se montrer si prodigue. Enfin, cédant comme à regret à des prières que provoquait sa malice, il prit le bâton doctoral dont il avait coutume de marquer la mesure, et s'en servit pour séparer et resserrer sur deux files son troupeau indiscipliné. Puis avançant d'un air grave entre cette double haie de têtes légères, il alla se poser dans le fond de la tribune de l'orgue, en face d'une petite personne accroupie sur un gradin. Elle, les coudes sur ses genoux, les doigts dans les oreilles pour n'être pas distraite par le bruit, étudiait sa leçon à demi-voix pour n'être incommode à personne, tortillée et repliée sur elle-même comme un petit singe; lui, solennel et triomphant, le jarret et le bras tendus, semblable au berger Pâris adjugeant la pomme, non à la plus belle, mais à la plus sage.

— *Consuelo?* l'Espagnole? s'écrièrent tout d'une voix les jeunes choristes, d'abord frappées de surprise. Puis un éclat de rire universel, homérique, fit monter enfin le rouge de l'indignation et de la colère au front majestueux du professeur.

La petite Consuelo, dont les oreilles bouchées n'avaient rien entendu de tout ce dialogue, et dont les yeux distraits erraient au hasard sans rien voir, tant elle était absorbée par son travail, demeura quelques instants insensible à tout ce tapage. Puis enfin, s'apercevant de l'attention dont elle était l'objet, elle laissa tomber ses mains de ses oreilles

sur ses genoux, et son cahier de ses genoux à terre; elle resta ainsi pétrifiée d'étonnement, non confuse, mais un peu effrayée, et finit par se lever pour regarder derrière elle si quelque objet bizarre ou quelque personnage ridicule n'était point, au lieu d'elle, la cause de cette bruyante gaieté.

— Consuelo, lui dit le maestro en la prenant par la main sans s'expliquer davantage, viens là, ma bonne fille, chante-moi le *Salve Regina* de Pergolèse, que tu apprends depuis quinze jours, et que la Clorinda étudie depuis un an.

Consuelo, sans rien répondre, sans montrer ni crainte, ni orgueil, ni embarras, suivit le maître de chant jusqu'à l'orgue, où il se rassit, et, d'un air de triomphe, donna le ton à la jeune élève. Alors, Consuelo, avec simplicité et avec aisance, éleva purement, sous les profondes voûtes de la cathédrale, les accents de la plus belle voix qui les eût jamais fait retentir. Elle chanta le *Salve Regina* sans faire une seule faute de mémoire, sans hasarder un son qui ne fût complètement juste, plein, soutenu ou brisé à propos; et suivant avec une exactitude toute passive les instructions que le savant maître lui avait données, rendant avec ses facultés puissantes les intentions intelligentes et droites du bonhomme, elle fit, avec l'inexpérience et l'insouciance d'une enfant, ce que la science, l'habitude et l'enthousiasme n'eussent pas fait faire à un chanteur consommé : elle chanta avec perfection.

— C'est bien, ma fille, lui dit le vieux maître toujours sobre de compliments. Tu as étudié avec attention, et tu as chanté avec conscience. La pro-

chaine fois tu me répéteras la cantate de Scarlati que je t'ai enseignée.

— Si, signore professore, répondit Consuelo. A présent je puis m'en aller?

— Oui, mon enfant; mesdemoiselles, la leçon est finie.

Consuelo mit dans un petit panier ses cahiers, ses crayons, et son petit éventail de papier noir, inséparable jouet de l'Espagnole aussi bien que de la Vénitienne, et dont elle ne se servait presque jamais, bien qu'elle l'eût toujours auprès d'elle. Puis elle disparut derrière les tuyaux de l'orgue, descendit avec la légèreté d'une souris l'escalier mystérieux qui ramène à l'église, s'agenouilla un instant en traversant la nef du milieu, et, au moment de sortir, trouva auprès du bénitier un beau jeune seigneur qui lui tendit le goupillon en souriant. Elle en prit; et, tout en le regardant droit au visage avec l'aplomb d'une petite fille qui ne se croit point et ne se sent point encore femme, elle mêla son signe de croix et son remerciement d'une si plaisante façon, que le jeune seigneur se prit à rire tout à fait. Consuelo se mit à rire aussi; et tout à coup, comme si elle se fût rappelé qu'on l'attendait, elle prit sa course, et franchit le seuil de l'église, les degrés et le portique en un clin d'œil.

Cependant le professeur remettait pour la seconde fois ses lunettes dans la vaste poche de son gilet, et s'adressant aux écolières silencieuses :

— Honte à vous! mes belles demoiselles, leur disait-il. Cette petite fille, la plus jeune d'entre vous, la plus nouvelle dans ma classe, est seule

capable de chanter proprement un solo; et dans les chœurs, quelque sottise que vous fassiez autour d'elle, je la retrouve toujours aussi ferme et aussi juste qu'une note de clavecin. C'est qu'elle a du zèle, de la patience, et ce que vous n'avez pas et ce que vous n'aurez jamais, toutes tant que vous êtes, de la conscience!

— Ah! voilà son grand mot lâché! s'écria la Costanza dès qu'il fut sorti. Il ne l'avait dit que trente-neuf fois durant la leçon, et il ferait une maladie s'il n'arrivait à la quarantième.

— Belle merveille que cette Consuelo fasse des progrès! dit la Zulietta. Elle est si pauvre! elle ne songe qu'à se dépêcher d'apprendre quelque chose pour aller gagner son pain.

— On m'a dit que sa mère était une bohémienne, ajouta la Michelina, et que la petite a chanté dans les rues et sur les chemins avant de venir ici. On ne saurait nier qu'elle a une belle voix; mais elle n'a pas l'ombre d'intelligence, cette pauvre enfant! Elle apprend par cœur, elle suit servilement les indications du professeur, et puis ses bons poumons font le reste.

— Qu'elle ait les meilleurs poumons et la plus grande intelligence par-dessus le marché, dit la belle Clorinda, je ne voudrais pas lui disputer ces avantages s'il me fallait échanger ma figure contre la sienne.

— Vous n'y perdriez déjà pas tant! reprit Costanza, qui ne mettait pas beaucoup d'entraînement à reconnaître la beauté de Clorinda.

— Elle n'est pas belle non plus, dit une autre.

Elle est jaune comme un cierge pascal, et ses grands yeux ne disent rien du tout; et puis toujours si mal habillée. Décidément c'est un laideron.

— Pauvre fille! c'est bien malheureux pour elle, tout cela; point d'argent et point de beauté!

C'est ainsi qu'elles terminèrent le panégyrique de Consuelo, et qu'elles se consolèrent, en la plaignant, de l'avoir admirée tandis qu'elle chantait.

Ceci se passait à Venise, il y a environ une centaine d'années, dans l'église des Mendicanti, où le célèbre maestro Porpora venait d'essayer la répétition de ses grandes vêpres en musique, qu'il devait y diriger le dimanche suivant, jour de l'Assomption. Les jeunes choristes qu'il avait si vertement gourmandées étaient des enfants de ces *scuole*, où elles étaient instruites aux frais de l'État, pour être par lui dotées ensuite, soit pour le mariage, soit pour le cloître, dit Jean-Jacques Rousseau, qui admira leurs voix magnifiques vers la même époque, dans cette même église. Lecteur, tu ne te rappelles que trop ces détails, et un épisode charmant raconté par lui à ce propos dans le livre VIII des *Confessions*. Je n'aurai garde de transcrire ici ces adorables pages, après lesquelles tu ne pourrais certainement pas te résoudre à reprendre les miennes; et bien autant ferais-je à ta place, ami lecteur. J'espère donc que tu n'as pas en ce moment les *Confessions* sous la main, et je poursuis mon conte.

Toutes ces jeunes personnes n'étaient pas également pauvres, et il est bien certain que, malgré la grande intégrité de l'administration, quelques-unes se glissaient là, pour lesquelles c'était plutôt une

spéculation qu'une nécessité de recevoir, aux frais de la république, une éducation d'artiste et des moyens d'établissement. C'est pourquoi quelques-unes se permettaient d'oublier les saintes lois de l'égalité, grâce auxquelles on les avait laissées s'asseoir furtivement sur les mêmes bancs que leurs pauvres sœurs. Toutes aussi ne remplissaient pas les vues austères que la république avait sur leur sort futur. Il s'en détachait bien quelqu'une de temps en temps, qui, ayant profité de l'éducation gratuite, renonçait à la dot pour chercher ailleurs une plus brillante fortune. L'administration, voyant que cela était inévitable, avait quelquefois admis aux cours de musique les enfants des pauvres artistes dont l'existence nomade ne permettait pas un bien long séjour à Venise. De ce nombre était la petite Consuelo, née en Espagne, et arrivée de là en Italie en passant par Saint-Pétersbourg, Constantinople, Mexico ou Arkangel, ou par toute autre route encore plus directe à l'usage des seuls bohémiens.

Bohémienne, elle ne l'était pourtant que de profession et par manière de dire; car de race, elle n'était ni Gitana, ni Hindoue, non plus qu'Israélite en aucune façon. Elle était de bon sang espagnol, sans doute mauresque à l'origine, car elle était passablement brune, et toute sa personne avait une tranquillité qui n'annonçait rien des races vagabondes. Ce n'est point que de ces races-là je veuille médire. Si j'avais inventé le personnage de Consuelo, je ne prétends point que je ne l'eusse fait sortir d'Israël, ou de plus loin encore; mais elle

était formée de la côte d'Ismaël, tout le révélait dans son organisation. Je ne l'ai point vue, car je n'ai pas encore cent ans, mais on me l'a affirmé, et je n'y puis contredire. Elle n'avait pas cette pétulance fébrile interrompue par des accès de langueur apathique qui distingue les *zingarelle*. Elle n'avait pas la curiosité insinuante et la mendicité tenace d'une *ebbrca* indigente. Elle était aussi calme que l'eau des lagunes, et en même temps aussi active que les gondoles légères qui en sillonnent incessamment la face.

Comme elle grandissait beaucoup, et que sa mère était fort misérable, elle portait toujours ses robes trop courtes d'une année; ce qui donnait à ses longues jambes de quatorze ans, habituées à se montrer en public, une sorte de grâce sauvage et d'allure franche qui faisait plaisir et pitié à voir. Si son pied était petit, on ne le pouvait dire, tant il était mal chaussé. En revanche, sa taille, prise dans des *corps* devenus trop étroits et craqués à toutes les coutures, était svelte et flexible comme un palmier, mais sans forme, sans rondeur, sans aucune séduction. La pauvre fille n'y songeait guère, habituée qu'elle était à s'entendre traiter de *guenon*, de *cédrat*, et de *moricaude*, par les blondes, blanches et replètes filles de l'Adriatique. Son visage tout rond, blême et insignifiant, n'eût frappé personne, si ses cheveux courts, épais et rejetés derrière ses oreilles, en même temps que son air sérieux et indifférent à toutes les choses extérieures, ne lui eussent donné une certaine singularité peu agréable. Les figures qui ne plaisent pas perdent de plus en plus la

faculté de plaire. L'être qui les porte, indifférent aux autres, le devient à lui-même, et prend une négligence de physionomie qui éloigne de plus en plus les regards. La beauté s'observe, s'arrange, se soutient, se contemple, et se pose pour ainsi dire sans cesse dans un miroir imaginaire placé devant elle. La laideur s'oublie et se laisse aller. Cependant il en est de deux sortes : l'une qui souffre et proteste sans cesse contre la réprobation générale par une habitude de rage et d'envie : ceci est la vraie, la seule laideur; l'autre, ingénue, insouciante, qui prend son parti, qui n'évite et ne provoque aucun jugement, et qui gagne le cœur tout en choquant les yeux : c'était la laideur de Consuelo. Les personnes généreuses qui s'intéressaient à elle regrettaient d'abord qu'elle ne fût pas jolie; et puis, se ravisant, elles disaient, en lui prenant la tête avec cette familiarité qu'on n'a pas pour la beauté : « Eh bien, toi, tu as la mine d'une bonne créature. »

Et Consuelo était fort contente, bien qu'elle n'ignorât point que cela voulait dire : Tu n'as rien de plus.

Cependant le jeune et beau seigneur qui lui avait offert de l'eau bénite resta auprès de la coupe lustrale, jusqu'à ce qu'il eût vu défiler l'une après l'autre jusqu'à la dernière des *scolari*. Il les regarda toutes avec attention, et lorsque la plus belle, la Clorinda, passa près de lui, il lui donna l'eau bénite avec ses doigts, afin d'avoir le plaisir de toucher les siens. La jeune fille rougit d'orgueil, et passa outre, en lui jetant ce regard, mêlé de honte et d'audace, qui n'est l'expression ni de la fierté ni de la pudeur.

Dès qu'elles furent rentrées dans l'intérieur du

couvent, le galant patricien revint sous la nef, et abordant le professeur qui descendait plus lentement de la tribune :

— Par le corps de Bacchus, vous allez me dire, mon cher maître, s'écria-t-il, laquelle de vos élèves a chanté le *Salve Regina.*

— Et pourquoi voulez-vous le savoir, comte Zustiniani? répondit le professeur en sortant avec lui de l'église.

— Pour vous en faire mon compliment, reprit le patricien. Il y a longtemps que je suis, non seulement vos vêpres, mais jusqu'à vos exercices; car vous savez combien je suis *dilettante* de musique sacrée. Eh bien, voici la première fois que j'entends chanter du Pergolèse d'une manière aussi parfaite; et quant à la voix, c'est certainement la plus belle que j'aie rencontrée dans ma vie.

— Par le Christ! je le crois bien! répliqua le professeur en savourant une large prise de tabac avec complaisance et dignité.

— Dites-moi donc le nom de la créature céleste qui m'a jeté dans de tels ravissements. Malgré vos sévérités et vos plaintes continuelles, on peut dire que vous avez fait de votre école une des meilleures de toute l'Italie; vos chœurs sont excellents, et vos solos fort estimables; mais la musique que vous faites exécuter est si grande, si austère, que bien rarement de jeunes filles peuvent en faire sentir toutes les beautés...

— Elles ne les font point sentir, dit le professeur avec tristesse, parce qu'elles ne les sentent point elles-mêmes! Pour des voix fraîches, étendues, tim-

brées, nous n'en manquons pas, Dieu merci! mais pour des organisations musicales, hélas! qu'elles sont rares et incomplètes!

— Du moins vous en possédez une admirablement douée : l'instrument est magnifique, le sentiment parfait, le savoir remarquable. Nommez-la-moi donc.

— N'est-ce pas, dit le professeur en éludant la question, qu'elle vous a fait plaisir?

— Elle m'a pris au cœur, elle m'a arraché les larmes, et par des moyens si simples, par des effets si peu cherchés, que je n'y comprenais rien d'abord. Et puis, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit tant de fois en m'enseignant votre art divin, ô mon cher maître! et pour la première fois, moi j'ai compris combien vous aviez raison.

— Et qu'est-ce que je vous disais? reprit encore le maestro d'un air de triomphe.

— Vous me disiez, répondit le comte, que le grand, le vrai, le beau dans les arts, c'était le simple.

— Je vous disais bien aussi qu'il y avait le *brillant*, le *cherché*, l'*habile*, et qu'il y avait souvent lieu d'applaudir et de remarquer ces qualités-là?

— Sans doute; mais de ces qualités secondaires à la vraie manifestation du génie, il y a un abîme, disiez-vous. Eh bien, cher maître! votre cantatrice est seule d'un côté, et toutes les autres sont en deçà.

(*Consuelo*, 5-15.)

SIXIÈME PARTIE

ART ET CRITIQUE. — VARIETÉS

George Sand vaut surtout, vaut presque uniquement par ses romans. Son théâtre, qui n'est pas méprisable, n'a lui-même survécu dans certaines parties que parce qu'il donne l'illusion du roman en action. C'est qu'il faut à l'auteur une scène plus ample que celle des théâtres : le décor de la vie vivante est le seul qui convienne à son allure de fleuve paresseux et puissant. Partout ailleurs, elle est ou resserrée, ou légèrement dépaysée. Elle s'en rendait compte, et elle a défini maintes fois les bornes de son talent avec une charmante ingénuité. Elle n'a pas, à proprement parler, tenté d'en sortir; mais elle s'est exposée à les reconnaître maintes fois parce qu'elle était femme d'action autant que de rêve, et qu'elle a voulu défendre ses idées sous toutes les formes qui pouvaient émouvoir le public. Philosophie, politique, morale, elle a touché un peu, sinon beaucoup, à toutes ces questions, car toutes intéressaient la théorie morale et sociale sur laquelle reposent la plupart de ses romans. De même, elle était trop de son temps pour ne s'être jamais occupée d'art ni de critique. Elle connaissait familièrement trop d'artistes et d'écrivains pour échapper à cette tentation. Les pages que nous lui devons sur ces sujets, sans avoir une très grande valeur, sont pourtant intéressantes. La critique en est en général molle et peu originale; mais le sentiment, l'accent leur prête un air de confidence, et

nous fait pénétrer mieux encore dans le secret de cette nature parfaitement une et conséquente avec elle-même. Ses idées en art sont celles d'une personne qui s'est assimilé les choses plus qu'elle ne les a inventées; mais la qualité et le degré de l'assimilation nous révèlent la direction des inclinations naturelles. Ses idées en critique sont surtout des émotions : mais justement par cela même elles prennent une valeur de documents sur George Sand. Le don de création va rarement avec celui d'analyse. Ne demandons pas à l'auteur de *Mauprat* la dextérité d'un Sainte-Beuve dans le maniement des idées littéraires, non plus que la force de déduction d'un philosophe dans l'expression des idées pures. Ainsi, loin de nous plaindre qu'elle ne nous ait pas donné une page de vraie critique sur Rousseau son maître, ou sur « ce mal du siècle » dont elle a aussi connu la souffrance, félicitons-nous plutôt qu'elle se peigne par surcroît en peignant les émotions qu'éveille en elle le souvenir du « mal du siècle » et celui de Rousseau.

Parmi les *Variétés* annoncées en tête de ce chapitre, on trouvera notamment quelques morceaux sur l'éducation. Ils ont de quoi intéresser qnand on connaît l'éducation que reçut l'auteur. On y verra une fois de plus que G. Sand fut la femme de son cœur et non celle de ses origines. Aujourd'hui encore, après tous les progrès accomplis par la science de l'éducation, de telles pages sont à retenir.

LA THÉORIE DU ROMAN. — GEORGE SAND ET BALZAC

On trouve peu de théories littéraires chez George Sand, et c'est tant mieux. Elle écrivait d'autant mieux qu'elle se critiquait moins. Cela ne veut pas dire qu'elle ne se connût pas, au moins par comparaison. Elle avait conscience du complet contraste qu'elle offrait avec Balzac, et elle a su le marquer nettement ici.

Je n'avais pas la moindre théorie quand je commençai à écrire, et je ne crois pas en avoir jamais eu quand une envie de roman m'a mis la plume à la main. Cela n'empêche pas que mes instincts ne m'aient fait, à mon insu, la théorie que je vais établir, que j'ai généralement suivie sans m'en rendre compte et qui, à l'heure où j'écris, est encore en discussion.

Selon cette théorie, le roman serait une œuvre de poésie autant que d'analyse. Il y faudrait des situations vraies et des caractères vrais, réels même, se groupant autour d'un type destiné à résumer le sentiment ou l'idée principale du livre. Ce type représente généralement la passion de l'amour, puisque presque tous les romans sont des histoires d'amour.

Selon la théorie annoncée (et c'est là qu'elle commence), il faut idéaliser cet amour, ce type, par conséquent, et ne pas craindre de lui donner toutes les puissances dont on a l'aspiration en soi-même, ou toutes les douleurs dont on a vu ou senti la blessure. Mais, en aucun cas, il ne faut l'avilir dans le hasard des événements; il faut qu'il meure ou triomphe, et on ne doit pas craindre de lui donner une importance exceptionnelle dans la vie, des forces au-dessus du vulgaire, des charmes ou des souffrances qui dépassent tout à fait l'habitude des choses humaines, et même un peu le vraisemblable admis par la plupart des intelligences.

En résumé, idéalisation du sentiment qui fait le sujet, en laissant à l'art du conteur le soin de placer ce sujet dans des conditions et dans un cadre de réalité assez sensible pour le faire ressortir, si, toutefois, c'est bien un roman qu'il veut faire.

Cette théorie est-elle vraie? Je crois que oui; mais elle n'est pas, elle ne doit pas être absolue. Balzac, avec le temps, m'a fait comprendre, par la variété et la force de ses conceptions, que l'on pouvait sacrifier l'idéalisation du sujet à la vérité de la peinture, à la critique de la société et de l'humanité même.

Balzac résumait complètement ceci quand il me disait dans la suite :

— Vous cherchez l'homme tel qu'il devrait être, moi, je le prends tel qu'il est. Croyez-moi, nous avons raison tous deux. Ces deux chemins conduisent au même but. J'aime aussi les êtres exceptionnels; j'en suis *un*. Il m'en faut d'ailleurs pour faire

ressortir mes êtres vulgaires, et je ne les sacrifie jamais sans nécessité. Mais ces êtres vulgaires m'intéressent plus qu'ils ne vous intéressent. Je les grandis, je les idéalise, en sens inverse, dans leur laideur ou leur bêtise. Je donne à leurs difformités des proportions effrayantes ou grotesques. Vous, vous ne sauriez pas; vous faites bien de ne pas vouloir regarder des êtres et des choses qui vous donneraient le cauchemar. Idéalisez dans le joli et dans le beau, c'est un ouvrage de femme.

Balzac, esprit vaste, non pas infini et sans défauts, mais le plus étendu et le plus pourvu de qualités diverses qui dans le roman se soit produit de notre temps, Balzac, maître sans égal dans l'art de peindre la société moderne et l'humanité actuelle, avait mille fois raison de ne pas admettre un système absolu. Il ne m'a rien révélé de cela alors que je cherchais, et je ne lui en veux pas, il ne le savait pas lui-même; il cherchait et tâtonnait aussi pour son compte. Il a essayé de tout. Il a vu et prouvé que toute manière était bonne et tout sujet fécond pour un esprit souple comme le sien. Il a développé davantage ce en quoi il s'est senti le plus puissant, et il s'est moqué de cette erreur de la critique qui veut imposer un cadre, des sujets et des procédés aux artistes, erreur dans laquelle le public donne encore, sans s'apercevoir que cette théorie arbitraire, étant toujours l'expression d'une individualité, se dérobe la première à son propre principe et fait acte d'indépendance en contredisant le point de vue d'une théorie voisine ou opposée. On est frappé de ces contradictions quand on lit une demi-dou-

zaine d'articles de critique sur un même ouvrage d'art; on voit alors que chaque critique a son critérium, sa passion, son goût particulier, et que si deux ou trois d'entre eux se trouvent d'accord pour préconiser une loi quelconque dans les arts, l'application qu'ils font de cette loi prouve des appréciations très diverses et des préventions que ne gouverne aucune règle fixe.

Il est heureux, du reste, qu'il en soit ainsi. S'il n'y avait qu'une école et qu'une doctrine dans l'art, l'art périrait vite, faute de hardiesse et de tentatives nouvelles. L'homme va toujours cherchant avec douleur le vrai absolu, dont il a le sentiment, et qu'il ne trouvera jamais en lui-même à l'état d'individu. La vérité est le but d'une recherche pour laquelle toutes les forces collectives de notre espèce ne sont pas de trop; et cependant, erreur étrange et fatale, dès qu'un homme de quelque capacité aborde cette recherche, il voudrait l'interdire aux autres et donner pour unique découverte celle qu'il croit tenir. La recherche de la loi de liberté elle-même sert d'aliment au despotisme et à l'intolérance de l'orgueil humain. Triste folie! Si les sociétés n'ont pu encore s'y soustraire, que les arts au moins s'en affranchissent et trouvent la vie dans l'indépendance absolue de l'inspiration.

(*Hist. de ma vie*, IV, 135-137.)

WERTHER, RENÉ ET OBERMANN

Ce morceau permet d'étudier sur le vif ce qu'on a appellé le « mal du siècle ».

Si le récit des guerres, des entreprises et des passions des hommes a de tout temps possédé le privilège de captiver l'attention du plus grand nombre, si le côté épique de toute littérature est encore aujourd'hui le côté le plus populaire, il n'en est pas moins avéré, pour les âmes profondes et rêveuses, ou pour les intelligences délicates et attentives, que les poèmes les plus importants et les plus précieux sont ceux qui nous révèlent les intimes souffrances de l'âme humaine dégagées de l'éclat et de la variété des événements extérieurs. Ces rares et austères productions ont peut-être une importance plus grande que les faits mêmes de l'histoire pour l'étude de la psychologie au travers du mouvement des siècles; car elles pourraient, en nous éclairant sur l'état moral et intellectuel des peuples aux divers âges de la civilisation, donner la clef des grands événements qui sont encore proposés pour énigmes aux érudits de notre temps.

Quoique la souffrance morale puisse être divisée en d'innombrables ordres, quoique les flots amers de cette inépuisable source se répandent en une multitude de canaux pour embrasser et submerger l'humanité entière, il y a plusieurs ordres principaux dont toutes les autres douleurs dérivent plus ou moins immédiatement. Il y a : 1° la passion contrariée dans son développement, c'est-à-dire la lutte de l'homme contre les choses ; 2° le sentiment des facultés supérieures, sans volonté qui les puisse réaliser ; 3° le sentiment des facultés incomplètes, clair, évident, irrécusable, assidu, avoué : ces trois ordres de souffrance peuvent être expliqués et résumés par ces trois noms : Werther, René, Obermann.

Le premier tient à la vie active de l'âme et par conséquent rentre dans la classe des simples romans. Il relève de l'amour, et, comme *mal*, a pu être observé dès les premiers siècles de l'histoire humaine. La colère d'Achille perdant Briséis et le suicide de l'enthousiaste Allemand s'expliquent tous deux par l'exaltation de facultés éminentes, gênées, irritées ou blessées. La différence des génies grec et allemand et des deux civilisations placées à tant de siècles de distance ne trouble en rien la parenté psychologique de ces deux données. Les éclatantes douleurs, les tragiques infortunes ont dû exciter de plus nombreuses et de plus précoces sympathies que les deux autres ordres de souffrance aperçus et signalés plus tard. Celles-ci n'ont pu naître que dans une civilisation très avancée.

Et pour parler d'abord de la mieux connue de ces

deux maladies sourdes et desséchantes, il faut nommer René, type d'une rêverie douloureuse, mais non pas sans volupté; car à l'amertume de son inaction sociale se mêle la satisfaction orgueilleuse et secrète du dédain. C'est le dédain qui établit la supériorité de cette âme sur tous les hommes, sur toutes les choses au milieu desquelles elle se consume hautaine et solitaire.

A côté de cette destinée à la fois brillante et sombre se traîne en silence la destinée d'Obermann, majestueuse dans sa misère, sublime dans son infirmité. A voir la mélancolie profonde de leur démarche, on croirait qu'Obermann et René vont suivre la même voie et s'enfoncer dans les mêmes solitudes pour y vivre calmes et repliés sur eux-mêmes. Il n'en sera pas ainsi. Une immense différence établit l'individualité complète de ces deux solennelles figures. René signifie le génie sans volonté; Obermann signifie l'élévation morale sans génie, la sensibilité maladive monstrueusement isolée en l'absence d'une volonté avide d'action. René dit : « Si je pouvais vouloir, je pourrais faire »; Obermann dit : « A quoi bon vouloir? Je ne pourrais pas. »

En voyant passer René si triste mais si beau, si découragé mais si puissant encore, la foule a dû s'arrêter, frappée de surprise et de respect. Cette noble misère, cette volontaire indolence, cette inappétence affectée plutôt que sentie, cette plainte éloquente et magnifique du génie qui s'irrite et se débat dans ses langes, ont excité le sentiment d'une présomptueuse fraternité chez une génération inquiète et jeune. Toutes les existences manquées,

toutes les supériorités avortées se sont redressées fièrement, parce qu'elles se sont crues représentées dans cette poétique création. L'incertitude, la fermentation de René en face de la vie qui commence, ont presque consolé de leur impuissance les hommes déjà brisés sur le seuil. Ils ont oublié que René n'avait fait qu'hésiter à vivre, mais que des cendres de l'ami de Chactas, enterré aux rives du Meschacébé, était né l'orateur et le poète qui a grandi parmi nous.

Atteint mais non pas saignant de son mal, Obermann marchait par des chemins plus sombres vers des lieux plus arides. Son voyage fut moins long, moins effrayant en apparence; mais René revint de l'exil, et la trace d'Obermann fut effacée et perdue.

Il est impossible de comparer Obermann à des types de souffrance tels que Faust, Manfred, Child-Harold, Conrad et Lara. Ces variétés de douleur signifient dans Goethe, le vertige de l'ambition intellectuelle, et dans Byron, successivement, d'abord un vertige pareil (Manfred); puis la satiété de la débauche (Child-Harold); puis le dégoût de la vie sociale et le besoin de l'activité matérielle (Conrad); puis, enfin, la tristesse du remords dans une grande âme qui a pu espérer un instant trouver dans le crime un développement sublime de la force, et qui, rentrée en elle-même, se demande si elle ne s'est pas misérablement trompée (Lara).

Obermann, au contraire, c'est la rêverie dans l'impuissance, la perpétuité du désir ébauché. Une pareille donnée psychologique ne peut être confondue avec aucune autre. C'est une douleur plus

spéciale, peu éclatante, assez difficile à observer, mais curieuse, et qui ne pouvait être poétisée que par un homme en qui le souvenir vivant de ses épreuves personnelles nourrissait le feu de l'inspiration. C'est un chant triste et incessant sur lui-même, sur sa grandeur invisible, irrévélable, sur sa perpétuelle oisiveté. C'est une mâle poitrine avec de faibles bras; c'est une âme ascétique avec un doute rongeur qui trahit sa faiblesse, au lieu de marquer son audace. C'est un philosophe à qui la force a manqué pour devenir un saint. Werther est le captif qui doit mourir étouffé dans sa cage; René, l'aigle blessé qui reprendra son vol; Obermann est cet oiseau des récifs à qui la nature a refusé des ailes, et qui exhale sa plainte calme et mélancolique sur les grèves d'*où partent les navires et où reviennent les débris.*

(*Questions d'art et de littérature*, 25-29.)

LA VIERGE A LA CHAISE

George Sand ne se contentait pas d'admirer les œuvres d'art. Elle savait les voir, les détailler, les expliquer. Elle n'écrivait pas, à proprement parler, des pages de critique d'art; mais, toutes les fois qu'elle avait à parler de belles œuvres, elle en fondait la description dans l'atmosphère même de son roman, et de cette fusion résultait une impression profondément artistique et harmonieuse. Tel est le procédé des *Maîtres mosaïstes*. Aussi n'en peut-on rien détacher. La page suivante, par exception, est comme un aimable commentaire qui peut se suffire à lui-même à la rigueur.

La *Vierge à la chaise* est une de ces grandes pensées qui viennent d'un seul jet aux grands maîtres, parce qu'elles sont simples et nettes. Une belle femme et deux beaux enfants, voilà ce que Raphaël a voulu faire, sans s'inquiéter à l'avance de la majesté du sujet et du prestige du symbole. Il savait que la divinité rayonnerait dans l'expression, et il pensait qu'il n'y avait pas lieu d'idéaliser la forme dans le sens ascétique. On n'était plus au temps du mysticisme austère, on nageait en pleine poésie et en pleine civilisation. On cherchait la vérité, on réhabilitait la nature. Il chercha et trouva

tout simplement le type de la vierge de Judée dans une de ces belles créatures qu'on voit encore à Albano, à Laricia, à Gensano. Il fut frappé ou il rêva d'un superbe enfant déjà en possession d'une de ces physionomies hardiment accentuées qui promettent une beauté mâle, et il se dit qu'ils seraient parfaitement divins, s'ils étaient parfaitement beaux.

Sont-ils divins en effet? Au point de vue du christianisme primitif, non. Ils sont trop splendides de jeunesse et de force. Au point de vue moderne, ils manquent à la couleur historique religieuse. Ils n'appartiennent pas à la race sémitique. Ils sont Romains pur sang. Ni le costume ni le type de la Vierge ne donnent l'idée de la foi austère des premiers chrétiens. Cette madone italienne n'est pas la Vierge extatique du mythe; ce robuste *bambino* n'est pas le futur missionnaire du renoncement, le prophète de l'idéal, le crucifié volontaire, pas plus que le terrible *maudisseur* du *Jugement dernier* de Michel-Ange n'est la victime expiatoire de l'Évangile. Ce qui caractérise les maîtres de la Renaissance, c'est la puissance et la liberté de leur interprétation; c'est leur volonté de réhabiliter le culte de la forme. Sans aucun souci de la tradition, des détails légendaires et des attributs symboliques consacrés par les siècles, ils suppriment les nimbes d'or et ne craignent pas d'attenter à la majesté du sujet en indiquant à peine un léger rayonnement autour des têtes sacrées. Ils sont artistes avant tout, artistes plus libres que ceux d'aujourd'hui vis-à-vis de leur sujet, tantôt plus recherchés, tantôt plus naïfs, selon leur disposition du moment, et variant

leur idée au gré de leur inspiration. Rien dans l'œuvre de Michel-Ange ne ressemble moins au Christ du *Jugement dernier* que celui de la Pietà; rien, dans l'œuvre de Raphaël, ne diffère plus de la *Vierge au voile* de notre musée que la *Vierge à la chaise*. La première, agenouillée devant l'enfant endormi, le préserve du soleil avec une grâce un peu maniérée et un air de sollicitude plutôt religieux que maternel. L'autre, complètement femme et mère, le tient assis sur ses genoux, et de ses mains enlacées le serre doucement contre sa poitrine. Marie n'est point là l'inspirée qui adore le futur Sauveur, c'est la mère qui possède son fils sans aucune terreur religieuse, sans aucun pressentiment de l'avenir. La tête expressive de l'autre enfant, le futur précurseur Jean-Baptiste, est d'une naïveté souriante. Le seul reproche à faire à cette composition si simple et si heureuse, c'est l'attitude de prière donnée aux mains jointes du petit saint; encore est-ce une critique de l'idée, et non de l'arrangement, qui est excellent et nécessaire à l'harmonie parfaite du groupe; mais cette supplication des mains nuit à la grande sérénité de la scène et divise l'intérêt entre un groupe parfaitement impassible et un enfant qui supplie sans émouvoir les objets de son adoration. En outre, Raphaël a fait une toute petite concession aux mesquineries de l'usage, en passant au bras de cet enfant une petite croix de bois, joujou prophétique d'un effet fort puéril. Je n'aime pas ces fioritures apocryphes dans les sujets proposés à la piété du chrétien ou au respect du penseur philosophique. Elles prêtent à

la plaisanterie ou elles égarent l'imagination dans le caprice des légendes. La peau de mouton et la petite croix de Jean-Baptiste enfant sont devenus des attributs classiques, à ce point que certaines bonnes femmes s'imaginent qu'il est venu au monde avec cette peau cousue à l'épaule et cette croix passée au bras. Dans les mauvaises reproductions de la *Vierge à la chaise*, l'exagération puérile de l'expression des têtes donne lieu à une explication du sujet que j'ai entendu donner par une petite fille de bonne foi parlant à son frère :

— Vois-tu, lui disait-elle, la maman est triste parce que le petit Baptiste a montré à l'enfant Jésus une croix qu'il ne voulait pas regarder. L'enfant Jésus est en colère et il boude; le petit Baptiste pleure et demande pardon.

Cette naïve critique disparaît entièrement devant la peinture originale et devant la reproduction fidèle et sincère due au burin de Calamatta. Ici le traducteur n'a point cherché à exagérer la puissante personnalité de l'enfant Jésus par une expression de fierté sauvage. Raphaël et les grands maîtres de son temps ne connaissaient pas ces recherches de la pensée, et ils arrivaient au but par les simples moyens de la vérité. L'enfant Jésus de Raphaël n'est pas tourmenté de l'esprit prophétique sur le sein chaste et paisible de sa mère. C'est un véritable enfant du peuple dont le regard clair et pur reflète l'innocence céleste du premier âge, et, malgré cette réalité complète, l'idéal divin émane de lui, grâce à ce je ne sais quoi d'insaisissable et d'inexprimable qui est le cachet du génie. L'enfant Baptiste n'est

ni pleureur, ni extatique; il est enfant aussi, il sourit à son bien-aimé avec une naïveté charmante, et sans ses mains jointes il ne détruirait en rien la placidité rêveuse de l'ensemble. Quant à la mère, elle n'a aucune mélancolie, aucun pressentiment, aucune extase. Elle est la candeur personnifiée; elle ne réclame aucune vénération, elle est bien plus forte que cela, elle l'inspire.

(*Questions d'art et de littérature*, 313-316.)

ÉGAYONS L'ÉCOLE

Avec un peu de bonne volonté, on trouverait dans George Sand une pédagogie. Elle avait un faible pour les questions d'éducation, pour s'être beaucoup occupée de ses enfants, puis de ses petits-enfants. Les écoles, et surtout les lycées de son temps, lui paraissaient à bon droit tristes et répugnants. Au couvent, elle avait déjà souffert d'un enseignement morose. Aussi souhaite-t-elle pour la jeunesse l'air et la gaieté. Son vœu s'est réalisé depuis.

Je ne trouve rien de plus maussade que cette coutume des maisons d'éducation de faire de la salle des études l'endroit le plus triste et le plus navrant; sous prétexte que les enfants gâteraient les meubles et dégraderaient les ornements, on ôte de leur vue tout ce qui serait un stimulant à la pensée ou un charme pour l'imagination. On prétend que les gravures et les enjolivements, même les dessins d'un papier sur la muraille, leur donneraient des distractions. Pourquoi orne-t-on de tableaux et de statues les églises et les oratoires, si ce n'est pour élever l'âme et la ranimer dans ses langueurs par le spectacle d'objets vénérés? Les enfants, dit-on, ont des habitudes de malpropreté ou de maladresse. Ils jettent l'encre partout, ils

aiment à détruire. Ces goûts et ces habitudes ne leur viennent pourtant pas de la maison paternelle, où on leur apprend à respecter ce qui est beau ou utile et où, dès qu'ils ont l'âge de raison, ils ne pensent point à commettre tous ces dégâts qui n'ont tant d'attraits pour eux, dans les pensions et dans les collèges, que parce que c'est une sorte de vengeance contre la négligence ou la parcimonie dont ils sont l'objet. Mieux vous les logeriez, plus ils seraient soigneux. Ils regarderaient à deux fois avant de salir un tapis ou de briser un cadre. Ces vilaines murailles nues où vous les enfermez leur deviennent bientôt un objet d'horreur, et ils les renverseraient s'ils le pouvaient. Vous voulez qu'ils travaillent comme des machines, que leur esprit, détaché de toute préoccupation, fonctionne à l'heure et soit inaccessible à tout ce qui fait la vie et le renouvellement de la vie intellectuelle. C'est faux et impossible. L'enfant qui étudie a déjà tous les besoins de l'artiste qui crée. Il faut qu'il respire un air pur, qu'il ait un peu les aises de son corps, qu'il soit frappé par les images extérieures et qu'il renouvelle à son gré la nature de ses pensées par l'appréciation de la couleur et de la forme. La nature lui est un spectacle continuel. En l'enfermant dans une chambre nue, malsaine et triste, vous étouffez son cœur et son esprit aussi bien que son corps. Je voudrais que tout fût riant dès le berceau autour de l'enfant des villes. Celui des campagnes a le ciel et les arbres, les plantes et le soleil. L'autre s'étiole trop souvent, au moral et au physique, dans la saleté chez le pauvre, dans le

mauvais goût chez le riche, dans l'absence du goût chez la classe moyenne.

Pourquoi les Italiens naissent-ils en quelque sorte avec le sentiment du beau? Pourquoi un maçon de Vérone, un petit marchand de Venise, un paysan de la campagne de Rome aiment-ils à contempler les beaux monuments? Pourquoi comprennent-ils les beaux tableaux, la bonne musique, tandis que nos prolétaires, plus intelligents sous d'autres rapports, et nos bourgeois, élevés avec plus de soin, aiment le faux, le vulgaire, le laid même dans les arts, si une éducation spéciale ne vient redresser leur instinct? C'est que nous vivons dans le laid et dans le vulgaire; c'est que nos parents n'ont pas de goût et que nous passons le mauvais goût traditionnel à nos enfants.

Entourer l'enfance d'objets agréables et noble en même temps qu'instructifs ne serait qu'un détail. Il faudrait, avant tout, ne la confier qu'à des êtres distingués soit par le cœur soit par l'esprit.

(*Hist. de ma vie*, III, 90-92.)

L'ANCIENNE EDUCATION, OU LA FAUSSE GRACE

Est-il difficile de deviner que cette « fausse grâce », contre laquelle Rousseau s'était déjà élevé, est odieuse à une femme qui ne supporta jamais aucune contrainte, soit de la mode, soit des prétendues convenances? Sa devise semble avoir été :

Je veux que l'on soit *femme*, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur en nos discours se montre.

Cette convention était un article de si haute importance dans la vie des hommes et des femmes de l'ancien beau monde que les acteurs ont peine aujourd'hui, malgré toutes leurs études, à nous en en donner une idée. J'ai encore connu de ces vieux êtres gracieux, et je déclare que, malgré leurs vieux admirateurs des deux sexes, je n'ai rien vu de plus ridicule et de plus déplaisant. J'aime cent fois mieux un laboureur à sa charrue, un bûcheron dépeçant un arbre, une lavandière enlevant sa corbeille sur sa tête, un enfant se roulant par terre avec ses compagnons. Les animaux d'une belle structure sont des modèles de grâce. Qui apprend au cheval ses

grands airs de cygne, ses attitudes fières, ses mouvements larges et souples, et à l'oiseau ses indescriptibles gentillesses, et au jeune chevreau ses danses et ses bonds inimitables? Fi de cette vieille grâce qui consistait à prendre avec art une prise de tabac et à porter avec prétention un habit brodé, une robe à queue, une épée ou un éventail! Les belles dames espagnoles manient ce dernier jouet avec une grâce indicible, nous dit-on, et c'est un art chez elles. C'est vrai, mais leur nature s'y prête. Les paysannes espagnoles dansent le boléro mieux que nos actrices de l'Opéra, et leur grâce ne leur vient que de leur belle organisation qui porte son instinct avec elle.

La grâce, comme on l'entendait avant la Révolution, c'est-à-dire la fausse grâce, fit donc le tourment de mes jeunes années. On me reprenait sur tout et je ne faisais plus un mouvement qui ne fût critiqué. Cela me causait une impatience continuelle, et je disais souvent :

— Je voudrais être un bœuf ou un âne; on me laisserait marcher à ma guise et brouter comme je l'entendrais, au lieu qu'on veut faire de moi un chien savant, m'apprendre à marcher sur les pieds de derrière et à donner la patte.

A quelque chose malheur est bon, car c'est peut-être à l'aversion que cette petite persécution de tous les instants m'inspira pour le maniéré que je dois d'être restée naturelle dans mes idées et dans mes sentiments. Le faux, le guindé, l'affecté me sont antipathiques, et je les devine, même quand l'habileté les a couverts du vernis d'une fausse simplicité.

Je ne puis voir le beau et le bon que dans le vrai et le simple, et plus je vieillis, plus je crois avoir raison de vouloir cette condition, avant toutes les autres, dans les caractères humains, dans les œuvres de l'esprit et dans les actes de la vie sociale.

Et puis je voyais fort bien que cette prétendue grâce, eût-elle été vraiment jolie et séduisante, était un brevet de maladresse et de débilité physique. Toutes ces belles dames et tous ces beaux messieurs, qui savaient si bien marcher sur des tapis et faire la révérence, ne savaient pas faire trois pas sur la terre du bon Dieu sans être accablés de fatigue. Ils ne savaient même pas ouvrir et fermer une porte, et ils n'avaient pas la force de soulever une bûche pour la mettre dans le feu. Il leur fallait des domestiques pour leur avancer un fauteuil. Ils ne pouvaient pas entrer et sortir tout seuls. Qu'eussent-ils fait de leur grâce sans leurs valets pour leur tenir lieu de bras, de mains et de jambes? Je pensais à ma mère qui, avec des mains et des pieds plus mignons que les leurs, faisait deux ou trois lieues le matin dans la campagne avant son déjeuner, et qui remuait de grosses pierres ou poussait la brouette aussi facilement qu'elle maniait une aiguille ou un crayon. J'aurais mieux aimé être une laveuse de vaisselle qu'une vieille marquise comme celles que j'étudiais chaque jour en baîllant dans une atmosphère de vieux musc!

O écrivains d'aujourd'hui, qui maudissez sans cesse la grossièreté de notre temps et qui pleurez sur les ruines de tous ces vieux chiffons, vous qui avez créé, en ces temps de royauté constitutionnelle et

de démocratie bourgeoise, une littérature toute poudrée à l'image des nymphes de Trianon, je vous félicite de n'avoir point passé votre heureuse enfance dans ces décombres de l'ancien bon ton. Vous avez été moins ennuyés que moi, ingrats, qui reniez le présent et l'avenir, penchés sur l'urne d'un passé charmant que vous n'avez connu qu'en peinture

(*Hist. de ma vie,* II, 330-332.)

LES MARIONNETTES

On jugera de l'imagination de George Sand et de sa facilité d'illusion quand on saura qu'elle a toujours adoré les marionnettes. Pour elles ces fantoches de bois avaient une voix, une âme : sa fantaisie les animait sur-le-champ, et elle voyait éclore cent romans sur leurs lèvres. La littérature des « pupazzi » ne trouverait nulle part à glaner plus que dans ses œuvres. Elle avait installé à Nohant un théâtre de marionnettes (Voir *Dernières pages*); elle a écrit des scénarios pour ce théâtre. Dans *l'Homme de Neige*, elle incarne cet art minuscule dans la personne de Christian Waldo. — Dialogue d'un bon Danois, M. Goefle, avec Waldo en personne, qui voyage incognito.

— Vous savez ce que c'est, monsieur Goefle, qu'un théâtre de marionnettes ?

— Parbleu ! J'ai vu à Stockholm dernièrement celui de Christian Waldo.

— Vous l'avez vu... en dehors?

— Seulement; mais je me doute bien de l'intérieur, quoique celui-ci m'ait paru assez compliqué.

— C'est un théâtre à deux *operanti*, soit quatre mains, c'est-à-dire quatre personnages en scène; ce qui permet un assez nombreux personnel de *burattini*.

— Qu'est-ce que cela, *burattini?*

— C'est la marionnette classique, primitive, et c'est la meilleure. Ce n'est pas le *fantoccio* de toutes pièces qui, pendu au plafond par des ficelles, marche sans raser la terre, ou en faisant un bruit ridicule et invraisemble. Ce mode plus savant et plus complet de la marionnette articulée arrive, avec de grands perfectionnements de mécanique, à simuler des gestes vrais et des poses assez gracieuses : nul doute qu'on ne puisse en venir, au moyen d'autres perfectionnements, à imiter complètement la nature; mais, en creusant la question, je me suis demandé où serait le but, et quel avantage l'art pourrait retirer d'un théâtre d'automates. Plus on les fera grands et semblables à des hommes, plus le spectacle de ces acteurs postiches sera une chose triste et même effrayante. N'est-ce pas votre avis?

— Certainement; mais voilà une digression qui m'intéresse moins que la suite de votre histoire.

— Pardon, pardon, monsieur Goefle, cette digression m'est nécessaire. Je touche à une phase assez bizarre de mon existence, et il faut que je vous démontre la supériorité du *burattino*; cette représentation élémentaire de l'artiste comique n'est, je tiens à vous le prouver, ni une machine, ni une marotte, ni une poupée; c'est un être.

— Ah! oui-dà, un être! dit M. Goefle en regardant avec étonnement son interlocuteur, et en se demandant s'il n'était pas sujet à quelque accès de folie.

— Oui, un être! je le maintiens, reprit Christiano avec feu. C'est d'autant plus un être que son corps n'existe pas. Le *burattino* n'a ni ressort, ni ficelle,

ni poulie : c'est une tête, rien de plus; une tête expressive, intelligente, dans laquelle... Tenez!

Ici, Christiano s'en alla sous l'escalier, et ouvrit une caisse d'où il tira une petite figure de bois garnie de chiffons, qu'il jeta par terre, releva, fit sauter en l'air et rattrapa dans sa main.

— Tenez, tenez, reprit-il; vous voyez cela : une guenille, un copeau qui vous semble à peine équarri. Mais voyez ma main s'introduire dans ce petit sac de peau, voyez mon index s'enfoncer dans la tête creuse, mon pouce et mon doigt du milieu remplir cette paire de manches et diriger ces petites mains de bois qui vous apparaissent courtes, informes, ni ouvertes ni fermées, et cela à dessein, pour escamoter à la vue leur inertie. A présent, prenons la distance combinée sur la grandeur du petit être. Restez là, et regardez.

En parlant ainsi, Christiano monta en deux enjambées l'escalier de bois, se baissa de manière à cacher son corps derrière la rampe, et se mit à faire mouvoir la marionnette avec une adresse et une grâce infinies.

— Vous voyez bien, s'écria-t-il toujours gaiement, mais avec une conviction réelle; voilà l'illusion produite, même sans théâtre et sans décors! Cette figure, largement ébauchée et peinte d'un ton mat et assez terne, prend peu à peu dans son mouvement l'apparence de la vie. Si je vous montrais une belle marionnette allemande, vernie, enluminée, couverte de paillon et remuant avec des ressorts, vous ne pourriez pas oublier que c'est une poupée, un ouvrage mécanique, tandis que mon

burattino, souple, obéissant à tous les mouvements de mes doigts, va, vient, salue, tourne la tête, croise les bras, les élève au ciel, les agite en tous sens, salue, soufflette, frappe la muraille avec joie ou avec désespoir... Et vous croyez voir toutes ses émotions se peindre sur sa figure, n'est-il pas vrai? D'où vient ce prodige, qu'une tête si légèrement indiquée, si laide à voir de près prenne tout à coup, dans le jeu de la lumière, une réalité d'expression qui vous en fait oublier la dimension réelle? Oui, je soutiens que quand vous avez le *burattino* dans la main d'un véritable artiste, sur un théâtre dont les décors sont bien entendus, la dimension, les places et l'encadrement sont bien en proportion avec les personnages, vous oubliez complètement que vous n'êtes pas vous-même en proportion avec cette petite scène et ces petits êtres, vous oubliez même que la voix qui les fait parler n'est pas la leur. Ce mariage, impossible en apparence, d'une tête grosse comme le poing et d'une voix aussi forte que la mienne s'opère par une sorte d'ivresse mystérieuse où je sais vous faire entrer peu à peu, et tout le prodige vient... Savez-vous d'où vient le prodige? Il vient de ce que ce *burattino* n'est pas un automate, de ce qu'il obéit à mon caprice, à mon inspiration, à mon entrain, de ce que tous ses mouvements sont la conséquence des idées qui me viennent et des paroles que je lui prête, de ce qu'il est *moi* enfin, c'est-à-dire un être et non pas une poupée.

Ayant ainsi parlé avec une grande facilité, Christiano descendit l'escalier, posa la marionnette sur la table, ôta son habit en demandant pardon à M. Goefle

d'avoir trop chaud, et se remit à cheval sur sa chaise pour reprendre le fil de son histoire.

Pendant cette bizarre interruption. M. Goefle avait eu une attitude non moins comique.

— Attendez donc! dit-il en prenant le *burattino*; tout ce que vous avez dit là est vrai et bien raisonné. Et maintenant je m'explique le plaisir extraordinaire que j'ai pris aux représentations de Christian Waldo; mais ce que vous ne me dites pas et ce que je vois clairement, c'est ce que ce bon petit personnage que je tiens là... et que je voudrais bien faire remuer et parler... Allons, mon petit ami, ajouta-t-il en enfonçant ses doigts dans la tête et dans les manches du *burattino*, regarde-moi un peu. C'est cela, oui, tu es fort gentil, et je te vois de près avec plaisir. Eh bien, je te reconnais maintenant; tu es Stentarello, le jovial, le moqueur, le gracieux Stentarello, qui m'a tant fait rire, il y a quinze jours, à Stokholm. Et vous, mon garçon, ajouta encore M. Goefle en se tournant vers son hôte, bien que je n'aie jamais vu votre figure, je vous reconnais aussi parfaitement à la voix, à l'esprit, à la gaieté et même à la sensibilité : vous êtes Christian Waldo, le fameux *operante recitante* des *burattini* napolitains!

— Pour avoir l'honneur de vous servir! répondit Christian Waldo en saluant avec grâce; et, si vous désirez savoir comment Cristiano del Lago, Cristiano Goffredi et Christian Waldo sont une seule et même personne, écoutez le reste de mes aventures.

(*L'homme de neige*, I, 263-268.)

UNE CAUSERIE D'ARTISTES EN 1841

Ce morceau est un des rares que George Sand ait écrits avec gaieté et brio. Ce « *fa presto* », qui est la principale qualité du journaliste, manquait à notre auteur toutes les fois qu'il s'agissait de raconter des scènes réelles. La verve de Delacroix l'aura sans doute inspirée. Qui sait si le grand artiste n'a pas revu et retouché ces pages? En tout cas ses saillies sur l' « art ingriste » ont la vérité de la parole vivante, et offrent la plus étroite ressemblance avec tout ce qu'a dit et écrit le maître. Ces quelques pages marquent donc une date très intéressante. Est-il besoin de dire avec qui George Sand n'est pas, dans la grande dispute du dessin et de la couleur?

J'ai passé la moitié de la journée avec Eugène Delacroix; je voudrais me rappeler tout ce qu'il m'a dit. Je ne pourrais pas bien le transcrire; il parle mieux que je n'écris. Quand je l'ai abordé, j'étais tout bouleversé. Je venais de rencontrer ce maniaque de*** qui m'avait développé les plus étranges théories sur le dessin et la couleur, études *exclusives*, selon lui, *l'une de l'autre*.

Je raconte à Delacroix la querelle dont je sors tout ahuri.

— Vrai, dites-moi, mon ami, si cet homme est dans son bon sens.

DELACROIX. Mais... oui! Il se trompe; mais il ne croit pas se tromper; il raisonne son erreur et il s'y cramponne, croyant tenir une vérité. Que voulez-vous? Ce n'est pas lui qui a imaginé cette hérésie; elle est professée en plus haut lieu. C'est toute l'école de M. Ingres qui a décrété que la couleur était une superfluité et qu'il était fort dangereux de s'enamourer d'un détail nuisible à la pureté de la ligne. Ils ont systématisé la chose au point de n'estimer que la première manière de Raphaël et d'admirer entièrement les maîtres primitifs.

MOI. Je le sais, ils tiennent en profond mépris l'école vénitienne, le Titien en tête.

DELACROIX. Et l'école hollandaise, donc! Ce barbouilleur de Rembrandt, ce polisson de Téniers! Et tous les Espagnols, Vélasquez y compris! Et l'immense Rubens qui leur donne des nausées! Cela vous indigne? Ah bah! je me suis indigné aussi, tant que j'ai cru avoir affaire à une erreur de bonne foi; mais cette doctrine-là n'est qu'une *blague d'eunuques*, et depuis que je m'en suis assuré, je ne me fâche plus, je ris.

MOI. Libre à vous de devenir philosophe; mais, en attendant, le public qui n'est pas artiste et qui ne comprend rien aux définitions, se paye de sentences stupides et de phrases toutes faites. Rubens a un beau *coloris*; mais il ne dessine pas. Rembrandt a d'heureux effets; mais il gâche; il ignore *la ligne*. Raphaël seul sait dessiner. Michel-Ange est un fou qui ne sait évoquer que des monstres. L'art pur,

c'est la teinte plate, la silhouette. L'école ingriste démontre cela — et le bourgeois ajoute : « Il paraît que c'est la vérité. »

DELACROIX. Eh bien! qu'est-ce que ça nous fait que le bourgeois déraisonne?

MOI. Ça me fait beaucoup. Le bourgeois est la bête que nous serions si on n'eût travaillé à former notre goût et à élever notre sentiment. Pourquoi la critique dont la mission est d'éclairer...

DELACROIX. Oh! la critique est faite, en général, par des bourgeois ou par des garçons de lettres qui se font bourgeois pour avoir de nombreux lecteurs. Voyez les écrivains qui ont du goût, de l'originalité, de l'indépendance! on ne les comprend pas; ils prêchent dans le désert.

MOI. Je ne suis pas si pessimiste que cela. Je suis persuadé que beaucoup d'hommes de lettres n'ont pas de parti pris et que si on leur démontrait l'art...

DELACROIX. Chimère! La peinture est une chose que tout le monde ne peut pas juger. Il faut un don particulier ou une éducation spéciale. Les jeunes gens de lettres qui ont besoin de faire un feuilleton pour vivre tâchent de s'aboucher avec un peintre et écrivent sous sa dictée. Tant pis si le peintre déraisonne! Mais ne me faites pas parler davantage. J'ai mon mal de gorge.

— Je vous laisse, d'autant plus que j'étouffe chez vous. Mais je vous avertis que je remporte ma colère, augmentée encore par votre indifférence d'aujourd'hui.

— Encore un instant! Vous me croyez plus calme que je ne le suis; mais j'ai revu la *Stratonice* d'In-

gres, et ma foi, je suis naïf comme un autre, je trouve cela charmant.

— Tant mieux pour vous. Moi, je trouve cela puéril et maniéré.

— Je ne dis pas non. C'est enfantin avec prétention; mais que de jolis petits détails, quel fini dans la découpure!

— Découper est le mot. C'est fait dans la manière des éventails chinois, des petites figures d'ivoire collées les unes contre les autres. Allons, bonjour et au revoir.

— Oui, au revoir; mais... pourquoi ne me parlez-vous pas sans me faire parler? Je voudrais savoir pourquoi vous n'aimiez pas M. Ingres.

— Je ne vous ai jamais dit cela. J'aime M. Ingres quoique, *et non parce que* systématique. C'est la moitié d'un homme de génie, c'est un immense talent, un esprit élevé surtout; ce qui lui manque, c'est-à-dire la moitié de la peinture, la moitié de la vue, la moitié de la vie, constitue une grave infirmité qu'on lui pardonnerait s'il n'érigeait pas son impuissance en système.

— Ah! attendez! quand on regarde un objet d'art, il ne faut pas se demander ce que pense et ce que dit l'auteur. Il faut juger l'œuvre et oublier l'homme. Je sais fort bien que M. Ingres me traite de faquin et de paltoquet dans son intimité et qu'il chasse ses élèves quand il croit apercevoir en eux une tendance à la couleur. Mais je ne veux plus rien savoir de lui quand je juge son tableau.

— C'est fort bien à vous, mais quand ce tableau accuse de plus en plus un parti pris déplorable, un

aveuglement hautain, une paralysie mentale érigée en décret, je ne peux pas m'empêcher de déplorer l'erreur du maître, et d'être indigné contre l'école adulatrice qui le confirme dans sa folie.

— Alors, vous croyez que la *Stratonice* indique une décadence...

— Ne me parlez plus et laissez-moi partir. C'est l'heure du dîner.

— Déjà? Où dînez-vous donc?

— Chez moi. Venez-vous?

— Dîner chez vous, en famille! Ça me tente bien! Vous ne me laisserez pas bavarder?

— On vous fera taire. Habillez-vous, je vous attends.

Il passe dans sa chambre; mais il laisse la porte ouverte pour me parler à pleine voix et me forcer à lui expliquer à qui me choque dans la *Stratonice.* Seulement, il ne me le laisse pas dire. L'action d'ôter ses pantoufles et sa robe de chambre lui rend son animation naturelle et ce n'est plus moi, c'est lui qui parle et critique.

— Tenez! il a bien fait ce qu'il a pu, le père Ingres, pour être coloriste, et la manière dont il entend la chose est tout à fait comique. Vous n'aviez pas raison tout à l'heure. Son parti n'est pas si pris que ça! il fait ce qu'il peut, allez! Seulement, il confond la coloration avec la couleur. C'est un vieux dieu, bourgeois en diable, et, sur ce chapitre-là, il n'en sait pas plus long que son portier. Avez-vous remarqué que, dans la *Stratonice*, il y a un luxe de coloration très ingénieux, très recherché, très chatoyant qui ne produit pas le moindre effet de cou-

leur? Il y a un pavé de mosaïque d'une exactitude à désespérer un professeur de perspective. Du premier plan au dernier, il y a peut-être mille petits losanges d'une exactitude rigoureuse quant à la fuite des lignes. Ça n'empêche pas ce pavé-là de se tenir tout droit comme un mur. Ça reluit comme un miroir. On s'y regarderait pour faire sa barbe; mais on n'oserait jamais marcher dessus, à moins d'être une mouche. Avec tant soit peu de vraie couleur, son pavé fuirait et il n'aurait pas eu besoin de ce millier de petites lignes. Pourtant, il a essayé d'y jeter des lumières; mais ce sont encore des lumières découpées à la règle et au compas. On sent qu'elles sont fixées là pour l'éternité et que le soleil de M. Ingres ne changera jamais de place par rapport à la terre. N'importe! il a mis du soleil là où il en faut rigoureusement, et je suis sûr qu'il est content. Il croit que la lumière est faite pour embellir; il ne sait pas qu'avant tout elle est faite pour animer. Il a étudié avec une précision très délicate les plus petits effets de jour sur les marbres, les dorures, les étoffes; il n'a oublié qu'une chose, les reflets. Ah bien oui, les reflets! Il n'a jamais entendu parler de ça. Il ne se doute pas que tout est reflet dans la nature et que toute la couleur est un échange de reflets. Il a semé sur tous les objets qu'il a fait poser devant lui des petits compartiments de soleil qu'on dirait saisis au daguerréotype, et il n'y a ni soleil, ni lumière, ni air dans tout cela. Le lit d'Antiochus rentre dans le mur; le malade y est incrusté. Il se débat en vain par un mouvement très joli pour cacher sa rougeur. Ce n'est pas *Stratonice* qui le

force à se tortiller, c'est la souffrance de se trouver cloué à la ruelle de son lit. Les personnages du second plan éprouvent la même torture et font des efforts inouïs pour s'arracher de ces parois collantes. Rien ne se détache, par conséquent rien n'existe dans ce tableau charmant, d'une niaiserie bizarre. Oh! je sais bien, moi, ce qu'il s'est dit! Il s'est dit : je veux faire une œuvre irréprochable; je ne veux pas seulement qu'elle enseigne et démontre; je veux qu'elle plaise. Je vas y fourrer de la couleur, oh! mais de la couleur, en veux-tu, en voilà! Je vas épater mes adversaires; ils n'auront plus rien à dire maintenant; ils seront aplatis de toutes les façons. Arrivez, mes élèves, et regardez bien; je vas vous montrer ce que c'est la couleur! Et le voilà qui s'est mis à flanquer des tons sur son sujet, après coup, comme on met de la nonpareille sur un gâteau bien cuit. Il a mis du rouge sur un manteau, du lilas sur un coussin, du vert par ici, du bleu par là; un rouge éclatant, un vert printanier, un bleu céleste. Il a le goût de l'ajustement et la science du costume, il a mêlé à ses cheveux, à ses étoffes, des bandelettes, un lilas d'une exquise fraîcheur, des bordures, mille coquetteries d'ornementation très amusantes, mais qui n'amènent rien du tout dans la production de la couleur. Les tons livides et ternes d'un vieux mur de Rembrandt sont bien autrement riches que cette prodigalité de tons éclatants plaqués sur des objets qu'il ne viendra jamais à bout de relier les uns aux autres par leurs reflets nécessaires, et qui restent crus, isolés, froids, criards. Remarquez que le criard est toujours froid!

— A propos de froid, couvrez-vous bien; il ne fait pas chaud.

— Me voilà prêt. Je ne veux plus parler.

Nous arrivons chez moi et, malgré sa résolution, il n'a pas cessé de railler la prétendue couleur des ingristes. Il les appelle des imagiers, des enlumineurs de manuscrits, des pasticheurs. Ma colère s'est apaisée, elle a passé en lui. Chopin nous rejoint à la porte, et les voilà qui montent l'escalier en discutant sur la *Stratonice*. Chopin ne l'aime pas, parce que les personnages sont maniérés et sans émotion vraie; mais le fini de la peinture lui plaît, et, quant à la couleur, il dit par politesse qu'il n'y entend rien du tout et il ne croit pas dire la vérité.

Chopin et Delacroix s'aiment, on peut dire tendrement. Ils ont de grands rapports de caractère et les mêmes grandes qualités de cœur et d'esprit. Mais, en fait d'art, Delacroix comprend Chopin et l'adore. Chopin ne comprend pas Delacroix. Il estime, chérit et respecte l'homme; il déteste le peintre. Delacroix, plus varié dans ses facultés, apprécie la musique; il la sait et il la comprend; il a le goût sûr et exquis. Il ne se lasse pas d'écouter Chopin; il le savoure; il le sait par cœur. Cette adoration, Chopin l'accepte et il en est touché; mais quand il regarde un tableau de son ami, il souffre et ne peut trouver un mot à lui dire. Il est musicien, rien que musicien. Sa pensée ne peut se traduire qu'en musique. Il a infiniment d'esprit, de finesse et de malice; mais il ne peut rien comprendre à la peinture et à la statuaire. Michel-Ange lui fait peur. Rubens l'horripile. Tout ce qui lui

paraît excentrique le scandalise. Il s'enferme dans tout ce qu'il y a de plus étroit dans le convenu. Étrange anomalie! Son génie est le plus original et le plus individuel qui existe. Mais il ne veut pas qu'on le lui dise. Il est vrai qu'en littérature, Delacroix a le goût de ce qu'il y a de plus classique et de plus formaliste.

Il n'y a pas à les discuter, je les écoute; mais voilà Maurice qui casse les vitres au dessert. Il veut que Delacroix lui explique le mystère des reflets, et Chopin écoute, les yeux arrondis par la surprise. Le maître établit une comparaison entre les tons de la peinture et les sons de la musique. L'harmonie en musique, dit-il, ne consiste pas seulement dans la constitution des accords, mais encore dans leurs relations, dans leur succession logique, dans leur enchaînement, dans ce que j'appellerais, au besoin, leurs reflets auditifs. Eh bien, la peinture ne peut pas procéder autrement! Tiens! donne-moi ce coussin bleu et ce tapis rouge. Plaçons-les côte à côte. Tu vois que là où les deux tons se touchent, ils se volent l'un l'autre. Le rouge devient teinté de bleu; le bleu devient lavé de rouge et, au milieu, le violet se produit. Tu peux fourrer dans un tableau les tons les plus violents; donne-leur le reflet qui les relie, tu ne seras jamais criard. Est-ce que la nature est sobre de tons? Est-ce qu'elle ne déborde pas d'oppositions féroces qui ne détruisent en rien son harmonie? C'est que tout s'enchaîne par le reflet. On prétend supprimer cela en peinture, on le peut, mais alors il y a un petit inconvénient, c'est que la peinture est supprimée du coup.

Maurice observe que la science des reflets est la plus difficile qu'il y ait au monde.

— Non, dit le maître, c'est simple comme bonjour. Je peux te démontrer cela comme deux et deux font quatre. Le reflet de telle couleur sur telle autre donne invariablement telle autre couleur que je t'ai vingt fois expliquée et prouvée.

— Fort bien, dit l'élève; mais le reflet du reflet?

— Diable! comme tu y vas, toi! tu en demandes trop pour un jour!

Maurice a raison; le reflet du reflet nous lance dans l'infini, et Delacroix le sait bien; mais il ne pourra jamais le démontrer, car il le cherche sans cesse et il m'a bien avoué qu'il le devait plus souvent à l'inspiration qu'à la science. Il peut enseigner la grammaire de son art; mais le génie ne s'enseigne pas. Il y a dans la couleur des mystères insondables, des tons produits par relation, qui n'ont pas de nom et qui n'existent sur aucune palette. A ces reflets qui se pénètrent mutuellement, il n'y a pas de limites absolues, et de leurs mystérieux hyménées naissent sans cesse des combinaisons qui peuvent s'accumuler sans s'épaissir. Il n'y a pas de noir dans la nature; il n'y a pas de parties mortes dans la peinture. Tout corps en contact avec un autre corps donne et reçoit l'éclair de la couleur. Le plus éclairé domine l'autre, mais jamais jusqu'à paralyser son effet. C'est le secret de la transparence des ombres, c'est aussi le secret du relief des objets, que les ingristes ignorent absolument.

— Je me permets de communiquer comme je peux mon appréciation.

Chopin s'agite sur son siège.

— Permettez-moi de respirer, dit-il, avant de passer au relief. Le reflet, c'est bien assez pour le moment. C'est ingénieux, c'est nouveau pour moi; mais c'est un peu de l'alchimie.

— Non, dit Delacroix, c'est de la chimie toute pure. Les tons se décomposent et se recomposent à toute heure et le reflet ne se sépare pas du relief, comme la ligne ne se sépare pas du modelé. Ils croient qu'ils ont inventé, ou tout au moins découvert la ligne! C'est-à-dire qu'ils croient tenir le contour. Eh bien, ils ne le tiennent pas du tout! Le contour se moque d'eux et leur tourne le dos. Attendez! Chopin, je sais ce que vous allez dire : le contour est ce qui empêche les objets de se confondre les uns avec les autres; mais la nature est sobre de contours arrêtés. La lumière, qui est sa vie, son mode d'existence, brise à chaque instant les silhouettes et, au lieu de dessiner à plat, elle enlève tout en ronde bosse. Quand vous aurez dessiné au trait ma forme sur une ardoise, quelque joli que soit ce trait, vous n'aurez pas fait une peinture de ma personne. Pourtant, si vous êtes coloriste, vous viendrez à bout, avec ce simple trait, de faire comprendre que j'ai une épaisseur, un relief, un corps. Comment en viendrez-vous à bout? En n'arrêtant pas également partout ce contour, en le faisant très délié, presque interrompu en certains endroits, en l'accusant en d'autres endroits au moyen d'un second trait et, s'il le faut, d'un troisième, ou encore au moyen d'un trait élargi, engraissé, qui se gardera bien d'être un fil de fer, car partout où j'ai vu un

relief — et je ne sache pas que le corps humain ait un seul endroit absolument plat, fût-il de l'étendue d'un pain à cacheter — il n'y a pas d'opacité au contour qui l'indique. Ni la lumière que frappe ce contour, ni l'ombre qui glisse dessus n'ont de point d'arrêt saisissable. Si vous dessinez un corps nu, une figure, une main, c'est bien autre chose. La chair est une buveuse insatiable de lumière et une échangeuse de reflets inépuisable. Elle reflète tout et elle se reflète sur elle-même à l'infini. Voyez un enfant nu de Rubens. C'est de l'arc-en-ciel fondu sur la chair, l'éclairant et la pénétrant, lui donnant l'éclat, le relief, la circulation, la palpitation, la vie sortant à pleins bords de la toile. C'est que la peinture, voyez-vous, ce n'est pas seulement ceci (et il dessina en l'air un arc horizontal allant de son épaule gauche à son épaule droite), c'est encore cela! (Et il dessina l'arc dans le sens convexe en partant de son front, pour revenir sur sa poitrine.) — Eh bien, les ingristes ont voulu changer la nature! Ils ont fait de l'homme une ardoise bien découpée sur les bords, et, pour qu'on ne doute pas de leur intention, il y en a qui ne font plus que des ombres chinoises, à teintes plates, collées sur des fonds d'or. J'avoue que c'est une manière de simplifier l'art; mais il y en aurait une plus sûre encore, qui serait de n'en plus faire du tout. Tiens, Maurice, tu aimes à faire des bonshommes en quantité, tu voudrais en faire tenir cinquante mille sur une feuille de papier. Je vas t'enseigner un bon moyen. Dessine-moi un mur, et tu écriras dessus : En ce moment cinq cent mille hommes passent

derrière ce mur! — Tu te seras épargné la peine d'apprendre à les faire, et, par le temps qui court, tu auras peut-être plus de succès que moi qui ai eu la bêtise de vouloir apprendre.

Chopin n'écoute plus. Il est au piano et il ne s'aperçoit pas qu'on l'écoute. Il improvise comme au hasard. Il s'arrête.

— Eh bien, eh bien, s'écrie Delacroix, ce n'est pas fini!

— Ce n'est pas commencé. Rien ne me vient... rien que des reflets, des ombres, des reliefs qui ne veulent pas se fixer. Je cherche la couleur, je ne trouve même pas le dessin.

— Vous ne trouverez pas l'un sans l'autre, reprend Delacroix, et vous allez les trouver tous deux.

— Mais si je ne trouve que le clair de lune?

— Vous aurez trouvé le reflet d'un reflet, répond Maurice.

L'idée plaît au divin artiste. Il reprend, sans avoir l'air de recommencer, tant son dessin est vague et comme incertain. Nos yeux se remplissent peu à peu des teintes douces qui correspondent aux suaves modulations saisies par le sens auditif. Et puis la note bleue résonne et nous voilà dans l'azur de la nuit transparente. Des nuages légers prennent toutes les formes de la fantaisie; ils remplissent le ciel; ils viennent se presser autour de la lune qui leur jette de grands disques d'opale et réveille la couleur endormie. Nous rêvons d'une nuit d'été; nous attendons le rossignol.

Un chant sublime s'élève. Le maître sait bien ce qu'il fait. Il rit de ceux qui ont la prétention de

ne faire parler les êtres et les choses qu'au moyen de l'harmonie imitative. Il ne connaît pas cette puérilité. Il sait que la musique est une impression humaine et une manifestation humaine. C'est une âme humaine qui pense, c'est une voix humaine qui s'exprime. C'est l'homme en présence des émotions qu'il éprouve, les traduisant par le sentiment qu'il en a, sans chercher à en reproduire les causes par la sonorité. Ces causes, la musique ne saurait les préciser; elle ne doit pas y prétendre. Là est sa grandeur, elle ne saurait parler en prose.

Quand le rossignol chante à la nuit étoilée, le maître ne vous fera ni deviner ni pressentir par une ridicule notation le ramage de l'oiseau. Il fera chanter la voix humaine dans un sentiment particulier qui sera celui qu'on éprouve en écoutant le rossignol, et si vous ne songez pas au rossignol en écoutant l'homme, ce qui importe fort peu, vous n'en aurez pas moins une impression de ravissement qui mettra votre âme dans la disposition où elle serait, si vous tombiez dans une douce extase par une belle nuit d'été, bercé par toutes les harmonies de la nature heureuse et recueillie.

Il en sera ainsi de toutes les pensées musicales dont le dessin se détache sur les effets d'harmonie. Il faut la parole chantée pour en préciser l'intention. Là où les instruments seuls se chargent de la traduire, le drame musical vole de ses propres ailes et ne prétend pas être traduit par l'auditeur. Il s'exprime par un état de l'âme où il vous amène par la force ou la douceur. Quand Beethoven déchaîne la tempête, il ne tend pas à peindre la

lueur livide de l'éclair et à faire entendre le fracas de la foudre. Il rend le frisson, l'éblouissement, l'épouvante de la nature dont l'homme a conscience et que l'homme fait partager en l'éprouvant. Les symphonies de Mozart sont des chefs-d'œuvre de sentiment que toute âme émue interprète à sa guise sans risquer de s'égarer dans une opposition formelle avec la nature du sujet. La beauté du langage musical consiste à s'emparer du cœur ou de l'imagination, sans être condamné au terre à terre du raisonnement. Il se tient dans une sphère idéale où l'auditeur illettré en musique se complaît encore dans le vague, tandis que le musicien savoure cette grande logique qui préside chez les maîtres à l'émission magnifique de la pensée.

Chopin parle peu et rarement de son art; mais, quand il en parle, c'est avec une netteté admirable et une sûreté de jugement et d'intentions qui réduiraient à néant bien des hérésies s'il voulait professer à cœur ouvert.

Mais, jusque dans l'intimité, il se réserve et n'a de véritable épanchement qu'avec son piano. Il nous promet pourtant d'écrire une méthode où il traitera non seulement du métier, mais de la doctrine. Tiendra-t-il parole?

Delacroix aussi promet, dans ses moments d'expansion, d'écrire un traité du dessin et de la couleur. Mais il ne le fera pas, quoiqu'il sache magnifiquement écrire. Ces artistes inspirés sont condamnés à chercher toujours en avant et à ne pas s'arrêter un jour pour regarder en arrière.

On sonne, Chopin tressaille et s'interrompt. Je

crie au domestique que je n'y suis pour personne.

— Si fait, dit Chopin, vous y êtes pour *lui*.

— Qui donc est-ce?

— Mickiewicz.

— Oh oui, par exemple! Mais comment savez-vous que c'est lui?

— Je ne le sais pas, mais j'en sûr; je pensais à lui.

C'est lui, en effet. Il serre affectueusement les mains et s'assied vite dans un coin, priant Chopin de continuer. Chopin continue; il est inspiré; il est sublime. Mais le petit domestique accourt tout effaré; la maison brûle!

Nous allons voir. Le feu a pris, en effet, dans ma chambre à coucher; mais il est temps encore. Nous l'éteignons lestement. Pourtant cela nous tient occupés une grande heure; après quoi, nous disons: Et Mickiewicz, où peut-il être? On l'appelle, il ne répond pas; on rentre au salon, il n'y est pas.

Ah! si fait, le voilà dans le petit coin où nous l'avons laissé. La lampe s'est éteinte, il ne s'en est pas aperçu, nous avons fait beaucoup de bruit et de mouvement à deux pas de lui, il n'a rien entendu; il ne s'est pas demandé pourquoi nous le laissions seul; il n'a pas su qu'il était seul. Il écoutait Chopin; il a continué à l'entendre.

De la part d'un autre, cela ressemblerait à de l'affectation; mais le doux et humble grand poète est naïf comme un enfant, et, me voyant rire, il me demande ce que j'ai.

— Je n'ai rien; mais la première fois que le feu prendra dans une maison où je serai avec vous, je

commencerai par vous mettre en sûreté, car vous brûleriez, sans vous en douter, comme un simple copeau.

— Vraiment? dit-il, je ne savais pas!

Et il s'en va sans avoir dit un mot. Chopin reconduit Delacroix qui, retombant dans le monde réel, lui parle de son tailleur anglais et ne semble plus connaître d'autre préoccupations dans l'univers que celle d'avoir des habits très chauds qui ne soient pas lourds.

(*Impressions et souvenirs,* 72-90.)

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

SIXIÈME PARTIE

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 370-1900.

